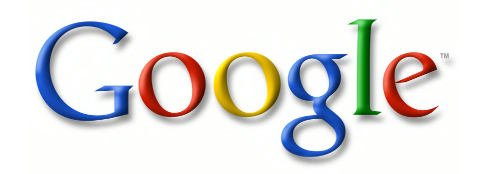
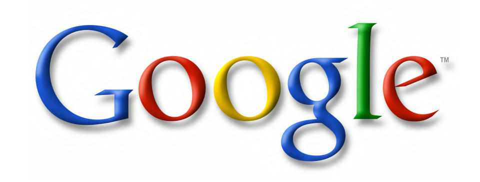
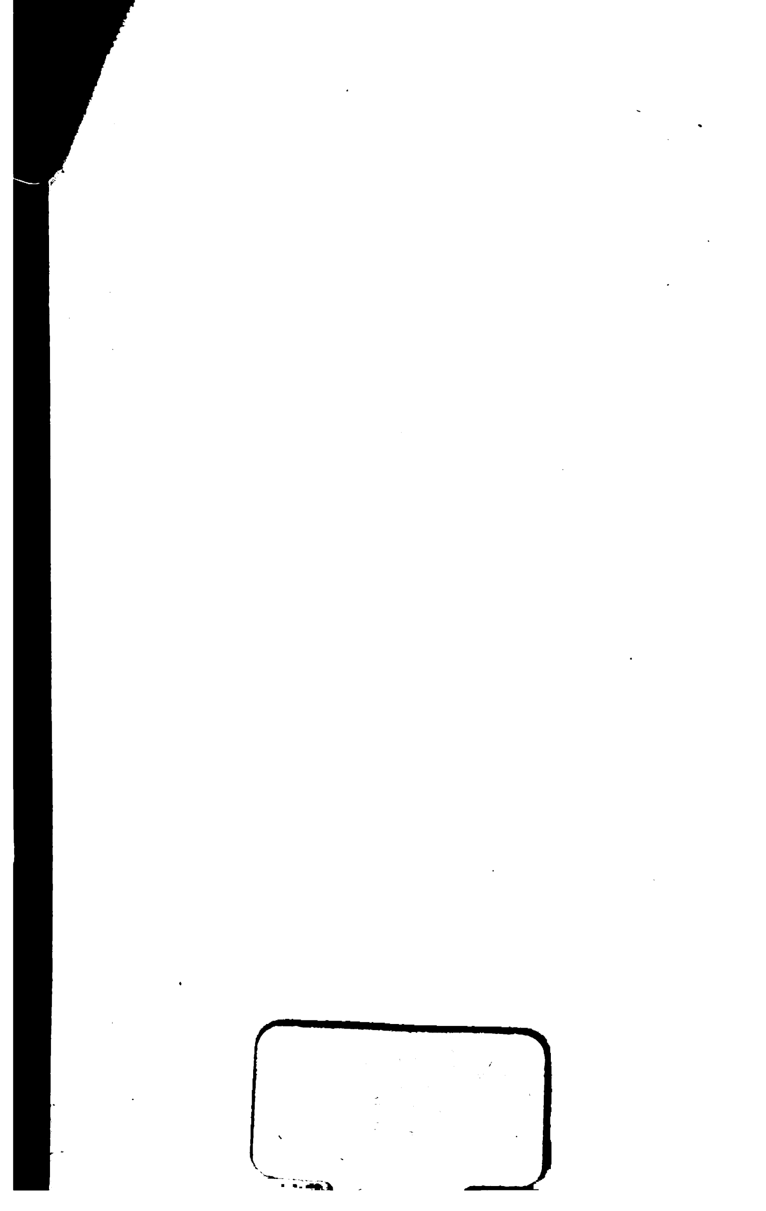






EARCH LIBRARIES
07583242 2



NOUVEAUX
SAMEDIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition.	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition.	1 —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition.	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition.	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	15 —
Le Fond de la Coupe.	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition.	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition . .	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition.	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition.	1 —
Pourquoi je reste à la campagne, nouvelle édition .	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition.	1 —
La Mandarine, 2e édition.	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1 —

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

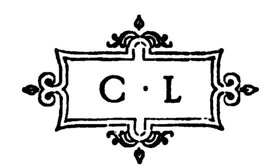
NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

15

QUINZIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

NOUVEAUX

SAMEDIS

I

JOSEPH AUTRAN

SA VIE ET SES ŒUVRES

I

Mai 1877.

Nous avons retardé d'un mois cette étude sur un poëte ami ; et pourtant nous ne saurions l'aborder sans une émotion profonde. D'illustres exemples ont prouvé que la critique pouvait rester clairvoyante, alors même que l'amitié semblait prête à exagérer ses éloges ou à désarmer ses rigueurs ; mais ici des circonstances vraiment

exceptionnelles sont venues se grouper autour du cercueil d'un éminent poëte ; en rapprochant de nos regrets personnels l'affliction de sa famille foudroyée, la douloureuse stupeur de sa ville natale, les hommages unanimes de la presse, le deuil de la poésie et de la littérature, nous nous sommes demandé quelle place pouvait être réservée aux procédés habituels de la biographie et de l'étude littéraire. Remarquez en outre un détail unique dans la triste histoire des décadences ou des aberrations de nos contemporains célèbres. Parmi les prédécesseurs ou les émules de Joseph Autran, il n'en est pas un seul dont on n'ait pu dire, le lendemain de sa mort, qu'il avait fait son temps ou qu'il avait trop vécu. Vous savez, hélas ! ce que furent les dernières années de Lamartine ; Alfred de Musset, quoique disparu bien jeune, aurait pu mourir dix ans plus tôt, à l'âge de Raphaël, de Mozart et de lord Byron, sans détriment pour sa mémoire et pour la Muse. Chez Alfred de Vigny, le déclin ou le découragement s'aggrava, on s'en souvient, d'une maladie incurable. Brizeux, poëte exquis, mourut avant l'âge ; mais il avait si soigneusement *localisé* son inspiration poétique, qu'il n'eût pas tardé à se voir forcé de se répéter ou de se taire. Parlerai-je de Béranger, qui resta, dit-on, spirituel jusqu'au bout, mais qui, proclamé officiellement poëte national par le second Empire, témoin silencieux, impassible et narquois des produits de sa chère alliance entre le libéralisme et le bonapartisme, aurait été réduit, s'il

eût voulu fredonner encore, à se chansonner lui-même? Les étudiants du quartier latin, les héritières de Mimi et de Musette, ont pu se passionner pour la mémoire de Henry Mürger ; il n'en est pas moins vrai que le pauvre garçon, quand il est mort, n'avait plus aucune raison de vivre, et que, comme son malheureux ami Baudelaire, le désordre de son intelligence et de sa vie préludait de longue date à sa dernière agonie. Théophile Gautier s'était mieux maintenu ; mais, au milieu de ses recherches de palette, dans l'infinie diversité de ses aptitudes de voyageur, d'artiste, de coloriste, de critique, de conteur, de fantaisiste, d'improvisateur, il devenait difficile de distinguer le poëte. Sa poésie d'ailleurs, tout en relief et en ciselure, négligeant de s'adresser à l'âme et de puiser aux sources vives où l'on peut se désaltérer chaque jour sans les tarir jamais, s'était d'avance condamnée à ne nous apparaître que comme une curiosité ou une friandise, c'est-à-dire avec le genre d'attrait dont on se lasse le plus vite. Deux volumes ou trente en pareil cas, c'est tout un. Enfin, le plus robuste, le plus glorieux, le plus puissant, le plus persistant, le plus vivace de nos poëtes, celui qui aurait pu être le plus grand et qui a mieux aimé être le plus populaire, le doyen, le maître, le demi-dieu de notre beau romantisme de 1830, Victor Hugo, est aussi celui qui aurait le plus gagné à cesser d'exister ou de produire avant de se faire l'interprète de toutes les exagérations républicaines.

Certes nous ne souhaitons pas la mort du pécheur, et notre façon de tuer les gens est tout idéale et conjecturale. Cependant prenez M. Hugo à tel ou tel moment de sa trop longue carrière ; au lendemain des *Feuilles d'automne*, des *Voix intérieures*, de *Notre-Dame de Paris*, de *Ruy-Blas*, de la première *Légende des siècles*. Supposez son œuvre terminée avant qu'il se fût infligé à lui-même de si coupables démentis. Dites ! son nom ne serait-il pas placé mille fois plus haut dans l'estime et l'admiration de ceux-là seuls dont il est désirable d'être estimé et admiré ?

La vie et la mort de Joseph Autran nous offrent ce caractère particulier, que jamais il ne fut mieux inspiré, mieux en veine, plus regrettable, même pour les indifférents, qu'à l'heure où nous l'avons perdu. On peut dire sans exagération et sans métaphore que son dernier souffle a été un souffle poétique. Assurément les cas de mort subite ne sont pas rares ; mais cette fois la terrible et brusque visiteuse semblait avoir cherché un raffinement d'imprévu. Elle a saisi, pour sa prise soudaine de possession, l'instant où sa conquête lui a paru la plus enviable; à peu près comme ces calculateurs d'invasion, qui, pour s'emparer d'un pays, profitent à la hâte de la saison où les arbres plient sous le poids de leurs fruits, où une brise légère fait reluire l'or des moissons. Peut-être conviendrait-il à une plume chrétienne de moins insister sur ces détails, si bien des sujets de consolation et de sécurité ne se réunissaient ici pour dissiper les inquiétudes

inspirées aux consciences scrupuleuses par ces coups de foudre où l'âme, frappée en pleine vie, se réveille au seuil de l'éternité. On comprendra le sentiment de réserve et, pour ainsi dire, de pudeur, qui nous empêche de trahir de précieux secrets, de révéler comment il est possible d'être prêt sans avoir eu le temps de se préparer, et comment un fervent catholique, associé aux émotions de ce douloureux épisode, a pu nous dire que la miséricorde divine, en épargnant à Joseph Autran les *affres* de la mort, avait voulu lui accorder une première récompense. En dehors même de ces souvenirs d'une nature trop délicate et trop intime pour être divulgués, n'est-ce donc rien que d'avoir été, pendant près d'un demi-siècle, l'interprète inspiré de tous les sentiments honnêtes, de toutes les pensées généreuses, d'avoir uni, dans un même amour et dans une même poésie, la religion, la patrie, la famille, les pures tendresses, les douces joies du foyer domestique, les balsamiques influences de la campagne, les meilleures traditions du passé, l'ardente sympathie pour les affligés et les pauvres ? N'est-ce donc rien que d'être demeuré constamment fidèle à l'idéal, alors que les imaginations contemporaines, comme ces oiseaux que suffoque une trop lourde atmosphère, se laissaient tomber de tout leur poids dans les bas-fonds du réalisme ? N'est-ce rien de pouvoir, aux rayons de son dernier soleil, se pencher sur son œuvre comme sur un lac limpide, sans y voir se refléter d'autres images que celles où se

complaisent les belles âmes ? N'est-ce rien d'avoir écrit des milliers de vers, et d'être sûr qu'ils peuvent tous passer entre les mains les plus virginales et sous les plus chastes regards sans que les juges les moins indulgents soient tentés d'en rayer un seul ?

A cette consolation s'en ajoute une autre pour ceux qui ont aimé Joseph Autran. La mort présente cet étrange contraste, que, si elle fait la nuit dans un cercueil, elle fait le jour autour d'un tombeau. Elle possède les terribles prérogatives de l'omnipotence, les franchises absolues de quiconque a le dernier mot de tout. Elle refuse de se payer de fausse monnaie, d'apparences, de tout ce que peuvent créer, exagérer ou surfaire les engouements de convention ou de coterie, les caprices de la mode, les erreurs du goût, les entraînements populaires. Distributrice inflexible des chiffres de plus-value ou de déchet posthume, elle crée aux poëtes, aux artistes, aux écrivains, aux orateurs, aux politiques, à tous les tributaires de l'opinion et de l'avenir, une postérité immédiate qui n'est pas encore la postérité définitive, mais qui lui sert de présage et de prélude. Eh bien, nous espérons ne pas nous tromper en affirmant, d'après d'infaillibles symptômes, que cette épreuve du lendemain est déjà favorable à notre poëte. Quand M. Hugo a dit : « Voulez-vous avoir raison demain? Mourez aujourd'hui, » il croyait ne parler que pour les novateurs, les chefs d'école, les génies turbulents et contestés, les Danton ou

les Mirabeau des révolutions littéraires, les victimes de la tradition et de la routine, les martyrs d'un apostolat poétique ou social, en avance de cent ans sur leur siècle. Il se trompait. Dans les temps mauvais ou troublés comme le nôtre, où tous les rôles sont intervertis, où l'*ordre moral* devient un texte d'insolentes railleries, où le succès, le pouvoir, l'initiative, la parole, appartiennent aux violents, aux grossiers et aux extrêmes, un mystérieux travail et comme un effort de contradiction s'opèrent dans les esprits dignes de savourer ce que rebutent les esprits vulgaires. Les renommées tapageuses remplissent les rues, les carrefours et les trottoirs avec leur cortége de fanfares, de thuriféraires, de réclames et d'affiches. Elles gardent superbement le haut du pavé; mais à une condition; c'est que le héros populaire qui les personnifie aura soin de ne pas mourir, de se tenir debout sur l'estrade ou sur le char, et d'offrir sans cesse aux passions qu'il flatte un moyen de se satisfaire en l'acclamant. Est-ce à dire que, pendant cette crise, les sentiments vrais, sincères, honnêtes, durables, immortels, se désistent ou s'exilent de l'âme humaine? Non! n'ayant plus où se prendre dans la vie publique, froissés de cette apothéose quasi-officielle du faux, de l'excès, du mensonge et du mal, ils se recueillent en eux-mêmes ou se rattachent sans bruit à l'homme qui les traduit dans une langue exquise et, par le charme de sa traduction, leur révèle tout ce qu'ils valent. Une précieuse

communauté les rapproche; devenus peu à peu, souvent à son insu, dans le clair-obscur des intimités et des confidences, ses habitués, ses obligés, ses amis, ils lui composent une seconde famille. Le jour où il meurt, on peut aisément reconnaître que cette famille est nombreuse, que ces amitiés sont fidèles, que sa part était la meilleure.

II

Peut-être m'accusera-t-on de trop céder aux penchants ou aux manies de la vieillesse. Mais, je l'avoue, je ne puis plus concevoir l'étude littéraire absolument dégagée du souvenir personnel. Cette fois d'ailleurs, comment résisterais-je à l'attrait de souvenirs qui me rappellent trente-quatre ans d'une affection sincèrement partagée, d'heureuses semaines dérobées aux tristesses et aux agitations de la vie, les douceurs de l'hospitalité la plus cordiale, un continuel échange d'idées, d'impressions, de rêves, d'indignations, de patriotiques douleurs, une correspondance enfin où le mélancolique poëte des *Naufragés*, de *Méganire* et d'*Amaryllis* se montrait sous des aspects toujours nouveaux d'aimable enjouement, d'ironie délicate, de grâce piquante et de naturel? Vraiment on eût dit que cette mer, dont les flots

lointains allaient caresser les rivages de la Grèce, lui apportait chaque matin sous sa vague une poignée de sel attique!

C'est en juillet 1843 que je rencontrai pour la première fois Joseph Autran. La date n'est pas tout à fait insignifiante; elle pourrait s'inscrire en tête d'un chapitre de notre histoire littéraire. La chute colossale des *Burgraves*, l'éclatant succès de *Lucrèce*, la vogue persistante de mademoiselle Rachel, l'avénement de l'école dite du bon sens, le *renouveau* classique inauguré par une tragédienne de génie et continué par un poëte de talent, la réaction visible contre le romantisme coupable non pas d'avoir promis ce qu'il ne tenait pas, mais de ne pas tenir ce qu'il avait promis, tout contribuait à faire de cette année 1843 une sorte de transition entre la période qu'avait animée de ses ardeurs et de ses audaces un art révolutionnaire, et celle qui, se proposant de nous guérir des suites de nos excès par le régime, annonçait un sage retour aux saines traditions, aux lois du goût et à l'étude des modèles. Seulement, quelques pécheurs endurcis — et j'étais peut-être du nombre, — se demandaient si on gagnerait au change, et si la poésie émancipée n'était pas, en somme, préférable à la poésie mise en pénitence.

Quoique bien jeune, Joseph Autran, déjà connu de quiconque s'occupait de littérature, se présentait à mes sympathies avec une sorte d'auréole *Lamartinienne* que je n'essayai pas de définir. A dix-neuf ans, il avait pu-

blié ses belles strophes à Lamartine partant pour l'Orient, reproduites avec éloge par la naissante *Revue des Deux-Mondes* et destinées à créer entre les deux poëtes des relations d'amitié qui ne se démentirent jamais. S'il est vrai, comme on l'a dit et comme je le crois, que toutes les affections humaines fassent les parts un peu inégales, je n'ai pas besoin de remarquer quel fut, dans cet affectueux échange, celui qui reçut le moins et qui donna le plus. C'est l'honneur des nobles âmes de ne jamais établir ces comptes en parties doubles, de remplir à elles seules les deux colonnes, d'ignorer constamment qui est le créancier ou le débiteur, de se prodiguer envers qui s'économise et de s'attacher davantage à mesure qu'elles rencontrent plus d'égoïsme inconscient ou de magistrale indifférence. Mais que dis-je? Lorsque Joseph Autran, dans l'exorde de son magnifique discours de réception à l'Académie française, rendit un touchant hommage à Lamartine qui venait de mourir, ils étaient quittes. Une branche du laurier poétique des *Méditations* avait passé dans les mains du poëte de *la Vie rurale*. La muse se chargeait d'effacer tout ce qui n'était pas une communauté de poésie et de gloire.

Neuf ans après, le 31 juillet 1841, Autran avait obtenu un succès qui servit de prélude à toute cette partie de son œuvre où se révèle son ardent amour pour la France, pour notre armée, pour les illustres ou obscurs martyrs de la discipline militaire et du devoir, pour les

dates mémorables, chères à notre humiliation présente comme des promesses de réhabilitation et de revanche. *Au 17e léger, à son retour d'Afrique !* Le nom

Du jeune colonel de ce vieux régiment,

vous le savez, et vous savez aussi que le jeune prince qui venait de gagner si vaillamment son grade devait être, trente années plus tard, collègue de *son* poëte à l'Académie. Autour de ce beau nom d'un d'Orléans qui, Dieu merci! est redevenu un Bourbon, Autran avait su grouper d'autres noms qui rappellent bien des souvenirs :

Convives glorieux, à nos tables admis,
Venez, asseyez-vous comme de vieux amis,
Contez-nous chaque soir les six ans d'épopée
Qu'avec du sang arabe écrivit votre épée ;
Dites-nous les combats, les siéges, les assauts ;
Prononcez les beaux noms qui brillent en faisceaux,
Changarnier, Mac-Mahon, Bosquet, Lamoricière,
D'Aumale. . . . .

Nous éprouvions, l'autre soir, en relisant ces vers, deux sentiments contradictoires; assurément, le cœur se serre quand on songe à ce que nous avons fait de ces héros de nos guerres d'Afrique, de ces grands courages, de ces beaux noms, auxquels on pourrait ajouter ceux de Bugeaud, de Cavaignac, de Pélissier, de Canrobert, de Bedeau, de d'Arbouville et de bien d'autres. La Révolution, cette ennemie de tout vrai patriotisme, les a paralysés, com-

battus dans la rue, reniés, insultés, frappés d'impuissance, condamnés à se distraire de leur tâche glorieuse pour se gaspiller dans la politique; peut-être celui de tous qui semble avoir été élevé le plus haut par un tour de roue républicaine ou parlementaire, est-il celui qui aurait le plus gagné à n'être que le premier de nos hommes de guerre au service d'une monarchie. Cette impression douloureuse s'entremêle pourtant d'une pensée consolante. A cette date lointaine de 1841, dans cette splendide ville de Marseille qui se meurt aujourd'hui d'inanition radicale et dont les prospérités grandissaient alors d'année en année, un nombre considérable de bons Français, de bons citoyens, tout en saluant *le vieux régiment* et *le jeune colonel*, tout en se réjouissant de nos victoires africaines, ne pouvaient s'empêcher de faire leurs réserves; ils ne pouvaient se défendre d'une sensation de malaise en songeant aux premiers vainqueurs d'Alger, aux initiateurs de la conquête, en se rappelant quel fut le premier drapeau qui avait flotté sur les murs de la Kasbah et en se demandant par quelle fatalité ce qui aurait pu si aisément se continuer semblait presque se contredire. A présent, toutes ces nuances ont disparu; le patriotisme et le malheur, ces deux maîtres austères, ont rapproché ce qui s'était séparé, en séparant ce qui n'aurait jamais dû se rapprocher. Toutes les bouches vraiment françaises peuvent répéter le poétique hommage de 1841 sans avoir à souligner ou à rayer un seul

hémistiche. La République a cela de bon, que l'on est heureux de se réconcilier pour être encore plus sûr de la haïr.

Pendant cette période de neuf ou dix ans, (1832 — 1841,) Joseph Autran avait publié deux recueils de vers, *Ludibria Ventis* et *la Mer*; il me serait permis de ne pas en parler, puisque l'auteur les retrancha de son riche répertoire, sauf à en conserver quelques rares fragments dans son édition définitive. Toutefois, je m'y arrêterai un moment, parce que j'y trouve l'occasion de fixer un des traits caractéristiques de cette physionomie de poëte et de combattre un préjugé parisien qui, pendant un certain temps, faillit interner la renommée d'Autran. Les Parisiens, — j'entends ceux qui se soucient de littérature et de poésie, — attribuent volontiers aux méridionaux le don d'improvisation poétique, la faculté de versifier sans effort et sans conséquence comme coulent les ruisseaux sur un lit de gazon, comme fleurissent au printemps les églantiers et les lilas, comme mûrissent en septembre les fruits de nos jardins, comme chante la fauvette dans une haie d'aubépine. Un rayon de soleil, le murmure de la vague, le parfum de la plage, une promenade au Prado, une provision de rimes riches, et tout est dit; seulement, les brises du lendemain emportent ce qu'ont apporté les souffles de la veille. En 1840, à l'époque des débuts d'Autran, ce préjugé s'appuyait sur l'exemple du pauvre Méry, qui, j'en conviens,

réalisait le type de l'improvisateur provençal ou italien, se prodiguait en tours de force de toutes sortes, depuis la mystification tragique jusqu'au bout rimé, et compromettait à ce jeu bien des qualités charmantes. Peu s'en fallait que les graves critiques de la rue des Prêtres et de la rue Saint-Benoît n'appliquassent à Joseph Autran comme à Méry le vers d'Ovide :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

Ce qui n'était pas, après tout, une bien cruelle injure ; car enfin Ovide, malgré ses défauts, malgré ses vices, n'en occupe pas moins un rang fort élevé dans la poésie latine. Le vrai, — et la suite l'a prouvé, — c'est qu'Autran possédait à un égal degré les deux facultés qui semblent se contrarier et qui, en réalité, se complètent. Il avait le jet, l'inspiration facile, abondante, rapide, irrésistible, la veine inépuisable et coulant de source ; mais il avait aussi ce mécontentement de soi-même, qui refuse de se désister, quand déjà le lecteur se déclarerait content. Il excellait dans ce travail de réflexion, d'incubation et de refonte, où l'inspiration de la première heure, sans s'altérer ou s'attiédir, se perfectionne, se colore, se polit, s'aiguise, se débarrasse de tout alliage et finalement se fixe dans sa forme décisive. Nous lisions récemment quelques pages bien émues, bien sincères et bien touchantes, où le jeune secrétaire du poëte, M. Daubian, recueillant pieusement ses souvenirs et attachant,

lui aussi, sur le cercueil sa modeste couronne d'immortelles, plaçait sur les lèvres d'Autran ce vers dont il avait fait sa devise :

Un vers n'est jamais bien, quand il peut être mieux !

On pourrait varier ainsi cette devise : vous connaissez le précepte quasi-proverbial : « Faire difficilement des vers faciles. » — Eh ! bien, non ; je proteste. Ce qui vaut mieux, c'est faire facilement des vers pour lesquels on se montre ensuite difficile. En écrivant cette variante, j'indique un des meilleurs titres de Joseph Autran.

Nous voici revenus, par un chemin un peu long, au mois de juillet 1843 et à ma première rencontre avec le poëte. Encore sous l'impression du succès de *Lucrèce*, qui passionnait tous les lettrés d'alors, j'adressai à Autran cette question vulgaire et, pour ainsi dire, machinale : « Et vous, n'êtes-vous pas piqué au jeu par ce succès ? Ne faites-vous rien ? n'enverrez-vous rien ? » — Et lui, avec un accent de modestie que je n'oublierai jamais, comme s'il avait à s'excuser d'une audace ou à se défendre d'un ridicule : « Pardon ! me répondit-il ; je viens d'expédier à Paris quelque chose, un essai d'étude antique. » — Ce quelque chose, cet essai, cette étude, c'était *la Fille d'Eschyle*.

Oh ! comme on a tort de ne pas être *immodeste*, et avec quelle conviction, si j'avais l'honneur d'être poëte, je plaiderais la cause de l'orgueil ! A cet aveu presque

timide, je fus assez sot pour me figurer qu'Autran, cédant à ce nouveau courant d'opinion et d'ailleurs libre de tout engagement avec le romantisme, avait voulu, pour l'acquit de sa conscience, perpétrer sa petite tragédie classique, et que cet enfant peu viable irait rejoindre, dans les limbes de la Comédie-Française ou de l'Odéon, des milliers de manuscrits en cinq ou en trois actes, ensevelis sans être morts ou morts sans avoir vécu. Or, telle a été la vitalité singulière de cette *Fille d'Eschyle*, que, jouée dans les circonstances les plus défavorables, quinze jours après la Révolution de février, sous cette République qui, bien différente de sa cadette, ruinait tous les comédiens, elle a déjà traversé plus d'un quart de siècle sans rien perdre de son idéale beauté et de son immortelle jeunesse. Pour bien des gens, de ceux dont la littérature se renferme volontiers dans les souvenirs de théâtre et n'en déteste pas l'argot, *la Fille d'Eschyle* était restée le *clou* auquel ils accrochaient *leur* Joseph Autran. Pour nous, moins exclusifs et d'humeur moins théâtrale, cette pièce, à la fois si antique et si humaine, où les passions de tous les temps empruntent aux grands tragiques grecs un peu de leur langue et de leur accent, où les orages du cœur s'illuminent d'un reflet du ciel d'Athènes, cette pièce est très-supérieure à *Lucrèce*, et l'excellent Ponsard lui-même, s'il revenait au monde, serait probablement de notre avis. Son succès de lecture fut tel que, depuis longtemps, on n'en trouvait plus

un seul exemplaire dans les librairies. Comment ne fut-elle jamais reprise, alors surtout que la célébrité croissante du poëte et sa réception à l'Académie française devaient la recommander aux empressements des directeurs? Rien n'eût été, nous le croyons, plus facile à Joseph Autran; mais ce détail nous rappelle encore un des traits de son caractère.

Le théâtre lui répugnait, non pas par lui-même, mais par ses accessoires, par tout ce qu'il comporte d'agitation, de bruit, de conflits, d'intrigues clandestines, de fièvres corrosives, de vanités tapageuses, de capitulations humiliantes, d'inévitables dissolvants pour les fiertés de la conscience et les susceptibilités du cœur; il en redoutait instinctivement les relations et les servitudes, si bravement acceptées par ceux qui en vivent, s'accoutument à y vivre, et laissent le théâtre s'emparer si bien de leurs habitudes, de leur pensée et de leur personne qu'ils finissent souvent par confondre le masque avec la figure, le décor avec le paysage, l'honnêteté de la vie avec l'héroïsme de la scène, les sentiments vrais avec les sensations artificielles et leur existence réelle avec leurs fictions dramatiques. Cet immense empiétement du *théâtral* dans la société contemporaine est un des fléaux de notre époque, et n'a pas été sans influence sur notre politique. — « Grattez le Russe, disait-on autrefois; vous trouverez le Tartare! » — « Grattez, pourrions-nous dire, chacun de ces personnages odieux ou

grotesques dont le suffrage universel a fait nos seigneurs et maîtres; vous trouverez le cabotin, l'homme qui a préludé, au café de Madrid ou au café de Suède, entre une carafe d'absinthe et un Buridan de province, à ses grandeurs républicaines. Je parierais même qu'il en est encore qui, tout étourdis du changement à vue et du coup de sifflet des machinistes, ne sont pas bien sûrs *que ce soit arrivé*, et ne savent pas s'ils jouent une pièce ou s'ils gouvernent un pays. Par malheur, nous, les spectateurs, nous, les patients, nous en sommes trop certains; nous payons nos places trop cher pour conserver le plus léger doute.

Quoi qu'il en soit, on peut aisément comprendre que Joseph Autran, nature essentiellement délicate, un peu craintive, tenant de l'hermine et de la sensitive, sujette à se replier en soi au moindre froissement, n'ait pas eu un attrait bien vif pour ce genre de succès dont rien n'égale, je l'avoue, le retentissement et l'explosion populaire, mais qui se prépare dans la tempête, se récolte dans la tourmente et impose au poëte trois sortes de despotes dont il doit agréer le bon plaisir; les directeurs, les acteurs et le public. S'il ne fit rien pour obtenir la reprise de *la Fille d'Eschyle*, s'il négligea même de donner suite à d'honorables démarches, s'il résista soigneusement à toute tentation de récidive, on n'en rencontrera pas moins, dans le sixième volume des *Œuvres complètes* qui va se publier, la preuve que son talent dra-

matique était toujours en éveil, qu'il fut tour à tour inspiré par l'histoire, la fantaisie et les modèles antiques, et qu'il n'aurait eu qu'à vouloir pour faire applaudir *les Padillas* par exemple, comme on avait applaudi *la Fille d'Eschyle*. Quant à celle-ci, elle n'a pas dit son dernier mot. Redemandée de toutes parts, surtout depuis la mort de l'auteur, remise en circulation par l'éditeur pour contenter les curiosités les plus impatientes, elle n'attendrait, si nous sommes bien informé, que le rétablissement de l'éminente artiste, seule capable de nous rendre Méganire, pour entrer à la Comédie-Française, d'où elle ne sortirait plus. Ce beau théâtre, heureux jusque dans ses erreurs, doit bien une indemnité à ceux de ses habitués qui refusent de chercher dans *la Cuisinière bourgeoise* leurs recettes dramatiques et de préférer le baron Brisse à Sophocle ou à Corneille. Mise en regard de la noble fille de Roland, la noble fille d'Eschyle ramènerait vers les hauteurs des yeux fixés, pendant tout un hiver, sur une soupière. Ce ne serait pas trop de tous les parfums de l'Hymette pour dissiper les grasses odeurs de l'*Ami Fritz*.

Nous ne quitterons pas le beau drame d'Autran sans rectifier une anecdote qui avait pris les proportions d'une légende, et que la mort du poëte a fait reparaître dans quelques journaux. La petite fable n'était pas mal imaginée.

D'après ces chroniqueurs, les répétitions de *la Fille d'Eschyle* avaient appelé, vers 1847, Joseph Autran à Paris. Léger d'argent, il s'était trouvé très-heureux de se voir offrir un billet de mille francs par un oncle millionnaire, mais peu poétique, qui possédait plusieurs maisons, quelques châteaux et beaucoup d'autres neveux. Arrivé à Paris, Autran, conseillé par un ami très-spirituel, se ravisa. Il devina que, s'il rapportait à Marseille ce billet intact, l'oncle en ressentirait une si agréable surprise qu'il irait immédiatement la raconter à son notaire et la traduire dans son testament. L'événement justifia ce sage calcul. De là, pour le mieux inspiré des neveux, une grande fortune, d'autant plus précieuse que, contrairement à l'usage et au proverbe, elle lui donna le bonheur.

Il n'y a que ce dernier mot de vrai dans ce conte ou ce compte fantastique. Voici le fait dans toute sa simplicité. Joseph Autran avait, en effet, un oncle fort riche, M. M... Mais cet oncle était, en même temps, un dilettante plein de goût, bibliophile passionné, fort épris de littérature, et surtout très-fier de compter un poëte parmi ses neveux ; une amitié sans nuage et sans arrière-pensée l'attachait, depuis des années, à ce privilégié de la Muse, qu'il était d'ailleurs si facile d'aimer. Lorsque Autran partit pour Paris, M. M... voulant faire la part de l'imprévu, lui donna, non pas un billet de mille francs, ce qui était peu d'usage alors, mais une lettre de crédit

payable chez un banquier parisien. Autran égara cette lettre, et ne sut jamais ce qu'elle était devenue. Elle ne lui était pas rigoureusement nécessaire. Eschyle, Sophocle et Méganire l'empêchèrent de la bien chercher; il revint à Marseille sans avoir touché la somme, et cet incident imperceptible n'eut aucune influence sur les dispositions de M. M.. qui étaient déjà fixées. Voilà la vérité vraie; elle est moins piquante, mais plus honorable pour l'oncle et pour le neveu. Dans le dossier d'un poëte, une étourderie est préférable à un calcul.

III

Arrivé à cette partie de ma tâche, je remarque un détail auquel Joseph Autran n'a, certainement, jamais songé. Il n'aimait pas la politique; il n'en prit que ce qu'il fallait pour être toujours du côté des nobles causes et des honnêtes gens. Cependant sa carrière poétique, si laborieuse, si féconde et si pleine, pourrait se diviser en trois phases, et chacune de ces phases se rapporterait à un de nos différents gouvernements. J'ajoute, sans penser à mal, que, sous sa plume, — nous ne disons plus sur sa lyre, — le vers, ce je ne sais quoi si fragile, si léger, si aérien, aura eu plus de durée que les constitutions les plus solides et les royautés les mieux établies. *La Fille*

d'Eschyle, écrite en 1843, survit à Louis-Philippe et à sa dynastie. *Les Poèmes de la mer, la Vie rurale, Laboureurs et soldats, les Épîtres rustiques, le Poème des beaux jours, les Paroles de Salomon,* toute la riche moisson des premiers jours d'automne n'a pas perdu une seule de ses gerbes d'or, que déjà l'Empire ne nous apparaît plus que comme un spectre errant sur des ruines. Enfin les inspirations de la dernière phase, plus pures encore, plus belles et plus originales, à mesure que le poëte luttait contre ses patriotiques angoisses, contre l'affaiblissement de sa vue et ses pressentiments funèbres, sont contemporaines de notre chère République, originaire du 4 septembre. N'insistons pas; affirmer que la République sera morte et enterrée lorsque ces poésies seront encore lues et relues, ce ne serait qu'un bien médiocre brevet de longévité, un bien vulgaire compliment pour le poëte.

C'est donc en 1852, au début ou au seuil de l'Empire, que commença cette seconde floraison poétique, où l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de l'abondance inouïe et de la facilité du premier jet, ou du soin scrupuleux avec lequel l'artiste, se soumettant à un contrôle plus sévère que s'il eût été son propre critique, élaguait, retouchait, remaniait, refondait, corrigeait, aussi timoré dans sa force que d'autres sont présomptueux dans leur faiblesse. Ici j'éprouve encore une nuance d'embarras, inséparable de ces pudeurs de l'âme dont Joseph Autran

nous a donné de si excellents exemples. Néanmoins deux réflexions me rassurent et m'encouragent. Puisque j'ai été irrésistiblement entraîné à essayer l'esquisse d'une vie au lieu d'une étude littéraire qui ne saurait encore être complète, comment aurais-je le droit de passer absolument sous silence ce qui fut le charme de cette vie, ce qui explique les perpétuelles victoires de la volonté et du talent sur tant de sujets de tristesse ou de lassitude? Le bonheur, je le sais, ne se raconte pas; même ce bonheur si rare qui n'a rien à cacher à Dieu et aux hommes. Mais, quand ce bonheur fait partie essentielle d'une destinée poétique, quand il est permis de supposer que, sans lui, cette destinée eût été moins pleinement accomplie, on n'a pas plus à se justifier d'une indiscrétion nécessaire que M. Ingres n'aurait eu à s'excuser d'avoir placé, dans le beau portrait de Chérubini, une Muse qui peut être aussi une Béatrix. En second lieu, si vous m'accordez que l'avenir appartient à Joseph Autran — et qui en doute aujourd'hui? — on doit en prendre son parti. L'avenir, pour le conserver tout entier, ne le séparera pas de celle, dont, pendant un quart de siècle, il ne s'est pas un instant séparé. — « Je n'ai pas une lettre de lui, parce que nous ne nous étions jamais quittés! » — Connaissez-vous rien de plus touchant que ces paroles échappées à la plus légitime, à la plus pieuse, à la plus noble des douleurs? Notre siècle n'en a que trop vu, dans le clan des poëtes, de ces passions furieuses et désordonnées qui dévastent, qui con-

sument, qui font, en quelques saisons, d'un jeune homme un vieillard et dévorent un génie précoce dans un long accès de fièvre. Il est bon qu'il connaisse et qu'il salue avec respect ces tendresses balsamiques qui fortifient, qui ravivent, qui maintiennent aux années de déclin la séve, la fraîcheur, la verve, la bonne humeur de la jeunesse. Est-ce d'ailleurs amoindrir le poëte que de chercher à ses côtés ce qui est encore lui ? Bien au contraire ; on peut être sûr de retrouver dans ses ouvrages ce parfum des sentiments vrais, supérieur à tous les produits de Rimmel ou de Guerlain. — Si ces sentiments l'ont rendu plus heureux que ne le furent jamais les héros du roman à outrance, il aura réussi, soyez-en certain, à être aussi attrayant, aussi inspiré, aussi sympathique, aussi poétique, en les exprimant dans ses vers, que d'autres en chantant leurs désespoirs, juste châtiment de leurs folies.

Ce fut donc sous les plus bienfaisantes influences que Joseph Autran inaugura cette seconde phase qui, sans le révéler encore tout entier, devait produire de si beaux ouvrages. *Les Poëmes de la Mer* parurent en 1852. « Le livre que voici remplace et annule une première ébauche que je publiai en 1835, sous le titre : *la Mer.* » Ainsi commençait la préface de ces *Poëmes* déjà si remarquables, et que l'auteur, dans son édition définitive, a trouvé moyen de nous offrir sous une forme encore plus exquise. Il faut lire, dans cette belle édition, l'avant-propos

et les deux préfaces, pour comprendre à quel point le poëte respectait son œuvre et son public, tout ce qu'il y apportait de conscience, d'exactitude et de scrupule, et tout ce que ses souvenirs personnels ajoutaient de charme à sa poésie. On l'aime déjà, on le connaît avant d'avoir rouvert ces pages tour à tour pathétiques et pittoresques, enjouées et attendries, émouvantes et terribles, où il prend possession de la mer par droit de conquête et par droit de naissance. En 1852, il s'étonnait que la mer n'eût jamais eu son poëte. Elle l'a désormais, et la poésie n'envie plus rien à la peinture. Le succès fut unanime; *les Poëmes de la Mer* se rangèrent d'emblée, avec *la Fille d'Eschyle*, parmi les meilleurs titres de Joseph Autran. *Les Naufragés* surtout produisirent un immense effet de terreur et de pitié, et contribuèrent pour leur large part à supprimer la distance entre Marseille et Paris. Le dilettantisme parisien fut bien forcé d'avouer qu'il y avait plus et mieux qu'un improvisateur chez l'homme qui soulevait d'une main si puissante les vagues meurtrières, et qui savait si bien écouter les voix plaintives, étouffées par le tumulte des flots :

Plaignez-nous! plaignez-nous ! C'est là que nous dormons
Sur un lit de varech, d'algues, de goëmons,
De débris de tous les rivages.
Au fond de cet abîme où s'élève en monceaux
Tout ce qu'ont englouti sous les pesantes eaux
Soixante siècles de naufrages ;

Royaumes de la nuit que seuls nous connaissons,
Profondeurs où les corps, pénétrés de frissons,
Boivent le froid par tous les pores;
De l'enfer maritime horribles cavités,
Où l'éternel roulis brise nos fronts heurtés
Au flanc durci des madrépores.....

Il faudrait tout citer: ce que j'admire dans ce poëme qui n'a pas vieilli d'un jour depuis vingt-cinq ans, c'est que, tout en s'abandonnant à l'inspiration la plus intense, sans atténuer un seul de ces sujets d'horreur et d'épouvante, l'auteur ne se laisse jamais emporter au delà du ton et de la mesure. Il n'oublie pas qu'on cesse d'émouvoir quand on veut faire plus grand que nature, et que l'attendrissement cesse là où commence le vertige. Il sait que, lorsqu'on néglige les vraies conditions de justesse et d'harmonie, on arrive au gigantesque sans que le cœur et l'âme consentent à prendre leur part de ces effets d'éblouissement et de surprise. En outre, bien qu'il prouve, à chaque vers, ses admirables instincts de paysagiste et de coloriste, il ne veut pas que la sensation absorbe le sentiment, que le monde invisible disparaisse dans le monde extérieur. Il reste humain, profondément humain, en décrivant des objets matériels, en traçant des tableaux où d'autres ne chercheraient que l'éclat et la variété des images. Cette mer, qu'il *sait* si bien, dont les murmures ont bercé son enfance, dont il a pénétré tous les secrets et qui fut sa première Muse, il ne lui

permet pas, malgré ses familiarités et ses tendresses, de régner seule et sans partage, de s'isoler de l'homme, son témoin, son vainqueur, son collaborateur ou sa victime. Il en rattache les épisodes, les catastrophes, les ravages, les colères, les beautés, les sourires, à l'histoire de l'humanité souffrante, militante, voyageuse, casanière, heureuse, fantasque, misérable, qui semble l'attendre sur la plage pour pleurer ou sourire avec lui.

Nous avons mentionné *les Naufragés*, parce qu'ils obtinrent dès le début les préférences du public et donnèrent, pour ainsi dire, la *gamme* du poëme tout entier. Mais, à côté de cette pièce présente à toutes les mémoires, que de pages qui ne lui sont pas inférieures ! Quels contrastes merveilleusement observés entre l'Océan formidable et la caressante Méditerranée, entre le géant et la sirène ! Quel accent majestueux et sombre dans *le Fond de l'Océan !* Quelle vérité dans *le Rêve qu'ils font tous !* que de grâce dans *le Berceau !* Que d'élégance dans *Bravade*, dans les stances *à une Baigneuse !* Quelle puissance pittoresque dans *le Lit de sable*, dans *Coucher du soleil*, dans *les Pêcheurs*, dans *les Bancs de marbre !* Quel sentiment virgilien dans *la Galère du Pollion*, dans *les Rameurs d'Ulysse !* Ce volume, on le voit, suffirait à défrayer une étude comme à justifier toute une renommée de poëte. Pourtant ces heureuses années furent si fécondes, qu'elles nous interdisent les haltes trop longues. Suivons l'or-

dre chronologique des publications et des succès ; en 1854, *Laboureurs et soldats ;* en 1856, *la Vie rurale* ; quelque temps après, *les Épîtres rustiques*; puis, *le Poëme des beaux jours*, bientôt suivi du *Cyclope*. Une distribution toute nouvelle — et parfaitement intelligente, — a, dans la grande édition, groupé des poëmes qui n'avaient pas paru ensemble, ou séparé des morceaux primitivement publiés dans un même recueil ; le tout, en y ajoutant bien des richesses inédites. Nous avons tenu pourtant à rappeler les premières dates afin de constater un fait bien rare à une époque où les vers ont, hélas ! peu de lecteurs et encore moins d'acheteurs. Pour *Laboureurs et soldats*, pour *la Vie rurale* et les autres recueils, il n'y eut pas seulement un succès d'estime, mais un succès de librairie. La première édition de *la Vie rurale* fut enlevée en quinze jours. Ceci, bien entendu, n'empêchait pas les plaisantins de petit journal, les amateurs de littérature tarée, faisandée et frelatée, de se récrier, dans l'occasion, sur le peu de notoriété de notre poëte, sauf à se rattraper en glorifiant une poésie intermédiaire entre Lesbos et Charenton. Ces facéties traditionnelles avaient si peu de valeur, leurs auteurs y croyaient si peu, que nous vîmes, presque le même jour, la plus spirituelle de ces feuilles légères répéter quelques-unes de ces drôleries et publier ce délicieux *Journal de campagne*, chef-d'œuvre d'enjouement, de finesse et de malice, gracieux comme un sourire de printemps, léger comme une aile d'abeille, qu'Horace eût applaudi des

deux mains et qui fit, du soir au matin, son tour de France :

Journal des prés, journal des bois,
Courrier de la saison nouvelle,
Pour l'écrire, un oiseau parfois
Donne une plume de son aile...

... Le scandale étant recherché,
Nous l'admettons ; si quelque rose
A commis dans l'ombre un péché,
Vite nous divulguons la chose.

Un roitelet, à l'entresol,
Écrit chez nous ; c'est le critique.
Il n'entend pas un rossignol
Sans le trouver faible en musique...

Dans cette pièce, écrite en 1866, Joseph Autran laissait deviner une nouvelle face de son talent, qui devait se développer plus tard et s'accentuer dans les *Sonnets capricieux*, dans *Musique moderne,* et dans l'œuvre inédite qui a occupé les derniers mois de sa vie et qui nous ménage de si charmantes surprises. A coup sûr, ce n'était pas la méchanceté ; il lui eût été aussi impossible d'être méchant qu'à la rose d'être laide et au rossignol de chanter faux. C'était plutôt une gaîté douce, fugitive, silencieuse, entremêlée d'attendrissement et de rêverie, qui, refoulée au fond de son cœur par ses tristesses personnelles et les malheurs de son pays, se réfugiait peu à peu dans sa poésie et s'infiltrait dans ses vers. On l'a remarqué sou-

vent, la *sensibilité* — vieux mot que je regrette, — s'allie fort aisément, dans les âmes délicates, à un don d'ironie ou de raillerie, qui n'est que l'envers de leurs facultés plus sérieuses. Par cela même qu'elles sont *sensibles* à tout ce qui est grand, beau, généreux, héroïque, sublime, elles ne sauraient être insensibles à ce qui est vil, grossier, ignoble, absurde, stupide ou grotesque ; elles en souffrent plus que les autres, et cette souffrance, trop spirituelle pour crier, les accoutume à aiguiser, aux dépens de ceux qui les blessent, les traits qu'elles ont eu à subir. Rien de plus piquant et de moins venimeux que ce mélange de résignation narquoise, de mélancolie souriante et de moquerie vengeresse. C'est ainsi que se font, si je ne me trompe, la bonne comédie et la bonne satire. La satire et la comédie, chez Autran, ont une douceur et une saveur particulières. On dirait toujours que, pour se rasséréner et s'apaiser, elles sont allées se réciter à elles-mêmes sur la colline embaumée de thym et de romarin, le long du sentier rustique où neige le pommier en fleurs, sous la voûte printanière des acacias et des érables ou sur la plage enivrée de lumière et de soleil. Elles semblent s'être allégées, adoucies et assouplies en prenant d'avance un bain d'air pur et de rosée. C'est aux églantiers de leur jardin qu'elles empruntent leurs épines, et on se figure chacun de leurs éclats de rire accompagné par la fauvette et le ramier.

Il n'entre pas dans notre programme de suivre de près

et d'analyser, même sommairement, les poëmes dont nous venons de rappeler les titres. Le tableau serait trop large pour le cadre. Mieux vaut se borner à quelques remarques générales, utiles peut-être dans un temps où toutes les notions du vrai et du bien ont été si complétement bouleversées, dépravées et perverties, que les malfaiteurs à tant la ligne, les beaux esprits greffés sur forçats, les coryphées de la littérature et de la politique à couperet, n'ont eu, pour gorger leur prose de poison et d'ordure, tripler leurs bénéfices et charmer leur clientèle, qu'à se faire les logiciens des sophismes et des mensonges d'avant-garde. Il leur a suffi de traduire dans leur langue hideuse des paradoxes apostillés jadis par les maîtres et par les aveugles complaisances de la société polie, de promener du bout de leurs crochets dans la fange démagogique, des idées, des maximes, des convoitises, des passions, des haines, des blasphèmes qui s'étaient d'abord étalés ou dissimulés dans des œuvres cotées très-haut chez les lettrés, les curieux et les libraires. Le radicalisme actuel, avec son effroyable cortége d'injures, d'infamies, de délations, de calomnies, d'abjections, de menaces, d'impiétés et d'opprobres, c'est l'anarchie sociale faite d'anarchie morale. Cette anarchie morale, on en trouverait le germe et l'origine dans l'ensemble d'une littérature qui, profitant de la fausse sécurité des années heureuses, eut le vice pour confident, le superflu pour nécessaire, le désordre pour idéal, la révolte pour objectif, le

crime pour camarade, la vérité pour victime, l'honnêteté pour ennemie, la corruption pour but, le lucre pour idole, l'orgueil pour dieu, la hâblerie pour auxiliaire, la Révolution pour alliée et notre faiblesse pour complice.

Maintenant groupez les principales inspirations de Joseph Autran ; la mer, la campagne, la maison, les beautés de la nature, les épisodes de la vie militaire, les réminiscences du Livre de la Sagesse, les histoires de village, les légendes chevaleresques, et enfin les fantaisies ou variations sur un thème grandiose ou familier.

La mer, nous l'avons vu, l'émeut, l'émerveille, l'effraie, le ravit, mais ne l'absorbe pas. Tout en la subissant, il la domine, comme les grands tragédiens dominent leur émotion au moment où ils ont l'air de n'être plus maîtres d'eux-mêmes. Lorsque Sainte-Beuve, vers 1853, encourageant les débuts d'un poëte plus étrange que sympathique, lequel, justement, a figuré parmi les prétendants les plus pressés au fauteuil académique d'Autran, avait soin d'ajouter : « Voilà M. Leconte de Lisle s'enfonçant dans les profondeurs de l'Inde... ah ! qu'il ne s'y perde pas ! » — Il indiquait, avec son tact habituel, le péril de ces visions trop colossales, de ces obsessions trop absolues, où l'âme finit par abdiquer au profit du *monstre* qui la fascine et la dévore. La mer a de ces fascinations périlleuses ; quelle que soit son éloquence à proclamer l'existence du Dieu qui l'a créée et qui la dompte, il est

facile pourtant à qui la contemple avec trop d'insistance, de se tromper d'infini, de prendre une de ces leçons de panthéisme dont profite l'orgueil aux dépens de la raison et de la foi. Nous n'aurions pas à chercher bien loin pour rencontrer un poëte, un génie, que le commerce trop intime des récifs et des falaises, des horizons sans limites et des tempêtes mugissantes, des écueils énormes et des flots difformes, a exagéré dans le sens dont il aurait dû le plus se méfier, et fait tomber du côté où il penchait. Avec Autran, rien de pareil. En face de ces vertigineux spectacles, la vivacité de son imagination est tempérée par la droiture de son esprit. A ses yeux, la poésie de la mer est étroitement unie aux sentiments de l'homme, et l'homme le ramène à Dieu.

La vie des champs, avec tout son personnel et tous ses accessoires, donne lieu à des réflexions analogues. Rien de plus innocent, en apparence, et même de plus salubre que ces enthousiasmes agrestes, cette ivresse champêtre dont parle George Sand, un des grands coupables. Que de fois pourtant, depuis Jean-Jacques, nous avons eu à répéter dans le latin que nous avions perdu : *Latet anguis in herba !* L'exagération ou plutôt l'altération de ce que j'appellerai le sens rustique offre plusieurs genres d'inconvénients. La société a sans doute assez de laideurs pour qu'il soit permis de lui préférer la solitude et la nature dans leur calme ou sauvage beauté. Pour l'honnête homme, pour l'homme fortement trempé, ré-

solu à accepter la vie comme une alternative de devoirs et de combats, il y a cependant cette différence, que les vices de la société engagent à la lutte et que les beautés de la nature nous enveloppent peu à peu et nous engourdissent dans une sorte d'assimilation bizarre de l'être moral avec le monde extérieur. Elles énervent à la longue nos facultés actives, à peu près comme des ressorts qui se détendraient et s'useraient faute d'emploi. Appelant à leur aide la rêverie, leur sœur, elles décomposent à notre insu, et, pour ainsi dire, *vaporisent* tout le fond solide sur lequel s'appuient la volonté et la conscience, ces deux énergiques gardiennes de notre vertu et de notre honneur. Elles nous environnent d'une atmosphère d'indolence et de langueur qui n'a que trop de charme, et où les réalités de notre existence, les problèmes de notre destinée, les conflits du bien et du mal, ne nous apparaissent plus qu'à travers les brumes matinales et les rayons du soleil couchant. Nous n'avons que trop vu quels mécomptes peut s'infliger à elle-même une génération amollie par ces philtres, habituée par ce régime à rêver la chimère au lieu de se préparer à l'action.

Ceci n'est rien encore ; voici qui est plus grave : l'expérience a prouvé que l'idylle ressemblait un peu trop, de nos jours, au loup devenu berger ; qu'elle avait ses hypocrisies ; que, loin d'être, comme à la chute de la République romaine, un refuge contre les calamités publi-

ques, elle pouvait préluder, pour sa part, aux succès de la République française. L'herbe de ses pâturages couvre, au besoin, le pavé de ses barricades. Nous avons le droit de nous méfier des gens débonnaires qui tombent en extase devant un insecte, en syncope devant une ronce, en pâmoison devant une mousse, qui humectent de leurs larmes le nid d'un bouvreuil ou le calice d'une campanule, et qui, lorsque des scélérats ont brûlé la moitié d'une capitale, déshonoré un désastre par une orgie et fait couler le sang le plus pur qui ait jamais jailli des veines d'un martyr sur le front d'un bandit, réclament pour eux une amnistie triomphale avec toutes les facilités pour recommencer. Sans aller aussi loin, sans pousser aussi fort au rouge et au noir, combien de *paysanneries* n'ont été, en réalité, que des réquisitoires mielleux et câlins contre la religion, la propriété, le mariage, contre toutes les hiérarchies sociales ! Que de bons villageois nous a montrés le roman, la poésie ou le théâtre, endoctrinés pour les éventualités d'une guerre de la blouse contre l'habit ! Que de physionomies chargées de représenter non pas la supériorité morale de l'homme des champs sur le citadin, mais les griefs du pauvre contre l'oisif et le riche ! Que de figures agrestes, qui n'ont eu qu'un geste à faire pour changer leur bonnet de coton en bonnet rouge ! Que de philosophes en sabots, qui n'ont eu à faire que deux enjambées pour passer de leur enclos dans un cabaret et du cabaret dans un club !

La chanson du pâtre, lancée aux étoiles avec toutes sortes de mièvreries patoises, s'achevait sur l'air de *la Marseillaise*. Nous ne détestons pas la crème ; mais la crème aigrie et tournée peut être plus malsaine que l'eau-de-vie.

Dire que Joseph Autran, dans cette partie de son œuvre, a évité tous ces inconvénients, échappé à tous ces périls, conjuré tous ces maléfices, ce ne serait pas lui accorder la moitié des éloges qu'il mérite. Il vise constamment et il atteint le but contraire à celui que se proposent les corrupteurs de la poésie villageoise. Dans ses vers, la campagne n'est pas une maîtresse exigeante et absolue qui oblige ses amants à oublier tout ce qui n'est pas elle, et absorbe à son profit toutes leurs énergies morales ; c'est une consolatrice pour les blessés de la vie et de la ville, une école d'apaisement pour ceux qui ne trouveraient d'autre issue que le désespoir à leurs malheurs, à leurs passions ou à leurs fautes. Ces blessures qu'elle n'a pas faites, elle les guérit sans avoir besoin d'engourdir ou d'assoupir le malade. Souvent même, comme dans le beau poëme des *Laboureurs*, elle réagit contre la *mal'aria* des civilisations perverties ; elle rend au cœur ulcéré, dégouté de lui-même, prêt à étouffer ses remords dans le suicide, la force de vivre, de lutter, de se dévouer, de se consoler d'avoir été coupable en redevenant utile. Elle est surtout un trait d'union entre les diverses classes auxquelles on enseigne à se haïr ; pour réaliser ce bienfait,

le plus précieux de tous, elle se renouvelle sans cesse et se découvre sous ses aspects les plus riants ou les plus graves, les plus touchants ou les plus aimables. Nous avons tantôt *le Médecin du Luberon*, ce type de l'esprit de sacrifice, qui pourrait être riche et célèbre, et qui a mieux aimé vivre obscur dans un pli de sa montagne pour mettre sa charité et sa science au service des affligés, des pauvres et des petits ; tantôt, *A une vieille servante*, admirable toile flamande illuminée d'un rayon de grâce chrétienne, pur chef-d'œuvre où le poëte détermine en quelques strophes les relations d'égalité évangélique entre le dévouement familier du vieux serviteur et l'amitié presque respectueuse du maître ; tantôt *les Images d'un sou*, modèle de poésie populaire qui rencontre un enseignement dans les naïves productions d'un art primitif et réconcilie le peuple de nos campagnes avec son passé et ses devoirs en lui donnant pour patrons des saints et des héros, le culte de ses pères et les gloires de son pays ; ainsi de suite ; nous pourrions multiplier à l'infini ces citations. Toutes montreraient que, dans les scènes de la vie rurale, dans les histoires de village, jusque dans les tableaux où il semble ne songer qu'à la grâce des détails et à l'effet du paysage, Autran procède obstinément, au rebours des conseillers perfides du paysan, des faux amis du pauvre, des amants hypocrites de la nature, des charlatans de rusticité factice et d'ingénuité artificielle, dans un sens de réconciliation, de rapproche-

ment, d'alliance cordiale, où le déshérité, trouvant plus de bien-être, se reposerait de ses griefs et de ses haines, où le riche rassuré redoublerait d'efforts pour alléger les misères, où une confiance réciproque préluderait à la paix sociale. Si nous passons des champs aux camps et de la vie rurale à la vie guerrière, même remarque, même mérite, même louange. Le sentiment du devoir dominant tout le reste, ce devoir étant commun au patricien et au prolétaire, au général et au soldat, la patrie appelant également à son aide tous ses enfants, les plus humbles vertus étant sûres de leur récompense comme les exploits les plus héroïques, il n'y a plus ni rancune, ni sourde colère, ni arrière-pensée corrosive, ni découragement, ni retour égoïste et pusillanime sur le prétendu rôle de dupe que jouent les petits dans les conflits des puissances, des ambitions et des vanités humaines. Le jour où le pays est en danger, la chaumière ne calcule pas plus que le château; l'épaulette de laine ne se ménage pas plus que le bâton de maréchal; un même intérêt les unit, un même sentiment les anime, une même victoire les paie... Hélas! En indiquant tout ce que la poésie rustique ou guerrière de Joseph Autran contient en germe de généreux, de sain, de calmant, de chrétien, de patriotique, de fortifiant, je pense à tout ce qu'ont produit de funeste les prédications, les fictions, les excitations et les séductions contraires. Cette profonde impression de tristesse est encore un éloge. Appliquer un baume partout où d'autres mains

ont envenimé une plaie, est-il, pour la poésie, une mission plus haute? Est-il, pour le poëte, une plus belle gloire?

IV

C'est peut-être pendant les dernières années de sa vie que Joseph Autran accusa le plus vaillamment l'intensité de sa vocation poétique. A ne consulter que les vraisemblances, à se rappeler même certains traits de physionomie, que de motifs pour se réfugier dans le recueillement et la solitude, pour rentrer dans ce silence qui, chez l'homme supérieur, se compose de découragement, de lassitude et de dédain! D'abord, il était arrivé — dix ans trop tard, non pas pour lui, mais pour elle, — à l'Académie française; ce qui, d'après les mauvaises langues, équivaut au règlement d'une pension de retraite. Nous avons dit et personne n'ignore qu'il fut, presque en même temps, menacé de cécité, et l'on pouvait croire que l'ombre qui voilait peu à peu ses yeux avides de beauté et de lumière, s'étendrait aussi sur son âme. Les événements parlaient si haut, avec un tel bruit de tempête, d'écroulement et de foudre, que la Muse devait être tentée de leur céder la parole et que sa voix harmonieuse s'interrompait dans un sanglot. Enfin le poëte

avait le droit, dès cette époque, de regarder son œuvre comme complète; cela est si vrai qu'il nous dit, à la première ligne de son avant-propos, daté d'avril 1872. « L'édition générale de mes œuvres, que je présente au public, devait paraître pendant l'automne de l'année 1870. J'avais compté sans les malheurs qui étaient à la veille de fondre sur notre pays. »

Mais il se hâte d'ajouter, et ce sera, jusqu'au dernier instant, son généreux programme: «..... il le faut cependant: il est du devoir de chacun de reprendre son labeur, de concourir dans la mesure de ses forces à l'œuvre de réparation qui nous est imposée à tous. Quand l'orage s'apaise, les abeilles reviennent à la ruche, et, plus elle a souffert, plus elles s'appliquent à réparer ses brèches. »

Dans ce premier élan de patriotique douleur, ennoblie par le sentiment d'un grand devoir, Autran se bornait à renouer le fil que nos désastres avaient brisé, à traduire avec sa modestie habituelle l'*exegi monumentum*, sans se douter de tout ce qui allait agrandir et embellir ce monument déjà si complet. Il ne prévoyait pas que l'inspiration lui reviendrait à flots pendant ces années si sombres, si inquiètes et si bruyantes; à peu près comme ces sources qui descendent des hautes cimes, et que les ravins et les précipices, les affluents et les orages, rendent plus impétueuses et plus fécondes. Ces inspirations nouvelles, dont nous avons signalé, d'après de douloureuses confi-

dences, toute une partie inédite, offrirent deux caractères différents. Le cri d'angoisse, l'appel à la concorde, le retour aux grandeurs épiques du passé, l'anathème lancé aux passions fatales qui se déchaînent sur des décombres et font d'un peuple vaincu le complice de ses vainqueurs, nous rencontrons tout cela dans *la Légende des Paladins*, improvisée en trois semaines, si belle, si forte, si saisissante dans sa simplicité héroïque. L'épilogue de *la Légende*, l'épilogue de *la Lyre à sept cordes*, nous rendent ces pathétiques accents où le bon citoyen se confond avec l'éminent poëte, et qui élèvent l'âme en serrant le cœur :

O patrie, où vas-tu ? ce ne sont que divorces
Et fureurs de partis.
Bientôt le plus grand peuple, ayant usé ses forces,
Sera des plus petits.

Le monde avec stupeur verra cette ruine;
Il verra ce néant ;
Et se demandera quelle rigueur divine
A frappé le géant.

..... Maudit soit le destin qui de notre concorde
A délié les nœuds!
Qui vint faire, ô douleur! d'un peuple où tout s'accorde
Plusieurs peuples haineux!

Depuis lors, tout s'en va, la gloire et la fortune;
L'antique honneur descend;
Mère, réveille-toi! Parle, mère commune,
A tous ceux de ton sang!...

.... Puis enfin, désarmés, dans une paix profonde,
Peuple fier, peuple aimant,
Nous aurons cet orgueil de pardonner au monde
L'outrage d'un moment!

Rapprochez de ces vers ceux qui terminent le cinquième volume, qui marquèrent, chez le poëte, la crise suprême d'abattement et de tristesse, et où il associe avec une incomparable éloquence ses propres souffrances au deuil de son pays:

J'ai vu, deuil plus affreux, dans les murs de nos villes,
La discorde en fureur lever son drapeau noir.
Aux mains de la révolte et des passions viles
J'ai vu Paris en feu... Puis j'ai cessé d'y voir.....

Oui, la nuit désormais, la nuit du vieil Homère,
Ravit tout à mes yeux, tout, jusqu'à mon chemin;
Le ciel me réservait cette infortune amère
De ne plus voir l'ami qui me serre la main.

Chaque aurore reluit sans chasser mes ténèbres;
L'uniforme douleur sonne tous mes instants.
Qu'importe la nature à mes ennuis funèbres?
A travers mon linceul je revois le printemps.

« Si j'ose demander ce que devient la France,
J'entends autour de moi des plaintes et des cris,
Et, cherchant le tombeau, ma dernière espérance,
Je m'avance à tâtons sur un monde en débris!... »

En lisant ces strophes désespérées, écrites en juin 1871, au lendemain des crimes de la Commune et de sa contrefaçon marseillaise, qui se serait douté que le poëte

presque aveugle, solliciteur de la mort, condamné à ne plus voir qu'en dedans, au fond de son âme navrée où passaient, comme des visions d'un ciel dantesque, les livides images de nos villes en flammes, de nos provinces envahies, de nos soldats ensevelis sous la neige, de notre France en lambeaux, mourant d'une double agonie sous le canon des Prussiens et sous le couteau des bandits, qui se serait douté que Joseph Autran, loin d'avoir dit son dernier mot, eût encore un avenir qui suffirait à toute une carrière de poëte ; un avenir de poésie étincelante, svelte, fine, légère, ailée, souriante, délicate, moqueuse, presque gaie, digne de l'Anthologie? Nous avons déjà parlé des pages si intéressantes où son jeune secrétaire, M. Daubian, causant avec ses propres souvenirs et cédant à un sentiment de respectueuse tendresse aussi honorable pour le disciple que pour le maître, retrace de mémoire les détails de ce *renouveau* sans exemple, nous le croyons comme lui, dans l'histoire des poëtes célèbres. Nous ferons encore un emprunt à ce témoin si sincère et si vrai, qui a écrit à travers ses larmes et rencontré sans effort l'accent du cœur, préférable à tous les panégyriques. « Le volume des *Sonnets capricieux* date de ce printemps de 1872, qui, pour lui plus encore que pour les prés et les bois, fut un véritable *renouveau*.... Je l'accompagnais quelquefois dans sa promenade quotidienne; il affectionnait particulièrement a petite allée ombreuse qui longe l'Huveaune, dans le

parc du château Borelly; et, de fait, l'endroit est charmant à cette époque de l'année; le feuillage naissant, vert émeraude sous le brillant soleil, y verse une ombre douce, délicieux clair-obscur qui repose la vue. Dans les taillis environnants, le rossignol prélude à ses premiers concerts par des vocalises éclatantes qui vibrent dans l'air pur comme le rire du printemps; par moments, la brise de mer apporte le bruit du flot sur la plage voisine, ou le parfum enivrant des massifs de fleurs fraîchement écloses... Lumières, parfum, murmure, harmonie, solitude, tout ce qu'aime le rêveur, tout ce que recherche le poëte, tout ce qui provoque et fait naître l'inspiration.

» La sienne ne tarissait pas un instant. Ce que j'ai écrit de sonnets, sous sa dictée, en nous promenant dans cette allée, est incroyable. Ils se succédaient avec une rapidité dont on ne peut se faire une idée. J'en avais à peine écrit un, et remis dans ma poche le petit carnet affecté à cet usage, qu'il fallait le sortir de nouveau pour en écrire un second, puis un troisième, un quatrième, et, comme cela, jusqu'à la demi-douzaine, dans une heure de promenade! Quand il en arrivait là, fatigué, énervé, ennuyé par ce flot débordant qu'il n'était plus maître de contenir : « Parlez-moi, disait-il causez; car je sens que je vais encore faire un sonnet! » — Je parlais, je causais; il tâchait de me répondre et de se distraire; mais l'inspiration finissait toujours par l'emporter; il redevenait silencieux pendant quel-

ques minutes; après quoi, il fallait écrire encore... »

Songez aux difficultés spéciales, aux tyrannies de la rime redoublée, à la nécessité de renfermer une goutte d'essence dans un flacon d'or ciselé, à tous les obstacles que ce genre oppose à la verve poétique. Songez que quelques noms, celui de Desbarreaux par exemple et de Félix Arvers, ont été sauvés de l'oubli par un seul sonnet; souvenez-vous de *l'Art poétique* où Boileau nous dit qu'un sonnet sans défaut vaut un long poëme, après nous avoir laissé entendre qu'un long poëme est peut-être moins difficile. Puis, ouvrez le volume des *Sonnets capricieux*. L'on s'y aperçoit à peine des servitudes acceptées par le poëte, tant il déploie d'habileté, de souplesse, de dextérité, d'élégance, d'heureuse hardiesse à rester le maître de son esclavage, tant il nous émerveille et nous charme par ses trésors de fantaisie et de bon sens, d'*humour* britannique et d'esprit français, de sagesse et de malice, par l'incroyable variété de ses sujets, de ses tons, de ses tours, de ses nuances; jouant du sonnet comme si quelque bonne fée lui eût donné un archet magique pour dompter ces cordes rebelles; nous empêchant de remarquer le joug qu'il n'a pas l'air de ressentir; se montrant, d'une page à l'autre, philosophe chrétien, dilettante exquis, conseiller infaillible, artiste consommé, coloriste éclatant, moraliste délicat, portraitiste impitoyable, observateur pénétrant, le tout avec une veine de comédie et de satire où la gaieté, l'entrain, la bonne humeur, déguisent la tristesse du

fond et l'amertume du bord, où la coupe légère petille de malice, où la raison la mieux aiguisée venge à chaque instant ses griefs et les nôtres. Je ne citerai qu'un seul de ces petits chefs-d'œuvre. On comprendra et on excusera ma préférence.

LA VICTOIRE IMPROVISÉE

Quand on a plaidé de mauvaises causes,
Quand on a, vingt ans, appris les secrets
De la politique en des cabarets
Dont on tient parfois les deux portes closes;

Quand on a noyé les soucis moroses
Dans les flots mousseux du champagne frais;
Quand on sait parler en prenant des poses
Avant le repas, et surtout après;

En sortant un jour d'une obscure salle
Où l'on a joué sur un marbre sale,
On croit posséder le don des Carnots;

Et l'on ose alors, pour sa renommée,
Expérimenter sur un corps d'armée
Le talent qu'on a sur les dominos!

Nos pressentiments ne sauraient nous tromper; les sympathies les plus profondes et les plus durables s'attacheront désormais à la mémoire du poëte, à l'ensemble de son œuvre. Mais, on le comprend, la curiosité va se tourner de préférence vers les poésies inconnues que

Joseph Autran a écrites pendant les deux derniers mois de sa vie; fleurs écloses au seuil d'un tombeau, dont M. Daubian nous dit que tous les prodiges antérieurs de verve, de facilité, d'abondance, d'improvisation rapide et pourtant correcte, ne sont rien en comparaison. Nous ignorons à quelle époque et dans quel format sera publié ce volume supplémentaire. Sans l'avoir lu, nous supposons que deux notes dominantes s'y croisent et s'y entremêlent; que, si l'auteur, abusé comme tous les siens par ce retour de santé, de quiétude, de bien-être intellectuel et physique, a plus que jamais affirmé ses qualités de poëte comique, on reconnaîtra aujourd'hui, à travers ces joyeuses bouffées, je ne sais quels présages funèbres. Parfois, comme dans *les Deux Archers* de Victor Hugo, on pourra se demander *ce qu'il souffrait pour rire ainsi.*

Au surplus, grâce à une amicale confiance dont nous sommes bien fier, nous pouvons offrir ici à nos lecteurs la primeur de deux de ces pièces inédites. L'une est franchement spirituelle et sensée, et la verve satirique, rehaussée par un choix excellent de couleurs, n'y laisse pas de place à la mélancolie. Mais l'autre, (*le Bleuet*), trahit, sous des airs de badinage, cette pensée triste, profonde, quasi-prophétique, que Chateaubriand a exprimée en ces termes: « Comment l'homme peut-il s'attacher à quelque chose ici-bas, lui qui doit mourir? »

Voici la première :

A BOILEAU

O mon vieux Nicolas! O maître vénérable !
Je viens faire à tes pieds une amende honorable.
Dans un jour de dépit je t'avais méconnu.
Le bon sens de ton vers, toujours froid, toujours nu,
M'ennuyait à la fin : — Laissons là, me disais-je,
Ce rimeur suranné, vrai pédant de collége,
Qui, d'un air doctoral et d'un accent hautain,
Va, toujours bougonnant, de Pradon à Cotin,
Et dont le vers, à qui l'école rend hommage,
Ne s'éclaire jamais d'un rayon, d'une image ;
J'ai besoin de courir et de voir des couleurs! —
Donc, je partis un soir, allant chercher ailleurs :
Mais j'ai vu, depuis lors, dans mes courses errantes,
Un si beau flamboîment de pages fulgurantes;
Tant de soleils couchants à vous crever les yeux,
Tant de villes d'Asie étalant sous les cieux
Leurs amoncellements de tours et de pagodes,
Tant de coupoles d'or aux reflets incommodes,
Tant de femmes sortant du bain, sous les palmiers,
Et faisant à loisir, devant les costumiers,
Tout un choix de velours, de brocarts et de moires ;
J'ai vu, dis-je, aux manteaux des blondes ou des noires,
Tant d'ocre et de carmin, tant de vif indigo
Broyé par des rapins saisis de vertigo,
Que je reviens à toi, l'âme à jamais éprise
De la ligne correcte et de la teinte grise,
Et que je suis semblable, ô vénéré Boileau,
A l'ivrogne guéri qui se consacre à l'eau.

Voici la seconde :

LE BLEUET

Virgile n'avait pas une santé robuste ;
Quoi qu'inventât pour lui le médecin d'Auguste,
Ce célèbre docteur qu'on appelait Musa,
Le chantre d'Ænéas avant l'heure s'usa.
Il ne s'endormait plus, il trouvait le pain fade.
Un ami vint s'asseoir au chevet du malade,
Et, pour lui colorer quelque peu le trépas,
Lui parla de son nom qui ne s'éteindrait pas :
« — Qu'importe, cher Maro, que l'on cesse de vivre,
Quand on est immortel?... Tu laisses un fier livre !
Tu laisses un poëme illustre et souverain
Qui vivra plus longtemps que le marbre et l'airain.
Quand je te dis cela, Maro, tu peux m'en croire...
Voyons ! souris un peu... N'est-ce rien que la gloire ?
— Virgile, à ce discours, n'était pas satisfait ;
Il répondait à tout : « Qu'est-ce que ça me fait?
Si le monde, après moi, continue à me lire,
Quelqu'un dans le sous-sol viendra-t-il me le dire ?
Quand je serai là-bas dans les ombres perdu,
Que me fera mon nom plus ou moins répandu ?
Si l'on parle de moi dans mille ans, le saurai-je ?
Si l'on apprend mes vers aux marmots d'un collége,
Que m'en reviendra-t-il ? quel plaisir ? quel orgueil,
Mon cœur n'existant plus, mes os ni mon cercueil,
Plus rien ! Que survit-il d'Homère ou d'Alexandre ?
Pas même des tombeaux, pas même de la cendre ;
Des noms, rien que des noms qu'on jette à l'air, des sons
Articulés par nous, fantômes qui passons ;

Des signes d'alphabet, mêlés par l'écriture,
Des atômes rendus à l'immense nature.
Ce que je serai, moi, Virgile, dans cent ans,
Qui le sait? Tout au plus une fleur, au printemps,
Un bleuet dans les blés, qui se berce au zéphyre,
Ou qu'une blonde enfant cueille avec un sourire.

Voilà ce que disait Virgile à son ami.
Après quoi le poëte, un instant endormi,
Rêva qu'Amaryllis, glaneuse au bras superbe,
L'ayant cueilli bleuet, l'emportait dans sa gerbe.

Ici notre tâche semble terminée, et pourtant nous reconnaissons à quel point elle est incomplète. Nous n'avons pas dit la moitié de ce que nous aurions voulu dire. Maintenant, au moment où cet homme de bien, cet homme excellent, ce pur et noble poëte vient de descendre dans la tombe, nous est-il permis de séparer son souvenir et son nom des événements qui nous pressent, des catastrophes qui nous menacent, des hontes qui nous accablent, de ce spectacle de dégradation sociale, politique, littéraire, morale, si odieux que ceux qui survivent sont tentés d'envier ceux qui meurent? Lorsque, au sortir d'une lecture de ces beaux poëmes où tout s'accorde avec les meilleures facultés de l'âme, avec ses aspirations les plus généreuses et les plus hautes, après nous être imprégnés de cette poésie si saine, si vaillante, si forte, si honnête dans ses conseils, si délicate dans ses nuances, si attrayante dans ses enjouements, si attendrissante dans

ses sourires, nous promenons nos regards sur ces étalages d'ignominie, sur ces journaux pétris de venin, de honte et de blasphème, sur ces livres dont le chiffonnier ne voudrait pas pour sa hotte, sur ces romans où la surenchère des saletés triple le chiffre des éditions, où l'ivrogne tend la main à la fille de trottoir, où l'odeur de l'absinthe se confond avec le musc du mauvais lieu, où les photographies du vice servent de vignettes aux apologies du crime ; lorsque des affiches placardées sur toutes nos murailles nous crient : « MALHEUR AUX PAUVRES ! » — c'est-à-dire : « guerre aux riches ! guerre aux derniers appuis de la société croûlante ! guerre à tout ce qui retarde encore la curée du radicalisme, de l'athéisme et du communisme ! » — nous éprouvons une sensation étrange, comme si une invisible main nous faisait tout à coup passer d'un paysage enchanté dans une caverne peuplée d'animaux féroces et de bêtes immondes. Nous nous disons que, dans cette concurrence de laideurs, dans cette littérature de prostituées et de coupe-jarrets, dans cette société bafouée par ses ennemis et avilie par ses tolérances, il n'y avait plus de place pour un poëte tel que le nôtre, qu'il a bien fait de mourir, que le contraste était trop écrasant... Eh ! bien, non ! dans ce contraste même nous trouvons de quoi nous consoler et nous rassurer. Il est impossible que la France, si fière autrefois, si brave, si sympathique jusque dans ses fautes, supporte longtemps ces opprobres. C'est une crise, une orgie, un accès

de fièvre, une maladie aiguë; ce ne peut être un état chronique; car ces épouvantables symptômes ne sauraient être stationnaires; ils disparaissent ou ils tuent. Quel que soit le dénoûment, la gloire poétique de Joseph Autran domine nos conjectures et nos craintes. Si nous nous réveillons de ce mauvais rêve pour nous reprendre à tout ce qui fait la force, la vie, le salut, la dignité, l'honneur, la revanche d'un peuple, il n'y aura pas, dans cette renaissance nationale, un seul détail qui ne réponde à un appel, à un accent, à une inspiration du poëte. Si, au contraire, nous sommes condamnés à périr, le dernier homme de goût, d'esprit, de conscience et de cœur, qui se réfugiera dans quelque coin du monde, pourra se dire qu'il nous aurait suffi, pour être relevés et sauvés, de faire tout ce qu'Autran a conseillé, d'honorer tout ce qu'il a aimé, d'éviter tout ce qu'il a flétri, de pratiquer tout ce qu'il a chanté.

II

MM. ERCKMANN-CHATRIAN

1er octobre 1876.

Nous n'avons pas à rappeler le bruit qui s'est fait tout récemment, qui se fera sans doute encore autour de ces deux noms de physionomie sournoisement germanique, que j'aimerais à traduire ainsi : « *Homo duplex*, homme double, c'est-à-dire plein de duplicité. » — L'attaque a été trop spirituelle et a frappé trop juste, pour qu'il soit possible d'y ajouter un mot ; la défense trop systématique, pour que l'on puisse espérer la conversion des apologistes. Quant au dénoûment, il est facile à prévoir ; *l'Ami Fritz* sera joué et probablement applaudi, à moins que l'ennui, ce troisième collaborateur des romanciers pseudo-alsaciens, ne fasse justice de la consigne républicaine. Croire à une explosion de colères assez vi-

goureuses pour tenir en échec la police de M. de Marcère et le mot d'ordre de M. Gambetta, ce serait nous faire trop d'honneur. La société n'a d'égale à son indifférence pour ses champions que son indulgence pour ses agresseurs. J'imagine qu'elle ne se juge pas encore assez vaincue, assez battue, assez insultée, assez bafouée, assez menacée. Patience ! Les panégyristes de Robespierre et de Marat lui préparent des satisfactions plus complètes.

Il n'y a pas de fait isolé, pas plus en littérature qu'en politique, pas plus sur les planches d'un théâtre que dans les bureaux d'un journal ou dans les rangs d'une Assemblée. Je voudrais aujourd'hui, non pas alourdir le dossier de deux conteurs déjà bien lourds, non pas prolonger ou délayer un réquisitoire auquel ne manque ni un argument, ni un grain de sel, mais montrer par quel enchaînement logique nous en sommes arrivés à cet épisode incroyable, ou plutôt comment nous ne pourrions, sans nous déjuger, rebuter ou siffler MM. Erckmann-Chatrian.

Remontons à leurs débuts; ils avaient d'abord végété dans leur province, écrivant dans les journaux ultradémocratiques, risquant au théâtre de Strasbourg un drame révolutionnaire qui n'eut qu'une représentation.

Les voilà à Paris, après le coup d'État, en plein Empire, jeunes, pauvres, obscurs, froidement accueillis par

les directeurs et les éditeurs, sans autre alternative que de se rabattre sur quelque modeste emploi ou de trouver une veine qui n'eût pas été encore exploitée. Ils unissaient, ainsi que la suite l'a prouvé, une finesse montagnarde à ce gros appétit alsacien dont leurs récits, bourrés de choucroûte et de lard fumé, ont pu vous donner une idée. Ils se renseignèrent, et, comme on dit, flairèrent le vent. La société et la littérature offraient alors un amalgame assez singulier. Les salons faisaient *chorus* avec la rue. Tout ce qui pouvait être désagréable à l'Empereur et à son entourage, tout ce qui pouvait saper l'Empire dans ses origines et l'invalider dans son avenir, rencontrait un égal accueil auprès de la démocratie qui attendait son heure, et de la bonne compagnie qui s'apprêtait à manquer la sienne. Pourtant MM. Erckmann-Chatrian agirent prudemment. Ils débutèrent par des histoires inoffensives, — *Contes fantastiques*, *Contes des bords du Rhin*, — qui n'étaient faites pour inquiéter personne, pas même l'ombre d'Hoffmann. C'était justement l'époque où éclatait, comme une fleur de cactus à l'odeur capiteuse, le roman réaliste, érotique et lubrique des Gustave Flaubert et des Ernest Feydeau, apostillé par Sainte-Beuve et par le *Moniteur universel*. MM. Erckmann-Chatrian réussirent par le contraste. Les choses s'arrangeaient ou se dérangeaient de telle façon que la littérature officielle, prenant sous son patronage les indécentes équipées de madame Bovary et les sen-

suelles amorces de *Fanny*, nous rejetait immédiatement dans le parti contraire et recommandait à nos sympathies ces récits à dormir debout, mais à dormir sans trouble, sans tentation et sans remords. Il y eut donc un moment où notre humeur frondeuse et notre devoir de critique vertueux se combinèrent pour agréer et pour surfaire MM. Erckmann-Chatrian ; sans compter que ces messieurs, ignorant sans doute leur futur rôle de calomniateurs des monarchistes, de dénonciateurs du clergé, de délateurs de l'armée et d'insulteurs de la noblesse française, se posaient résolûment en quêteurs de réclames, en quémandeurs d'articles. Ils étaient du même avis que Vespasien, et pensaient que la louange, même venant d'un critique royaliste, aristocratique ou clérical, ne pouvait que sentir bon.

On le voit, le terrain était habilement préparé pour l'apparition et le succès de ces fameux romans *nationaux*, ainsi nommés parce que la nation qui les accepte pour catéchisme est sûre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de se *dénationaliser*. Le procédé de MM. Erckmann-Chatrian, bien qu'affreusement monotone, avait cependant l'avantage de s'ajuster à tous les goûts et de copier, avec de grands airs d'innocence, certaine fable de La Fontaine. A ceux qu'avaient froissés la fatale légende napoléonienne, les abus du militarisme et le coup d'État de Décembre, ils disaient : « Amis ! nous personnifions la réaction contre le prestige du panache, la dic-

tature du sabre et cet absurde préjugé qui sacrifie à l'ambition d'un seul homme des milliers de victimes ; une aristocratie libérale, profondément hostile au césarisme, ne saurait choisir de meilleur programme. » — A ceux qu'effrayait le dévergondage du roman et du théâtre, très-accentué et très-protégé à cette date (1858-1861), ils tenaient à peu près ce langage : « — Prenez nos ours ! S'ils ne sont pas très-bien léchés, ils sont d'une blancheur virginale. Ils peuvent, en toute sécurité, défrayer, le soir, vos lectures de famille. Après deux heures de *Madame Thérèse*, d'*Ami Fritz* ou de *Fou Yégof*, la jeune fille la plus romanesque, le jeune homme le plus ardent, iront dormir du sommeil le plus calme ; et, qui sait ? peut-être auront-ils pris un à-compte avant de regagner leur chambre. » — A ceux de qui l'Évangile nous dit : « Heureux les doux ! heureux les pacifiques ! » — ils montraient patte blanche et ajoutaient : « Que voulons-nous ? Ce que vous voulez vous-mêmes ; prouver que la guerre est un reste de la barbarie ; rappeler tout ce qu'il y a d'atroce et d'insensé dans ces collisions sanguinaires qui coûtent la vie à des milliers de braves gens et se terminent par un traité de paix où les chefs couverts de gloire, chamarrés de cordons, s'embrassent sur des tas de ruines et de cadavres. » — Enfin, à leur véritable clientèle, le peuple des révolutions prochaines, ils criaient : « A bon entendeur, salut ! Nous sommes des vôtres. Faites-vous expliquer par vos précepteurs le sens

réel de nos récits, et tenez-vous prêts à pratiquer nos maximes ! »

Ce sens, ce double sens, nous le connaissons aujourd'hui ; de cruelles expériences se sont chargées de l'éclaircir. Premièrement, le peuple est héroïque ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il soit dupe. Héroïsme, tant qu'il pourrait craindre, s'il ne résistait pas, le retour de ses vrais ennemis, les émigrés, les seigneurs, les princes, les officiers de l'armée de Condé, les royalistes de toutes les nuances, et, avec eux, les droits féodaux, la dîme et la corvée. Duperie, dès l'instant qu'il s'agirait, pour le peuple devenu soldat, de défendre une cause étrangère à ses intérêts, — que dis-je ? de se faire tuer au profit de gens qui, une fois vainqueurs, en abuseraient pour le rejeter dans le néant et dans l'ombre. Secondement, comme son héroïsme reste toujours capable d'opérer des prodiges, il n'y a pas de milieu ; s'il est vaincu, c'est qu'il est trahi ; c'est que ses généraux, gorgés d'argent et d'honneurs, produits monstrueux du militarisme, du prétorianisme et du césarisme, l'ont commandé tout de travers, ou l'ont même lâché pour *sauver la caisse.* Dès lors, voici la gradation de ses devoirs patriotiques : se méfier des ordres de ses chefs ; ne pas leur obéir ; s'insurger contre eux ; les *fourrer* en prison ; s'organiser en compagnies franches, et croire tout réparé si un avocat ou un apothicaire s'improvise général pour le ramener à la victoire.

Tel fut, on le sait, le *Credo* populaire de la Défense nationale ; je vous défie de citer un seul de ses grotesques et funestes épisodes qui ne se rencontre en germe dans les livres de MM. Erckmann-Chatrian. Mais, pendant les années de prospérité relative et de sécurité trompeuse qui précédèrent nos désastres, ils profitèrent de tout ce que les divers partis hostiles à l'Empire offraient de complications et d'enchevêtrements bizarres. Ils eurent pour lecteurs et pour adhérents tous ceux qui reprochaient à Austerlitz de nous avoir légué Satory. A vrai dire, je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer le succès de ces filandreux récits dont chaque page dément le vers-proverbe :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

récits qui ne sont ni du roman, ni de l'histoire, où il n'y a pas une étincelle de passion, pas un éclair de style, pas un trait d'esprit, pas un rayon de gaieté, et qui, sous prétexte de couleur locale, nous infligent du Phalsbourg à perpétuité. A présent que les auteurs se sont démasqués... des pieds à la tête, on est tenté de comparer la bonne compagnie lisant et approuvant le *Conscrit de 1813*, le *Fou Yégof*, le *Blocus*, l'*Homme du peuple*, à des *gogos* d'une séance d'actionnaires ou à des spectateurs d'une soirée d'escamotage, où il y aurait beaucoup de compères et énormément de dupes. Quoi de plus assommant que cette continuelle procession des Fritzel, des

Goulden, des Grédel, des Heitz, des Werner, des Weber, des Ritter, des Placiard, des Katel, des Daniel, etc., etc., parlant le même charabias, tournant dans le même cercle, et personnifiant, sous ses aspects les moins attrayants, l'égoïsme populaire? Quoi de moins patriotique, et, par conséquent, de moins national, que cette odieuse façon de dédoubler le sentiment de résistance à l'invasion étrangère, et, une fois la part faite aux haines antiprussiennes, de se retourner contre des Français, — prêtres, généraux, gentilshommes, propriétaires, monarchistes, — pour les dénoncer à des haines antifrançaises? Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas de cette abominable et illisible *Histoire du Plébiscite*, écrite pour la borne en attendant la hotte, — que datent, chez MM. Erckmann-Chatrian, ces perfidies du *patriotisme* à double fond, à double détente et à deux tranchants. Dès le début, ils se sont étudiés à confondre les animosités démocratiques et le venin révolutionnaire avec l'amour de la patrie. Dans le *Conscrit de* 1813, on voyait déjà reparaître ces types livrés par le mélodrame aux huées et à la risée du public de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin, ces familles d'émigrés qui ont qualifié de désastres les victoires de l'Empereur et qui poussent des cris de joie en apprenant l'incendie de Moscou. Singulier moyen de retremper l'âme d'un peuple, de le préparer aux luttes et aux sacrifices dont la première condition, pour ne pas être stériles, est d'unir dans un même élan, dans un même battement de

cœur, toutes les classes et tous les partis ! Phénomène d'instinct prophétique et de seconde vue à la veille d'une guerre où les Bouillé, les Vertamon, les Sonis, les Coriolis, les Vogüé, les Charette, les Cazenove de Pradine, se sont fait tuer ou blesser au service de la République, tandis que les républicains jouaient aux barres avec les armées allemandes, bivouaquaient dans les salles à manger des préfectures, et, parodiant à leur guise un mot célèbre, s'écriaient vaillamment : « La guerre, c'est le sang des autres ! »

Un des caractères du vrai talent, chez le romancier, c'est de créer des figures qui vivent, qui ne ressemblent pas à leurs voisines, qui se gravent dans la mémoire et dont le relief augmente à mesure qu'on s'en éloigne. Prenons deux exemples aux deux extrémités du roman ; Walter Scott et Balzac. Supposons que vous n'ayez pas relu, depuis un quart de siècle, les *Puritains d'Écosse* et le *Père Goriot*. Ne vous suffira-t-il pas d'un instant de réflexion pour vous remémorer, comme si vous les aviez quittés hier soir, Claverhouse et Balfour de Burley, la vieille Mause et Cuddy, Morton et lord Evandale, madame Vauquer et Rastignac, Goriot et Vautrin, Maxime de Trailles et Delphine ? Vous arrivera-t-il jamais, même à distance, de renoncer à distinguer Diana Vernon de Jeanie Deans, Cabeb d'Edie Ochiltrie, Rob-Roy de Robin Hood, Wawerley de Guy Mannering, Eugénie Grandet de madame de Mortsauf, Félix de Vandenesse d'Henri

de Marsay, la marquise d'Espard de la duchesse de Langeais, Montriveau de Lucien de Rubempré? Vous est-il possible, au contraire, d'établir la moindre distinction entre les nombreux personnages de MM. Erckmann-Chatrian? Ne vous semble-t-il pas qu'une éponge gigantesque, appelée par les naturalistes *tædium spongiosum*, se promène incessamment sur ces pages insipides? Et puis, vous allez peut-être m'accuser de pruderie aristocratique; mais, si vous m'accordez que le roman est l'objet de luxe des sociétés civilisées — trop civilisées, — souffrez que je demande ce que nous avons pu trouver d'agréable dans l'intimité de ces sabotiers, savetiers, forgerons, fabricants de chaussettes ou marchands de lorgnettes, sentant le fromage, nourris de petit salé et de grosse bière et variant leurs plaisirs entre un verset de la Bible et le nettoyage d'un chaudron! Et ces femmes! ces héroïnes! ces sœurs idéales et romanesques d'Indiana, de Valentine, d'Amélie, de Geneviève, de Graziella, de Marianna, de Diana, de Marguerite, d'Eugénie! Comme c'est intéressant, d'apprendre que Zeffen a épousé Baruch, le marchand de cuir, et d'être invité par Sorlé à la circoncision de son petit Sâfel! Vous figurez-vous ce que peuvent être les grâces et les séductions féminines dans ce milieu où s'entassent les vieux habits, les vieux souliers, le vieux linge, la vieille ferraille, où de vieux jupons moisissent dans un coin et où il est plus facile de rencontrer une marmite qu'une cuvette? Objet de luxe! ai-je dit. On ouvre un

roman ; l'imagination s'exalte ; on rêve Dulcinée, et on tombe sur Maritorne.

Mais je perds de vue mon sujet. Ce n'est pas à MM. Erckmann-Chatrian, c'est à leurs complices que je m'adresse ; c'est à la société que je voudrais dire, comme Chrysale : « C'est à vous que je parle, ma sœur ! »

Dans la liste des *Romans nationaux*, antérieurs à la guerre de 1870, je remarque les *Volontaires de* 1792. Il n'est pas difficile de deviner ce que sont ces volontaires sous la plume *nationale* de MM. Erckmann-Chatrian ; — des héros, conformes à la légende révolutionnaire, sortis des rangs du peuple, soldats improvisés, mille fois supérieurs aux armées régulières, sauvant la patrie du matin au soir, réparant les bévues des généraux et des troupes disciplinées, et opérant d'autant plus de prodiges qu'ils se commandent eux-mêmes... Et pourquoi pas ? De quel droit, messeigneurs, vous permettriez-vous de siffler ou même de contredire cette millième édition de ce gros mensonge ? Le peuple français, dans sa sage souveraineté et sa souveraine sagesse, a élu des mandataires. Ces mandataires, gardiens vigilants de la sincérité historique comme de la sincérité électorale, ont frappé un homme considérable, un membre de l'Académie française, un historien véridique et libéral, M. Camille Rousset, pour avoir parlé des volontaires de 1792, comme en ont parlé, dans le temps, tous les généraux républicains, tous les commissaires de la Convention et

de la Commune, paur avoir réduit à néant cette fallacieuse légende des volontaires de 1792, lesquels, en réalité, furent des pillards, des poltrons, des factieux et des réfractaires, toujours prêts à compromettre par leur désobéissance ou leurs désordres le succès de nos armes. De quoi nous plaindrions-nous, et pourquoi MM. Erckmann-Chatrian, qui ne sont, après tout, que des conteurs sans caractère officiel, seraient-ils blâmés ou punis d'être du même avis que nos maîtres? Nos maîtres refont l'histoire à leur usage, l'histoire de 1792 comme l'histoire d'hier. Cinq années leur ont suffi pour accréditer le contraire de ce que nous avons vu de nos yeux, de ce que racontent les ruines dė nos monuments, les taches de sang de nos murailles, le deuil des sœurs et des mères, les échos de nos champs de bataille, l'écrasement de nos finances, les gémissements de l'Alsace et de la Lorraine arrachées à la France; comment quatre-vingt-six ans ne leur suffiraient-ils pas pour accomplir le même travail de dissolution historique et de métamorphose? Le génie organisateur, victorieux et guerrier de M. Gambetta n'était pas d'une digestion plus facile que l'héroïsme patriotique des volontaires de 1792; maintenant, laissez faire MM. Naquet, Ordinaire, Talandier, Madier-Montjau, Bouquet, Floquet, Buffenoir; vous en avalerez bien d'autres!

Poursuivons. Cette hideuse et subalterne *Histoire du Plébiscite,* dont on a fait trop de bruit, a eu un pro-

logue, beaucoup plus court, et, selon moi, plus coupable. En 1872, la Société des Gens de lettres publia, sous ce simple titre, l'*Offrande*, un volume au profit de l'Œuvre si touchante et si sympathique de l'Alsace-Lorraine. Le comité fit appel aux écrivains de bonne volonté, et je regardai comme un très-grand honneur le droit d'apporter ma pièce blanche dans cette sébile où nos illustres allaient jeter leurs pièces d'or. Quant à prendre mes précautions, quant à stipuler que le patriotisme et la charité n'auraient pas de cocarde, que chacun de nous ferait abstraction de ses opinions personnelles, que ce livre garderait la neutralité la plus absolue, que nous n'y serions ni légitimistes, ni bonapartistes, ni républicains, j'aurais cru, en insistant, offenser mes confrères ; c'était exactement comme si, invité à une partie de whist ou de bouillotte, j'avais gravement demandé au maître de la maison qu'il n'y eût pas de cartes bizeautées.

Quelles ne furent donc pas ma surprise, mon indignation et ma douleur, lorsque, après avoir subi des vers inouïs de M. Hugo, dont je n'ai retenu que ceux-ci :

> Et quand on (les rois) a commis tous ces crimes, on va
> Remercier ce SPECTRE IDIOT, JEHOVAH !...

et avoir dit à mes amis pour me consoler : « Que voulez-vous ? C'est le père Hugo ! » — je mis le pied sur une affreuse petite vipère qui ne prenait même pas la peine

de se cacher *sous l'herbe*. C'était signé Erckmann-Chatrian; cela s'appelait le *Secret des monarchistes*, et contenait, en douze pages, à peu près tout ce que les auteurs de l'*Histoire du Plébiscite*, ont détaillé dans un vaste volume[1]. Mêmes délations, mêmes *rengaînes*, même fantasmagorie, où les monarchistes nous apparaissent acclamant la République pour mieux la trahir, et surtout pour conserver leurs places. Une citation me suffira : « Tous les légitimistes, tous les orléanistes, tous les bonapartistes s'étaient ralliés à la République. On connaît les résultats de cette comédie ; la guerre civile, les déportations sans jugement, Bonaparte, les fusillades sommaires, la corruption, l'invasion, l'Alsace et la Lorraine arrachées du corps de la patrie ; mais les monarchistes ont conservé leurs places ! Et pourtant Dieu sait si la dernière guerre les a trouvés aveugles et médiocres dans l'administration, dans les Chambres, dans les ambassades, dans l'armée ! Ils nous commandaient ; C'EST SUR EUX QUE RETOMBE LA RESPONSABILITÉ DE NOS DÉFAITES. »

Voilà ce que les romanciers *nationaux* écrivaient en 1872, dix-huit mois après la Commune, alors que la dictature de l'incapacité était signalée par les républicains

1. Une quinzième ou seizième édition de ce livre odieux, — illustrée et populaire, format *in-quarto*, sur deux colonnes, — se vend 2 francs dans toutes les bibliothèques de chemins de fer, et on en achète par brassées. N'est-ce pas le cas de crier *gare* ?...

les plus authentiques, alors que l'herbe n'avait pas encore poussé sur les tombeaux des martyrs de Coulmiers et de Patay, de la rue Haxo et de la Roquette. Voilà comment ils entendent, suivant la belle expression de M. Émile Perrin, cette politique d'apaisement sans laquelle il n'existe ni patriotisme sincère, ni nationalité durable, ni revanche possible. Remarquez que le *Secret des monarchistes*, publié dans une œuvre collective où il nous forçait d'accepter son voisinage et nous imposait une sorte d'adhésion tacite, était encore plus révoltant que l'*Histoire du Plébiscite*. Ici, du moins, MM. Erckmann-Chatrian sont seuls responsables de leurs venimeux mensonges.

Eh ! bien, ce qui m'indignait alors me semble tout simple aujourd'hui. Leurs fictions ne s'infiltrent-elles pas dans l'histoire contemporaine ? Peut-on prétendre qu'ils mentent, en face d'une situation qui serait inexplicable s'ils ne disaient pas la vérité ? Ce qu'ils écrivent, n'est-ce pas ce qui se dit dans toutes les réunions publiques, ce qui défraye l'éloquence de nos commis-voyageurs de radicalisme, ce qui acquiert peu à peu force de loi, ce qui fait le fond de la politique républicaine, ce qui donne un sens à ses victoires et conquêtes, ce qui affirme son règne, ce qui passe officiellement à l'état de dogme pour remplacer les nôtres ? Déclarer que les monarchistes sont les seuls auteurs de nos désastres, que les soldats et les sous-officiers doivent désobéir à leurs généraux, que tout

pouvait encore être sauvé, le 15 janvier 1870, si, en haine de la République, nous ne nous étions hâtés de vendre aux Prussiens l'Alsace et la Lorraine ; que l'armée est commandée par des jésuites, des cafards et des traîtres, que les ennemis de l'intérieur (toujours les monarchistes), n'ont cessé de conspirer avec les ennemis du dehors, que nous accepterions de grand cœur le roi de Prusse, pourvu qu'il nous conservât nos places, etc., etc... Est-ce donc plus extraordinaire, disons-le mot, — plus infâme — que de glorifier la Terreur, de réhabiliter Marat, de se dire prêt à reprendre les choses au point où les interrompit le 9 Thermidor, ou d'annoncer aux crédules prolétaires que, en cas de partage des biens, ils auront tous pignon sur rue, chevaux à l'écurie, chambertin dans leur cave et perdreaux sur leur table ? Non, non, soyons logiques, puisque nous avons été aveugles ; payons l'enjeu, puisque, avec les atouts dans la main, nous avons été assez maladroits pour perdre ! Cessons de nous indigner ou de nous étonner de ce qui n'est que la partie d'un tout, le fragment d'un ensemble, le liseré d'un bonnet rouge, l'ourlet d'une carmagnole, le mobilier d'une CHAMBRE ! Ne reprochons pas à MM. Erckmann-Chatrian d'enjoliver et de narrer ce que nous avons légalisé ! Ils sont aux politiques de leur époque ce que Crébillon fils était aux pécheresses de son temps.

Un mot encore, et je finis. D'éloquents interprètes de la vérité et de la conscience publique ont protesté contre

le passage où MM. Erckmann-Chatrian assurent que le patriotisme, l'héroïsme et le génie de M. Gambetta étaient sur le point de triompher (fin janvier), que tout allait changer de face et que les Prussiens commençaient à faire leurs paquets pour Berlin, quand la trahison des monarchistes, tremblant de voir la république s'affermir, leur a livré Paris et la France. Ne me dites pas que c'est le plus impudent des mensonges. IL FAUT QUE CE SOIT VRAI, pour que la position actuelle de M. Gambetta ne soit pas une épouvantable gageure contre l'évidence et le bon sens. En laissant l'organisateur de la défaite, l'homme *qui a fait souffrir et mourir inutilement* (George Sand), le ridicule et néfaste parodiste de Carnot, redevenir notre seigneur et maître, nous nous sommes ôté le droit de vitupérer MM. Erckmann-Chatrian. Quant à leur *Ami Fritz*, qui va être joué au Théâtre-Français, ceci n'est pas de ma compétence. Il y a cent à parier que cette pièce est ennuyeuse. La clientèle élégante, aristocratique et lettrée de la Comédie-Française ferait acte d'habileté en traitant l'*Ami Fritz* par l'abstention. Il s'assoupirait de lui-même, au bout de douze ou quinze représentations, entre le bâillement d'un pompier et le ronflement d'un sergent de ville [1]. Pour moi, qui n'ai sifflé qu'une fois dans ma vie, — le *Pertinax*, de M. Arnault, 14 mai 1829, — je m'engagerais volontiers à siffler une seconde fois, en l'honneur de l'*Ami*

1. On le sait, les choses se sont passées tout autrement.

Fritz, mais à une condition ; c'est que je lirais la veille dans tous les journaux l'entrefilet suivant :

« M. Gambetta est reparti hier pour Saint-Sébastien. Sa popularité était transpercée de plus de flèches que le saint patron de cette ville espagnole. »

Les récriminations soulevées par l'*Histoire du Plébiscite* ont servi de réclame à l'*Ami Fritz*. Grâce à une admirable mise en scène et à une interprétation merveilleuse, cette pièce, quoique vide et ennuyeuse, a obtenu un succès d'argent.

III

SYRIE, PALESTINE, MONT ATHOS

VOYAGE AUX PAYS DU PASSÉ[1]

I

8 octobre 1876.

Avant tout, permettez-moi de rectifier une erreur commise par quelques correspondances parisiennes. L'auteur de ce livre n'est pas le comte Melchior de Vogüé, que recommandent également de beaux travaux d'érudition et d'éminents services diplomatiques, mais son neveu, à peine âgé de vingt-huit ans, et qui aurait toutes sortes de droits à s'appliquer les vers de Rodrigue. Au surplus, cette confusion, quand il s'agit de la famille de

1. Par le vicomte Eugène Melchior de Vogüé.

Vogüé, est aussi honorable qu'explicable. On pourrait la transporter sur un autre terrain, le plus glorieux de tous : car il s'appelle le champ de bataille. On pourrait confondre Reischoffen avec Patay, et Patay avec Sedan. A chacun de ces noms funèbres un Vogüé répondrait : présent ! — c'est-à-dire : mort ! — ce qui est la plus magnifique manière d'être présent un soir de défaite. Celui-là même qui vient de nous raconter son voyage dans les *Pays du passé*, n'était pas resté inactif dans cette fraternelle émulation de dévoûment et d'héroïsme. Connaissez-vous rien de plus touchant que cet épisode ? Son frère Henri sort de Saint-Cyr pour aller se battre. Melchior-Eugène l'accompagne en qualité de volontaire. Ils avaient, à eux deux, trente-neuf ans ! A Sedan, Henri tombe mortellement blessé ; Melchior-Eugène est fait prisonnier. Vous savez quelles furent les souffrances de nos soldats pendant ces premières semaines de captivité ; il les subit toutes avec un courage d'autant plus admirable que c'est une nature poétique plus encore que guerrière. Interné à Magdebourg, il y passa un de ces hivers qui mûrissent les intelligences et fécondent les imaginations mieux que les étés les plus radieux et les plus riches automnes. Il nous arrive aujourd'hui de Terre-Sainte avec un ouvrage que la *Revue des Deux Mondes* a accueilli à bras ouverts et dont vous devinerez le mérite si j'avoue que, décidé à ne plus parler des livres nouveaux que pour en signaler les défauts, je

suis, à propos de celui-ci, forcé, bien malgré moi, de me contredire.

Tous ces détails m'ont semblé bons à rappeler dans un moment où nos maîtres trichent à la fois la politique et l'histoire, et où, si nous n'y prenons garde, on ne tardera pas à nous prouver que ce sont les radicaux qui se firent tuer au service de la France, tandis que les volontaires royalistes et les zouaves de Charette faisaient bombance, s'enrichissaient dans les fournitures ou conspiraient avec les Prussiens. Melchior-Eugène de Vogüé peut dire, comme la plupart des jeunes gentilshommes français, aux héros du 4 septembre : « Voilà notre carte; montrez-nous donc la vôtre ! »

II

Il y a des sujets inépuisables, et nous n'avons pas à nous plaindre, s'il est impossible d'en trouver le fond. Car, reparaissant à des intervalles inégaux, avant ou après les grandes crises, ils peuvent servir à indiquer l'état des esprits, l'hygiène intellectuelle et morale des générations qui se succèdent et qui se montrent tour à tour sérieuses ou frivoles, mélancoliques ou railleuses, passionnées ou indifférentes, sentimentales ou positives, suivant que les influences extérieures leur enseignent la gravité ou la joie,

l'ironie ou la tristesse, l'enthousiasme ou le scepticisme. Prenons pour exemple cet irrésistible aimant des âmes tourmentées de nostalgie, l'Orient, et, en Orient, la Syrie et la Palestine, ou, en d'autres termes, la Terre-Sainte. Puis, choisissons trois dates mémorables : les préludes de la grande Révolution ; le mouvement de renaissance chrétienne qui précéda et suivit le Concordat ; et les lendemains de nos derniers désastres, envenimés par une République radicale et athée.

La première de ces dates se personnifie dans un nom ; Volney. Volney, qui devait être sénateur en 1801 et comte en 1808, — « il faut bien que je m'y accoutume, » disait-il, — ne fut, en 1787, que délégué ; délégué de l'esprit philosophique auprès de l'immense reliquaire de la tradition évangélique et biblique ; délégué du tombeau de Voltaire près le tombeau de Jésus-Christ. Il n'a pas les insolentes légèretés et les fines moqueries de son maître. Il ne cherche pas à expliquer par le passage des pèlerins les coquilles diluviennes, éparses sur les plus hautes montagnes ; non, il oppose à l'éloquence muette des cités et des paysages, des monuments et des ruines, un mélange d'érudition et d'emphase, assaisonné d'un grain de tristesse qui ressemble à un pressentiment. Il naturalise le surnaturel ; il matérialise l'idéal ; il analyse la merveilleuse synthèse qui s'appuie sur le témoignage du genre humain. Son procédé est pourtant tout autre que celui d'Ernest Renan et de la nouvelle école de critique historique. Renan, par

une série d'inductions et de conjectures plus invraisemblables que le miracle, s'efforce de faire entrer les origines du christianisme dans l'ensemble des légendes et des fables inclinées sur le berceau des religions. Il ne nie pas le Dieu fait homme, il l'humanise; il le représente comme la plus parfaite des émanations divines; il écrit le roman plutôt encore que la négation de l'Évangile. Volney, précurseur de Daunou, a des allures et des attitudes d'avant-garde. Il décrit avec une froide exactitude, comme si rien n'existait au delà ou au-dessus de ce qu'il voit. Il passe à côté de Bethléem et de Nazareth, du saint Sépulcre et du Calvaire, sans avoir l'air de se douter que, depuis dix-huit siècles, ces noms sacrés ont fait battre le cœur de l'humanité; que, de ces mornes solitudes, de ces villes désolées, de ces pays en deuil, est partie *la bonne nouvelle* qui a régénéré le monde. On dirait que, pour frayer la route à une Révolution infectée de paganisme, il écarte ou supprime tout ce qui peut lui rappeler la loi de miséricorde et de douceur, de charité et de pardon.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de M. de Chateaubriand, c'est le *Génie du Christianisme* en voyage. Les imaginations, corrigées par d'inexprimables douleurs, ont repris possession du seul refuge où la consolation soit au niveau de l'infortune. Jérusalem et le Calvaire, Bethléem et le mont des Oliviers, la flagellation et l'agonie divines, ont désormais un sens pour cette société frappée

au cœur, à qui l'exil, la prison, l'échafaud, le geôlier, le juge, le meurtrier, le bourreau, la spoliation, le dénûment, la faim, toutes les variétés de la souffrance et de la misère, ont restitué, comme son dernier bien, l'image du Dieu né dans une étable, grandi dans la pauvreté, mort sur une croix. A cette heure crépusculaire où la foi renaissante n'est encore que le besoin de croire, elle rencontre un interprète incomparable qui a partagé tous ses sentiments avant de les traduire et qui s'accorde merveilleusement avec les aspirations confuses, les vagues clartés, les ombres fuyantes, les mystérieuses faiblesses de cette convalescence chrétienne. Chateaubriand n'est ni un docteur, ni un Père de l'Église, mais plutôt un grand artiste à qui la Religion a paru trop belle pour ne pas être vraie, et qui, après avoir célébré ses beautés et chanté ses martyrs, veut remonter à ses sources. L'*Itinéraire*, relu à soixante-cinq ans de distance, produit un effet bizarre. A côté de tirades admirables, de ces phrases indélébiles dont Chateaubriand a le secret et qui semblent réellement jaillir d'un roc inexploré du Carmel ou du Sinaï: — « le seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles; » — « le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a plus osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel; » — on y remarque des détails qui étonnent, qui refroidissent l'émotion de cette lecture, et qui s'expliquent tout à la fois par les idées de l'époque et par le caractère de l'écrivain. Il cite

énormément, et ses citations, si on les rassemblait, réduiraient d'un bon tiers le texte original. Il ne serait pas tout à fait juste de prétendre qu'il a l'air de découvrir ce qu'il décrit; mais il devine ce que la plupart de ses lecteurs ignorent ou ont oublié. La génération à laquelle il s'adresse a besoin qu'on lui rappelle la géographie de l'Histoire sainte, et lui-même, peut-être n'est-il pas bien sûr de ne pas être venu pour apprendre ce qu'il est censé savoir. De là cette énorme quantité de citations, empruntées au Tasse, au moine Robert, à Jérémie, à M. de Choiseul, à Diodore, à Fénelon, à Esménard, à Virgile, aux tragiques grecs, à Deshayes et à ses propres ouvrages. Un autre trait caractéristique, c'est cette constante préoccupation de soi-même, qui s'aggravera plus tard et s'aigrira dans les *Mémoires d'Outre-tombe*. Le voyageur-poëte ne s'oublie pas plus en face de Jérusalem et de Jéricho, du Jourdain et de la vallée de Josaphat, qu'il ne s'oubliera dans l'histoire et la politique de son temps, aux prises avec Napoléon Bonaparte, avec le despotisme de l'Empire, les souvenirs de madame de Staël, de madame de Beaumont ou de madame Récamier, le retour des Bourbons, le tumulte des Cent-Jours, les vicissitudes de la Restauration, la catastrophe de Juillet et le pèlerinage à Goritz. En somme, l'*Itinéraire* est ce qu'il devait être à sa date, sous l'inspiration immédiate du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*; complément de la nouvelle éducation religieuse d'une société ramenée à Dieu; document à

l'appui d'un grand poëme, baigné des larmes d'Amélie et du sang de Cymodocée. Il ne serait plus possible aujourd'hui.

Ce qui me frappe dans le livre de Melchior-Eugène de Vogüé, c'est d'abord l'extrême sincérité d'impressions; c'est ensuite sa parfaite harmonie avec ce que doit être un jeune homme de notre époque, gentilhomme d'antique race renouvelée par les récentes épreuves, sans parti pris d'opinion ou de caste, sans rancune contre le présent, sans engagement avec le passé, associant une intelligence d'élite, une imagination de poëte, un talent d'artiste, à ces douloureuses expériences dont l'empreinte est ineffaçable et qui ont confondu tous les âges. Elles nous ont rajeunis, nous autres vieillards, en nous révélant tout un monde de sensations inconnues; et elles ont vieilli les jeunes gens en accumulant pour eux, dans l'espace d'une saison, de quoi suffire à une longue vie.

Mais, échappons à ces poignants souvenirs, et suivons notre voyageur à travers la Syrie et la Palestine jusqu'au pied du mont Athos, qui devait lui inspirer ses plus belles pages.

Son récit risquait de rencontrer plus d'écueils que son navire. Que de noms illustres déjà inscrits sur cette liste où il allait écrire son nom! que de comparaisons à braver! que de préventions à vaincre! quel étroit défilé entre le lieu-commun qui se répète et le paradoxe qui se hasarde! Comment répondre à l'attente de ceux-ci ou

triompher des méfiances de ceux-là? comment se dérober aux griffes meurtrières du sphinx qui veille au seuil de l'Orient? comment établir une proportion quelconque entre les énigmes qu'il pose et les solutions que l'on cherche? comment concilier ce passé merveilleux avec ce présent immobile? comment retrouver son manteau de pourpre et d'or dans ses haillons et ses guenilles? L'Orient offre ce caractère spécial, que sa déchéance est une partie essentielle de sa grandeur; elle en fait le silencieux témoin de tout ce qu'il faut savoir et de tout ce qu'il faut croire pour rattacher le Nouveau Testament à l'Ancien, les Prophéties à l'Évangile, l'expiation à la faute, la tradition à la foi. Il paraîtrait moins majestueux, moins complet, — j'allais dire moins divin, — s'il était plus actif, plus vivant, plus progressif, mêlé de plus près au mouvement des intérêts modernes et des affaires humaines. Il conserve un dépôt, il garde un trésor, et l'immobilité sied bien aux dépositaires et aux trésoriers.

M. de Vogüé a surmonté ces difficultés et conjuré ces périls par le meilleur de tous les moyens; en ayant l'air de ne pas les apercevoir, en retraçant ses impressions avec un accent de vérité qui fait dire à chaque page : « Voilà la note juste ! » — Je parlais tout à l'heure, en style de 1808, de son *navire*. Ce navire était un bateau à vapeur et s'appelait la *Minerve*. La déesse de la sagesse a porté bonheur à son jeune protégé. Il a passé sans avarie au

milieu des vaisseaux de haut bord, frétés par les plus illustres poëtes et les plus grands écrivains de notre siècle. Puisque nous sommes en Terre-Sainte, je dirai volontiers que, sur cette terre habituée aux prodiges, David a vaincu bien des Goliaths, justement fiers de leur taille et de leur force de géants.

M. de Vogüé est un paysagiste qui pense — et qui fait penser. Le sous-titre qu'il ajoute à son livre — *Voyage aux pays du passé* — nous en indique clairement le sens, et lui donne, à travers la variété des impressions, des aspects et des épisodes, une remarquable unité. — « Reconstituer avec le présent la physionomie réelle du passé, telle a été, nous dit-il dans sa préface, sa préoccupation dominante. » — « La grande surprise et le grand bien-
» fait de chaque journée de voyage en Orient, c'est de
» nous mettre en contact avec les choses et les hommes
» d'autrefois, qui se sont à peine modifiés. Il n'est que de
» parcourir cette terre pour la voir s'éclairer d'une lu-
» mière inespérée, pour replacer dans son vrai jour
» toute cette histoire, que la distance, l'ignorance des
» pays et des mœurs, ont si souvent faussée pour nous. Le
» présent immobile nous fournit la clef du passé : les
» lieux nous aident à saisir la légende, comme les plan-
» ches donnent le sens du texte dans un ouvrage abs-
» trait... »

On ne saurait mieux dire, et, pour achever de comprendre l'intime pensée de l'auteur, il suffit de songer à

un contraste et de regarder autour de nous. Supposez un étranger, un Américain, un Asiatique, ayant son éducation à faire, venu en France pour étudier notre histoire; non pas l'histoire morte qui se conserve dans les livres comme la plante dans l'herbier, mais celle qui nous aide à revivre parmi les générations disparues, à recomposer tout un siècle, toute une période historique, avec ses mœurs, ses lois, ses usages, ses physionomies, ses costumes, sa vie publique et privée, comme un archéologue refait un monument avec un pan de mur, comme un naturaliste reconstruit une race perdue avec un débris de mâchoire ou de *tibia*. Voilà notre homme parcourant les principales villes de France. S'il ne s'enferme pas dans les bibliothèques, s'il n'interroge pas les archives, s'il n'ordonne pas des fouilles, il n'apprendra rien. Croyez-vous que la Bourse ou le Palais de justice de Marseille, la rue Impériale de Lyon, le théâtre de Bordeaux, le parc Monceaux, le boulevard Malesherbes ou la cascade du Bois de Boulogne, lui donnent le moindre senseignement sur la société française au moyen âge, sur les origines de notre unité nationale, sur les rapports du seigneur suzerain avec ses vassaux, sur les franchises municipales, sur le berceau de la monarchie, sur l'antagonisme des Francs et des Gaulois? Et, si nous passons du monde extérieur, des objets matériels, aux sentiments, aux idées, aux habitudes. aux institutions d'un peuple, vous semble-t-il probable que la France de M. Na-

quet et de M. Ordinaire, du suffrage universel et des enterrements civils, la France révolutionnaire, radicale, athée, ne vivant plus que d'expédients, d'aventures, de secousses et de ruptures, sans veille et sans lendemain, isolée dans le temps et dans l'espace, acharnée à briser ses derniers liens avec la France d'autrefois, refusant à ses travailleurs toute autre association que celle de l'*Internationale* et du cabaret, reniant ses traditions, blasphémant ses croyances, insultant ses prêtres, bernant ses bourgeois, maudissant ses riches, enfiévrant ses pauvres, puisse faire un moment de ce voyageur studieux ou curieux le contemporain de Mérovée ou de Clovis, de Charles Martel ou de Charlemagne, de Philippe le Bel ou de saint Louis? Non; il se figurera — et Dieu veuille que cette illusion ne devienne jamais une réalité! — qu'il a sous les yeux un peuple nouveau, succédant à l'ancien peuple, une nation conquérante, remplaçant une nation vaincue. Contraste encore une fois, frappant contraste! Il est facile de ressusciter le passé des pays qui semblent morts; les pays où surabondent les apparences de vie ne nous en livrent que la lettre morte.

L'auteur de *Syrie et Palestine* a été fidèle à ce programme. Quelques citations en diront plus que tous mes éloges. Elles montreront non-seulement que M. de Vogüé était digne d'interroger cette terre sacrée, de comprendre et d'interpréter ses réponses, mais qu'il a su faire pour la Syrie et la Palestine ce que les érudits ont fait

pour les Palimpsestes; grattant les surcharges et les ratures multipliées par la main des hommes et les maigres doigts du Temps, pour rétablir le texte primitif dans sa grandeur et sa beauté; elles prouveront aussi que, sans effacer les traces de ses illustres précurseurs, il a trouvé place pour son pied sur le chemin de Damas et les sentiers du Calvaire.

« — Il est un champ toujours ancien et toujours nouveau; celui de l'âme humaine. Soumise à un petit nombre d'idées premières et de sentiments simples qui agissent uniformément sur elle, fatalement impressionnée de même par des objets et dans des circonstances identiques, toutes ses larmes sont de la même eau, tous ses sourires du même rayon; et pourtant elle est le livre mystérieux où l'analyse s'exerce depuis l'aurore de la pensée sans en avoir trouvé le fond. Chaque fois qu'elle ressent une émotion vraiment humaine, par là même générale et commune à des milliers d'autres âmes, si elle en transmet l'écho sincère, la leçon sera toujours bonne et utile à quelqu'une de ses sœurs... »

« — Les eaux (du Jourdain) se frayent un passage à travers des amas de décombres antiques, des substructions, des colonnes, des cippes et des stèles dédiés au dieu Pan, à ces forces mystérieuses de la nature qui se révélaient aux anciens, ici comme dans le Liban, par ces sources jaillissant d'une muraille de rocher. Le torrent chrétien culbute tout ce vieux mondè païen, disparaît profon-

dément sous un admirable fouillis de végétation où l'on entend à peine gronder ses eaux, s'attarde obscurément dans les marécages, où il s'augmente des sources perdues, s'égare un instant dans les lacs et en ressort grand fleuve sous le ciel ; image sensible du culte baptisé dans ses flots... »

Et plus loin : — « Je ne sais rien de plus mélancolique que tous ces grands et touchants souvenirs oubliés par l'histoire sur ces rives solitaires... Le Jourdain a eu la fortune de servir de point de ralliement à ces douleurs patriotiques dont le peuple hébreu possède au plus haut degré le sens et l'expression, d'inspirer ces élégies nationales qui sont une des plus hautes branches de la poésie antique. C'est lui, le torrent de la vallée de Juda, qu'Israël exilé pleurait si amèrement au bord des beaux fleuves de Babylone, lui qu'il revoyait sans cesse dans les mirages d'Égypte et de Mésopotamie. En Orient, on pourrait dire l'eau natale, mieux que la terre natale. A l'homme du désert la terre est partout uniforme et souvent marâtre, l'eau est toujours bienfaisante. Les souvenirs lointains et attristés lui reviennent de préférence avec la mélancolie plus pénétrante qui s'attache à cet élément... Nul ne s'est assis au bord du torrent biblique en lisant les élégies de la captivité, sans voir bientôt succéder à ces images étrangères des images plus connues, sans voir courir dans quelque chère vallée une petite rivière aux méandres ombreux, dessinés par un

dais de brumes bleuâtres ; ces brumes lentement acheminées qui montent de l'eau par les matins d'octobre, toile complaisante où l'imagination a tant de fois incarné les rêves de seize ans... »

Ces dernières lignes me semblent d'une justesse de ton et d'une délicatesse exquise. Je voudrais pouvoir citer aussi les belles pages sur Balbeck, sur Jérusalem; mais l'espace me manque, et je tiens tout spécialement à vous recommander le chapitre final, *le Mont Athos* (*un Voyage au douzième siècle*), que je surnommerais le couronnement de l'édifice, si ce mot ne nous rappelait de trop pénibles souvenirs et ne nous avait coûté trop cher. C'est assurément la partie la plus originale, la plus pittoresque, la plus curieuse de tout cet intéressant volume; quelque chose comme le *post-scriptum* où l'auteur a mis sa pensée tout entière. C'est qu'il rencontrait là la meilleure, la plus saisissante de ses pièces justificatives. Ce n'est pas une montagne qu'il parcourt, c'est un siècle qu'il visite. Il pénètre dans ce siècle lointain, séparé de nous par des abîmes, comme on descend dans une crypte, éternellement protégée contre le souffle du vent et la lumière du soleil. Il a pris avec talent et succès la part que lui laissaient, en Syrie, en Galilée, en Samarie, en Judée, ses nombreux devanciers. Le mont Athos est bien à lui ; il l'a fait sien par l'intensité du sentiment et la vigueur du pinceau. Impossible de mieux décrire, de sonder plus énergiquement, dans ses

mystérieuses profondeurs, cette montagne-couvent (style Hugo), cette cellule colossale, cette gigantesque ruche monastique, où le génie contemplatif et la somnolente langueur des races orientales ont si bien immobilisé l'idée, la prière, l'étude, l'heure et le rêve, que l'on se demande si ces moines du dix-neuvième siècle ne sont pas ceux du douzième. M. de Vogüé écrit plusieurs fois le mot *athonite;* me trouvera-t-il incorrigible, si j'avoue que ce mot m'a fait songer à une immense *atonie?*

Cette déplorable paillette me servira du moins à conclure. On m'assure qu'un juge excellent, qui tient de près à Melchior-Eugène de Vogüé, reproche à son livre une gamme trop uniformément sérieuse et triste. « L'écrivain, le voyageur de vingt-huit ans y a été trop contemporain d'Obermann et de René. » Je me permettrai d'être d'un avis contraire. D'abord, il me paraîtrait difficile de parler de la Terre-Sainte avec la verve joyeuse d'Alexandre Dumas; ensuite, ce qui vous semble en retard, ne serait-il pas, par hasard, en avance? En avance sur une nouvelle phase littéraire, faite de nos douleurs, agitée de nos angoisses, trempée de nos larmes? Je viens de nommer René. Le vrai René, dans l'éloquente, coupable et prophétique préface des *Œuvres complètes* (1826), signalait aux sympathies publiques et à l'attention du gouvernement « cette jeunesse, sur laquelle des malheurs qu'elle n'a » pas connus, ont néanmoins répandu une ombre et quel» que chose de grave. » Qu'est-ce donc quand elle les a

connus, ou plutôt quand elle en a connu et subi de mille fois plus effrayants? Quand elle peut répéter le *quorum pars magna fui* du poëte? Quand ses blessures saignent encore? Quand une haie de croix de bois noir peut la conduire jusqu'à nos frontières amoindries? Quand elle assiste à la résurrection de tous les sinistres fantômes qui avaient laissé sur le front de nos pères et de nos grands-pères le nuage signalé par Chateaubriand? Si notre littérature sort victorieuse de la crise démocratique et réaliste qu'elle traverse, ce sera justement par les qualités qui se révèlent dans le livre de Melchior-Eugène de Vogüé; l'élévation, la gravité et la tristesse. Horrible temps où la tristesse redevient le plus honorable de tous les titres littéraires et où la gaieté serait un crime!

IV

LETTRES INÉDITES

DE MARIE-ANTOINETTE

15 octobre 1876.

J'étais, il y a trois ans, à Fontainebleau, dont je me reprochais de n'avoir jamais visité le château et la forêt. J'eus la bonne fortune d'y rencontrer un aimable octogénaire, ancien officier de la Garde royale, dont la verte vieillesse vivait de souvenirs. Comme M. le comte de Reiset, il avait un culte pour la mémoire de Marie-Antoinette, et, depuis longues années, son existence s'était consacrée à une tâche bien douce et bien facile; recueillir tout ce qui pouvait mettre à néant les calomnies amoncelées contre la Reine et tout ce qui pouvait replacer sous son vrai jour cette auguste, charmante et tragique figure.

1. Publiées et annotées par le comte de Reiset.

Il eut la bonté de me servir de cicerone dans ce château que réclament, à divers titres, la poésie, le drame et l'histoire. Arrivé à une petite porte qui semblait à demi condamnée et qui donnait sur les grands appartements, il se retourna vers moi avec une émotion étrange : « Savez-vous qui je voudrais voir ici ? me dit-il : Beaumarchais, Rossini ou Basile, pour nous redire l'air de *la Calomnie*... » Puis il ajouta : « La pièce que je vais vous montrer ne s'ouvre que pour quelques privilégiés. Je suis du nombre, et franchement je crois l'avoir bien gagné ! »

Nous entrâmes, et j'eus peine à retenir un cri de surprise. Nous nous trouvions dans un boudoir dont les cloisons, le plafond et le parquet disparaissaient sous d'immenses glaces. Ce luxe extravagant donnait trop à penser sur les goûts et les habitudes de la personne qui l'avait commandé, désiré, approuvé ou toléré ; on ne pouvait se défendre d'une vague impression de malaise ; on se sentait troublé comme à l'aspect d'un tableau indécent ou à la lecture d'une page érotique. L'imagination évoquait involontairement des scènes de volupté païenne, des orgies de plastique, je ne sais quelles réminiscences d'Aspasie, de Phryné, — ou hélas ! de madame Du Barry. Un parvenu, meublant un hôtel ou un palais pour une courtisane de haut bord, aurait regardé ce boudoir comme un trait de génie.

— Rassurez-vous, me dit en souriant mon vieux cicerone, et écoutez-moi. Je suis né le 16 octobre 1793, le jour

même où *le tombereau du crime* conduisait à l'échafaud la reine-martyre. Y a-t-il eu, dans cette coïncidence, une prédestination ? Je suis tenté de le croire; car, depuis que la Révolution de juillet m'a fait des loisirs, je me suis voué à une spécialité. Je ne pouvais plus être l'amoureux de la Reine ; j'ai voulu m'appliquer à dissiper les derniers nuages qui planaient encore sur cette sainte mémoire. Or ce boudoir m'embarrassait horriblement. On savait que Marie-Antoinette avait des aptitudes d'artiste ; on assurait que c'était elle qui avait dirigé les travaux de restauration du château de Fontainebleau, et que ce fameux boudoir était, pour ainsi dire, son ouvrage. La légende avait si bien prévalu, que l'on précisait la date, les devis, le chiffre de la dépense. C'était le texte d'ignobles épigrammes, d'abominables calomnies, et ces méchantes rumeurs s'étaient tellement accréditées, q'une grande dame, excellente royaliste, qui m'avait demandé, en 184..., de lui faire les honneurs du château, me dit en soupirant : « Allons ! le doute n'est pas possible ! Lauzun ou Fersen a passé par là ! »

Je ne me tenais pas pour battu ; mais les renseignements me manquaient. Un jour, je rencontrai, flânant dans les rues de Fontainebleau, Marcel B..., architecte alors fort à la mode, et dont mon père avait encouragé les débuts ; de trois ans plus âgé que moi, il me témoignait une vive et fidèle sympathie.

Marcel prit mon bras, et, tout en causant, nous nous

acheminâmes vers le château. Quand nous fûmes dans la Cour du Cheval-Blanc, il me dit en me montrant une fenêtre à l'extrémité de la façade :

— Ah ! il y a là un boudoir qui me rappelle une des plus belles colères de l'empereur Napoléon !

Je tressaillis ; un secret pressentiment m'avertit que j'allais avoir le mot de l'énigme.

— Un boudoir ! répliquai-je ; tu le connais ?

— Comme si je l'avais fait, ou, pour être plus exact, comme si je l'avais vu faire... En 1810, j'avais vingt ans, et je travaillais sous la direction de mon maître, le célèbre R... A cette époque, le shah de Perse envoya à l'Empereur une magnifique collection de cachemires; de quoi couvrir les épaules de toutes les dames de la cour mpériale, lesquelles, soit dit entre parenthèses, en auraient eu bien besoin. Napoléon eut une autre idée ; il allait épouser Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, et il voulait l'éblouir par des prodiges de splendeur et d'élégance. Il était en train de faire restaurer et embellir le château de Fontainebleau sans se douter que, quatre ans plus tard... mais ne sortons pas de notre sujet. Il remit à l'architecte les cachemires du shah, en lui ordonnant d'en *meubler* un boudoir spécialement destiné à la jeune impératrice. Y eut-il un malentendu ? R..., qui avait beaucoup de talent, mais qui s'était gâté la main et le goût en décorant des chambres à coucher et des boudoirs néo-grecs pour les faciles beautés du Directoire, es-

péra-t-il plaire au maître en s'abandonnant à ses inspirations... directoriales? Il employa consciencieusement les châles à recouvir de vastes divans circulaires avec accompagnementt de fauteuils et de chaises longues, et, quant aux parois, plafond et parquet, il crut faire un chef-d'œuvre en les remplaçant par des glaces gigantesques...

— Tu les as vu poser?...

— Oui, et j'ai vu aussi, huit jours après, la figure de Napoléon, quand son pauvre architecte, s'attendant à des compliments, soumit à son approbation le désastreux boudoir. Il se pinçait les lèvres jusqu'au sang; son teint bilieux s'était enflammé, ses yeux lançaient des éclairs. Perdu dans le groupe, je tremblais de tout mon corps; il me semblait que le feu du ciel allait tomber sur mon malheureux maître.

— « Alors, monsieur, dit enfin l'Empereur d'une voix saccadée, vous avez confondu la fille des Césars avec les danseuses de l'Opéra ou les actrices des Variétés?... Vous avez cru sans doute travailler pour mademoiselle Chevigny ou mademoiselle Cuizot?... Je ne sais ce qui me tient de vous faire enfermer à Bicêtre et d'appeler douze sapeurs de ma garde pour briser en mille morceaux ces effroyables glaces!... Mais non, j'ai pitié de votre confusion, de votre honte, de vos enfants, de votre femme... Seulement, qu'on ferme cet infâme boudoir à triple clef, et qu'il n'en soit jamais question... Entendez-vous, mes-

sieurs? ajouta-t-il d'un ton de commandement, en s'adressant aux généraux qui l'accompagnaient... »

Puis il tourna brusquement sur ses talons, laissant l'architecte plus mort que vif. R... en fit une maladie...»

Je n'entendis pas cette dernière phrase; me jetant au cou de Marcel, qui me crut positivement fou : — Ah! mon ami, lui dis-je, si tu savais le bien que tu me fais!... j'en étais bien sûr! Ce boudoir... Lauzun!... non, Fersen! quelles calomnies! Notre pauvre Reine!.. Marie-Antoinette! Ainsi donc ce n'était pas elle!

— Elle! En 1810? Mais, mon ami, la Reine était morte depuis dix-sept ans, quand l'architecte du château eut la malencontreuse idée de ce boudoir!...

Mon histoire a le défaut d'être un peu longue; mais elle a le mérite d'être authentique, et l'on peut affirmer hardiment qu'il aurait suffi d'un renseignement exact, d'un témoin oculaire, d'une explication bien simple, pour anéantir de la même façon toutes les infamies débitées contre Marie-Antoinette. Il m'a paru que cette espèce d'*alibi* royal, le contraste de ce soupçon chimérique et de cette parfaite innocence s'accordait heureusement avec le ton général des lettres publiées par M. le comte de Reiset; lettres sans importance politique ou historique, mais qui nous montrent Marie-Antoinette, dans sa correspondance avec la princesse Charlotte de Hesse-Darmstadt, telle que j'aime à me la représenter en me plaçant aussi loin des exagérations sentimentales que des arrière-pensées

offensantes ; amie tendre et dévouée, possédant le génie de l'intimité familière, répandant autour d'elle un charme ordinairement incompatible avec l'étiquette, n'acceptant des servitudes de cour que ce qu'il fallait pour maintenir intacte sa dignité de reine et de femme, mère admirable sans que les joies ou les douleurs de cette maternité tant désirée la rendissent indifférente aux plaisirs honnêtes ; trop sûre de la pureté de ses intentions pour ne pas commettre çà et là quelques imprudences ; trop belle pour ne pas se sentir aimée dans son entourage un peu plus que ne le comportaient sa sécurité et son rang ; exposée à voir ceux dont elle décourageait les empressements la rendre responsable de leurs mécomptes et calomnier ses préférences ; ayant à lutter contre ses ennemis du dedans avant de connaître ses ennemis du dehors ; forcée de débrouiller de sa main d'adolescente les difficultés d'une situation inouïe où la vertu et le vice conspirèrent un moment contre elle, où les traditions austères de Marie Leczinska se combinèrent avec l'immonde voisinage de la Du Barry pour la rendre odieuse aux libertins et suspecte aux *collets-montés* ; réduite à se méfier même de ses proches, à se demander sans cesse si l'un n'était pas trop spirituel, l'autre trop galant pour elle ; obligée enfin — pourquoi ne pas le dire ? — à se mesurer à elle-même, en distractions et en amitiés parfois dangereuses, la menue monnaie d'une tendresse conjugale qu'il lui était impossible de ressentir dans toute sa plénitude.

J'avoue ne pas comprendre cette méthode qui s'obstinerait à nous offrir un Louis XVI tout d'une pièce, sans gradation, sans nuance, comme si vingt ans ne s'étaient pas écoulés entre son mariage et l'heure fatale où il cessa d'être Roi pour *passer* martyr. Restons dans le vrai. Sa part est encore assez belle dans le ciel et même sur la terre! On ne s'aperçoit pas qu'en glorifiant en bloc Louis XVI pour des qualités qu'il n'eut pas ou pour des vertus qu'il eut trop, on amoindrit Marie-Antoinette. Or c'est Marie-Antoinette que nous avons surtout à défendre. La haine et le mensonge ne se sont acharnés que contre elle. Pour le Roi, amis et adversaires sont à peu près d'accord. Nul, j'imagine, ne songe à prétendre qu'il ait dilapidé les deniers publics, qu'il ait eu des velléités de despotisme, qu'il ait installé sur le trône la violence ou l'astuce. La beauté quasi-virginale de son âme, son ardent amour pour son peuple, son admirable droiture, sa piété sincère, l'excellence de ses intentions, rien de tout cela n'est contesté, et, s'il y a désaccord sur le plus ou moins d'horreur que doivent inspirer sa captivité, son procès et sa mort, ceci n'est plus un débat historique, mais une polémique entre les honnêtes gens et leurs contraires. Si l'on ne considère que le Roi, le personnage acquis à l'histoire, il est juste d'ajouter que, dans un temps de calme ou de réformes réglées par le bons sens, Louis XVI aurait été le modèle le plus parfait du monarque constitutionnel, ou, en d'autres termes, que la Révolu-

tion, toujours intelligente, toujours sûre de ne pas dépasser son but, a commencé par égorger le prince le plus merveilleusement doué pour réaliser ses premiers programmes.

Mais le mari ? Sans faire de l'histoire à la Michelet, sans pénétrer dans les petits appartements ou entr'ouvrir le rideau des alcôves, il faut bien admettre que les rois et les reines ont une vie privée comme les simples mortels, et qu'une femme jeune, belle, *sensible*, entourée d'hommages, a le droit, fût-elle reine, de ressentir, chez son époux, des défauts plus impatientants que des vices, des manies plus agaçantes que des défauts. Il y eut une phase de deux ou trois ans, où la vérité vraie aurait pu brutalement se traduire par ces mots ; la princesse la plus séduisante de tout son royaume, mariée à l'homme le moins séduisant de toute sa cour. Certes, il est difficile de mieux observer l'esprit de respect que ne l'a fait M. de Reiset dans les notices intercalées entre chacune de ces lettres pour en relever l'insignifiance. Aussi me bornerai-je à le citer : « Quant au dauphin (Louis XVI), il avait pour la chasse un goût immodéré qui le fatiguait et *l'énervait*. Cela ne faisait pas le compte de la grande impératrice (Marie-Thérèse) ; elle écrivait à Mercy :

« — La froideur du Dauphin, jeune époux de vingt ans, vis-à-vis d'une si jolie femme, m'est inconcevable. » Glissons ici sur quelques détails que l'Impératrice aborde avec une franchise et une crudité maternelles,

et qui pouvaient faire croire à sa fille que le successeur de Louis XV et de Louis XIV était tout au plus le disciple de Louis XIII. — « Je ne compte plus que sur l'entremise de l'Empereur, qui, à son arrivée à Versailles, trouvera peut-être le moyen d'engager cet indolent mari à s'acquitter mieux de son devoir. » — Et M. de Reiset ajoute : « Le Dauphin était resté après son mariage près de trois ans sans avoir d'intimité avec sa femme. »

Et plus loin : « Marie-Antoinette n'avait pu détourner son mari de son goût extraordinaire pour tout ce qui était ouvrage de bâtiments, comme maçonnerie, menuiserie, serrurerie et autres travaux de ce genre. Il avait toujours quelque chose de nouveau à faire dans ses appartements ; il travaillait lui-même avec ses ouvriers à remuer des matériaux, des poutres, des pavés, et, se livrant des heures entières à ce pénible exercice, il en revevait quelquefois plus fatigué que ne l'aurait été un manœuvre obligé à remplir ce travail. La Dauphine était impatientée... » — Franchement, il y avait de quoi !

— « De plus, Louis XVI s'écoutait un peu lorsqu'il était indisposé, et les médecins se récriaient sur l'espèce d'appréhension et d'abattement à laquelle il se livrait à la plus petite apparence d'incommodité. Ce prince a donc eu deux vies : l'une pleine de faiblesse dans le bonheur, l'autre héroïque lorsqu'il fallut mourir... »

Rien de plus juste ; mais, encore une fois, pendant ces heureuses années, Marie-Antoinette ne pouvait pas pré-

voir que le Roi dont elle venait partager le trône serait un jour transfiguré par le malheur, que l'approche de la mort ferait jaillir de ce cœur à demi fermé des sources intarissables d'héroïsme chrétien et de tendresse; que, sous les rudes mains de ses persécuteurs, de *ses juges*, de ses geôliers, de ses bourreaux, il passerait, non-seulement de Versailles aux Tuileries, des Tuileries au Temple, du Temple à l'échafaud, mais du vulgaire au sublime; que, sous les voûtes de sa prison, dans les pages de son testament, il s'élèverait sans effort aux plus hautes cimes de la sainteté et du martyre; que, en un mot, le fils de saint Louis aurait à peine à changer de place pour monter au ciel. Pour le moment, bien que douée de tous les agréments capables de métamorphoser un nénuphar en tubéreuse et un glacier en volcan, elle était forcée de faire des avances et de provoquer un dégel chez un jeune prince dont elle aurait dû n'avoir qu'à modérer les ardeurs; élevé par le duc de la Vauguyon dans les limites de la dévotion la plus étroite et de la plus fâcheuse ignorance; gros, lourd, gauche, sans grâce, sans esprit, sans élégance, malade imaginaire tout en crevant de santé, préférant la chasse et la bâtisse aux caresses de sa jeune femme; passionné pour la serrurerie sans y trouver la clef des cœurs, et affligé d'un de ces prodigieux et imperturbables appétits qui résistent aux épreuves les plus cruelles et aux émotions les plus terribles. Quel ensemble, quel régal pour cette charmante Dau-

phine, pour cette adorable Reine, à qui le duc de Brissac disait en lui montrant la foule amassée sous le balcon des Tuileries : « Il n'y a là que des amants de Votre Majesté ! »

Encore si elle avait eu à aimer son mari dans la solitude, sans autre point de comparaison que des rustres ! Mais il lui suffisait de jeter les yeux autour d'elle pour rencontrer les modèles les plus exquis, les plus raffinés, souvent les plus dangereux, de la galanterie française, à commencer par le comte d'Artois, son beau-frère ; toutes les séductions de la figure, de la taille, de la mode, de l'élégance, de l'esprit, de l'éducation, des manières, personnifiées en de jeunes gentilshommes qui donnaient le ton à l'Europe, qui, plus tard, au milieu des misères de l'émigration, exercèrent encore un irrésistible prestige, et dont la plupart étaient assez roués pour déguiser Lovelace en Amadis et montrer patte blanche à la bergerie de Trianon ! On s'étonnera peut-être que j'insiste sur ces contrastes. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour faire descendre l'idéale statue de Louis XVI du piédestal où la maintiendront éternellement notre respectueux amour pour la victime, notre haine contre les meurtriers et leurs apologistes; c'est uniquement pour rehausser les mérites de Marie-Antoinette, restée pure à travers tous ces périls et tous ces piéges ; de Marie-Antoinette qui sut triompher de ces froideurs, réchauffer cette Sibérie, fermer les yeux sur ces comparaisons, ra-

mener ce mari réfractaire, l'obliger à l'aimer en le réconciliant avec lui-même, et, au sortir de cette phase de surprise négative et de malaise, apparaître aux yeux de la France, heureuse épouse, heureuse mère, le front serein, le sourire aux lèvres, tenant d'une main Marie-Thérèse-Charlotte, montrant de l'autre Louis-Joseph-François, endormi dans son berceau.

Arrêtons-nous un moment avec M. de Reiset, à ces consolantes images. Assez de nuages viendront les couvrir ; assez de tempêtes viendront briser ces royales tiges ; assez de douleurs mettront dans ces beaux yeux plus de larmes que ces lèvres n'ont eu de sourires ! Il n'y a pas, dit le Dante, de douleur plus poignante que d'évoquer, dans le malheur, des souvenirs de joie. Il en existe une autre, plus navrante encore ; c'est de se souvenir des transports d'enthousiasme et d'espérance soulevés, chez tout un peuple, par tel ou tel événement, lorsque l'on sait, hélas ! où ont abouti ces transports, comment ont avorté ces espérances, comment ce même peuple a passé de l'enthousiasme à la haine, comment ces acclamations se sont changées en cris de mort et en outrages.

Nous sommes à Versailles, le 22 octobre 1781. Laissons la parole à M. de Stadingk, ambassadeur du roi de Suède à la cour de France : « La reine est accouchée d'un dauphin, aujourd'hui 22 octobre... Après un cruel quart d'heure, une femme de la reine, tout échevelée, tout hors d'elle, entre et nous crie : « un dauphin ! mais

défense d'en parler encore! » — Notre joie était trop grande pour être contenue. Nous nous précipitons... L'antichambre de la reine était charmante à voir. La joie était au comble; toutes les têtes en étaient tournées... Ce furent des exclamations et des battements de mains qui pénétrèrent dans la chambre de la reine et certainement jusque dans son cœur... On n'a pas osé d'abord dire à la reine que c'était un dauphin pour ne pas lui causer une émotion trop vive. Tout ce qui l'entourait se composait si bien que la reine, ne voyant autour d'elle que de la contrainte, crut que c'était une fille... Le roi, voyant ses inquiétudes, crut qu'il était temps de l'en tirer. Il lui dit, les larmes aux yeux : « M. le Dauphin demande à entrer... »

Ce n'est encore là que l'allégresse en quelque sorte officielle, de la famille et de la cour. Le peuple, la population de Paris, ne reste pas en arrière. Ce fut une joie universelle. — « On s'arrêtait dans les rues, on s'embrassait sans se connaître... » Les bisaïeules des citoyennes qui fréquentent le Congrès ouvrier vinrent complimenter la Reine. Leurs discours serrent le cœur, quand on songe que, huit ans après!!!... — « Nous voilà sûres que nos enfants seront aussi heureux que nous; car cet enfant doit vous ressembler; vous lui apprendrez, Sire, à être bon et juste comme vous... » A la Reine : « Il y a si longtemps, Madame, que nous vous aimons sans oser vous le dire, que nous avons besoin de tout notre res-

pect pour ne pas abuser de la permission de vous l'exprimer... » Au Dauphin : « Nos vœux se réduisent tous à voir en vous l'image de ceux de qui vous tenez la vie. »

On sait que ce premier Dauphin, plus heureux que ses parents et que son jeune frère, mourut le 4 juin 1789, quarante jours avant la prise de la Bastille, dans les bras de sa mère, qui le disputa à la mort avec une énergie de plébéienne, de lionne ou de mère. Destinée incroyable, où la mort du fils aîné de la maison — la Maison de France, — a pu, deux mois après, être considérée comme un bonheur, où un deuil maternel a été effacé par d'autres larmes d'une telle amertume qu'il a fini par ressembler à de la joie, où, pendant quatre ans, une reine a dû ajouter à sa prière ces paroles inouïes : « Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir pris mon fils aîné et d'avoir fait un ange de celui qui devait être un roi ! » — Nous devons savoir gré à M. de Reiset de ses excellentes notices, qui donnent une valeur réelle à cette publication épistolaire et où son émotion éloquente va constamment au-devant de la nôtre. Je me fais violence pour ne pas retomber dans le royalisme élégiaque ; il a, nous le savons, le tort ou le malheur de ressembler à une centième redite, d'encourir l'ironie plus ou moins spirituelle des indifférents, des railleurs, des sceptiques, des désabusés, des malveillants, toujours prêts à nous demander ce que prouvent ou ce que réparent ces retours périodiques vers le passé, ces tributs annuels et

tardifs de regret et de respect. Mais ici l'élégie s'élève aux proportions de la tragédie antique ou du drame shakspearien. Comment se défendre de ces majestueuses tristesses? Comment éviter les rapprochements qui se pressent sous ma plume? Vous venez de voir quelle fut, à la naissance du premier Dauphin, la joie du peuple de Paris, quels furent les hommages des dames de la halle. Eh! bien, trente-neuf ans s'écoulèrent. Le vieux siècle et le siècle nouveau furent violemment séparés par un abîme, comme ces terres riveraines où un fleuve grossi par les orages fait tout à coup une trouée. La Révolution, la Convention, la Commune, le Comité de salut public, le Directoire, le Consulat, l'Empire, l'Invasion, les Cent-jours, Mirabeau, Danton, Robespierre, Marat, Sieyès, Barras, Bonaparte, Napoléon, Blücher, passèrent comme des trombes, effaçant dans le cœur du peuple français et sur le chemin des Tuileries à Notre-Dame, le dernier vestige, le dernier atome du sentiment et du souvenir monarchiques; — et voici ce que je lis dans les *Débats* (les *Débats!!!*) du 30 septembre 1820 :

— « Voici la troisième fois, depuis deux siècles, que Dieu, par un miracle de son amour, signale sa glorieuse prédilection pour l'auguste famille qu'il plaça sur le trône de France, permet que la tige sacrée des Bourbons se relève et se ranime alors qu'elle paraît abattue pour jamais, et fait sortir son salut de sa perte même. Inconcevable destinée de la plus antique monarchie de l'Europe! elle

renait et se perpétue au moment où elle semblait disparaître ! C'est du sein des tombeaux qu'elle rappelle sa vie et sa force !

» Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné, duc de Bordeaux, fils de France, est né ce matin (29), à deux heures trente-cinq minutes. »

Après quoi, il me faudrait un volume pour transcrire, d'après la collection du journal de MM. Bertin, — que j'ai sous les yeux, — les effusions royalistes, lyriques, poétiques, dithyrambiques, extatiques, emphatiques, qui se succédèrent jusqu'à la fin d'octobre, et, ce qui vaut mieux, les témoignages irrécusables de l'allégresse populaire, plus vive encore, s'il est possible, plus franche, plus enthousiaste, plus unanime que le 22 octobre 1781. J'ai rencontré, dans ma jeunesse, une foule de gens de toutes les opinions, qui se trouvaient à Paris lors de la naissance du duc de Bordeaux. Tous s'accordaient à dire que cette joie tenait du délire.

Qu'ajouterai-je à la fin de cette page, destinée à paraître le 15 octobre, quelques heures avant l'anniversaire du MEURTRE de Marie-Antoinette ? Un éloge du recueil publié par M. de Reiset ? Non ! Je m'adresserai aux républicains, — s'il en existe, — qui aiment sincèrement la France, et je leur dirai : « Des bruits de guerre ont circulé et circulent encore ; nos populations sont inquiètes. On se demande avec anxiété si nous pourrons rester neutres dans ces conflits, tranquilles au milieu de ces se-

cousses, intacts dans ces retouches de la carte européenne, dans ces nouvelles distributions ou diminutions de territoires. On a peur que la France, en cette crise, ne soit comparable au malade que le moindre trouble achève d'abattre, au vase fêlé que le moindre choc réduit en poussière. On craint qu'une République isolée en face d'États monarchiques, une République radicale où, chaque jour, retentissent d'odieuses et menaçantes paroles, où le socialisme et le communisme, impunément proclamés, peuvent à chaque instant prendre l'alarmant caractère d'une épidémie internationale, n'apparaisse tout à la fois aux Puissances comme un contre-sens, une tentation et un péril. Eh bien ! cessez un moment d'être des hommes de parti pour devenir de vrais patriotes, et répondez en toute conscience : Croyez-vous que, si nous avions la monarchie saluée, en 1781 et en 1820, par un peuple groupé autour d'un berceau, la paix ne serait pas plus certaine ou la guerre moins redoutable ?...

V

MARIE STUART

SON PROCÈS ET SON EXÉCUTION [1]

---

22 octobre 1876.

Il est impossible de penser longtemps à Marie-Antoinette sans songer à Marie Stuart. Il semble que ces deux ombres augustes et charmantes s'appellent à travers le temps et l'espace comme les *filles du Ciel* dont parle le poëte. On se les figurerait volontiers enlacées dans une douloureuse étreinte et glissant au milieu de ces ténèbres visibles où Dante a placé le groupe tragique de Francesca et de Paolo. Rassurez-vous pourtant; je sais à quel point le parallèle est un genre démodé, et je crains d'en avoir déjà commis deux ou trois sur le même sujet; ce qui m'interdit toute récidive. D'ailleurs, en y regardant de

1. Par M. R. de Chantelauze.

près, les différences sont bien plus nombreuses et plus frappantes que les similitudes. S'il y a, entre les deux reines, communauté de malheur et de beauté, de calomnies et d'innocence, rien ne se ressemble moins que les origines de leurs infortunes, les causes qui contribuèrent à leur perte, les passions qui animèrent leurs persécuteurs. Bien que la reine Élisabeth et sa royale victime, contemporaines du Roi de Navarre et de la Ligue, appartiennent presque à l'histoire moderne, on dirait qu'un immense abîme sépare la captive de Fotheringay et la prisonnière du Temple. Tout au plus, quelque esprit subtil, traitant de l'acclimatation du régicide, pourrait-il nous présenter l'échafaud de la reine de France comme l'héritier du billot de la reine d'Écosse. Ce qui est plus positif et plus clair, c'est que les extrêmes se touchent, que la barbarie révolutionnaire qui immola Marie-Antoinette égala d'emblée la barbarie féodale qui fit périr Marie Stuart, et que la seconde de ces deux barbaries finira, si nous n'y prenons garde, par rendre des points à la première.

En 1820, dans un moment de réaction royaliste et religieuse, un écrivain aujourd'hui oublié, M. de Sévelinges, entreprit, en l'honneur de Marie Stuart, l'œuvre de réparation et de justice que M. de Chantelauze vient d'accomplir avec tant de compétence, d'ardeur, de savoir, de persistance et de succès. Voici ce qu'on lit dans les journaux de l'époque : — « Il est de mode, parmi nous,

disait le célèbre Johnson, de diffamer la Maison de Stuart; elle trouve peu d'apologistes; CAR LES MORTS NE PAIENT PAS. Il serait temps, ce me semble, que la vérité prît enfin la place de la mode. » — C'est au sujet de Marie Stuart, en particulier, que s'exprimait ainsi le grand critique. Presque tous les biographes de cette reine infortunée, en répétant sans examen les infâmes calomnies de Buchanan, n'ont que trop justifié ce mot du président Hénault : « Malheureuse princesse à qui on a voulu ravir jusqu'aux regrets de la postérité ! »

Sans se laisser intimider par des autorités imposantes, un historien français, homme intègre et judicieux, M. Gaillard, a voulu remonter jusqu'aux sources. Dans un chapitre de son *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, il a revu attentivement le procès ténébreux de Marie Stuart et il a conclu à ce qu'elle fût déclarée parfaitement innocente. Et encore, M. Gaillard n'a-t-il pas eu connaissance des pièces de conviction qui furent produites postérieurement par deux autres défenseurs de la royale victime : Whitaker et Chalmers.

Aidé, non-seulement des découvertes de ces écrivains, mais, de plus, éclairé par des correspondances diplomatiques et des pièces inédites dont ils ignoraient l'existence, M. de Sévelinges entreprend de nous donner une histoire complète de Marie Stuart. La mémoire d'une princesse qui aima tant la France y est vengée sur tous

les points: l'atroce perfidie d'Élisabeth dévoilée dans toutes ses profondeurs... » (17 juillet 1820.)

Ce que le journaliste anonyme dit de M. de Sévelinges, comparé à l'honnête historien de *la Rivalité de la France et de l'Angleterre,* on peut, à bien plus juste titre, le dire de M. de Chantelauze, comparé à M. de Sévelinges. Celui-ci n'avait eu à sa disposition ni le journal de Bourgoing, médecin de la reine, ni la correspondance d'Amyas Paulet, son geôlier. Jamais preux chevalier ne fut revêtu d'une armure plus complète et mieux trempée, pour guerroyer au service de la dame de ses pensées. Ce dernier mot est d'autant plus exact, qu'il dessine d'un trait Regis de Chantelauze. En nos tristes jours de scepticisme et de *blague*, où la grande difficulté, quand on défend une cause, est d'avoir l'air d'y croire, et, quand on entame un récit, de paraître sûr que *c'est arrivé*, il a la merveilleuse faculté, une fois décidé à étudier tel ou tel personnage historique, de se faire son contemporain, son confident, son commensal, son ami, de se passionner pour son héroïne ou pour son héros, comme s'il était amoureux d'elle, ou comme s'il pensait, parlait et agissait avec lui. Il pourrait dire, non pas *possideor quia possideo;* mais *possideo quia possideor;* ou plutôt il y a, dans cette double possession du sujet par l'auteur et de l'auteur par le sujet, un je ne sais quoi de vivace, de fécond, d'irrésistible, qui se communique au lecteur le plus indifférent.

Heureux privilége! Homme heureux! Le vitrage le plus habilement ajusté ne protége pas mieux la fleur exotique contre les intempéries du dehors, que cet aimable savant, plein de son sujet, ne se défend contre les distractions et les soucis de chaque jour. Bien plus que l'éphémère Francois II, le voluptueux Darnley, le grossier Bothwell, l'équivoque David Rizzio, il est le mari, l'amant, le secrétaire de Marie Stuart; un mari aux petits soins avec sa femme, un amant qui, au lieu de compromettre sa maîtresse, témoigne de son innocence; un secrétaire qui n'écrit sous sa dictée que des preuves de sa vertu. L'assimilation est si absolue, l'intimité si parfaite, la préoccupation si constante, qu'Albert Millaud, le plus charmant de nos jeunes fantaisistes, pourrait en tirer des effets comiques.

Je sors du café Caron, et j'ai eu beau sucrer ma demitasse, elle a été remplie d'amertume par la lecture attentive des *Droits de l'Homme*, de la *Tribune*, du *Rappel* et du *Bien public*. Je rencontre l'historien de *Marie Stuart* dans son quartier favori, à l'angle de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères, et il en résulte le dialogue suivant :

— Ça chauffe! ça chauffe! le péril s'aggrave! quel malheur, quand on a tant aimé la France! Je ne sais pas comment elle s'en tirera!...

— Hélas! Elle ne s'en tirera pas; sa perte est décidée... Cette conspiration de Babington!...

Le bruit des omnibus me rend un peu dur d'oreille, et j'entends Waddington.

— Ah ! oui, cette conspiration... il fallait s'y attendre... un protestant !...

— C'est bien cela... le protestantisme est son véritable meurtrier... plus d'espoir ! Elle est perdue...

— Mais aussi vous m'accorderez qu'il y a bien un peu de sa faute !

— De sa faute ? pas la moindre ! quelques imprudences tout au plus ! Le tort habituel aux belles âmes, de trop se fier à ses ennemis, aux charlatans, aux intrigants, aux imposteurs...

— Justement ! c'est ce que je voulais dire...

— Du reste, pure comme l'or, blanche comme l'hermine, victime d'abominables mensonges... Bourgoing...

— Mon Dieu ! je ne nie pas les capacités de M. de Bourgoing... On a renoncé à l'invalider... Mais il ne peut pas, à lui tout seul... D'ailleurs, vous aurez beau dire... Elle a mérité ce qui lui arrive... Elle a trop souvent changé de...

— De maris ?

— Non, de gouvernements... Ah ! je vous comprends ; c'est bien drôle, et la comparaison est aussi ingénieuse que juste. Les gouvernements, ce sont les maris ; ils personnifient l'ordre, la sécurité, la sagesse, l'honneur du foyer, l'autorité morale, la paix au dedans, la dignité au dehors. Aussi, ne leur passe-t-on rien ; au moindre grief,

à la plus petite maladresse, au plus léger abus de pouvoir, la femme se dit opprimée. S'ils s'obstinent, elle appelle à grands cris des libérateurs qui ne manquent jamais à l'appel. S'ils faiblissent, elle en profite pour changer leur capitulation en déroute. Elle introduit dans la place celui à qui l'on pardonne tout, celui à qui il est permis d'être plus laid, plus bête, plus rude, plus maussade, plus despote que le mari, parce qu'il représente le caprice au lieu du devoir, la révolte au lieu de la loi, l'idéal au lieu du réel, le possible au lieu du vrai, l'héroïque au lieu de l'honnête, le mirage au lieu du terrain, le roman au lieu de l'histoire, la poésie au lieu de la prose, l'horizon au lieu du toit. Puis, quand cet être prestigieux, amant ou tribun, est arrivé à ses fins, horreur !... il se trouve que la délivrance est la pire des servitudes, que le fruit défendu est une poire d'angoisse, que le songe est le plus horrible des cauchemars, que l'ivresse est la plus écœurante des nausées, que le demi-dieu est le plus haïssable des hommes, que le plus insatiable des désirs est le plus inconsolable des regrets, que...

Mon spirituel interlocuteur me laisse parler, peut-être pour voir jusques à quelles proportions gigantesques peut s'étendre une tartine, peut-être aussi parce que, pendant ma tirade, il cause mentalement avec la chère image, comme le chevalier de Valois avec le médaillon de la princesse Goritzka. A la fin, sortant de sa stupeur, il me dit :

— Ah çà! mais, voyons! de qui parlons-nous?...

— Mais de la France, parbleu! de la France républicaine, de la France menacée par le radicalisme, le communisme, l'ouvriérisme, le gambettisme, le naquettisme et le marcérisme!...

— Mais non! mille fois non!... de Marie Stuart, persécutée par Élisabeth, calomniée par Buchanan, trahie par Burghley et Walsingham, abandonnée par Philippe II et Charles IX, trompée par Gilbert Gifford, jugée par Bromley, par William Cécil, par le comte de Shrewsbury, par les comtes Derby, de Warwick, de Leicester, par lord Howard, par lord Cobham, par sir Francis Knollis, par...

Ne souriez pas; c'est ainsi que se font les bons livres, les livres durables, et non pas nos pages légères, dont j'aperçois de ma fenêtre le trop fidèle emblème; une feuille de platane emportée par le vent d'automne!

Après avoir lu l'ouvrage de M. de Chantelauze et ses irréfutables pièces justificatives, on ne peut garder aucun doute sur l'innocence de Marie Stuart. Seulement, comme il est de force à supporter la critique, et même à en faire un des éléments de son succès, voici l'objection que je me permettrai d'opposer à cet ensemble de recherches patientes, d'émouvants récits, de pages pathétiques, de preuves éclatantes et de documents inédits.

Si je ne craignais de dérouter mes lecteurs par un langage inintelligible, je dirais qu'il y a des innocences

simples, et qu'il y en a de compliquées. Ainsi, puisque notre sujet nous ramène vers Marie-Antoinette, et que nous sommes encore dans l'octave de sa mort, citons-la comme exemple. Rien de plus simple que de plaider son innocence. Élevée par une admirable mère, elle arrive en France à quinze ans. Elle vient pour être dauphine, puis reine. Épouse de l'homme le plus vertueux de son royaume, elle ne sera, à vrai dire, jamais veuve; car, lorsque se dresse l'échafaud du 21 janvier, elle est déjà morte pour le monde et prête pour les funèbres fiançailles qui s'achèveront le 16 octobre. Pendant les années heureuses ou troublées qui vont de son mariage à sa mort, ses amitiés, ses tendresses, ses devoirs, ses joies, ses périls, ses angoisses, ses douleurs, son supplice, tout appartient au même ordre de sentiments et d'idées; tout se distribue de façon à ranger d'un côté ceux qui l'aiment et l'honorent, de l'autre ceux qui la haïssent et la calomnient. Si nous passons de sa vie privée à ses rapports avec la politique et l'histoire, même simplicité, même évidence. Sa cause est celle de la monarchie séculaire, de la conscience publique, de l'aristocratie mourante, de la noblesse française, — que dis-je? — de tout homme de cœur et d'honneur, quelles que soient d'ailleurs sa condition, son opinion et son origine. Barnave s'incline devant elle comme Cazalès. Mirabeau voudrait la sauver comme La Marck. Lafayette regarde comme un outrage tout soupçon qui le rendrait complice des scélérats achar-

nés à sa perte. Pour elle, la vraie France, l'Europe consternée, la Religion en deuil, les lois immortelles de la justice, de la vérité, de la raison, de la pitié, et cette solidarité fatale de tout un peuple dans le crime d'une minorité exécrable dont le contre-coup frappe les générations à venir, et que Shakspeare a signalée en vers inoubliables. Contre elle, l'ivresse du mal, la Révolution furieuse, le vertige d'une populace enfiévrée par ses meneurs, toutes les variétés de la corruption et de la perversité humaines, des bandits tels que Maillard, des tigres tels que Danton, des monstres tels que Robespierre, des êtres infâmes tels que Fouquier-Tinville, que les bandits, les tigres et les monstres refuseraient d'admettre dans leur groupe. Sa figure nous est si présente, son histoire est si intimement unie à l'histoire contemporaine, que l'on pourrait lui appliquer le mot des livres saints : « *Defuncta adhuc loquitur*, » « morte, elle nous parle encore ! » Son martyre, qui date de quatre-vingt-trois ans, se renouvelle chaque fois que reparaissent en triomphe, avec leur sinistre cortége, les héritiers, les disciples, les panégyristes de ses accusateurs et de ses bourreaux. Il se continue à l'état de *jettatura* gigantesque, d'une de ces fatalités inflexibles qui condamnent un peuple à de criminelles et funestes récidives, faute de pouvoir laver la tache sanglante et se réconcilier avec lui-même. Je viens de citer un mot de l'Écriture. Si je ne craignais d'attenter à la langue sacrée, de profaner ce qui doit rester dans un

isolement divin, j'ajouterais que chaque réveil des idées qui aboutirent au meurtre du 16 octobre recommence le supplice de Marie-Antoinette, comme les sacriléges, les athées et les blasphémateurs recommencent le supplice du Calvaire.

Avec Marie Stuart, rien de pareil. Certes, quand on a lu le livre de M. de Chantelauze, quand on a compulsé avec lui ces documents nouveaux où il a puisé d'une main si intelligente et si ferme, où ceux à qui on ne cache rien assurent n'avoir rien vu de coupable, où les portes de sa prison elles-mêmes semblent élever la voix pour lui rendre témoignage, le doute n'est plus possible, ou plutôt on aurait honte de douter encore. Néanmoins, sans cesser d'être pure, la reine d'Écosse nous transporte dans une atmosphère troublée, compliquée, ardente, entremêlée de lumière et d'ombre, chauffée et obscurcie par les guerres de religion, par les passions féodales, par des rivalités de femme et de reine, par des conflits d'ambition, d'orgueil, de haines, de droits acquis ou usurpés, d'animosités nationales, où les grands, il faut en convenir, donnent de bien mauvais exemples et créent de bien dangereux précédents aux petits. Ce qui la persécute et la tue, ce n'est pas la révolution, la démocratie, la rupture avec toutes les lois sociales et tous les souvenirs du passé, le défi effrontément lancé à toutes les puissances de ce monde. Au premier rang de ses ennemis, on aperçoit une souveraine que la vieille Angleterre

s'obstine à compter parmi ses gloires, qui réussit à fondre ses rancunes féminines avec la raison d'État, et qui, en assouvissant sa jalousie, a l'air de ne consulter que sa politique. Elle frappe à la fois, chez Marie Stuart, une beauté supérieure à la sienne et un péril suscité à sa religion, à sa couronne et à son royaume. Elle intéresse aux griefs de sa coquetterie et de sa vanité, non pas de petits avocats, des tribuns faméliques, des procureurs tarés ou des médecins sans malades, mais les plus grands seigneurs, les plus hauts dignitaires, les prélats les plus considérables. En somme, la mémoire de Marie-Antoinette grandit de toute la bassesse de ses adversaires; celle de Marie Stuart est obstruée par les immenses intérêts qui militent pour elle ou contre elle.

Si nous négligeons un moment le personnage historique pour ne juger que la femme, mêmes distinctions, mêmes nuances, même malaise. Ces trois noms néfastes, Darnley' Rizzio, Bothwell, planent sur le doux nom de Marie Stuart comme trois éperviers sur un nid de colombe; ils s'entrelacent autour de son noble chiffre, ainsi que trois plantes vénéneuses autour d'une tige de lys. Guidés par M. de Chantelauze dans cet effrayant dédale de perfidies, de trahisons et de roueries infernales, nous avons beau ne voir en elle qu'une innocente victime; un souffle empesté a passé sur « l'or de ses cheveux annelés et tressés » qu'ont célébrés Ronsard et Brantôme. Son délicieux visage porte la trace de flétrissantes caresses.

Elle est comparable à ces voyageurs qui viennent de traverser un pays dévasté par une épidémie meurtrière; ils ne sont plus malades; ils n'en mourront pas; mais on dirait que chaque bouffée de cet air impur se reconnaît à la pâleur de leur front, à l'éclat fébrile de leurs yeux. Je sais que la fontaine Aréthuse avait le privilége de conserver sa limpidité et sa douceur au milieu des *flots amers*. Je lui préfère pourtant la source vive qui descend des cimes de la Jungfraü ou qui jaillit du creux d'un rocher sur la mousse. Permettez-moi une hypothèse bien étrange, qui n'est possible qu'en temps d'anarchie, et que devrait m'interdire la douloureuse majesté de mon sujet. Je brouille pour un instant les rangs et les dates. Je suppose que vous êtes prince, ce qui n'offre aujourd'hui rien de bien rassurant ni de bien flatteur; je supprime les deux horribles tragédies finales. Si Louis XVI était mort en 1780, auriez-vous épousé sa veuve? — Oui. — Auriez-vous épousé Marie Stuart en 1570, après la mort de Bothwell? — Non.

Enfin, si, dans ce chaos d'événements, de fureurs et de crimes, nous refusons de perdre de vue la France, nous sommes amenés à un aveu que j'abrégerai le plus possible; car il se rattache à un ordre d'idées et de questions bien délicates. Pendant cette phase violente où la vie de Marie Stuart était en jeu, l'intérêt de la France n'était pas, hélas! du côté de la reine d'Écosse. Elle re-

présentait, non-seulement la réaction catholique contre le protestantisme anglais, mais un ensemble de combinaisons anti-françaises, qui s'appelait au dedans la Ligue, au dehors l'Espagne. Ici le patriotisme et le bon sens de M. de Chantelauze l'ont préservé des excès où aurait pu l'entraîner sa chevaleresque et savante tendresse pour Marie Stuart. Son dernier chapitre est un modèle de justesse et de sagacité historiques. En 1587, notre pauvre France avait ses Prussiens; c'étaient les Espagnols. La prépondérance et les prétentions de la maison d'Espagne étaient tout aussi dangereuses pour nous, la veille ou le lendemain de la mort de Marie Stuart, que peut l'être aujourd'hui l'accroissement de l'empire d'Allemagne. Le plus puissant des alliés, le plus redoutable des vengeurs de la reine d'Écosse, Philippe II, ne visait à rien moins qu'à étouffer l'hérésie, — Dieu sait par quels moyens! — dans le royaume de Marie comme dans celui d'Élisabeth, à faire de l'Angleterre un grand fief au profit de ses courtisans et de ses généraux, puis à se rabattre sur la France que lui aurait livrée la Ligue. Condamnons Élisabeth, maudissons ses crimes, plaignons sa victime; mais n'oublions pas qu'elle eut l'honneur d'associer sa politique à celle de Henri IV; et Henri IV, c'est la France!

Que reste-t-il donc à Marie Stuart pour garder intacte cette auréole dont nous n'avons nulle envie d'éteindre un seul rayon? Oh! une bien belle part, la meilleure

peut-être; la poésie, l'idéal, le drame, le roman, tout ce qui parle aux imaginations et aux cœurs. Elle est plus poétique, parce qu'elle est plus lointaine; au moment où on la croit encore controversée par l'histoire, une Muse moins austère s'en empare, et murmure à notre oreille les vers délicieux de Ronsard ou les pathétiques accents de Schiller. Ce qu'elle fut de son vivant, elle l'est après trois siècles; une charmeuse! Elle a la grâce, elle a le don, elle a le prestige; elle séduit ceux que ses panégyristes ne réussiraient pas à convaincre. Il lui suffisait d'un regard et d'un sourire pour subjuguer ou fléchir les plus implacables délégués d'Élisabeth. Ce sourire, ce regard, n'ont rien perdu de leur magie; en lisant les documents authentiques, les correspondances inédites qui ont fourni à M. de Chantelauze des arguments d'une victorieuse éloquence, on se sent pris du désir bizarre de la trouver moins innocente pour avoir plus de plaisir à l'absoudre et à l'aimer. De toutes les figures historiques, Marie Stuart est peut-être celle qui justifie le mieux le mot de M. Villemain « : Walter-Scott est plus vrai que l'histoire. » — Elle n'a jamais été plus ressemblante que lorsqu'un romancier de génie, l'arrachant aux chicanes de ses détracteurs et aux rigueurs de ses juges, l'a faite sienne par la franchise de ses sympathies et la fidélité de ses peintures. L'œuvre de M. de Chantelauze n'a rien à craindre de ce rapprochement; au contraire! Lorsque le doute atteignait encore certains épiso-

des de la vie de Marie Stuart, on se réfugiait dans le roman pour échapper à ces nuages. A présent que j'ai lu M. de Chantelauze et que je ne doute plus, quel bonheur de relire L'ABBÉ!

VI

CRI DE DÉTRESSE

---

29 octobre 1876.

Je retrouve dans mes vieux cartons une lettre datée du 5 novembre 1840, qui va me servir, je l'espère, à rajeunir une image bien usée :

..... « O, mon ami, quelle horrible chose qu'une inondation, quand elle atteint les proportions inouïes de celle que j'ai en ce moment sous les yeux !... Figure-toi une plaine magnifique, un horizon merveilleux où la nature semblait avoir prodigué toutes ses splendeurs et toutes ses grâces. Le cadre digne du tableau ; une chaîne de collines boisées qui s'étagent et s'échelonnent jusqu'aux dentelures des Alpines, et dont chaque pli laisse entrevoir ou deviner un massif de chênes verts, une vigne rougie par l'automne, le clocher d'une église, les méan-

dres d'un sentier, les haies vives d'un jardin, les blancheurs d'une villa, les arbres d'une allée; plus près, deux immenses rideaux de peupliers, d'ormeaux, de frênes, d'aulnes, de trembles, qui dessinent, en temps ordinaire, le cours du fleuve et auxquels s'entrelacent de gigantesques *lambrusques* (*labrusca racemis*), comparables aux lianes des forêts américaines; une bordure de saules et d'oseraies se baignant dans l'eau transparente; une barque de pêcheur glissant d'une rive à l'autre, tandis que passent dans le ciel bleu les martinets et les hirondelles; plus près encore, la plaine, aussi pittoresque que si elle avait à se faire pardonner de n'être pas fertile; avec son hameau protégé contre le vent du nord par des groupes d'acacias et de sycomores; avec ses fermes, dont la fumée hospitalière va se perdre dans les brumes du soir; avec son joli ruisseau, constellé d'iris et de nymphæas, qui renouvelle chaque matin la verdure des prairies voisines; avec ses enclos rustiques où l'aubépine s'amuse à déshabiller les brebis; avec ses sillons largement creusés par le soc étincelant, et prêts à rendre le bien pour le mal; dix grains de blé pour une blessure.

» Maintenant, mon ami, voici l'effroyable changement à *vue* dont je viens d'être le témoin.

» Ce fleuve si beau, si riche, si majestueux, si *fertilisant*, s'est tout à coup élevé de vingt pieds au-dessus de ses rives et de la plaine. Le bienfaiteur est devenu le

plus furieux des destructeurs, le plus dangereux des ennemis. On dirait une de ces forces aveugles que divinisait l'épouvante des peuples primitifs. Cette variété charmante de formes, de couleurs, de silhouettes et de contours, ces heureuses alternatives de lumière et d'ombre, de massifs et de clairières, de chaumes et de gazons, de maisons blanches et de toitures brunes, d'ocre et de cobalt, de topaze et d'émeraude, tout a disparu, tout est submergé sous une masse jaunâtre, bourbeuse, houleuse, dont le niveau donne l'idée de l'uniformité dans la mort et de l'égalité dans le néant. Sous un ciel bas, sinistre, spongieux, où courent, fouettés par le vent du sud, des nuages noirs, pareils aux visions du ciel scandinave, cette espèce d'avalanche horizontale roule incessamment des ballots de soie, des tonneaux de vin, des troncs d'arbres, des cadavres d'animaux, des meules de foin, des paquets de linge, des matelas, des berceaux, des charrues, des attelages, tous les trésors de la vie rurale, tout le luxe du fermier riche, toutes les ressources du travailleur pauvre. Çà et là, on aperçoit quelques bateaux de sauvetage essayant d'aborder les maisons envahies ou de recueillir les épaves, et repoussés par la violence de courants. Au-dessus de ces scènes de désolation et de terreur, plane une immense rumeur, confuse, indéfinissable, faite des mugissements du fleuve, des murmures de la rafale, du tintement des cloches d'alarme, de l'écroulement lointain des gran-

ges et des digues, de l'aboiement des chiens en détresse, du craquement des peupliers déracinés, de la secousse imprimée aux ponts de fil de fer, et surtout du cri désespéré de milliers de créatures vivantes, qui implorent la miséricorde de Dieu. Ce qui rend ce spectacle plus poignant encore, c'est la pensée des lendemains. Lorsque ce torrent gigantesque redeviendra fleuve, quand ces eaux turbulentes s'écouleront, laissant à nu les traces de leur passage, on sera glacé de stupeur et d'effroi en mesurant tout le mal que peut faire, dans l'espace de vingt-quatre heures, une de ces insurrections des éléments, une de ces révolutions de la Nature. Des tas de sable et de gravier, des troncs gisants dans la boue, des pans de murs en ruines, des toits effondrés, des trous béants, des champs ravinés, des jachères changées en grenouillères, des étables vides, des jardins méconnaissables, même pour leurs propriétaires, des mères pâles et amaigries, se demandant avec larmes qui nourrira leurs maris, qui habillera leurs enfants; partout l'image de l'irréparable, le communisme des décombres, du désespoir, du dénûment et de la misère : voilà, mon cher ami, ce qui va remplacer le riant tableau esquissé tant bien que mal dans ma première page. »

Je sais ce que vous allez me dire. Rien de plus suranné, de plus centenaire que les comparaisons entre l'inondation d'un fleuve et le débordement d'un peuple. Aussi, n'est-ce pas politique que je prétends vous parler,

mais littérature. La démocratie dans le roman, faisant suite à la bourgeoisie intelligente, lectrice et admiratrice d'Eugène Sue, de Balzac, de Frédéric Soulié, d'Alexandre Dumas, de George Sand! Le clan des conteurs radicaux et communards, commandé par le généralissime Zola, discipliné par les capitaines Erckmann-Chatrian, nourri et abreuvé par la cantinière Gagneur! Le débordement du feuilleton à un sou, colporté de village en village, et répétant sur tous les tons : Plus de soldat! plus de prêtre! plus de capitaux! plus de consommateurs! plus de riches! S'il y avait un Dieu, — mais il n'y en a pas! — Buffenoir serait son prophète! Un sou, braves gens! cinq centimes, pas un liard de plus, pour vous rétablir dans vos droits, pour vous rendre à votre dignité naturelle, pour vous timbrer et vous affranchir, pour vous enseigner que vous êtes des imbéciles si vous continuez à servir votre pays, à vous battre, à prier, à payer vos contributions, à travailler au profit des oisifs! En vérité, il ne faudrait pas avoir un sou dans sa poche, pour se refuser le plaisir d'apprendre les secrets de votre grandeur et de votre opulence futures! Un sou, bons villageois, c'est pour rien! Allons! faites-vous servir! Venez avec moi jusqu'à la ville voisine, et contemplons ensemble les affiches étalées sur les murailles, l'esprit français mis au pied du mur! Ça monte! ça monte! Le roman contemporain est déjà à huit mètres au-dessus de l'étiage! J'ignore s'il est compromis; mais

je suis sûr qu'il est affiché! Lisez le *Peuple!* Lisez la *Tribune!* Lisez le *Bien public!* Lisez l'*Égalité!* Et le *Rallie-ment!* Et le *Petit Lyonnais!* Et les *Droits de l'Homme!* Et le journal-Naquet! Et le journal-Bouquet! Et le journal-Floquet! Et le journal-Bouchet! Et le journal-Ordinaire, encore plus extraordinaire! Voulez-vous le *Roman d'un prêtre?* c'est le plat du jour, un plat savamment composé d'arsenic, de champignons, de morphine, de nicotine, d'antimoine et d'huile de la Roquette. Si, après l'avoir savouré, vous rencontrez une soutane, vous saurez ce que vous avez à faire! Aimez-vous mieux la *Croisade noire* ou la *Chair à canon?* de cette même dame Gagneur, bienfaitrice de l'humanité? Ces titres vous disent assez clairement ce que vous avez à gagneur — non, à gagner — dans ces fortifiantes lectures. *Chair à canon,* c'est-à-dire l'art d'absorber ceux du marchand de vins en se garant de ceux de M. Krupp; *Croisade noire,* ou, en d'autres termes, guerre d'extermination, d'oppression et d'abrutissement déclarée par les *hommes noirs* (de Béranger), à l'innocente clientèle de la dame Gagneur, trois fois nommée et renommée!

Préférez-vous l'*Assommoir?* ceci est une autre *guitare*; l'alliance du style savant avec le roman populaire — je ne dis pas populacier, par égard pour la galerie. Vous y assisterez à un combat de blanchisseuses attaquées sur leurs derrières, auprès duquel les batailles homériques ne sont que chiquenaudes et pichenettes. Au lieu de les

prier de repasser, le romancier démocratique et social ne les a pas même engagées à laver leur linge sale en famille, et, si la critique lui donne un savon, il répondra fièrement : « Je m'en lave les mains! Chaque pain de ce savon-là m'assure cinq cents lecteurs de plus! »

La littérature pariétaire! Elle n'est plus dans les salons, ni dans les bibliothèques, ni dans les cabinets de lecture, ni dans les *Revues*, ni dans les livres. Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où règne le suffrage universel; dans ces grands carrés de papier qui varient de l'écarlate au sang de bœuf, et qui parlent si puissamment à l'imagination de Jacques Bonhomme. Qu'en dites-vous, messieurs les bourgeois, messieurs les lettrés, les raffinés, les délicats, les éclectiques, les parlementaires, les opportunistes du feuilleton et du roman? Sentez-vous que *ça entre?* Trouvez-vous que *ça monte*, comme montaient, l'autre soir, toutes nos rivières du Sud-Ouest? Êtes-vous, en style Giboyer, assez *collés au mur?* Jadis, dans votre beau temps, vous n'aviez pas assez de sarcasmes pour faire justice de nos pruderies!... Attaquer Béranger! un si bon homme! un si grand poëte! un si excellent citoyen! Maintenant, il ne s'agit plus de Béranger, de son lait de poule, de son bonnet de nuit, de sa gentille Lisette, de son Sénateur, de son Yvetot, de son bon Dieu à la fenêtre, de ses ingénieuses malices aux dépens des jésuites, du jour des Morts et de l'Ange gardien. Grâce aux affluents démocratiques, radicaux et

communards, la chanson a tellement grossi qu'on n'aperçoit plus un seul des cheveux blancs de cette tête vénérable. Quel progrès! quelle crue! Écoutez ceci, le chef-d'œuvre du moment, l'*Amant d'Amanda* de la libre-pensée en goguettes, estampillée par M. de Marcère :

> Les pèlerins vont en troupeau
> Vers les fontaines saintes;
> Les femmes...

Mais non! un hoquet de dégoût arrête ma plume au moment où elle allait se hasarder dans cette ordure. Sous la dictée de nos seigneurs et maîtres, la chanson n'est plus de la chanson, mais de l'émétique.

Et le roman! car j'allais oublier que c'est spécialement à lui que je m'adresse. Quelles huées quand on essayait de demander timidement si la société des riches et des heureux n'aurait pas un jour à se repentir de ses complaisances pour les élégants sophismes de George Sand, pour les doucereuses inventions d'Eugène Sue, pour les digressions humanitaires de Victor Hugo, pour les singulières créations de M. de Balzac! Et plus tard, lorsque parurent les brutales histoires de M. Gustave Flaubert, les hardiesses érotiques de M. Ernest Feydeau, les raffinements réalistes de MM. de Goncourt, quel touchant accord, parmi les beaux esprits et les mondains de haut bord, pour fêter ces prologues d'une dissolution sociale, ces héros de l'adultère glorifié, du vice élégant, de la

corruption subtile, du crime gouailleur, de l'alcôve et du boudoir, de l'atelier et de la mansarde, du salon et du bagne, et pour bafouer les oiseaux de mauvais augure qui troublaient de leurs cris lugubres ou de leurs prédictions sinistres ces divertissements sans conséquence, ces curiosités de dilettante athénien, ces plaisirs de l'imagination émancipée par la fantaisie! Eh bien! maintenant, le feuilleton à un sou recueille ce qu'a semé le journal à quatre-vingts francs. L'électeur de Calvinhac et de Buffenoir, de Naquet et de Duportal, le paysan perverti, le cocher de fiacre, le garçon de café, l'ouvrier réfractaire, le marchand de contre-marques, le vendeur de bouts de cigares, le pilier de cabaret, le repris de justice, l'hôte des carrières d'Amérique, l'insulteur des sergents de ville, le *voyou* de toutes les provenances, le surnuméraire de toutes les barricades, l'homme des industries véreuses, tarées, louches, faisandées, interlopes, font leurs délices de ce qu'ont étourdiment préparé les beaux messieurs et les grandes dames. Rodin et le Chourineur, Vautrin et de Marsay, Claude Gueux et Gavroche, Rodolphe et Jean Valjean, Bénédict et Consuelo, Fanny et madame Bovary, Rastignac et Marneffe, sont les devanciers et les ancêtres des personnages immondes que le journal démagogique charge de populariser ses poisons et de distiller son fiel. Que dis-je? Ils ont deux lignées; l'être fictif qui enseigne au lecteur plébéien tout ce qu'il faut savoir pour en finir

avec la propriété, la religion, le capital et le gendarme; et l'individu en chair et en os, n'attendant plus qu'une occasion propice pour pratiquer ces maximes, réaliser cet idéal et s'inspirer de ces modèles.

Hélas! que dirait Sainte-Beuve, le plus spirituel de ces imprévoyants, de ces inconséquents et de ces coupables? Que dirait-il, lui, qui, en 1848, a l'aube de la République de Lamartine, de François Arago et d'Armand Marrast, annonçait déjà l'avénement de la *grossièreté* et redoutait de voir cette Révolution girondine emporter, — c'est son expression, — ce qui nous restait encore de *la Princesse de Clèves?* Lorsqu'il oubliait de faire maigre le vendredi saint, lorsqu'il célébrait les perfections de madame Bovary et de Fanny, quand, de concert avec son ami Mérimée, il murmurait à demi-voix ou écrivait en pattes de mouches : « Le plus ennuyeux c'est le catholicisme! Qu'ils sont ennuyeux avec leur pouvoir temporel! Ils nous assomment, ces détracteurs de Voltaire avec leur éternelle *Pucelle!* » — prévoyait-il, le digne homme, qu'il aurait un héritier, que cet héritier s'appellerait Durand, que ce Durand serait député, et que ce député le continuerait en s'écriant : « Le prêtre enrégimente les femmes, depuis les maritornes jusqu'aux grandes dames, sans que toujours son excessive charité lui permette de distinguer et exclure les vieilles *paillardes* en retraite, et, à meilleure raison encore, les jeunes *paillardines* pseudo-repentantes... Il oublierait plutôt vingt fois de réciter

son bréviaire que de *baver* sur les républicains... » Les amateurs d'équations auraient beau jeu. Ce brave législateur Durand — que nul ne sera tenté de surnommer Durant la messe, — est à l'auteur des *Nouveaux Lundis* et des *Lettres à la Princesse*, ce que le roman communard, étalé au rez-de-chaussée des journaux de l'intransigeance, est à ces attrayants récits où des couteaux emmanchés d'or et de platine et artistement ciselés sacrifiaient sans cesse le devoir à la passion, la discipline à la révolte, la règle au caprice, l'autorité à l'anarchie, l'intérêt social à l'orgueil individuel, le sens commun au paradoxe, la vérité au mensonge, la vertu au vice.

Il s'agit bien, vraiment, de *la Princesse de Clèves!* Madame de Lafayette serait tout aussi étonnée de ses successeurs que M. de Lafayette devrait être consterné de son ouvrage. Nous sommes si loin de ces délicatesses et de ces élégances, que nous n'en demanderions pas tant. Volontiers nous consentirions à nous rabattre sur les piquantes esquisses de Charles de Bernard, les poétiques rêveries de Charles Nodier ou les honnêtes imaginations de madame Reybaud. Il n'est plus question de savoir si madame de Mortsauf convertira au platonisme Félix de Vandenesse, si Montriveau finira par vaincre les scrupules de la duchesse de Langeais, si la belle Mercédès obtiendra le pardon de Monte-Cristo, si la duchesse de Lucenay payera les dettes du beau Saint-Rémy, si Milady sera châtiée par Athos et d'Artagnan, si André se décidera à

épouser Geneviève, si Frédéric sera fidèle à Bernerette, si Stenio devinera les énigmes de Lélia, si le marquis de Villemer fera le bonheur de Caroline, si Bernard Stamply fléchira l'orgueil du marquis de la Seiglière. Chevaleresque ou passionné, platonique ou sensuel, virginal ou libertin, naïf ou madré, heureux ou malheureux, audacieux ou timide, clandestin ou de grand jour, légitime ou coupable, chrétien ou païen, citadin ou rustique, douanier ou contrebandier, braconnier ou garde-chasse, l'amour était, à votre choix, le dieu, le roi ou le président du roman d'autrefois et du roman d'hier. Il l'animait de son souffle, il l'échauffait de ses ardeurs, il le grisait de ses ivresses, il l'égayait de ses joies, il l'attristait de ses douleurs, il l'illuminait de ses clartés, il le peuplait de ses chimères, il l'ensorcelait de sa magie. A présent, la Muse du roman démocratique et révolutionnaire, ce sera la haine, la haine implacable, enfiévrée, satanique, contre tout ce qui représente un droit, une loi, un frein, un culte, un lien; la haine de la foule contre l'élite, du miasme contre l'air pur, du bas-fond contre le sommet, de la boue contre le balai, de la quantité contre la qualité. Comme ses inspirateurs et ses patrons, il affectera un amour hypocrite pour l'humanité en général; en détail, il détestera et dénoncera aux insultes et aux furies populaires tous les gardiens, sacrés ou profanes, de la société en péril, en deuil ou en ruines. Au villageois il dénoncera son curé, à l'ouvrier son

bourgeois, au domestique son maître, à l'enfant son instituteur, au fermier son propriétaire, à l'employé son supérieur, au mendiant son bienfaiteur, au soldat son chef; à toutes les variétés de l'obéissance nécessaire il prêchera toutes les formes de la rébellion brutale. A l'un, il dira que les prêtres lui parlent de Dieu pour le retenir en tutelle ou en servage; à l'autre, que les capitalistes s'engraissent de ses sueurs, de son travail et de sa misère; à celui-ci, que, quand il a payé ses fermages pendant un certain nombre d'années, la terre lui appartient; à celui-là, que ses généraux, d'accord avec le gouvernement et peut-être avec l'ennemi, s'amusent à le faire tuer *pour le plaisir*, pour récolter après la bataille des pensions et des cordons. Ainsi de suite. Pour ajouter à l'attrait de ce cours familier de littérature, on l'entremêle de *Causes célèbres*, et l'on a soin de choisir celles où des hommes du peuple, victimes d'une intrigue nobiliaire ou sacerdotale, sont accusés d'un crime commis par un duc ou un marquis.

Ce que peut devenir, à la longue, une nation invitée chaque matin, par l'affiche, le kiosque et le crieur, à ce déjeuner démocratique et romanesque, quelle résistance elle peut opposer à ce travail incessant de décomposition sociale, ce qui peut lui rester de vigueur, de patriotisme, de dévouement, de foi, de courage aux heures de crise et de péril, ce n'est pas à moi de vous le dire, si vous ne le devinez pas. — Il n'y a pas de Dieu; donc,

je suis une dupe si je me résigne à pâtir ici-bas, à accepter l'inégalité des conditions et des fortunes. Le prêtre est mon véritable ennemi; donc, je vais l'insulter, et, au besoin, en faire un otage. J'ai plus de droits sur la terre que je cultive que ceux qui la possèdent par l'acquisition ou par héritage; donc, je vais les expulser, et, s'ils insistent, les supprimer. La guerre a été inventée par les grands pour se débarrasser des petits et les immoler au profit de leur ambition et de leur orgueil; donc, je vais refuser de marcher, d'obéir, de me battre, et, s'ils veulent guerroyer encore, tant pis pour eux! suivant que je serai de bonne ou de mauvaise humeur, je me hâterai de les coffrer, ou je les laisserai se débrouiller seuls sous le sabre des uhlans ou des cosaques; en quoi je me montrerai le lecteur assidu, le fidèle prosélyte, le disciple reconnaissant de mes chers romanciers, de mes infaillibles précepteurs, de MM. Erckmann-Chatrian, de madame Gagneur, de leurs dignes émules, et des journaux radicaux dont le titre m'enchante, dont l'affiche me sollicite, dont le feuilleton me moralise, qui ne me coûtent qu'un petit sou, et qui, trois cent soixante-cinq jours par an, me redisent, sur le même air, le même refrain.

Car, il faut être juste, et savoir proclamer, chez ses adversaires, les qualités dont on manque. Quel ensemble! quel accord! Une vraie symphonie *en rouge majeur!* Comme ils s'entendent! Comme ils se soutiennent! C'est à faire croire que nous sommes perpétuellement en foire.

Quels exemples ils nous offrent! quelles leçons ils nous donnent! Un détail entre mille. Des journalistes conservateurs ou monarchistes signalent, preuves en main, l'*Histoire du Plébiscite* comme une œuvre essentiellement prussienne, comme un crime de lèse-patriotisme, comme une insulte à l'armée française et à la France... Aussitôt, l'ordre arrive à tous les petits journaux communards d'avoir à suspendre leurs romans en cours de publication, et d'annoncer avec fanfares le chef-d'œuvre des romans NATIONAUX, des romans PATRIOTIQUES, l'*Histoire du Plébiscite!* A l'heure où j'écris, Lyon et Marseille, Toulouse et Bordeaux, Avignon et Saint-Étienne, Nîmes et Montpellier, Valence et Montauban, avec embranchement sur les villages, — se délectent de cette noble prose dont nous vous parlions l'autre jour et qui désarme la France — hélas, sans la faire rire!

Oui, c'est un exemple qu'ils nous offrent, c'est une leçon qu'ils nous donnent, et nous n'en profitons pas. Un homme d'esprit a dit que ce que nous réussissons le mieux, c'est l'enterrement; il aurait pu ajouter : l'isolement. Nous avons le génie du fractionnement, du morcellement, de l'*à parte*, de l'éparpillement et du triage. Vaincus, harcelés, menacés de toutes parts, nous ne savons pas même nous soutenir et nous entr'aider. Si l'un d'entre nous se met sur les bras une querelle, les plus proches voisins ferment immédiatement leur fenêtre, de peur d'être cités comme témoins. Si un autre entreprend

une œuvre honorable, courageuse, patiente, sans autre ambition que de rappeler quelques vérités utiles et de sauver quelques débris du naufrage, il éprouve cette poignante sensation du délaissement à laquelle on préférerait, en certains moments, l'épigramme, la huée ou l'invective. Il devine que sa parole n'a pas d'écho, qu'elle expire mélancoliquement dans le silence et le vide. Il sent vaciller dans sa vieille main le *telum imbelle sine ictu;* il est forcé de se dire que la plupart de ses amis, prêts à lui donner un million, — qu'il ne leur demandera jamais, — oublient, chaque semaine, de dépenser quinze centimes pour avoir l'air de le lire. Si ce vieil entêté essaie de pratiquer, ses maximes; si, de temps à autre, il risque quelques honnêtes histoires dédiées aux honnêtes gens, c'est bien pis! Naturellement, on le traite d'ennuyeux; on se moque de ses *Contes moraux*, qui ne sont pourtant pas ceux de Marmontel; — et personne ne réclame!...

Est-ce à dire que nous devions, suivant une expression vulgaire, *jeter le manche après la cognée?* Non. Notre devoir est de lutter jusqu'au bout, alors même que la lutte est inégale et la défaite certaine. Cette marée montante, ce débordement démocratique de la littérature et du roman nous effraie et nous consterne, mais aussi nous justifie. L'événement réalise ou dépasse chacune des prévisions douloureuses, des appréhensions instinctives, que, en des temps plus heureux, on qualifiait de radota-

ges. L'abstention n'est pas meilleure en matière littéraire qu'en matière électorale, et la triste certitude d'avoir eu trop raison ne saurait être un prétexte pour cesser de raisonner. Cherchons donc, au milieu de ce chaos, si nous ne découvrirons pas quelques ouvrages dont il soit possible de parler en bonne compagnie.

VII

UN DÉCLASSÉ DE PREMIÈRE CLASSE[1]

---

5 novembre 1876

Le 9 mars 1852, l'excellent marquis de Belleval, fondateur de la *Revue contemporaine*, avait réuni chez lui quelques écrivains pour causer de cette *Revue*, qui lui coûta, si j'ai bonne mémoire, 80, 000 francs et une névrose, mais lui valut, pendant deux ou trois saisons, le titre précieux de bienfaiteur de la littérature.

Il y avait, entre autre convives, Paul Féval, Auguste Lireux, — et Philarète Chasles.

Je n'ai pas à vous parler de Paul Féval; travailleur prodigieux, inventeur inépuisable, type de loyauté et

1. *Mémoires* de Philarète Chasles.

d'énergie bretonnes, honoré de tous les partis, digne de réhabiliter le roman-feuilleton si ce grand coupable ne s'était arrangé pour rendre toute réhabilitation impossible.

Auguste Lireux est presque oublié. Il avait pourtant écrit, de concert avec Cham, un chef-d'œuvre de fantaisie, de gaîté, de malice inoffensive : l'*Assemblée nationale comique*. C'était un bon gros garçon réjoui, aux habits trop larges, au rire franc et sonore, au regard vif, aux lèvres épaisses et sensuelles. Il semblait destiné à faire, suivant l'expression vulgaire, l'épitaphe du genre humain, et pourtant il est mort jeune, non sans avoir eu le temps de sacrifier les belles-lettres à la Bourse, qui est rarement belle. Véron, dont il se moquait tous les matins dans le *Charivari*, eut l'ingénieuse idée de le paralyser en le recrutant. Il lui confia le feuilleton dramatique du *Constitutionnel*. Lireux n'y réussit que médiocrement; mais, ayant été compromis, je ne sais pourquoi, à la suite du 2 décembre, et forcé de s'éclipser, il eut l'insigne honneur d'être suppléé, pendant un mois, par Ponsard, Émile Augier, Jules Sandeau et Auguste Maquet; jamais étoffe plus légère n'eut de plus magnifiques doublures. Encore plus gai que spirituel, il me dit au dessert, à propos des Proverbes d'Alfred de Musset, qu'il ne pouvait pas souffrir, un mot qui pourrait bien être vrai : « Poésie et confiserie mêlées. »

Philarète Chasles attira plus particulièrement mon attention. Il fut éblouissant d'esprit; mais cet esprit, malgré un savoir aussi étendu que varié, manquait de solidité ou plutôt de consistance. On eût dit un homme obligé de faire des tours de force sur un terrain mouvant qu'il craint, à chaque instant, de sentir se dérober sous ses pieds. Il paraissait à la fois plus jeune et plus vieux que son âge; plus jeune, parce que ses cheveux, ses favoris et sa barbe ressemblaient à un chapitre des *Français peints par eux-mêmes*; plus vieux, parce qu'il suffisait de le regarder de près pour deviner les ravages d'une vie agitée, d'une intelligence mal équilibrée, d'une foule d'ambitions déçues, de rêves avortés, de secrets désordres, d'études multipliées et incohérentes, contrariées par des passions impérieuses, des distractions hasardeuses et des embarras d'argent. Au surplus, voici la note que j'écrivis le soir même; je la retrouve au bout d'un quart de siècle et je vous la livre dans le simple appareil d'un *memento* qui va s'abandonner au sommeil.

« — 9 mars 1852. Dîné avec Philarète Chasles. Figure très-intéressante, très-curieuse, très-brillante, mais équivoque. Un Foudras bourgeois et de souche révolutionnaire, nourri d'excellente littérature. Trop mécontent des autres pour qu'on le croie content de lui. Le plaisir qu'on éprouve à l'entendre est constamment gâté par une indéfinissable sensation de malaise, qu'il a l'air

de partager. Une admirable voix qui ne chante pas juste, ou mieux encore un Stradivarius dont on aurait cassé une corde, une belle montre de Bréguet dont on aurait brisé le ressort. Inquiétant et inquiet, contemporain d'hommes *arrivés* auxquels il est, sur plusieurs points, supérieur, il s'est fait un grief de cette supériorité même qui établit un contraste de plus entre leur situation et la sienne. Sa verve fébrile a des bouffées d'alcool, des vivacités de névralgique, des méchancetés de buveur d'eau. C'est un riche malaisé et malavisé, qui, après avoir éparpillé ses revenus, s'étonne de ne plus rien retrouver dans ses tiroirs et se console de sa gêne en persiflant les gens économes. Il y a, en lui, de l'Alceste sans vertu, du La Rochefoucauld sans Longueville, du Saint-Evremond déclassé, du Figaro retardataire et du Beaumarchais sans emploi. Il affecte de parler de la décadence des lettres, de la moralité des lettres, de la dignité des lettres, de la conscience des écrivains, comme les poltrons qui fredonnent pour prouver qu'ils n'ont pas peur, comme les individus suspects qui, dans une foule, se hâtent de crier *au feu!* ou *au voleur!* pour détourner l'attention des gendarmes. En l'écoutant, je me faisais à moi-même l'effet d'un buveur naïf qu'un maître de maison facétieux forcerait d'alterner entre un vin exquis et un vin tourné. Nos illustres pourront avoir en lui un observateur dangereux, jamais un concurrent redoutable. Il est du bois de santal dont on fait les aca-

démiciens, et du bois de campêche dont on fait les bohêmes. A cinquante-trois ans, il cherche encore sa route, et il ne prend que des chemins de traverse. Il sera un des fruits-secs de notre siècle; mais entendons-nous! il y a des fruits-secs qui n'auraient jamais été que des jujubes ou des nèfles. Philarète Chasles sera un FRUIT-SEC ANANAS...

J'ai reproduit ces mauvais coups de crayon, parce qu'ils s'accordent assez bien avec l'impression que me laisse, après une rapide lecture, le premier volume des *Mémoires* de Philarète Chasles.

Cette impression est profondément triste; elle est encore plus instructive. Voici un homme merveilleusement doué, aristocrate d'esprit, de goût, d'habitudes et de langage. Il possède à un haut degré les facultés qui conviennent le mieux à notre époque troublée, curieuse et blasée: le don des langues, la promptitude des aperçus, le talent d'assimilation, l'observation vive et pénétrante, le savoir sans pédantisme, l'art de saupoudrer d'ides neuves un sujet rebattu, d'initier le public aux conquêtes intellectuelles et littéraires de l'élite; le mouvement, la verve, la couleur, le style, le contraire du *renfermé*, le contraire de la constipation janséniste de M. de Sacy; tout ce qui assure, de nos jours, la supériorité de la *Revue* sur le gros livre. Il est brillant, attrayant, entraînant, étincelant; — et, avec tout cela, que rencontrons-nous dans ces *Mémoires?* Les représailles, quelque-

fois éloquentes, souvent coupables, d'une vie manquée, d'une âme ulcérée, d'une intelligence aigrie, attribuant à l'injustice des hommes, à l'abaissement des consciences, à l'affaissement des caractères, ce qu'elle devrait expliquer par ses propres fautes; refusant de comprendre que, si le hasard a une large part dans les affaires et les destinées humaines, il existe pourtant de grandes lignes que l'on ne peut rompre sans s'égarer, de grands devoirs auxquels on ne peut faillir sans se déclasser. C'est que le fond moral a fait défaut sous ces éclatantes surfaces. Il était d'autant plus nécessaire que Philarète Chasles, fils de régicide, élevé suivant les dogmes du paganisme républicain, disciple passionné de cet absurde Jean-Jacques, aurait eu à revenir de plus loin, à remonter de plus bas, à déchirer d'un effort plus énergique le voile sanglant qui lui cachait la vérité et la lumière. Il ne l'a pas fait; il n'y a pas songé. Il lui a semblé plus commode d'accepter son éducation et sa naissance, combinées avec son scepticisme politique, comme un brevet d'originalité, de s'abandonner aux courants de la vie parisienne, d'envelopper dans un spirituel éclectisme le travail et le plaisir, les gouvernements et les opinions, les hommes et les œuvres, la dépense et la dette. Vivant au jour le jour, habitué du Café de Paris et du foyer de l'Opéra, dînant et soupant côte à côte avec les victimes de son humeur satirique, frappant ou égratignant à droite et à gauche, il a été, en littérature et dans le monde, ce qu'étaient,

dans les guerres du moyen âge, les chefs de compagnies franches.

Origine révolutionnaire, éducation païenne, refus de réagir contre ces antécédents funestes, absence de fonds moral, chagrin de manquer tour à tour le succès de vogue et le succès d'estime, aversion pour la ligne droite, perpétuel conflit d'une nature avariée avec les dehors et les prétentions d'un redresseur de torts politiques et littéraires, indépendances de l'esprit gâtées par les servitudes du désordre, émotion sincère, mais fugitive, sans cesse démentie par les entraînements de l'imagination ou les tyrannies de l'inconduite, naufragé se soulevant de sa planche pour montrer le poing aux matelots rentrés au port, il y a eu de tout cela dans la problématique carrière de Philarète Chasles; il y a de tout cela dans ses *Mémoires*.

En les lisant, j'étais poursuivi par le souvenir de ce distique à rimes millionnaires, commis en son honneur par un poëte du *Parnasse* ou du *Parnassiculet* contemporain :

« Vous y verrez aussi ce charmant Philarète
Qu'au seuil de l'Institut toujours un fil arrête!...»

Hélas! ce fil, qui n'est ni d'or ni de soie, qui sert rarement à coudre les habits brodés, que le suffrage universel a soin de laisser à l'écart quand il s'agit de faire jouer les marionnettes électorales, parlementaires et ra-

dicales, il a un nom, et, *quoi qu'on die*, un certain rôle dans le monde. C'est lui qui a constamment arrêté M. Émile de Girardin au seuil des ministères ; c'est lui qui justifie, dans un temps comme le nôtre, l'orgueilleuse ambition de n'être rien; c'est lui que nous sommes heureux de retrouver au revers de notre redingote râpée, quand le huit-ressorts de M. X... ou de madame Z... éclabousse notre parapluie; c'est lui qui fait préférer par les honnêtes gens, les honnêtes femmes et les honnêtes filles, le drap au velours, la mousseline aux dentelles et le silence au bruit. C'est lui qui, depuis six ans et surtout depuis huit mois, nous console d'avoir pour vainqueurs et pour maîtres des hommes à qui il est plus facile d'usurper une dictature, d'escamoter un portefeuille ou de perdre une province que d'obtenir notre coup de chapeau. Son nom est si long, qu'un aimable académicien en a fait cinq actes d'une comédie. Il s'appelle LA CONSIDÉRATION.

A présent, comme on ne peut pas toujours dogmatiser, moraliser et ratiociner, je serais bien sot, sous prétexte que Philarète Chasles a manqué sa vie, de prétendre qu'il ait manqué, dans ce premier volume, ceux qu'il a visés, et de manquer moi-même cette rare occasion d'écrire, sans bourse délier, un feuilleton très-piquant et très-amusant. En pareil cas, avec un tel homme et un tel livre, les critiques les plus judicieuses ne valent pas les citations.

V

Mon spirituel confrère Dancourt a fort heureusement découpé dans les *bonnes feuilles* les portraits de M. Véron, d'Eugène Scribe et de mademoiselle Rachel. Ces portraits à l'eau-forte, à l'emporte-pièce, au picrate, sont merveilleusement réussis; et cependant, que de réserves à faire! Passe encore pour Véron, quoique Philarète Chasles ait trop oublié qu'il avait été son obligé lors de la fondation de la *Revue de Paris;* mais Scribe! mais Melpomène! Qui reconnaîtrait dans « ce Faublas calculateur, » dans « ce bon type de commis, de chef de bureau ou de marchand de second ordre, » dans « ce galant homme que l'on préférerait douanier, prestidigitateur ou pharmacien, » — le prodigieux inventeur de qui Charles Magnin (un vrai critique, celui-là!) me disait un soir: « Il ne m'est pas prouvé que les vaudevilles de son bon temps ne soient pas supérieurs au *Caprice* et à *Fantasio,* » — le magicien qui a tenu au bout de sa baguette trois générations amusées et charmées, le *librettiste* sans rival, que regretteront toujours les compositeurs et les artistes des théâtres lyriques?

Et Rachel! Philarète Chasles ne l'avait donc jamais vue dans *Monime*, dans *Pauline*, dans *Esther*, dans *Bérénice?* Quand il nous dit: « Le *fade* de Racine était corrigé; le régulier devenait naturel; l'hémistiche *hurlait;* la rime plate bondissait; l'alexandrin sur ses douze pieds se tordait; elle rejetait (la sublime sauvage!) Racine dans le moule de Shakspeare, etc., etc., etc.; » autant de mots,

autant de contre-vérités, que l'on dirait échappées à un accès de fièvre chaude. Ce qui fit l'immense succès, le succès légitime de Rachel, c'est que, arrivée au moment où le romantisme avortait, où le public et les lettrés étaient dégoûtés du faux, de l'emphase, de l'exagération, de la falsification des sentiments, des passions et des caractères, traits distinctifs et décisifs du théâtre de M. Hugo et de son école, elle rétablissait l'alliance de l'idéal et du vrai; elle réintégrait le génie, l'art, le théâtre français dans leur glorieux domaine, dans leurs qualités véritables; la sobriété, la correction, la proportion, la mesure, le goût, l'harmonie, le sens exquis des nuances, la justesse et la délicatesse des tons. Elle leur restituait leurs lettres de noblesse, égarées sur la table de Lucrèce Borgia, dans le trousseau de clefs d'Angelo, dans la chambre d'auberge d'Antony, sous le fichu de Marion Delorme, dans l'oratoire de Marie Tudor ou dans la tour de Marguerite de Bourgogne. Elle prouvait que, s'il y a des ouvrages que dix ans suffisent à vieillir, il en est d'autres que deux siècles rajeunissent. Jamais actrice ne fut moins Shakspearienne que Rachel. Maintenant, que l'instrument fût souillé, qu'il eût traîné dans les carrefours et les lieux suspects, que nous importe à nous, public, si la musique était divine? La vie privée ne nous appartient pas; celle-là, d'ailleurs, commence à s'effacer dans le lointain; et puis, la grande artiste, morte à trente-sept ans, ne l'a-t-elle pas assez expiée?

Par bonheur, l'impitoyable portraitiste se radoucit quelquefois, et, par cela même qu'il flatte peu ses modèles, il n'en attrape que mieux la ressemblance. Vous vous souvenez du beau portrait de Benjamin Constant, par M. Paul Thureau-Dangin. Mais M. Thureau n'était pas né, quand l'auteur d'*Adolphe* est mort. Il ne pouvait le peindre que par tradition, d'après le témoignage de ses *anciens*. Philarète Chasles avait fréquenté, coudoyé, observé Benjamin Constant, et bien souvent, je le crains, il s'était assis à ses côtés en face des croupiers de Frascati. Voici son médaillon ; il est de main de maître :

« — Qu'on imagine un grand corps fluet surmonté d'une petite tête pâle, que couronnait l'auréole de vastes cheveux, jadis blonds, grisonnants maintenant, d'une teinte marron singulière, mêlée de soies pâles, blanches et jaunâtres ; une longue redingote également marron ; dans la démarche une langueur, dans les yeux bleus une douceur, dans la voix une indifférence, dans l'accent une monotonie, dans les paroles un dégoût sans dédain, et dans le cours des idées un affaissement élégiaque, critique, énigmatique, gracieux, comme au bout de tout par la voie de la lassitude. De l'ascète et du gentilhomme ; de l'ascète épuisé par le désir des voluptés et par la mortification de l'impuissance ; du gentilhomme qui proteste contre la noblesse... Il protestait contre le protestantisme même, jouait énormément, suait l'ennui, et s'ennuyait de son ennui. Tout était vide chez lui, excepté l'admira-

ble cerveau; clarté sans foyer, vaste lumière sans chaleur, cette négation vivante était devenue presque religieuse, tant elle était convaincue. Le dix-huitième siècle n'a pas eu d'expression plus critique de ses illusions détruites. Il m'expliquait toute la génération de Byron, d'Obermann, de Shelley, des énervés et des désespérés. Homme supérieur et énigmatique qui a couronné sa vie par une lâche abdication en faveur de Napoléon aux Cent-Jours. La froideur de son âme et le néant de ses sens glacés l'ont maintenu à l'état d'avortement public qui signale le crépuscule de notre époque...? »

A ce dessin d'Hogarth opposez, dans une gamme plus douce, cet ivoire d'Isabey :

« — J'ai connu madame Lenormant et un peu madame Récamier. Assommants étaient leurs salons; à force de coquetterie et de fadeur concertée, ils tombaient dans la platitude. L'afféterie monarchique, religieuse et élégamment pincée qui y régnait et que dominait l'ombre majestueuse de Chateaubriand, idole vivante, reléguée dans un coin, sur un autel, était un peu corrigée par certaines lueurs de naturel, de passion et d'énergie, surtout par le caractère simple de la maitresse. N'ayant point de passions, et n'en étant pas même susceptible par son organisation physique, elle n'aimait qu'à plaire, et elle y arrivait merveilleusement, en écoutant toujours, ne posant jamais, s'oubliant toujours, ne mentant jamais, et ne connaissant ni envie, ni jalousie, ni

ambition, ni haine. C'était une vraie rose blanche, avec un peu d'incarnat doux et une faible nuance d'affectueuse tendresse au fond de la corolle; grande, bien faite, toujours en blanc, l'œil fin et doux, pas de gestes et pas de gros langage; elle exhalait comme un parfum moral de délicate simplicité qui faisait son charme. L'âme était douce, l'esprit fin, le corps admirable et toujours virginal par un défaut ou un don de la nature. Autour d'elle mille intrigues. Toutes les âmes d'alentour hurlaient, se contournaient, brûlaient et s'agitaient comme des damnés. La sienne, calme, compatissait. Toutes les vanités se torturaient et se démenaient dans la rage, le regret ou la haine. Elle mettait la sienne à les consoler, même les plus âpres, comme Chateaubriand; même les plus hargneux, comme Laharpe. Elle était supérieure par cette divine absence des vices généraux et des violences, comme la colombe blanche est la première, parce qu'elle est sans couleur. Madame Récamier était femme, très femme. Étourdie, coquette dans ses parures, légère dans ses goûts, incapable de sérieux, de véhémence et même d'application, elle était vraie dans son étourderie, vraie dans ses futilités, agréable toujours, touchante surtout dans son intérêt pour les autres... La femme physique n'existait point chez cette créature étrange, et la femme intelligente n'en avait que plus de nuances fines; la femme morale qui n'avait ni matériel, ni famille aimée, ni enfant, ni frères, dirigeait sur d'autres points

ses maternités inemployées et ses tendresses disponibles. On peut dire qne le vieux Ballanche fut son fils moral, et Ampère aussi. De Chateaubriand invalide elle fit son père; des deux Montmorency ses frères bien-aimés, et de madame de Staël sa mère adorée. Une société parvenue aux dernières limites de l'artificiel pouvait seule réaliser ce prodige multiple, auquel servait de centre une créature excellente, incapable d'enfanter ni d'aimer d'amour. »

Et madame Delphine Gay de Girardin! « C'est de *Delphine* (l'absurde roman de madame de Staël), que date la prétention des *émancipées* prétention artificielle, fausse et ridicule qui a taché, sinon souillé, quelquefois flétri, toujours rendu ridicules presque toutes les femmes de mon temps. Ce faux, cet artifice, ce mensonge, cette exagération des forces ont marqué toute la vie et tout le talent de Delphine Gay, devenue madame de Girardin; large beauté blonde à la passion brune et ardente; fortes épaules qui ont simulé la délicatesse; esprit fin et facile qui a cherché le spontané; versification aux tresses blondes et aux rimes douces qui a cherché les essors violents. Tout cela d'ailleurs bien imité, apparent, vraisemblable, à l'effet. Il reste à peine un vers de ce poëte en chrysocale, à peine un paragraphe de ce moraliste en filigrane. »

Rien de plus exact et de plus définitif. Voilà pourtant la femme qui a épuisé l'encens de toute une génération

littéraire, que l'on ne pouvait discuter sans passer pour un iconoclaste de Brives-la-Gaillarde, — (gaillarde vous-même!) — devant laquelle se sont pâmés Lamartine, Villemain, Hugo, Théophile Gautier, Méry, Dumas, Chassériau, Alexis de Saint-Priest, et vingt autres; sans compter Paulin Limayrac, le caniche de la maison! Le temps fait un pas; survient un *condottiere* d'outre-tombe, un capitaine Fracasse, un déclassé que ses aventures placent au-dessus ou au-dessous des conventions sociales; — et c'est lui qui écrit le mot juste, le mot de la fin; « — poëte en chrysocale, moraliste en filigrane! »

Que ne puis-je citer encore, citer toujours? Jouy, Chateaubriand, Balzac, Béranger, Bertin, Malitourne, Musset, Mérimée, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, madame de Staël, Cousin, le groupe des *Débats*, du *Constitutionnel*, de la *Revue de Paris*, quelle galerie! Et, en guise de porte entr'ouverte sur une des salles — fort sales — du Musée secret de Naples, le marquis de C... et le marquis de F...s! (cherchez!) L'apparition du marquis de C... chez la comtesse Merlin est certainement la page la plus étonnante de ces étonnants *Mémoires*. Seulement, si Philarète Chasles revenait en ce monde, et s'il nous parlait encore, comme dans presque tous les chapitres de ce volume, de son innocence, de sa vertu, de sa confiance, de sa candeur, de son austérité de puritain aux prises avec les corruptions de son époque, des pages telles que celles-là nous donneraient le droit de lui ré-

pondre: « Vieux farceur! c'est donc la femme de Loth qui vous fournit votre provision de sel? » — Quant au marquis de F...s, commensal, ami, héritier universel du marquis de C... voici quelques traits de sa figure : « Grand chasseur, buveur solide, beau joueur, il con- » tait bien, buvait ferme; mais C'ÉTAIT UN DRÔLE... » NOTRE BANDIT DU VIEUX MONDE alla hardiment, etc., etc. » Je m'arrête; le narrateur, lui aussi, va un peu trop hardiment!

Et dire que, lisant en famille, vers 1843, les chastes récits de ce même marquis de Fou...s, *Suzanne d'Estouville*, *Tristan de Beauregard*, le *Décaméron des honnêtes gens*, publiés par la *Quotidienne* pour servir de correctif aux *Mystères de Paris* et à la *Reine Margot*, nous répétions dans notre ingénuité provinciale : « Quel brave homme ce doit être! »

Résumons-nous, et concluons. Ce qui nous attriste surtout dans ces trop piquants *Mémoires*, ce n'est pas cette série de coups de boutoir, de coups de stylet et de coups d'épingles, dont la plupart, après tout, sont de bonne guerre, et nous donnent le plaisir de constater une centième fois tout ce qu'il y avait de vice, de libertinage, de perversité, de sottise, de mauvaise foi, chez les démolisseurs de la monarchie. C'est la pensée que Philarète Chasles n'a été si acharné contre ses contemporains que parce qu'il a mal vécu. Les désordres de sa vie, qui expliquent ses cruautés, les discréditent. L'homme qui

veut jouer les Saint-Simon doit préluder à son rôle de justicier par un luxe de vertu. C'est pourquoi, dirai-je en finissant, si nous voulons écrire nos *Mémoires*, commençons, avant tout, par être excessivement honnêtes. L'honnêteté, qui nous donnerait le droit d'être méchants, nous donnera l'envie de n'en pas profiter.

VIII

UN PLAGIAT D'OUTRE-TOMBE

TROP DE VERTU !!!

---

12 novembre 1876.

Je viens, cher lecteur, de terminer un poëme épique en prose, sur lequel je voudrais avoir votre avis. En voici la première page :

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant. Les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler ; elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle... »

Ici vous m'arrêtez net, et vous me criez : « Quelle est cette détestable plaisanterie? Vous nous présentez comme vôtre la prose de Fénelon. » Hé! qui prétend le contraire? Reste à savoir, comme répondait en pareil cas M. Deschalumeaux, reste à savoir qui l'a dit le premier. Cette ressemblance, purement fortuite, prouve la vérité du proverbe, que les beaux esprits se rencontrent. Au surplus, rien de mieux porté, pour le moment, que cette confusion littéraire du tien et du mien. Tenez, voulez-vous un exemple palpitant d'actualité? Je vous parlais l'autre jour des *Mémoires* de Philarète Chasles, innocent agneau égaré au milieu des loups de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux-Mondes,* sans compter ceux des bals masqués de l'Opéra; si naïf, si confiant, si candide, si vertueux, que son époque corrompue, refusant de le comprendre, n'a cessé d'abuser de son ingénuité. Son premier volume est, depuis une quinzaine, le livre à la mode, et je lisais avant-hier dans un journal fort répandu, — « que les *Mémoires* de Philarète Chasles doivent être considérés comme des documents indispensables pour l'histoire de la première moitié du dix-neuvième siècle. »

Craignant d'avoir manqué de respect à ce document indispensable, je rouvre le volume, et je rencontre (page 279), un chapitre vraiment charmant, d'une grâce, d'une légèreté, d'une malice, d'une finesse exquises. Philarète Chasles raconte une visite dont l'irascible abbé de

Pradt honora son quatrième étage. Remarquez bien qu'il se met en scène avec l'abbé, que c'est à lui, Chasles, que la chose est arrivée, qu'il parle à la première personne :

« Un jour, dit-il, que le fantôme de Grimm M'AVAIT obsédé plus que de coutume, JE VIS tout à coup paraître chez MOI M. de Pradt en personne, qui avait *daigné* monter MES quatre étages et qui venait ME donner une leçon dans MON réduit plus que modeste. La leçon fut longue, elle fut sévère ; mais cependant elle commença par une exposition pleine de modération et même de douceur. Plusieurs fois, JE voulus placer quelques mots dans les courts intervalles de l'homélie ; mais, d'un léger signe demain, M. de Pradt ME forçait au silence ; et ce signe était encore si paternel que JE crus recevoir la bénédiction... »

Attendez !... il me semble... que j'ai vu quelque part quelque chose d'analogue ; oui, c'est bien cela... je cours à ma vieille collection du *Journal des Débats* — (un vrai trésor pour qui veut mesurer tout le chemin que peuvent faire, de droite à gauche, un journal et une famille), — et voici ce que je lis, à la date du 3 août 1817 :

« Un jour que le fantôme de Grimm m'avait obsédé plus que de coutume, je vis tout à coup paraître chez moi M. de Pradt en personne, qui avait *daigné* monter mes quatre étages, et qui venait me donner une leçon dans mon réduit plus que modeste. La leçon fut longue, elle

fut sévère ; mais cependant elle commença par une exposition pleine de modération et même de douceur. Plusieurs fois, je voulus placer quelques mots dans les courts intervalles de l'homélie ; mais, d'un léger signe de main, M. de Pradt me forçait au silence ; et ce signe était encore si paternel, que je crus recevoir la bénédiction... etc. »

Ainsi de suite ; quatre pages où Philarète Chasles ne s'était pas donné la peine de changer une syllabe, un point ou une virgule. L'article du *Journal des Débats* est d'Hoffman (ne pas confondre), et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cet article du 3 août 1817 n'est nullement nn inconnu dans la république des lettres : il y jouit même d'une certaine célébrité ; il a été publié d'abord dans le recueil des articles d'Hoffman (6 vol. in. 8.° — 1828 — 29). Sainte-Beuve, dans une de ses plus charmantes *Causeries du lundi* (*M. de Féletz et la critique littéraire sous l'Empire*), — 25 février 1850, — rappelle cette amusante scène et nous dit : « Dans un de
» ces piquants articles sur M. de Pradt, il traduisit un
» jour le badin archevêque en personne, et la visite qu'il
» avait reçue de lui à son quatrième étage, et les injures,
» les injonctions, les gesticulations et les anathèmes du très-
» peu édifiant prélat; c'est une excellente petite pièce.... »
Suit une citation de sept ou huit lignes ; après quoi Sainte-Beuve écrit : « Ce qui ajoutait au plaisant du récit,
» c'était de savoir qu'Hoffman était un peu bègue, tan-

» dis que l'abbé de Pradt était la volubilité même. » — Enfin, M. Edmond Biré, l'ami sûr, le guide infaillible qui m'a mis sur la piste de cet incroyable plagiat, a, dans son excellent livre sur *Victor Hugo et la Restauration*, très-heureusement profité d'une des cent mille bévues du poëte des *Misérables*, pour retracer tout cet épisode de la façon la plus piquante et la plus exacte; il a reproduit deux pages de l'article primitif d'Hoffman (1869).

Qu'en dites-vous ? Que dites-vous de cette hermine, de cette sensitive, de cette rosière, de cette vestale, de ce dragon de vertu, de ce puritain de la Mazarine, qui traite Eugène Scribe de Faublas calculateur, qui enveloppe dans un égal anathème M. Véron, M. Buloz, J. Janin, Saint-Marc Girardin, Malitourne, tout le personnel de la littérature et du journalisme de son temps ; qui, dans cette phase de trente années, n'a pas trouvé un seul de nos *illustres* assez pur, assez honnête, assez immaculé pour lui, et qui s'approprie sans vergogne, non pas une page descriptive, non pas un paragraphe où ses souvenirs auraient pu lui apparaître comme des idées, mais un récit personnel où il figure lui-même à titre d'interlocuteur et d'acteur ? Ce cynisme de flibustier littéraire suffirait à fixer la valeur historique de ces *Mémoires*, de ces *documents indispensables* ; mais que dis-je ? Peut-on intituler *Mémoires* le plus décousu, le plus incohérent, le plus débraillé des recueils d'articles éparpillés dans les *Revues* et les journaux ; le tout au hasard, à la diable, comme si

Philarète Chasles était revenu en ce monde pour mystifier encore une fois ses éditeurs et son public ? Voyez, par exemple, un des chapitres à *sensation*, l'arrestation à la Conciergerie (p. 77 et suiv.). Nous l'avons lu, en 1831, dans le premier volume du *Livre des Cent-un,* publié, comme on sait, par un groupe d'hommes de lettres lors de la faillite du célèbre éditeur Ladvocat. Mais voici ce que nous ne savions pas ; c'est que la bataille de Waterloo et la seconde rentrée des Bourbons datent du mois de mars 1815. A peine âgé de quatorze ans (il en avait seize), Chasles, impliqué dans un complot bonapartiste et victime de l'ombrageux despotisme de Tibère II, plus généralement connu sous le nom de Louis XVIII, est incarcéré à la Conciergerie en mai 1815, c'est-à-dire au moment où Louis XVIII était à Gand, où les bonapartistes chantaient d'avance victoire et auraient emprisonné dix royalistes plutôt qu'un jeune *libéral,* fils d'un conventionnel régicide !! Est-il plus facile de reconnaître les caractères des vrais *Mémoires*, personnels, inédits, autobiographiques, dans les cinquante pages qui suivent, *l'Angleterre, la Société anglaise, Ugo Foscolo, Coleridge,* etc., etc. ? Non, car ces pages sont prises dans un vieux livre de l'auteur : *Études sur les hommes et les mœurs au dix-neuvième siècle.*

Même remarque pour les chapitres suivants ; c'est ce qui nous explique comment nous passons brusquement d'Écouen à une tartine sur le style académique,

d'une page sur les femmes à un portrait de Louis-Philippe, du roi des Français à M. de Boufflers, du ***Résumé littéraire*** à un traité de morale, sans que le plus léger lien unisse entre eux ces divers sujets, ou plutôt avec de tels *hiatus*, que la première ou la dernière phrase de ces chapitres se rapporte évidemment à un autre ordre d'idées, à une autre série de raisonnements ou de récits. C'est que nous avons là, sous le pseudonyme de *Mémoires*, des fragments, des bribes d'articles jadis publiés dans le *Journal des Débats*, et qui, à leur véritable date, ne se doutaient certainement pas de leur future élévation au rang de souvenirs intimes et posthumes. Ainsi les *Quelques Portraits de femmes* nous représentent tout simplement une queue d'articles sur le livre de madame Léon Arbaud (madame Lenormant). Le traité de morale n'est qu'une antique série d'études, insérées dans ces mêmes *Débats*, sur l'intérêt et le bien-être, sur l'organisme social et le mécanisme social. Quant aux erreurs de détail, elles sont innombrables [1]. — Citons au hasard, prenons dans le tas. Philarète Chasles (page 25), confond Joseph Michaud, l'historien des *Croisades*, le directeur de la *Quotidienne*, avec son frère Louis Michaud, imprimeur; il écrit (page 26) : — Son *Printemps d'un Proscrit* est du COOPER écrit dans le boudoir. Fénimore Cooper, le grand romancier américain, aurait été bien étonné d'apprendre que

1. Pour tous ces détails, j'ai suivi les indications d'Edmond Biré ; je ne pouvais mieux faire.

le *Pilote* et le *Dernier des Mohicans* avaient quelque chose de commun avec un poëme didactique, de l'école de l'abbé Delille. C'est probablement à William Cowper, poëte anglais, que songeait l'auteur des *Mémoires*. M. Mazères, auteur dramatique qui eut son moment de vogue et qui fut préfet après 1830, est appelé tantôt *Nazères*, tantôt *Mazères*. Victor Hugo devient le Ronsard ou le Dryden du DIX-HUITIÈME SIÈCLE (page 236). Martainville se nomme MARTAINNLU; Mallarmé, élu président de la Convention le 30 mai 1793, est métamorphosé en MALLAVINE (page 44). Les noms de Duviquet, d'Hoffman, sont estropiés, etc., j'en passe, et des pires. Autant de chapitres, autant d'attrapes [1].

Vous me demanderez peut-être pourquoi je m'acharne à ces détails, bien insignifiants si on les compare au gigantesque plagiat dont l'abbé de Pradt a fait les frais. C'est d'abord parce que, ramenant Philarète Chasles en tête de la série des *Conteurs*, je n'étais pas fâché de prouver que ses prétendus *Mémoires* sont des contes; c'est ensuite parce qu'il s'agissait de déterminer l'autorité morale d'un homme qui a eu soin, dans son propre ouvrage, d'invalider à la fois la sincérité de ses souvenirs, l'équité de ses jugements et ses étalages de vertus. Qu'un romancier, un poëte, un artiste soit surpris par la critique vétilleuse en flagrant délit d'inconséquence, d'étourderies, de bévues ou même de torts plus graves; si

1. Page 257, Latour-Mézeray pour Lautour-Mézreay, etc.

ces torts sont rachetés par le talent, si l'on se souvient qu'il vit dans le domaine de la fiction et que la fiction n'est qu'une aimable variante du mensonge, il a droit à l'amnistie, à la clémence, à la cessation de poursuites ou au bénéfice des circonstances atténuantes. Il est permis de se montrer plus sévère à l'égard de l'homme qui se fait le héros de sa propre histoire, qui vous donne cette histoire comme vraie, et qui, chemin faisant, juge ses contemporains célèbres avec un singulier mélange de pessimisme, d'âcreté, de rancune, de dédain, de cynisme, de méchanceté, de persiflage et d'amertume. Si ses *Mémoires* sont publiés après sa mort, s'ils affectent les allures définitives d'un testament, s'ils rendent impossibles les représailles, les répliques, les protestations directes, les plus légitimes moyens de défense ou de riposte; si leur auteur, pour mieux accentuer le contraste, oublie qu'il a été constamment signalé, de son vivant, comme un homme de relations peu sûres et de mœurs douteuses; s'il se pose en martyr de sa candeur au milieu des perversités sociales, littéraires ou mondaines, et prend un plaisir d'outre-tombe à *éreinter* ministres et philosophes, journalistes et poëtes, monarques et marquis, hommes de lettres et hommes d'État, directeurs et dirigés; si enfin, à l'appui de sa thèse, il dénonce, comme une époque de perdition, d'abomination, de dégradation morale, un temps qui nous paraît à nous, par comparaison avec les hideuses réalités du présent, un

épilogue de l'âge d'or, alors le tort devient plus impardonnable, l'initiative plus coupable, la responsabilité plus lourde, le mensonge plus odieux, l'hypocrisie plus irritante. La critique manquerait à son devoir, si elle négligeait de montrer sous ce masque le visage, sur ce visage la grimace, dans cette grimace le démenti de ces jugements, de ces hâbleries et de ces malices.

Hâbleries, ai-je dit ? Je me trompe peut-être. Je cueille, à la page 257, un phénomène d'humilité, capable de racheter bien des peccadilles. Philarète Chasles nous apprend... qu'il est le véritable auteur des poëmes d'opéra de son anacréontique patron, M. de Jouy, autre professeur de vertu. C'est donc à lui que nous devons ces beaux vers, orgueil de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle:

« Contre l'avalanche homicide
» Ma force te servit d'égide!... »

Et ceux-ci:

« La fête des pasteurs, par un triple lien,
» Va consacrer, dans ces jours d'allégresse,
» Trois serments de l'hymen... et ce n'est pas le tien ! »

Lingots d'or massif, dont le poids faillit faire sombrer l'admirable partition de Rossini, et dont le légitime propriétaire avait bien le droit, convenez-en, de qualifier de bon type de commis, de chef de bureau ou de marchand de second ordre, de douanier, de prestidigitateur ou de

pharmacien en rupture de clysopompe, l'incomparable *librettiste* de *Robert-le-Diable* et de la *Juive*, du *Domino noir* et de *Giralda !* En vérité, après un pareil aveu, on est désarmé.

Quelques lignes encore, avant de replier définitivement ce Châle, que je croyais de cachemire, et qui n'est qu'un Ternaux de 1829 :

— « Je revins, nous dit l'auteur des *Mémoires*, — il avait alors dix-huit ans, — je revins, emmenant avec moi et protégeant sur la route, à travers les petites chances de la traversée et des diligences d'alors, une jeune fille anglaise de dix-sept ans, belle comme le jour, *coquette, fort légère*, et dont les yeux d'un bleu *tendre* sous deux lignes d'ébène de sourcils noirs auraient mené je ne sais où tout autre qu'un jeune ascète aux sens domptés, et plongé dans ses rêves austères aussi profondément et aussi religieusement que Pétrarque devant Laure ou Dante devant Béatrice. Je remis donc aux mains d'une tante qui habitait Amiens cette virginité intacte, cette vraie merveille de beauté, ce cristal fragile, qui semblait étonné de n'avoir pas été brisé en route... »

Scipion, Joseph et Bayard en un seul Chasles!... c'est plus beau que nature: qui veut trop prouver ne prouve rien; les extrêmes se touchent; faut de la vertu, pas trop n'en faut. Ces proverbes, empruntés à la sagesse des nations et de Sancho Pança, vont me servir

de transition et d'objection, à propos du bizarre roman de madame Gustave Haller, *Vertu*, dédié à George Sand et patronné par un délicieux dessin de Carpeaux. Au temps où l'on parlait encore des Mânes, je n'aurais pas manqué de dire que les Mânes de l'auteur d'*Indiana* et du sculpteur de la *Danse* ne s'attendaient peut-être pas à l'honneur de décorer cet arc-de-triomphe de la Vertu. Il est vrai que le vieux critique clérical de la *Gazette de France* s'attendait encore moins à faire office d'avocat du Diable pour contredire la femme charmante qui se cache sous le pseudonyme de Gustave Haller, et qui sans doute en sait bien plus que moi sur ces questions délicates.

Quoi qu'il en soit, ce simple titre — *Vertu !* — est excellent, mais incomplet. Le succès, qu'on m'assure être fort vif, aurait été plus éclatant, s'il y avait eu un sous-titre : — « *Vertu* ou le *Mollet accusateur*. . » Jugez-en ! Nous sommes à Londres. Une femme, dont le mari est absent (il a tort, mais nous en verrons bien d'autres), la belle Antonie Delmaze, inaugure le prologue de ce poëme de la Vertu en accouchant d'une fille qu'aucun axiome de droit romain, français ou britannique ne saurait faire accepter par M. Delmaze. Il revient des Grandes-Indes tout juste à point pour assister aux couches de sa femme, et vous comprenez quel va être le sort de cette pauvre petite créature, venue au monde dans de pareilles conditions. L'époux outragé subit par orgueil

cette paternité fictive; mais que de secrètes représailles, que de cruelles revanches dans cet intérieur d'apparence régulière, contre la malheureuse Lily et son imprudente mère! Delmaze, dont la laideur physique et morale nous rend très-indulgents pour la faute d'Antonie, abuse de cette faute pour concentrer toutes ses affections sur sa vraie fille, sur sa bien-aimée Camille; il apporte dans cette tendresse exclusive une fougue, un aveuglement, une exubérance qui dépassent toutes les limites de la *gâterie*, et qui ne peuvent que compromettre l'éducation, le caractère, l'avenir, le bonheur de sa Benjamine. Camille rappelle, à s'y méprendre, la jeune Anglaise, si chastement reconduite tout à l'heure par le pudique Philarète, nom grec qui signifie ami de la Vertu. Elle a dix-sept ans, elle est ravissante, et, à la façon dont son père la déclare maîtresse de faire toutes ses volontés, on devine qu'un roué pourrait la mener très-vite et très-loin.

Mais n'oubliez pas que nous sommes dans le temple de la Vertu; il est temps de vous en présenter les lévites et les fidèles. Nous avons d'abord, malgré sa courte défaillance, Antonie elle-même; oui, Antonie Delmaze, et je n'en veux pour preuve que le cas de vertu rétrospective qui va me mettre, hélas! en désaccord avec madame Gustave Haller. Mariée à un monstre, passionnément aimée par lord Clifford, un véritable type de héros de roman, Antonie n'a pas eu le courage de résister, et ce

n'est pas là ce dont je m'étonne. Mais, une fois qu'elle a cédé, elle n'aime plus son amant, ou du moins elle affirme qu'elle l'aimerait bien mieux si sa vertu était sortie triomphante de cette redoutable épreuve. Jusqu'à présent, nous avions cru le contraire ; les bonnes gens ou les mauvaises langues avaient même fait prévaloir un adage assez scabreux : « Ce qui détache l'homme attache la femme. » Mais madame Gustave Haller, qui a probablement passé, comme nous tous, quelques soirées au Théâtre-Français, aura entendu dire par Sganarelle : — « Nous avons changé tout cela, » et elle aura mis le cœur à droite. Pourquoi pas? La gauche est si désagréable !

Bien qu'il ait vaincu les résistances d'Antonie, lord Clifford n'en est pas moins un modèle de vertu ; mais cette vertu pâlit à côté de celle de James Trimmin, capitaine des gardes de la reine, qui, s'il n'était pas si sérieux et si beau, pourrait remplacer avantageusement Gil-Pérez dans le *Carnaval d'un Merle blanc*. James rendrait des points au chien de Terre-Neuve le mieux dressé. Il commence par repêcher dans la Seine un jeune peintre français, Léon Dalèze, qui ne sera pas ingrat et que nous retrouverons dans le cours du récit. Puis, après avoir présidé à Boulogne je ne sais combien de sociétés de tempérance, de philanthropie, de continence et d'instruction gratuite, James Trimmin, l'immaculé capitaine, s'embarque pour l'Angleterre afin de concilier en sa per-

sonne l'île et le continent. Ici, seconde surprise. La traversée de Calais ou de Boulogne à Douvres pouvait parfois être pénible pour les touristes sujets au mal de mer et se traduire en épisodes tragi-comiques, justiciables de Cham et de Biard; elle ne passait pas pour fertile en tempêtes colossales et en naufrages gigantesques, dignes du formidable Adamastor. N'importe, nous en sommes quittes pour dire : « C'est une autre paire de manche! » — et nous assistons à une scène terrible, émouvante, poignante, où une émulation de sauvetage s'établit entre James Trimmin et Sternina. Se trouvant d'égale force, Sternina et James prennent le parti de se *sauveter* mutuellement, et ils accomplissent ce prodige, tandis que le reste de l'équipage est englouti par les vagues.

Les amours séraphiques, mystiques, ascétiques, piétistes, swedemborgistes, de James Trimmin et de Sternina que les fumées de Londres et les brouillards de la Tamise n'empêchent pas de nager dans le bleu, tel est le sujet du roman, entremêlé d'intéressants épisodes dont le seul tort est de nous donner sans cesse envie de crier à l'auteur: « Je le crois, puisque vous me le dites; mais vous qui me le dites, y croyez-vous? »

Sternina, malgré son nom exotique, est Française, et même Parisienne; sa mère a dirigé une maison de confection, et, quelle que soit la solidité de ses étoffes, elle peut se vanter d'avoir confectionné une fille d'une vertu plus solide encore, une fille telle qu'on n'en a jamais vu

dans les magasins du Printemps, des Trois-Quartiers, du Louvre et même du Petit-Saint-Thomas, dont le patron profiterait certainement de l'occasion pour revenir à sa spécialité dubitative. Ces maisons de confiance et à prix fixe n'auraient pas assez de rayons pour former l'angélique auréole de cette adorable Sternina. L'ange s'est pourtant résignée, vu la dureté des temps, à se faire institutrice en Angleterre; et voilà comment elle s'est trouvée sur le paquebot avec James Trimmin.

Vous avez déjà deviné dans quelle famille Sternina va remplir ses difficiles fonctions. Elle entre chez M. Delmaze, qui lui impose un programme assez compliqué : compter pour rien la maîtresse du logis, être très-sévère pour Lily, et passer à Camille toutes ses volontés. Or, la première volonté de Camille est d'épouser James Trimmin, dont elle s'est passionnément éprise, non pas, comme Sbrigani, pour la grâce avec laquelle il mangeait son pain, mais pour l'avoir vu passer sur son beau cheval dans les allées d'Hyde-Park. James est adroitement attiré dans la maison, dont il devient l'habitué et le commensal... Hélas! il n'aime pas Camille! Camille est dix fois plus belle que Sternina; elle aura des millions; elle se jette littéralement à la tête du bel indifférent. Peine perdue! l'amour qu'il rêve et qui se compose de tendresse, de vertu, de mysticisme, d'immolation et de dévouement à l'humanité souffrante, n'est réalisable

qu'avec Sternina. Mais voici la pauvre institutrice menacée d'un effroyable péril. L'affreux Delmaze déteste de plus en plus Lily; sa haine est surexcitée jusqu'au délire, jusqu'au crime, par d'innocents rendez-vous donnés par la petite à son vrai père, qu'elle prend pour son ange gardien. Le misérable tue Lily, et s'arrange pour que tous les soupçons du public et de la justice tombent sur Sternina.

— Et le mollet accusateur? me dites-vous. Nous y sommes; nous pourrions même ajouter: « Un berceau dans un gras de jambe. » En égorgeant Lily, Delmaze s'est lourdement heurté au berceau, dont un fragment providentiel s'est brisé et s'est introduit dans son mollet avec effraction, escalade et exostose. Il en résulte une plaie et une claudication, que le gros scélérat attribue à un rhumatisme. Sternina n'en est pas moins emprisonnée, jugée, condamnée à mort, et elle va être pendue. Heureusement, James Trimmin et son ami Léon Dalèze ne sont pas restés inactifs. Léon surtout fait des prodiges; il grise M. Delmaze; il ajoute à son porto ou à son porter une dose de laudanum; il le déculotte, et le docteur appelé en toute hâte constate dans cet énorme mollet, — *au grand mollet grand remède*, — l'existence d'un corps étranger, qui est le corps du délit. Dire pourtant que, si l'infortunée Lily avait été assassinée par un habitant de Saint-Malo ou par l'auteur des samedis, le crime serait resté éternellement impuni!...

Il était temps! quand les sauveteurs accourent, la corde est déjà passée autour du cou de Sternina. Sauvée, mon Dieu! Oui, sauvée, mais pas encore épousée. Mon émotion allait me faire oublier qu'il y a eu, dans le berceau, substitution d'enfant, et que Delmaze a tué, au lieu de Lily, une autre petite fille qu'on lui avait donnée pour compagne. L'héroïque conduite de Sternina pendant son procès, le silence qu'elle a gardé sur des détails qui auraient prouvé son innocence en déshonorant Antonie, le salut inespéré de la petite Lily, tout cet ensemble exalte l'imagination de lord Clifford, et le voilà, lui aussi, amoureux fou de Sternina. Lutte de générosité, de vertu, d'abnégation entre les deux rivaux. A la fin, c'est James Trimmin qui tient la corde. Franchement, il l'a bien gagnée! Il lui suffirait d'avoir dans sa poche un morceau de celle qui a failli pendre Sternina.

Je n'adresserai à madame Gustave Haller que deux critiques finales. Elle a évidemment beaucoup d'imagination. Si elle a aussi quelque idée des conditions du succès au théâtre, je la supplie d'imaginer un moment ses personnages, lord Clifford, Sternina, James Trimmin, Camille, Antonie, — et ses fictions romanesques, notamment le berceau dans le mollet, — en contact avec le public de la Comédie-Française, même l'aristocratique public des mardis. Quelle déroute!

Seconde critique. Des romans tels que *Vertu* invalident complétement mes anathèmes contre les romans tels que

Madame Bovary, *Germinie Lacerteux*, *Thérèse Raquin* ou l'*Assommoir*. Si MM. Gustave Flaubert, Émile Zola, Edmond de Goncourt et leurs émules attachaient quelque prix à mon opinion, s'ils me prenaient à part, et s'ils me disaient : « Voyons! qu'aimez-vous mieux, nos excès de réalisme ou cette orgie de lunettes bleues, publiée sous le titre de *Vertu?* » je serais bien embarrassé, ou plutôt, pour sortir d'embarras, je répondrais : « J'aime mieux *Peau d'Ane* et le *Petit Poucet*. »

IX

MM. MARIO UCHARD

ERNEST DAUDET

---

19 novembre 1876.

Ce n'est pas par excès de vertu que pèche *Mon Oncle Barbassou*, de M. Mario Uchard. — Mais puisque je suis de plus en plus enclin à mêler mes souvenirs personnels à ces *Causeries littéraires*, permettez-moi de vous raconter mes premières relations avec cet *Oncle*, qui, s'il n'est pas d'Amérique, est au moins de l'autre monde.

Au printemps de 1873, un groupe de journalistes, d'hommes de lettres et d'artistes se retrouvait presque tous les soirs, à l'angle de la rue Favart et de la place de l'Opéra-Comique, chez des restaurateurs qui s'appellent, je crois, Édouard et Félix, et dont l'établissement est parfaitement français, quoiqu'il s'intitule « Taverne de L n-

dres. » Là, se rencontraient ce pauvre Alphonse Royer, l'aimable auteur de la *Favorite*, spirituel, sympathique, plein d'anecdotes, d'une politesse exquise, déguisant de son mieux son âge, et de qui nous nous disions, en le voyant parfois chanceler sur ses jambes, qu'il avait peut-être un peu trop regardé celles de Fanny Essler ; Nuitter, le gracieux archiviste de l'Opéra, si doux, si bienveillant, si correct et si bon, qu'on avait peine à se le figurer faisant mur mitoyen avec les faciles beautés du foyer de la danse ; Mermet, qui nous parlait des fatalités acharnées contre sa *Jeanne d'Arc*, et qui ne prévoyait pas encore les plus cruelles de toutes ; l'incendie, la première représentation, et le brusque passage de tant de feu à tant de glace ; Vaucorbeil, brillant causeur, relevant par toutes les élégances de l'homme du monde un talent cher au dilettantisme délicat, compositeur si ingénieux et si fin qu'il a trouvé grâce auprès du moins harmonieux des gouvernements ; Robert Mitchell, un de ces hommes rares qui, par le charme de leur esprit, l'ardeur de leur patriotisme, la netteté de leur regard, la fermeté de leur caractère, leur aptitude à réconcilier la fantaisie et le bon sens, désarment toutes les dissidences et se font aimer de tous les partis ; — et enfin, Mario Uchard, un type de verve insouciante et de bonne humeur, opposant aux déceptions de la vie littéraire une philosophie facile et un agréable entrain, prolongeant sous des cheveux presque blancs cette seconde jeunesse qui lui rappelle un

de ses succès de théâtre ; Parisien jusqu'au bout des ongles ; liant, souriant, engageant, amusant ; romancier accepté par l'altière *Revue des Deux-Mondes* ; ne dédaignant pas de marivauder avec la dame du comptoir, et se consolant, avec les filles de ses rêves, de n'avoir pu encore donner une sœur cadette à la *Fiammina*.

Dès cette époque, Mario Uchard travaillait à son *Oncle Barbassou* ; il y travaillait même si consciencieusement qu'il n'écrivait pas plus d'une demi-page par jour. — Il lui arrivait, nous disait-il, de passer deux heures en arrêt sur une seule phrase. Entre la poire de Saint-Germain et le fromage de Brie, il nous faisait part de son idée, de son sujet, de son plan, qui, je l'avoue, me semblait mieux convenir à une opérette d'Hervé qu'à un roman de la *Revue*. Quand nous l'entendions énumérer toutes les Turques qui figuraient dans son récit ; quand il nous disait que son héros, jeune méridional aux passions tropicales, hériterait de quatre belles odalisques comme on hérite d'une maison ou d'un pré, nous nous regardions en dessous, et nos regards signifiaient : « Est-ce sérieux ? Est-ce une *toquade ?* Est-ce une gageure ?

Si c'était une gageure, Mario Uchard l'a gagnée ; car son roman, publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, a obtenu et obtient du succès ; mais à quel prix ? Ne parlons ni religion, ni morale, puisqu'il est convenu

qu'elles n'ont rien de littéraire, et que c'est surtout en les négligeant ou en les offensant que le roman peut réussir. Contentons-nous de fixer la limite où l'in vraisemblable change de nom et s'appelle l'impossible. Voilà un armateur ou un aventurier marseillais qui se métamorphose en pacha à trois queues. Il passe pour mort; on ouvre son testament. Son neveu, André de Peyrade, est son unique héritier, sauf quelques sommes laissées à trois ou quatre femmes légitimes, que Barbassou-Pacha a épousées un peu partout. Savez-vous quelle est la pièce la plus curieuse de l'héritage? Un palais oriental, que Barbassou a fait construire, pour ses menus plaisirs, sur le modèle des plus capricieuses architectures de Bagdad ou de Bassora. Jets d'eau, lacs artificiels ou naturels, galeries aériennes, salles de bains embellies de peintures voluptueuses, arceaux d'une ténuité diaphane, tapis de gazons, corbeilles de roses, rien n'y manque, et, ce qui y manque encore moins, c'est un quatuor de houris dignes du paradis de Mahomet, quatre jeunes filles du Levant réservées pour le couchant, et présentées aux lecteurs sous les noms de Kondjé-Gull, de Hadidjé, de Nazliet, de Zouhra. L'oncle Barbassou les avait fait venir pour se composer un harem, sous la garde du sieur Mohammed-Azis, spécialement taillé pour cette surveillance, et je vous laisse à penser si elles préféreront le bel André, qui a vingt-six ans, à l'oncle Barbassou, qui en avait soixante-douze! Je crois déjà les en-

tendre gazouillant à l'envi, comme dans le conte charmant de *Madame Gertrude* :

André, mon cher André, vous faites mon bonheur!

Mais voici le plus extraordinaire au milieu de toutes ces... étrangetés. Supposons un moment que j'accepte cette face toute particulière de la question d'Orient, et que, pour plus de couleur locale, je lise l'*Oncle Barbassou* sur une ottomane ; j'y mettrai du moins une condition ; c'est que l'auteur me transportera dans des pays réfractaires aux cartes géographiques, connus seulement de la sultane Schéréazade, dans les régions lointaines et fantastiques où navigue Symbad le marin, où chante l'oiseau bleu, où brille la lampe merveilleuse, où Ali-Baba et ses quarante voleurs sont étouffés dans des jarres d'huile, où florissent Giaffar et Mesrour. Mais devinez le théâtre choisi par Mario Uchard pour ces variantes des *Mille et une Nuits*, pour ces scènes que récusent, à défaut de la religion et de la morale, la civilisation et la législation européennes... Le département du Gard !!! ô mon pauvre département ! Après tant de malheurs et de folies, après avoir vu sécher sur pied toutes tes cultures, après avoir constaté que tes impôts dépassent tes revenus, après avoir sacrifié Larcy à Meynadier, Tarteiron à Laget, Baragnon à Mallet, le bon Dieu à Pellet, pouvais-tu donc t'attendre à cette dernière ironie ? Avais-tu mérité de subir ce supplice de Tantale ? Des bassins, des

bcs, des bosquets de roses, des ondes jaillissantes ! Hé-
las ! où les prendrais-tu ? dans les cailloux d'Estézar-
gues, dans les safres de Goudargues, dans les graviers
d'Arpaillargues ou dans les garrigues de Montignar-
gues ? Tu donnerais, j'en suis sûr, la République pour
une averse : tes sillons ne sont plus que des tas de pous-
sière : tes arbres sont des squelettes ; tes chaumes meu-
rent de soif. Ton préfet est forcé de recevoir sèchement
les maires de village ; tes rivières demandent un verre
d'eau à tous les passants. Le Gardon a la pépie ; sur le
Rhône, les bateaux sont remplacés par des omnibus ; les
statues de Pradier s'habillent de toiles d'araignée ; et te
voilà transformé en oasis, offrant un nid de verdure, un
lit de fleurs, des baignoires intarissables, une fraîcheur
embaumée aux sultanesques amours du jeune André de
Peyrade ! J'étais le proche voisin de Zouhra, de Nazli, de
Kondjé-Gull, de Hadidjé, et les battements de mon cœur
ne m'en avertissaient pas ! J'aurais pu être le col-
lègue de l'oncle Barbassou au conseil général du Gard !
Quelle chance, un rapport sur les chemins vicinaux, ré-
digé par l'oncle Barbassou !

Soyons justes pourtant. Il y a une idée dans ce roman
singulier et encore plus féminin ; une idée occidentale
dans cet Orient, spiritualiste dans ce sensualisme, mono-
game dans cette polygamie, presque chrétienne dans ce
paradis de Mahomet ; la revanche de l'amour vrai ou du
moins romanesque, — ce qui n'est pas toujours la même

chose, — contre la promiscuité musulmane; — les représailles du sentiment raffiné qui fait des héros contre la volupté bestiale qui fait des crétins. André de Peyrade finit par prendre très au sérieux la belle Kondjé-Gull, qui, par l'intelligence et le cœur, se distingue absolument de ses compagnes. Elle lui inspire une tendresse aussi passionnée, elle lui coûte des perplexités aussi vives, elle lui impose des aventures aussi variées que si elle était née dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, ou si son passe-port avait été signé par Octave Feuillet. Mais voyez le guignon ! Telle est l'originale crânerie des premiers chapitres, telle est la jolie collection de bonnets — ou de mouchoirs — jetés par-dessus les moulins turcs, que, quand nous rentrons dans le droit commun du roman, quand l'auteur nous montre tout simplement son héros et son héroïne contrariés et persécutés dans leurs sincères amours par les obstacles et les ennemis traditionnels, on est tenté de se plaindre de ce retour tardif aux voies battues et au bon sens. On se refroidit à mesure que le récit devient plus raisonnable. Tout serait pour le mieux, si, entre ce début trop extraordinaire et cet épilogue trop ordinaire, on pouvait établir une moyenne; malheureusement, ce n'est pas possible. Jusqu'à la page 150, l'*Oncle Barbassou* est une curiosité ; il cesse d'être curieux dès que le harem donne entrée sur une chambre nuptiale.

Ce n'est pas une chambre nuptiale que nous ouvre le

nouveau roman d'Ernest Daudet : *Henriette, fragments du journal du marquis de Boisguerny, député.* — C'est une chambre où l'on n'épouse que les querelles de parti, où les épithalames sont remplacés par des interpellations, où le garçon d'honneur s'appelle Gambetta, où le marié n'est jamais sûr de son lendemain, où la mariée court plus de hasards que la fiancée du roi de Garbe, où elle s'écrie, le poing sur la hanche, quand son jeune époux lui dit : « — Crois-tu que je vais me laisser mener par le nez ? — Eh bien ! *par le menton !* » Si je reproche à *Mon Oncle Barbassou* de me rejeter, trop loin de mes sentiments et de mes idées, dans une zone où je ne puis me reconnaître, à mille lieues de mon honnête province et même de la rue de Rivoli, j'ai envie d'adresser au roman de Daudet le reproche contraire. Il est trop près de moi ; il rouvre mes blessures ; il associe une intrigue d'amour à des événements dont nous ressentons tous la douloureuse étreinte, qui sont encore sujets à de pénibles controverses et auxquels manque, par conséquent, ce lointain nécessaire à l'optique romanesque. Et puis, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à entremêler des personnages fictifs, ou du moins débaptisés, et des personnages réels que l'on nomme, en toutes lettres, MM. Thiers, de Mac-Mahon, de Kerdrel, de Larcy, de Lorgeril, de Broglie, d'Audiffret-Pasquier, de Franclieu, de Castellane, Cazenove de Pradines, Gambetta, Decazes, Bocher, etc., etc. ? J'admets parfaitement

Walter Scott me présentant dans la même page Louis XI et Quentin Durward, Marie Stuart et Roland Grœme, Jeanie Deans et la reine Caroline, Wilfrid Ivanhoë et Richard Cœur de Lion. Les années — que dis-je? les siècles ont supprimé les passions politiques, réconcilié l'imagination avec la mémoire, et si bien adouci les angles de l'histoire, que le roman s'entrelace tout naturellement à ses lignes complaisantes et à ses flexibles contours. Mais des hommes que je puis rencontrer demain dans la cour du Maroc ou à l'hôtel des Réservoirs! Comment me figurer dans ce groupe un marquis assez épris du centre droit pour lui sacrifier, s'il le faut, son unique amour, le suprême bonheur de sa vie, et un chevau-léger assez monté sur ses grands chevaux pour tuer sa fille en croyant tirer sur son gendre? — « Sonate, que me veux-tu? » disait un homme d'esprit du dernier siècle. — Politique, que me veux-tu? dirai-je à mon tour. Il faut que la politique soit bien bonne pour valoir une sonate de Haydn, de Mozart ou de Beethoven; — or, depuis quarante-six ans, nous n'en faisons plus que de la mauvaise!

N'importe! ce manque de perspective et de *fusion* (quel mot cruel!) ne nuira pas au succès de cette intéressante *Henriette*. Les curieux voudront savoir quelles sont en réalité ces belles dames, — la duchesse de Maugiron, la baronne de Rochebrie, — originaire, je crois de la ville de Rennes, — la marquise de Chanzay, la vi-

comtesse d'Athol, — que l'on a surnommées peu galamment : « les tricoteuses de la Droite. » Hélas ! à en juger par les résultats, je les surnommerais plutôt les tricoteuses maladroites. Elles ne tricotent pas, ces charmantes patriciennes, mais elles filent un mauvais coton. Eh ! quoi ! mesdames, vous n'avez-donc pas de passe-temps plus doux ? Quoi ! sans y être forcées ! vous pourriez vous promener dans les allées de vos parcs, aspirer l'air pur des falaises et des bruyères, vous abandonner à de douces rêveries, lire ou relire un des chefs-d'œuvre de notre littérature, embellir vos résidences, cultiver les fleurs de vos serres, évoquer à votre piano les mélodies de Schubert et de Gounod, surveiller votre ménage, vous consoler, avec les enfants, de la méchanceté et de la bêtise des hommes, écrire ces jolis billets du matin qui vous font petites-filles de madame de Sévigné, visiter et secourir les pauvres, créer une famille aux orphelins et aux abandonnés, jouer auprès des déshérités le rôle de Providence visible, vous recueillir dans vos joies et dans vos tristesses, dans vos souvenirs et vos espérances, dans vos vœux et vos prières, être femmes, en un mot, femmes dans l'acception la plus élégante et la plus exquise, la plus délicate et la plus parfaite... Et vous aimez mieux être des *politiciennes !* C'est donc un plaisir bien vif, une jouissance bien irrésistible, solliciter M. Grévy, vous entasser dans une tribune, subir une atmosphère étouffante, saturée de parfums démocratiques, le tout pour

contempler la bosse de M. Naquet, la barbe de M. Madier-Montjau, l'œil de verre de M. Gambetta, la redingote de M. Marcou, le chapeau de M. Floquet, le profil de M. Raspail, la stature de M. Louis Blanc, les lunettes de M. Barodet, les séduisantes silhouettes de M. Albert Joly, — moins joly qu'Albert, — de MM. Greppo, Godissart, Bouquet, Durand, Varambon, Brisson, Joigneaux, Journault ; le tout pour assister au triomphe du chiffre brutal, pour voir vos amis sans cesse humiliés et battus par vos adversaires, pour entendre vociférer contre tout ce qui mérite vos sympathies et votre respect, pour admirer dans sa gloire, l'insulte à la bouche ou le sourire aux lèvres, cette majorité écrasante, pour tâter le pouls à l'agonie de cette société dont vous êtes la parure !! En vérité, il y a une grâce d'état ; mais, franchement, j'aimais mieux l'autre, celle de qui La Fontaine disait : « Plus belle encore que la beauté ! »

Le roman d'*Henriette* peut se raconter en dix lignes. Le marquis de Boisguerny, jeune, riche, d'antique noblesse, doué de facultés éminentes, est élu député, vers la fin de 1872, par le département des Côtes-d'Ouest. Il prend une part active à tous les épisodes de cette phase qui aurait pu nous sauver et qui nous a perdus. Son énergique éloquence, sa fière mine, sa mâle attitude, sa vaillante conduite pendant la guerre, ses succès de tribune, lui gagnent le cœur d'Henriette de Maignelay, fille d'un des chefs les plus ardents de l'extrême droite.

Or, Armand de Boisguerny vote avec le centre droit. Cette nuance n'a rien de décourageant pour les deux amoureux tant que nous en sommes à combattrte et à renverser M. Thiers, à le remplacer par le maréchal de Mac-Mahon, à nous réjouir de la visite du comte de Paris à Frohsdorf et à considérer cette démarche comme le prélude d'une restauration monarchique. Mais quand ces légitimes espérances aboutissent à une déception nouvelle, les dissidences s'accusent, les opinions s'aigrissent, les convictions se passionnent, les entêtements s'endurcissent, les méfiances s'exaspèrent, les rancunes s'irritent, et M. de Maignelay déclare qu'Armand n'épousera pas sa fille. Il est trop tard. Henriette, dont le noble cœur n'avait battu jusque-là que pour son Dieu, pour son Roi et pour son père, n'est plus qu'une légitimiste de l'amour ; elle a donné cet amour à Boisguerny, et elle refuse de le reprendre. Il y a fuite, rendez-vous clandestin, mariage secret et même nuit de noces, teinte de couleurs un peu trop vives. Nuit sans lendemain ! M. de Maignelay, l'indomptable octogénaire, surgit tout à coup dans l'ombre, un pistolet à la main. Égaré par la colère, il vise Armand et tue sa fille. Il devient fou de désespoir, et il meurt au bout de trois jours.

Je n'excuse pas ce vieil énergumène dont l'opinion cesse d'être droite à force d'être extrême ; mais j'avoue ne pas comprendre la politique du marquis de Boisguerny dans les rapports avec sa romanesque tendresse.

Nous sommes en novembre 1873 ; la partie est momentanément perdue pour les amis de la monarchie, quelles que soient d'ailleurs leurs idées sur les questions de détail. Dès lors Armand a le droit de s'appliquer le proverbe : « A quelque chose malheur est bon, » et de ne plus songer qu'à son amour, à son bonheur. S'agit-il pour lui, comme pour les héros de Walter Scott, de prendre parti dans une guerre civile, de se décider en faveur de Cromwell ou de Guillaume d'Orange contre les Stuarts ? A-t-il même un programme à formuler, une déclaration à écrire, une fraction de la majorité parlementaire à diriger dans un sens quelconque, une solution à proposer, un dénoûment à offrir, une nécessité de rupture ostensible avec son futur beau-père, une option enfin à préciser entre Henriette qu'il aime et la politique qui se dérobe sous ses pieds ? Non ; il lui suffit de subir en silence la fatalité anti-monarchique, de ménager pendant quelques semaines le royalisme exacerbé de M. de Maignelay, de redoubler d'affection pour Henriette, et de se dire tout bas qu'il n'aura que trop le temps d'enterrer son beau-père, — âgé de quatre-vingt-quatre ans ! — ou de le désarmer à l'aide d'un bel enfant jouant sur ses genoux, avant d'avoir à se prononcer sur les conditions d'un retour à la Royauté. Quant à supposer, — ce que la page 293 pourrait presque me faire croire, — que le marquis de Boisguerny, après la lettre du 27 octobre, a pu s'abuser au point de croire

que la couronne pouvait être offerte au comte de Paris, que les partisans du jeune prince seraient en nombre pour mener à bien cette entreprise, que les passions républicaines abdiqueraient devant ce replâtrage, et que cette couronne pourrait tenir quinze jours sur cette tête quasi-royale au milieu de conflits où les légitimistes auraient apporté leur mauvaise humeur, les bonapartistes leur rancune, les républicains leur fureur, les radicaux leurs appétits, — si je le croyais, je ne dirais pas que M. de Maignelay a bien fait de tirer un coup de pistolet sur son gendre, d'autant plus qu'il l'a manqué ; mais je dirais que le marquis Armand de Boisguerny n'était pas digne de l'incomparable Henriette.

Ce sont là, je le répète, les inconvénients du *trop près*. Changez les jours en années ou les années en siècles, aussitôt les tons criards s'éteignent, les aspérités s'émoussent ; nous n'avons plus que la lutte émouvante des passions, qui sont de tous les temps, contre les événements et les opinions dont l'histoire ne conserve que les grandes masses. Ce *trop près*, où la moindre inexactitude saute aux yeux, peut aussi suggérer de minutieuses chicanes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qui, dans une cinquantaine d'années, s'inquiétera de savoir la date précise de l'incendie de l'Opéra de la rue Lepeletier, et le long intervalle qui sépare de ce sinistre l'installation de la troupe de M. Halanzier au théâtre Ventadour ? Mais nous, contemporains, quand l'auteur d'*Henriette* fait dire

au marquis de Boisguerny (page 283) : « Je n'ai su la nouvelle (la lettre du comte de Chambord) que dans la soirée. C'est à neuf heures seulement que je suis sorti pour me rendre au Théâtre-Italien où la troupe de l'Opéra, chassée de la salle de la rue Lepeletier par l'incendie, donne ses représentations, » — nous lui répondons : « Non, ce n'est pas possible ; la lettre est du 27, l'incendie du 28 au soir, et ce n'est qu'au bout de quatre ou cinq mois que nos artistes s'établirent au Théâtre-Italien. »

X

UN LIBRE PENSEUR

DANS LE GRAND MONDE

UN HOMME DU MONDE SIMPLE PENSEUR

---

3 décembre 1876.

Il y aurait une jolie fantaisie à écrire sur les perfidies de la langue française et sur les mots qui se gâtent en se combinant. Est-il, par exemple, un métier plus honnête et même plus *édifiant* que celui de maçon? Une qualité ou une vertu préférable à la franchise? Accouplez les deux mots, et vous aurez les francs-maçons, c'est-à dire une société secrète dont il serait facile de reconnaître la fatale influence dans toutes nos révolutions. Pourvu que vous ayez des yeux et un cœur, vous ne prononcerez jamais

sans émotion ou ravissement le mot *belle* et le mot *mère;* mettez les deux *vocables* ensemble, et vous m'en direz des nouvelles ! Enfin, l'homme n'a pas de plus beau privilége que la pensée, et de bien plus précieux que la liberté ; comment se fait-il donc que, dans la langue républicaine — qui, Dieu merci ! est le contraire du bon français, — *libre-penseur* soit devenu synonyme d'athée, de mangeur de prêtres, d'organisateur d'enterrements civils, le tout avec des accessoires et des annexes qui font du *libre-penseur*, — quand il n'est pas le plus abominable des gredins, — le plus complet des imbéciles ; — que dis-je ? le sujet le mieux préparé aux plus dégradantes servitudes ?

Lorsque notre dictionnaire s'égare à ce point, c'est à l'Académie qu'il appartient de le ramener dans la bonne voie Or, si M. Cuvillier-Fleury n'a ni le droit, ni surtout l'envie de dire, en parodiant Louis XIV : « L'Académie, c'est moi, » il est permis du moins à ses amis et même à ses contradicteurs de remarquer que nul n'est plus digne de servir d'interprète à l'illustre compagnie, que nul ne la représente avec un plus heureux mélange de dévouement, de conviction, d'assiduité, de beau langage, d'élégance sans afféterie, de gravité sans pédantisme, de vocation et de perfection académiques. On peut dire que l'Académie française l'a honoré une fois en le nommant, et qu'il l'honore tous les jours par l'activité de son concours et le mérite de ses écrits.

Il y a un mois, M. Cuvillier-Fleury a lu, dans la séance publique annuelle des cinq Académies, une bien ingénieuse étude sous ce titre: « UN LIBRE-PENSEUR DANS LE GRAND MONDE, » — étude dont le succès, parti du palais Mazarin, n'a pas tardé à faire le tour de Paris, un peu controversé peut-être dans quelques salons de la rive gauche, mais accru par ces discussions mêmes et accepté avec joie comme un nouveau traité d'alliance entre le monde et la littérature. Ce libre-penseur c'était Ximenès Doudan. En payant ce tribut à sa mémoire, l'éminent académicien n'acquittait pas une dette; les nombreux lecteurs de la notice publiée en tête des *Mélanges et Lettres* de Doudan se diront qu'il était quitte et largement quitte, surtout s'ils ont lu son article, inséré dans le *Journal des Débats* du 30 juillet. Il s'est proposé principalement de réhabiliter cette inquiétante épithète de LIBRE-PENSEUR, de la relever de sa déchéance, de lui restituer son vrai sens en l'appliquant à un homme d'esprit, dont la religion n'était pas tout à fait celle du saint Paul de Broglie, du pieux Albert de Broglie, ou même de l'admirable veuve, madame Auguste de Staël, mais qui différait assurément beaucoup plus du citoyen Floquet ou du citoyen Lockroy que d'Augustin Cochin ou du comte de Montalembert. Pour Doudan, la libre-pensée, sœur de la liberté de conscience, signifiait, dans son extension la plus large, mais aussi dans son acception la plus huute et la plus pure,

cette disposition particulière d'une intelligence délicate, laquelle, protégée contre toute tentation vulgaire ou coupable par l'extrême finesse du sens moral, refuse de se soumettre au joug, parce qu'elle croit pouvoir se passer de l'appui. Mais, ce qu'elle n'admet pas pour elle-même, il lui semblerait monstrueux de ne pas le respecter chez les autres. Un respect absolu, une urbanité parfaite, les nuances les plus exquises de la tolérance réciproque, une sensation d'horreur et de dégoût chaque fois que l'impiété prendrait une forme trop grossière, un sourire discret quand les croyants, pour s'assurer qu'ils ne sont pas incrédules, font un pas de trop du côté du surnaturel, tel est le programme, et c'est ainsi que Doudan, libre-penseur, a pu vivre à l'aise dans le monde, ou plutôt dans le groupe d'élite où il avait si bien marqué sa place, sans faire jamais du contact un conflit, de la dissidence un froissement et de la dissonance un désaccord.

Le programme est séduisant ; est-il solide ? Il est commode ; est-il logique ? Il plaît à l'imagination ; résiste-t-il à l'analyse ? J'en dirai un mot tout à l'heure. Pour le moment, je veux rendre hommage à l'étude de M. Cuvillier-Fleury. Il faut être condamné par état à lire toutes sortes de prose, il faut avoir chaque matin à brosser sa redingote éclaboussée par le réalisme démocratique, pour apprécier le charme de cette belle langue qui a toutes les qualités du style académique

sans un seul de ses défauts, et où l'idée, le sentiment, l'expression, se mettent en commun au service d'une vérité ou d'un paradoxe si finement présenté que la vérité a presque le droit d'en être jalouse. Le dirai-je, au risque de contrarier ce singulier panégyriste qui se sacrifie à son héros? Le portrait, sans cesser d'être ressemblant, me paraît, sur bien des points, supérieur au modèle. Il n'y a vraiment pas, chez Doudan, assez de consistance. Il sait trop qu'il est plein d'esprit, et il imite ces millionnaires qui, embarrassés de leur argent, le dépensent à tort et à travers. J'accepte très-volontiers la fantaisie de la part d'un jeune écrivain qui débute et qui veut à tout prix conquérir un public; mais Doudan, homme sérieux, confident du moins badin de nos *illustres*, passant toutes ses soirées, sinon sur le fameux canapé, au moins sur la chaise la plus voisine, j'ai peine à me le figurer écrivant, sur les députés à l'école de natation, la page que cite M. Cuvillier-Fleury, qui ferait la fortune d'une bouffonnerie du Palais-Royal, et qu'Albert Millaud refuserait peut-être de signer. Je crois au libéralisme très-sincère et très-éclairé de Doudan, à ce libéralisme qui n'a rien de commun avec les venimeuses haines et les vulgaires passions du *Constitutionnel* de 1825 et du *Siècle* de 1860; mais alors, pourquoi ne nous laissait-il pas, à nous autres absolutistes et *syllabiques*, la page, d'ailleurs bien spirituelle, sur les monarques qui, à chaque liberté qu'ils accordent à leur peuple, agissent

sagement en ajoutant un régiment à leur armée? J'irai plus loin, et je prendrai le parti de M. Cuvillier-Fleury contre Doudan et contre M. Cuvillier-Fleury lui-même. Voici le fait: en septembre 1843, la reine Victoria fit une visite au roi Louis-Philippe. On déjeuna sous les magnifiques futaies de la forêt d'Eu. Le maire de cette ville s'abstint, M. Vatout se tut; et M. Cuvillier-Fleury, que rien n'était venu distraire de son très-louable enthousiasme, raconta ce déjeuner dans le *Journal des Débats* avec un peu trop de lyrisme. Là-dessus Doudan s'égaye, et M. Cuvillier-Fleury, trente-trois ans après, est de l'avis de Doudan. Eh bien! moi qui très-probablement hasardais, à la même époque, dans quelque journal de province, d'effroyables calembours sur cette même visite et ce même déjeuner, je me permettrai *aujourd'hui* d'être d'une opinion contraire. La thèse de Doudan est celle-ci: « il faut parler plus simplement d'un déjeuner; nous sommes, en France, trente-trois millions dont le déjeuner ne donnera jamais lieu à ces effusions poétiques. »

— Oui, répondrai-je; mais nous sommes aussi trente-trois millions, qui mourrons tous — ou presque tous. Faudra-t-il s'étonner ou ricaner, si les obsèques d'un souverain ou d'un grand homme (y en a-t-il encore?) d'un Napoléon Ier, d'un prince Albert, d'un Berryer, d'un Washington, d'un Lamoricière, d'un Chateaubriand ou d'un Nelson, sont plus solennelles que les nôtres?

C'est avec ces plaisanteries, légères et délicates chez Doudan, violentes et agressives sous des plumes moins discrètes, que se perdent peu à peu l'école du respect, le sentiment des supériorités de toutes sortes. Oh! le bel esprit! le bel esprit! Comme il serait facile de trouver sa part dans toutes nos révolutions et tous nos malheurs! On commence par Doudan et on finit par Rochefort. Notez bien que, dans les deux vastes volumes où il faudra tôt ou tard faire un triage, Doudan est plus courtisan que M. Cuvillier-Fleury. Il ne s'extasie pas sur les déjeuners d'Eu; mais il prodigue les *qui* et les *que* de façon à nous laisser croire qu'il a voulu flatter le roi des Français, si merveilleux dans ses causeries, mais si lourd dans ses écritures.

Quant à la question qui domine tout cet agréable épisode littéraire, la question de savoir si Doudan, libre-penseur, mérite, à lui seul, de purifier ce mot sali par l'athéisme radical, d'en changer absolument le sens, de lui faire dire le contraire de ce qu'il nous dit dans les *Droits de l'Homme* ou dans la *Tribune*, je voudrais l'effleurer rapidement sans y mêler un atome de théologie. Je rencontre, parmi les citations de M. Cuvillier-Fleury, un passage significatif: — «... Ampère, le géomètre, disait, je crois, que le monde extérieur a été créé tout simplement pour nous être une occasion de penser; » — c'est-à-dire, ajoute Doudan, de rêver et de façonner en esprit ce qu'on a autour de soi à l'image du vrai Beau

qu'on ne peut atteindre. Que si j'étais prêtre, je prêcherais sur ce texte, et les paysans seraient TRÈS-HEUREUX en regardant le soleil entrer dans leur petite chambre par les carreaux brillants de la fenêtre... »

— « Est-ce de la religion, cela? » demande M. Cuvillier-Fleury. — Oui, répliquerai-je en vrai paysan du Rhône, c'est-à-dire complétement ruiné ; oui, si nous étions tous des académiciens, des paysagistes, des dilettantes, des rêveurs, si tous nous possédions seulement vingt mille livres de rentes, et si nous allions, chaque matin, nous convaincre, devant l'étalage de Chevet, qu'il y aura toujours des fraises en mai, des melons en juillet, des raisins en septembre et des primeurs en toute saison. Non, si nous songeons aux dures conditions de la vie rustique où le superflu est sans cesse tyrannisé et absorbé par le nécessaire, où, avant de regarder le soleil entrant par les carreaux de sa fenêtre, le travailleur est forcé de surveiller et de repousser la misère prête à entrer par les battants de sa porte. Il me faut, je l'avoue, un certain effort d'imagination pour me figurer mon curé montant en chaire et disant à ses paroissiens : « Mes frères, la gelée blanche a tué vos mûriers et vos vignes; voilà cinq ou six ans que le phylloxera vous réduit à boire de l'eau claire; la sécheresse a brûlé votre blé, votre avoine et vos luzernes; vos brebis meurent de soif et de faim. Vous ne récolterez pas un légume dans votre jardin, pas une pêche sur votre espalier, pas une

grappe sur vos treilles. Vous ne savez pas si vous aurez, cet hiver, un fagot pour vous chauffer, un morceau de pain noir pour vous nourrir, un lambeau de toile ou de laine pour vous habiller... Eh bien, voulez-vous vous indemniser de toutes vos peines et vous trouver très-heureux? Demain matin, en vous réveillant, regardez le soleil entrer par les carreaux de votre fenêtre, et, si vous n'êtes pas consolés, c'est que vous êtes inconsolables! »

Ah! comme il est plus fidèle à sa mission de pasteur et de prêtre, comme il est plus sûr de trouver le chemin de ces pauvres cœurs, en leur disant: « Oui, mes frères, vous êtes malheureux, et je souffre de vos souffrances; chaque saison amène pour vous une déception et une épreuve; la terre a cessé de vous payer de votre travail; les éléments semblent conjurés pour détruire vos cultures. Des maladies inconnues dévorent vos vergers, vos vignes et vos prairies; accuserez-vous la Providence divine? Non, car vous êtes chrétiens. Vous croyez avec moi qu'il y a une vie meilleure; que, d'après les sublimes leçons de l'Évangile, votre pauvreté est le meilleur passe-port pour arriver au ciel; que votre âme immortelle sera dédommagée au centuple de tout ce qui mortifie votre corps périssable; que la résignation et la foi vous assurent l'éternelle récompense, et que, devant le Dieu de miséricorde et de justice, le plus humble d'entre vous peut devenir le supérieur du plus grand et

du plus riche des privilégiés de ce monde!... » — Mais, hélas! qu'ai-je fait? Un prône! quel beau texte aux fines ironies de Doudan, s'il vivait encore! N'importe! Puisqu'il s'agit de paysans, de pauvres, de prolétaires, nous aurons toujours, nous autres petits esprits, un argument à opposer à l'aristocratie des libres-penseurs, aux libres-penseurs contresignés par l'Académie, à ceux qui, comme Doudan, habitués à se maintenir sur les hauteurs, vivant dans l'intimité des plus beaux génies, se *confessant* tour à tour (le mot n'est pas de moi) à Homère, à Platon, à Virgile, à Tacite, à Bossuet, à Montesquieu, croiraient également déroger s'ils soumettaient leur raison à un dogme, et surtout si leur scepticisme spiritualiste ne corrigeait pas ses abstentions par le charme des relations, la politesse des manières, l'élévation du langage, par toutes les variétés et toutes les nuances de la tolérance et du respect : — « Vous êtes les vrais libéraux, leur dirai-je, et vous ne pouvez admettre la liberté sans l'égalité ; non pas l'égalité chimérique des conditions, des intelligences et des fortunes, mais l'égalité morale, l'égalité des âmes devant cet Être inconnu, indéfini, dont vous saluez la divinité sans vous soucier de savoir si ce coup de chapeau est synonyme de salut. Or, de deux choses l'une : ou vous trouvez bon que le pauvre, l'ignorant, le petit, vous suive sur ce terrain neutre d'une croyance vague, dégagée de tout ce qui peut lui donner prise sur la conscience et l'activité humaine ; et alors vous me

direz, avant peu, comment les libres-penseurs en veste et en sabots pratiquent la tolérance, le respect, la distinction du *tien* et du *mien* ; — ou bien vous acceptez, vous aussi, cette maxime cruelle, qu'il faut une religion pour le peuple ; et alors que faites-vous de vos pures notions de liberté et d'égalité ? N'insistons pas ; j'ai déjà trop appuyé, et voilà Doudan qui me demande en souriant combien de goîtreux et de paralytiques ont été guéris, cette année, par Notre-Dame de Lourdes.

N'y a-t-il donc pas moyen de concilier toutes les prérogatives, toutes les libertés, toutes les jouissances de la pensée avec les enseignements de la foi ? La réponse, — une réponse victorieuse, — m'est heureusement suggérée par un recueil dont l'auteur, M. le comte de Belvèze, a eu tort, selon moi, de ne pas affronter hardiment le grand jour, les coups de soleil et les coups de vent d'une publicité complète. Un mot d'abord sur M. de Belvèze, aujourd'hui retiré du monde où son brillant esprit a laissé un sillon lumineux. Quiconque a fréquenté, il y a quinze ou vingt ans, les salons de Paris où l'on ose penser et où on sait causer, a certainement remarqué l'expressive et vigoureuse physionomie de ce gentilhomme toulousain, dont la verve méridionale éclatait dans son regard plein de feu, dans l'arc toujours tendu de ses lèvres, dans l'éloquence de sa pantomime et de son geste. A le voir si robuste, avec son cou d'athlète, ses larges épaules, sa taille un peu ramassée comme pour

prendre un élan, on l'aurait plus volontiers rangé parmi les forts qu'au nombre des délicats. On se serait attendu à des coups de boutoir plutôt qu'à des merveilles d'ingéniosité et de finesse. Mais les chênes, vous le savez, sont foudroyés plus souvent que les roseaux. Atteint d'une maladie grave, le comte de Belvèze a fait ce que lui conseillaient sa haute raison et sa santé. Il s'est éloigné de Paris, de ce Paris que je suis prêt à proclamer comme vous délicieux, ravissant, incomparable, mais à une quadruple condition; d'y être riche, jeune, heureux et bien portant. Une fois remisé à la campagne, il a médité, pensé, rêvé, réfléchi. Il s'est recueilli dans ses souvenirs; ses expériences d'homme du monde ont secondé ses initiatives d'homme d'esprit; ses succès de bonne compagnie lui ont révélé des secrets que les femmes ne disent pas toujours, mais qu'elles laissent deviner. Le chrétien, affermi et mûri par la souffrance, a voulu compléter et consacrer ce qui aurait pu d'abord s'offrir sous un aspect trop mondain. Un curieux et précieux travail s'est opéré dans le cerveau de ce solitaire, qui n'avait jamais été plus maître de son trésor d'observations qu'au moment où il n'avait plus rien à observer. Les idées qui lui étaient apparues dans le vague ou qu'il avait négligé d'arrêter au passage dans le tumulte de la vie parisienne, lui sont revenues sous une forme plus nette et plus vive, avec cette précision et ce relief qui font d'une idée une pensée et d'une pensée une maxime. De cet

échange entre l'imagination et la mémoire, entre l'intelligence et la réflexion, est résulté un peu plus qu'une *plaquette*, un peu moins qu'un volume, sous ce titre : *Pensées, Maximes, Réflexions*; livre imprimé par Georges Chamerot avec une rare élégance, et tiré seulement à 250 exemplaires numérotés; trop pour les amis, pas assez pour le public; car il existe cette différence entre un homme supérieur et un ouvrage excellent, que l'un perdrait à avoir trop d'amis et que l'autre ne saurait avoir assez de lecteurs.

Vous connaissez les conditions de ce genre si français, qui ne souffre pas la médiocrité et qui a donné à notre littérature bien des pages admirables, exquises ou remarquables. Il faut que l'idée et l'expression soient tellement rivées l'une à l'autre qu'on ne puisse les séparer. Il faut que la pensée *fasse trait*, qu'elle ressemble à une flèche, avec deux ailes pour aller au but et une pointe pour pénétrer. Il faut que l'image, s'il y en a une, soit si juste et si nécessaire qu'on ne sache pas si c'est le penseur qui peint ou le coloriste qui pense. Il faut enfin que le fond soit assez transparent pour que le lecteur puisse y voir clair, tout en se donnant un certain plaisir d'amour-propre à le comprendre et à le commenter. Le recueil de M. de Belvèze remplit toutes ces conditions, et chacune de nós exigences peut se traduire en éloge.

Les *Maximes et Pensées* ont cela de commun avec les

Poésies, qu'on ne saurait mieux les louer qu'en les citant. Je cueille au hasard, c'est-à-dire à coup sûr :

« Une pensée fine, discrètement voilée, donne envie de la suivre. »

« Lorsqu'un vieillard écrit ses pensées, il écrit ses Mémoires. »

« Pour juger le monde, il faut le voir de loin et l'avoir beaucoup vu de près. »

« Ce que la nature a dessiné en nous, le caractère le sculpte. »

« Le caractère fait vivre les sentiments que le cœur fait naître. »

« La bonne compagnie rend à l'esprit le même service que les lois sévères à la presse. Elle lui impose la tenue et le force à la finesse. »

« L'homme déchiffre ce qu'il pense ; la femme le chante à livre ouvert. »

« Tout ce qui entre dans un petit esprit en prend les dimensions. »

« La presse quotidienne appauvrira l'intelligence, comme les mines du Mexique ont appauvri l'Espagne. »

« Isolez-vous avec Dieu pour devenir un saint, ou vivez avec vos semblables pour rester un homme. »

« Quoique l'amour-propre sache merveilleusement sa leçon, il est toujours plein de reconnaissance pour qui le souffle. »

« L'égoïste vit dans l'horizon le plus étroit ; mais il le remplit. »

« L'imprévu n'est pas l'impossible ; c'est une carte qui est toujours dans le jeu. »

« La plupart des hommes ont assez de raison pour qu'elle les contrarie ; pas assez pour qu'elle les gouverne. »

« Les passions se glissent sans cesse dans notre conscience et se font un complice de leur juge. »

« Nous endormons notre conscience sur nos vices ; nous la trompons sur nos défauts. »

« Les scrupules sont les *vapeurs* d'une conscience petite-maîtresse. »

« Hélas ! ce n'est pas trop de notre plus grande force pour tenir tête à notre plus petite faiblesse. »

« La corruption dans un grand esprit et la conscience dans un esprit étroit sont les deux plus terribles fléaux que la Providence puisse envoyer à un peuple. »

« Les défauts se détachent sur le fond uni de la vertu et se perdent dans le fond troublé du vice. »

« Il y a des gens que l'on peut faire entrer dans ses plaisirs, et qu'il ne faut jamais faire entrer dans son bonheur. »

« La jeunesse est un roman et la vieillesse une histoire. »

« Il est encore des jours souriants pour la vieillesse, si elle s'intéresse à tout et se désintéresse d'elle-même. »

« Il faut beaucoup pardonner pour l'amour de Dieu, et beaucoup oublier pour l'amour de soi. »

« Le mépris parle, le dédain se tait. »

« La haine qui nous poursuit froisse peut-être moins notre cœur que l'antipathie qui nous fuit. »

« L'homme religieux sert Dieu ; l'hypocrite le prend à son service. »

« Entre eux, les hommes s'abrutissent et les femmes s'aigrissent. »

« Les femmes s'attendent toujours aux surprises que nous croyons leur faire. »

« Un peu de cœur simplifie ce que beaucoup d'esprit complique. »

« Il doit y avoir une raison et une foi, puisqu'il y a un fini et un infini. »

Je termine ces citations — qui ne représentent pas le quart de mes préférences — par cette belle pensée qui me ramène à mon point de départ :

« Lorsque messieurs les aristocrates de tout genre m'auront prouvé qu'ils ne connaissent les sept péchés capitaux que par ouï-dire, je croirai, sans me faire prier, que la religion n'est bonne que pour le peuple. »

J'ai eu un tort, que M. de Belvèze me pardonnera peut-être, mais qui m'a éloigné de mon sujet. Je voulais me réserver pour son beau chapitre : « RELIGION, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, » — où j'aurais trouvé des armes — bien courtoises et bien finement trempées — contre la

théorie trop absolue du libre-penseur aimable, respectueux, poli, spirituel et RELIGIEUX. D'autre part, quel dommage de n'avoir pu citer le *Cœur et ses environs*, dont M. de Belvèze parle en connaisseur, comme un glorieux vétéran qui résumerait ses campagnes! Je n'ai pas su résister au charme; j'ai trop grapillé dans les premières pages; à présent, ma seule ressource est d'ajouter que, si Doudan et le comte de Belvèze s'étaient rencontrés dans le monde, s'il y avait eu un tournoi entre le libre-penseur et le gentilhomme chrétien et si M. Cuvillier-Fleury avait été juge du camp, j'aurais mieux aimé assister à cette réhabilitation de l'esprit français qu'à vingt séances de l'Assemblée nationale.

XI

LES FANTAISISTES DU BON SENS[1]

10 décembre 1876.

Dieu merci ! la fantaisie n'est pas toujours cette sœur terrible de l'imagination, qui casse les vitres des palais et des temples, jette ses bonnets brodés par-dessus les moulins à vent, prête ses ailes à tous les paradoxes, côtoie toutes les variétés de la folie, se fait la complice de tous les dissolvants de l'intelligence et de la raison. Il existe encore des esprits charmants qui, se donnant à eux-mêmes le spectacle de nos travers, de nos extravagances et de nos ridicules, refusent de les prendre au tragique ou au sérieux, parce que la tâche serait trop

1. Le baron Grimm et Bernadille.

lourde, parce que le sujet serait trop pénible, parce que le public, toujours un peu frivole, hésiterait peut-être à les suivre s'il les voyait trop graves ou trop lugubres. Pour ne pas se fâcher, ils se résignent à sourire; pour que leurs malices soient à la fois moins offensives et plus amusantes, ils ont recours à la fantaisie. La fantaisie a cet avantage sur la comédie et sur la satire, qu'elle ôte d'avance à ses victimes le droit de se récrier, de se plaindre ou même de se reconnaître. Au moment où ses traits deviendraient trop piquants, elle leur fait subir des métamorphoses qui déjouent toutes les rancunes. C'est la reine Mab qui charge son fusil ; c'est Ariel qui lui donne des leçons d'escrime. Vous vous croyez atteint au front ou au cœur ; vous regardez en l'air, et vous voyez la flèche étincelante se changer en bulle de savon. Vous dites : « Quelle pie grièche ! » — et, au même instant, l'oiseau querelleur disparaît pour faire place à l'oiseau bleu qui chante le refrain de Fortunio ou de Mimi Pinson. Vous criez : « Au feu ! » et aussitôt l'incendiaire, émule de Ruggieri, lance sous votre nez une fusée qui va se perdre dans l'espace en vous montrant les sept couleurs de l'arc-en-ciel ou les étoiles en plein midi. — « Mon sang coule ! » Allons donc ! c'est une goutte de rosée rougie par les baisers de l'aurore. — Ce que vous prenez pour une claie, c'est le char de la fée aux miettes, traîné par quatre souris blanches ; — ce que vous traitez de verjus, c'est l'essence de romarin cueilli sur les vertes collines de la Bohême. Le moyen de

s'exaspérer dans ce pêle-mêle de réalités mordantes, de jolis mensonges, de chimères ailées, de joyeuses grimaces, de visions fugitives, de portraits de maître, de charges d'atelier, de palais de Versailles et de châteaux en Espagne ! On s'irrite contre les guêpes, mais non pas contre les abeilles ; contre le coup de poing du crocheteur ou le coup de stylet du bandit, mais non pas contre le coup de baguette d'Oberon ou de Prospero.

Vous savez très-probablement, et je ne suis pas forcé de vous dire quels sont les vrais noms qui se cachent sous les pseudonymes de Bernadille et du baron Grimm. Il est à peu près impossible d'établir des points de ressemblance entre les deux sympathiques écrivains. Le baron Grimm, quoique son parrain soit mort en 1807, est plus jeune que Bernadille. Il fait partie de ce groupe brillant, de ce spirituel état-major, qui a l'honneur de posséder en Saint-Genest son ministre de la guerre, et que je ne me lasserai pas de défendre contre les rigoristes, les timorés et les puritains ; car, s'il nous manquait, je frémis de honte, de douleur et d'épouvante en songeant à ce que serait la proportion entre les journaux conservateurs et les feuilles radicales ou communardes. Dans des villes de trois cent mille âmes comme dans des villages de cinq cents habitants, c'est tout au plus si vous compteriez un journal rassurant pour soixante journaux destructeurs, et je ne pense pas que ce soit Paris qui rétablisse l'équilibre. Encore si ces dédains de chevaliers

sans peur et sans reproche, ces pudiques colères de vestales, ces frissons de sensitives, ces tressaillements d'hermines, ces petits cris de colombes effarouchées, restaient le monopole des fidèles défenseurs du trône et de l'autel, de ceux qu'il faudrait trop mépriser si on ne les croyait pas sincères! Mais, juste ciel! les pruderies de la *République française!* Les scrupules des *Droits de l'Homme!* Le *Rappel* collet-monté! Le don-quichottisme de l'*Homme libre!* Les cas de conscience de la *Tribune!* Les austérités de la *Révolution* Les virginités du *Ralliement!* Le parti de MM. Gambetta, Peyrat, Gent, Rouvier, Floquet, Bouchet, Bouquet, écrasant de ses vertus la gaieté française et l'exhortant à *cacher ce sein qu'il ne saurait voir!* M. Naquet faisant le gros dos et la petite bouche! C'est donc pour nous persuader qu'ils ne sont pas assez rouges, que ces messieurs essayent de rougir encore!

En vérité, il a donc suffi de neuf mois de radicalisme pour pervertir — que dis-je? pour intervertir toutes les notions, toutes les lois dont se composent le sens moral et la conscience publique? On s'est emparé de la dictature devant l'ennemi vainqueur, on a sacrifié la France à de misérables passions de haine, d'ambition et d'orgueil; on a trompé, pressuré, opprimé, ruiné, abîmé son pays; on lui a coûté deux provinces et dix milliards; on est cause que deux cent mille hommes, qui seraient aujourd'hui vivants, ont inutilement péri après avoir épuisé toutes les privations et toutes les souffrances. Plus tard, on a

profité des aveugles complaisances du suffrage universel pour étouffer des masses de documents où se révélaient des prodiges d'incapacité, d'arbitraire, de friponnerie et de gaspillage ; on n'ose pas renier les abominables scélérats de la Commune, et l'on tend la main à ceux qui s'en déclarent les panégyristes ; on a des journaux où l'on glorifie la Terreur et le régicide, où l'on affirme qu'il faut couper la tête à la Royauté, au Capital et au Clergé ; on prêche au peuple l'ahéisme, aux soldats l'indiscipline, aux femmes et aux enfants la dissolution de la famille, aux ouvriers la guerre au patron, aux travailleurs la guerre au propriétaire ; on insulte la Religion et ses ministres ; on continue contre l'Église, les évêchés, les prêtres et les couvents, la croisade garibaldienne, si vaillamment inaugurée, en guise de revanche, pendant que les Prussiens nous accablaient de leurs victoires ; on prêche effrontément des doctrines qui, si elles avaient un jour de triomphe et quinze jours de règne, nous replongeraient dans la plus hideuse barbarie, et qui, en attendant, font de nous la risée de l'Europe ; on a commis tout cela, on dit tout cela, on imprime tout cela ; — et l'on n'en fait pas moins une brillante figure dans la politique républicaine ; on joue avec les ministères avant de les croquer, comme le chat avec ses victimes ; on est le député d'aujourd'hui, le ministre de demain, l'arbitre du présent, le dictateur de l'avenir ; on regarde de haut en bas les pauvres diables qui n'ont

pas su se créer un piédestal avec nos décombres ; et, s'il y a quelque part des hommes d'esprit qui assaisonnent parfois d'un peu de gaudriole leur polémique contre ces odieux et ridicules souverains ; s'il y a des journalistes qui, pour nous dédommager de tant d'exécrables comédies, nous donnent, à leur troisième page, des nouvelles de Got ou de Capoul, de Judic ou de Zulma Bouffar, fi donc ! est-il possible de se commettre avec ces petites gens, avec ces libertins et ces farceurs, ces histrions et ces baladins ? Ne convient-il pas plutôt de les dénoncer au pouvoir, de les déclarer hors la loi, de requérir contre eux la vindicte des juges, et, si les juges faiblissent, de dégorger sa fureur contre notre magistrature ? Oui, l'on a vu ce phénomène sans exemple ! une partie de la presse écumant de rage parce qu'un journal a été acquitté ; des publicistes furieux parce que d'autres publicistes ne vont pas en prison ! Ils ne sont pas nos confrères, dites-vous ; ils sont du demi-monde politique et littéraire ! — Le demi-monde ?... — Ah çà, ! est-ce que par hasard, vous auriez la prétention d'être le monde entier ? Non, non, il vous faudrait, pour en arriver là, supprimer trop d'honnêtes gens ! Quelques-uns d'entre vous y songent peut-être ; mais ce n'est pas encore fait.

Bernadille... j'ai promis de ne pas le nommer ; je me bornerai à vous dire que, pour le connaître, le lire et l'aimer, vous n'avez peut-être pas besoin d'être lecteur assidu du *Français*. Un travailleur infatigable, sauvé des

ennuis de sa tâche journalière par un riche fond de bonne santé et de bonne humeur ; un improvisateur se préservant des périls de l'improvisation à force de se passionner pour toutes les formes du vrai, du beau et du bien ; un causeur qui dédaignerait de rompre le silence s'il n'avait toujours quelque chose à nous apprendre ; un chroniqueur qui sait mêler à l'histoire ou à l'historiette de chaque soir assez de bon sens, de franche gaieté, de verve ou de charme pour l'embellir sans la déguiser ; un critique aussi compétent sur les questions d'art qu'en matière de littérature ; un artiste qui réussit à mettre de l'imagination et de la clarté dans l'esthétique ; un archéologue capable de restituer au vieux Paris tout ce que lui ont enlevé les démolisseurs et de faire revivre dans un livre tout ce que laissent mourir la légèreté et l'oubli de la génération nouvelle ; un homme de cœur, un homme de bien dont on est fier et heureux d'être le confrère, dont on serait heureux et fier d'être le collaborateur et l'ami, tel je me représente le véritable Bernadille et tel je le retrouve à chaque page de ce volume : *Esquisses et Croquis parisiens*.

Ainsi donc, l'*objectif* du baron Grimm, c'est le Parlement bicéphale, avec la Chambre des députés pour chaudière et le Sénat pour soupape (si c'était au moins de sûreté !) ; celui de Bernadille, c'est Paris. Tout d'abord, vous saisissez les différences. On peut dire à Paris son fait, trahir ses secrets, décrire ses laideurs, tâter le pouls

à ses fièvres, fouiller dans ses tiroirs, pénétrer dans ses gouffres, dénoncer ses petits métiers, ses industries véreuses, ses figures interlopes, le montrer en déshabillé, en haillons, en livrée, en maillot, avec le casque de Mengin sur la tête ou le masque de Clodoche sur le visage, descendre avec lui dans les sous-sols de sa police, de son argot, de ses chansons, de ses plaisirs, de ses clubs, de ses émeutes, de ses élections, de ses vices, de ses délits, de ses crimes, sans que cet être collectif se fâche, sans que ce corps immense à deux millions de têtes se croie atteint par la pointe de votre crayon ou la lame de votre canif. Avec nos seigneurs et maîtres de Versailles, il faut plus de précautions, et la fantaisie se trouve ici tout à point pour signer les passe-ports de l'épigramme. On ne peut pas parler de M. Jules Simon ou de M. Arthur Picard, de M. de Marcère ou de M. Christophle, comme on parle des cafés-concerts, de la femme géante, du dîner des croque-morts, du bal de la Saint-Crépin, de la foire aux joujoux, des lutteurs du casino Cadet, du bal des gens de maison, de la foire aux pains d'épice, de lal angue verte, des cercles de l'Enfer parisien, du déménagement et des saltimbanques. C'est pourquoi il y a plus de terre ferme dans l'œuvre de Bernadille; plus d'air, d'espace et de caprice dans le livre du baron Grimm. L'un peint d'après nature ce qu'il a vu, regardé, observé, et tant pis pour la réalité, si elle n'est pas belle! L'autre dissimule la ressemblance en de spirituelles alter-

natives de portrait et de caricature, et tant pis pour les modèles s'ils prêtent à ce mélange! Permettez-moi une comparaison musicale : Bernadille joue un morceau où tout se tient, depuis le prélude jusqu'au finale; le baron Grimm exécute des variations à propos de gens qui ont beaucoup varié et dont la plupart mériteraient une exécution.

Je viens d'indiquer quelques-uns des sujets que Bernadille a traités, et où il nous a très-heureusement prouvé que, si Paris est incorrigible, il n'est pas moins inépuisable. Qui de nous, en flânant sur ses boulevards ou dans ses rues, en se hasardant à travers ses quartiers excentriques, en évoquant son passé enseveli dans d'invisibles catacombes, en entrant dans ses cimetières qui sont des villes, en prêtant l'oreille à ses rumeurs, en se heurtant aux grilles de ses égouts, en côtoyant les murailles de ses hôpitaux et de ses prisons, en mesurant la distance de son luxe à ses misères, de ses élégances à ses détresses, de ses théâtres à ses coulisses, de ses palais à ses bouges, de ses raffinements aristocratiques à ses rudesses populaires, de ce qu'il étale à ce qu'il cache, qui de nous n'a rêvé, au moins une fois, d'écrire à sa guise les *Mystères de Paris?* Non pas un roman douceureux et venimeux, où l'imprudente curiosité des riches soit sournoisement surexcitée au profit des griefs et des convoitises des pauvres, mais une œuvre multiple, persuasive, communicative, chaleureuse, où on tâcherait de mettre une âme, où l'i-

magination romanesque viendrait en aide à la charité chrétienne, où l'on ne solliciterait les curieux, les dilettantes, les chercheurs, les gourmets de réalisme, que tout juste assez pour les faire réfléchir, pour leur montrer la leçon et le danger contenus dans ces prodigieux contrastes ? Nettement m'a raconté que M. de Genoude, désirant avoir un roman de Balzac, l'avait un soir invité à dîner avec quelques-uns de ses rédacteurs. C'était au plus beau moment du succès des *Mystères de Paris*, succès inouï, incroyable, fantastique, fatidique, propagé pendant trois ans, de Paris en province, du feuilleton au cahier, du cahier au volume, tel enfin qu'il n'était pas difficile de prévoir l'avenir réservé à une société ainsi affolée, enfiévrée et aveuglée. Balzac, si supérieur à Eugène Sue, ne pouvait manquer d'être mortifié et agacé par cette vogue extraordinaire qu'il n'a jamais égalée de son vivant. Soit irritation nerveuse, soit effet de la bonne chère et des bons vins en bonne compagnie, soit qu'il fût, ce soir-là, plus en verve que d'habitude, il se mit à refaire, tout d'une haleine, les *Mystères de Paris*, — les vrais, les siens, — et cela avec une telle puissance de souffle, une telle vigueur d'inspiration et d'invention, une telle faculté de pénétration et de seconde vue, un art si étonnant pour donner aux visions de son cerveau un corps, une figure, un langage, que, jusqu'à cinq heures du matin, les convives furent en proie à une hallucination étrange, partagée entre la réalité la plus intense et la fiction la plus fantastique.

Certes, quiconque prétendrait remplir le programme nocturne du gigantesque romancier, se couvrirait de ridicule. C'est déjà beaucoup d'explorer et de saisir sur le vif quelques coins de ce terrible Paris, surtout lorsque l'on a, comme Bernadille, le bon esprit de moraliser ses esquisses, de s'arranger pour que les détails les plus réalistes portent avec eux leur enseignement et nous ramènent à un ensemble de piquante comédie et d'honnête satire. Voyez, par exemple, le *Bal des gens de maison !* que de traits charmants ! que de fines ironies ! Et comme on devine aisément qu'une société où Frontin et Dubois, Crispin et Scapin, Lisette et Toinette, Marine et Nérine réclament leur part de l'égalité démocratique, en arrivent à toiser leurs maîtres et remplacent par l'anse du panier ou le bénéfice clandestin les spirituelles intrigues de leurs devanciers, ne peut plus compter sur le dévouement des domestiques d'autrefois, qui s'identifiaient avec la famille et ne permettaient pas à leur livrée d'étouffer les battements de leur cœur ! Et le *Jour des morts à Paris !* une élégie qui a des griffes ! Millevoye donnant la main à Gilbert ! Il faudrait citer aussi les *Cafés-Concerts*, la *Religion en chambre*, les *Lutteurs du Casino*, l'*Enfer parisien*, les *Drames de la vie réelle*, et bien d'autres ; tout le volume y passerait. Rien n'a vieilli dans ces petites toiles qui ont si bien réussi dans le *Français*, et qui supportent si vaillamment cette seconde épreuve. C'est que Bernadille ne s'est pas borné à raconter l'incident parisien qui pas-

sionne à midi et tombe en poussière à quatre heures; il ne fait pas de ses chroniques quelque chose de comparable à un paquet d'allumettes qui prennent feu et s'éteignent avec une égale vitesse; les décors où s'est promené son pinceau ne se replient pas à mesure qu'une nouvelle pièce succède à la pièce jouée. Ses sujets, sauf quelques légères retouches, existent aujourd'hui tels qu'il les a vus hier. Son mérite est d'en avoir trouvé le vrai sens, d'avoir saupoudré de sel cette vérité sérieuse ou amusante, alarmante ou railleuse, triste ou grotesque, d'en avoir extrait tout ce qui pouvait assurer à ces pages fugitives la vie et la durée. Il est difficile de peindre ou d'esquisser Paris sans nous laisser voir l'énorme part du Diable. Ne croyez pas pourtant que la part du bon Dieu soit négligée par Bernadille! Lisez sa belle étude sur le révérend Père Monsabré, son éloquent chapitre sur les cercles d'ouvriers. Quelle émotion profonde! quel sentiment sincère d'honnête homme et de catholique! La satire a les larmes aux yeux; la fantaisie trempe le bout de son aile dans ce bénitier populaire, plus agréable à Dieu que toutes les ciselures des artistes florentins. Quel touchant hommage à cet irrésistible apôtre qui s'appelle le Révérend Père Dulon de Rosnay! Je ne puis me dérober à l'envie de citer les lignes suivantes: «... Une autre fois, un ouvrier à l'air crâne et tapageur avait commencé par se poser en membre de l'extrême gauche. C'était à la conférence de M. de la Tour du Pin-Chambly: les *Batailles sous Metz*. Mais

tout à coup il se tait, devient attentif, recueilli, presque ému ; l'orateur racontait, avec son *humour* ordinaire, la bonne conduite d'un régiment de chasseurs d'Afrique en face des Prussiens. A peine la conférence terminée, l'ouvrier se précipite vers le président de salle : « Ah ! monsieur, comme c'est ça ! Voyez-vous, j'ai justement servi dans les chasseurs d'Afrique, moi. Fameux régiment ! Vous direz à ce monsieur qu'il a bien parlé. » — Cet ouvrier croyait encore à la patrie, à la solidarité du régiment, à l'honneur du drapeau. Il n'était gâté qu'à moitié; le club l'eût achevé ; une parole chrétienne et française avait trouvé le chemin de son cœur. Il est revenu, il guérira, s'il n'est déjà guéri. »

De M. de la Tour du Pin-Chambly à M. Albert de Mun, il n'y a pas loin ; ces deux nobles et vaillants frères d'armes, ces deux rivaux d'éloquence, de foi, d'héroïsme chevaleresque, de dévouement à toutes les causes sacrées, à Dieu que l'on blasphème, à la France qu'on déshonore, au peuple que l'on trompe, vont, bras dessus bras dessous, me ramener — qui le croirait ? — au baron Grimm. Je rouvre son livre à la page 53, et je lis : « M. Albert de Mun est un jeune homme de trente-cinq ans qui n'en paraît pas trente. Il a beau visage et fière tournure ; il a la moustache noire, la tête rasée, le parler franc et sonore de l'officier de cavalerie ; il a aussi le regard, l'attitude et l'accent convaincu des hommes qui se sont dévoués à leur foi et à leur religion, sans admettre qu'on

les discute. Il y a du Montalembert dans ce capitaine de cuirassiers, à l'âme de prêtre. Il y a aussi du Pierre l'Hermite. On sent que M. de Mun s'est battu pour sa patrie et qu'il recommencerait pour sa religion, croisé au moyen âge, ligueur sous Henri III, mais de ces croisés et de ces ligueurs qui se sont abandonnés à une idée sublime, et qui versent leur sang pour elle... M. de Mun a été quasi-invalidé (26 mars), mais ses adversaires ont rendu justice à sa valeur et à son talent. Peu de triomphes valent une pareille défaite ; peu de vainqueurs ont reçu autant de poignées de mains et de compliments que ce vaincu. »

Qu'en dites-vous ? Le vrai baron Grimm, ami des philosophes, habitué des salons où se rencontraient Diderot et d'Alembert, Helvétius et Chamfort, ferait peut-être la Grimm — ace en lisant cette page de son filleul. Je l'ai citée de préférence, pour prouver que cet étincelant fantaisiste savait au besoin être sérieux, que ses jolies malices s'arrêtaient — que dis-je ? s'inclinaient, émues et respectueuses, là où s'ouvre l'horizon des sentiments héroïques, des grandes pensées et de la véritable éloquence. Mais, non loin de ce tribut payé à une admiration légitime, quelle gaieté sans fiel ! quels ravissants caprices de verve et de plume ! que de folies plus raisonnables que bien des raisonnements ! quelle variété dans ce cadre un peu monotone ! Comme ces silhouettes parlementaires sont bien prises sur le fait ! Comme ces anecdotes sont bien

inventées ou bien contées ! Quels heureux pastiches de la dix-septième manière de M. Victor Hugo ! quels croquis lestement enlevés ! que de poignées de sel adroitement jetées au nez de tous ces poseurs, de tous ces bavards, de tous ces charlatans, de tous ces athées, à qui il a été plus facile d'accaparer des milliers de voix que de montrer une parcelle de talent ! quels agréables sifflets à roulettes, aux dépens de ces ténors de province qui mériteraient d'être hués à Draguignan, et qui sont entrés, le front haut, dans le palais du grand Roi ! quelle revanche ou quelle indemnité pour l'esprit français, au moment même où il subit tant d'humiliations et de crises ! Rapprochons dans nos sympathies et dans nos lectures ces deux transparents pseudonymes, Bernadille et le baron Grimm, ces deux aimables volumes, *Croquis parisiens* et *Souvenirs parlementaires*. L'un nous prouve qu'on peut décrire Paris sans rien perdre de sa bonne mine au milieu de ces laideurs ; l'autre nous rappelle qu'on peut hanter Versailles en restant spirituel au milieu de ces sottises.

XII

LES VERGISS-MEIN-NICHT

DE LA DÉFAITE[1]

---

24 décembre 1876

Puisqu'il est bien convenu que nous sommes tous enchantés, que les nerfs se détendent, que les Folleville s'embrassent, que M. Simon, qui ne s'appelle pas Simon, se nomme Lamourette, que Philinte ne doit pas rencontrer d'Alceste, que nous entrons dans une longue phase d'accalmie qui pourra varier de vingt-quatre heures à quinze jours, profitons-en pour évoquer, avec Victor Tissot et Jules Claretie, des images dont l'oubli pourrait peut-être me tenir lieu de tout autre argument contre le parlementarisme républicain. A ceux qui me traiteraient de monomane, à ceux qu'enivre la joie de voir le gou-

1. Victor Tissot et Jules Claretie.

vernement et le pays pencher de plus en plus à gauche et les capitulations politiques succéder aux capitulations militaires, nous aurons toujours le droit de répondre : « Osez prétendre que, sous une monarchie, la plaie saignante de la France, la perte de nos deux chères provinces, le désarmement de nos frontières de l'Est, les douloureuses rancunes du démembrement et de la défaite, les moyens de préparer une revanche, et, en l'attendant, de nourrir dans les âmes l'ardent foyer du patriotisme et du sacrifice, n'auraient pas dominé, absorbé, supprimé toutes les agitations intérieures et toutes les ambitions personnelles ! Puis, interrogez votre conscience, si vous en avez une, et osez affirmer que, depuis six mois ou depuis six ans, les malheurs et les périls de votre patrie, les conquêtes et les menaces de l'Allemagne, l'idée d'un retour de fortune et de gloire mérité et obtenu par un ensemble de généreux efforts, par une réorganisation de l'armée, par un réveil du vrai sentiment national, n'ont pas été pour vous quelque chose comme un atome, un grain de sable, un fétu de paille, comparés à la satisfaction ou aux exigences de vos convoitises, de vos vanités et de vos haines, comparés à la question de savoir combien de députés conservateurs vous auriez le patriotique plaisir d'invalider, par quelles intrigues vous réussiriez à paralyser le centre droit, à vous assimiler le centre gauche, à concilier l'opportunisme et l'intransigeance, à multiplier les conflits, les

tiraillements et les crises qui peuvent achever de tuer l'industrie, de ruiner le commerce, de pulvériser l'agriculture, de déclasser le jour de l'an, d'amuser nos ennemis du dehors, mais qui peuvent vous faire l'aumône d'un portefeuille ! »

Après quoi, je me bornerai à citer quelques lignes du nouvel ouvrage de Victor Tissot : « COMMENT UN PEUPLE SE RELÈVE : La Prusse, quoique démembrée, morcelée, écrasée, réduite de plus de moitié en territoire et en population, soumise à des contributions de guerre excessives, répondit à tous ces appels par un élan de patriotisme vraiment sublime... (ici des détails d'abnégation et de sacrifice qui nous font trop de honte !)... Cet enthousiasme fut nourri, enflammé, étalé même du haut de la chaire, dans les temples et dans les universités, et par les journaux, les pamphlets et les chansons patriotiques. La Prusse ne fut bientôt plus qu'un camp. A ce réveil de l'amour de la patrie, de la haine contre l'étranger, se joignit le réveil religieux ; les sentiments chrétiens, oubliés ou raillés quelque temps auparavant, rendirent toute leur force aux âmes ; de telle sorte que cette guerre populaire devint pour le peuple prussien à la fois une guerre vraiment nationale et une guerre vraiment sainte... » (Charras).

« Quel exemple, ajoute excellemment M. Tissot, quel exemple dans ce relèvement d'un peuple terrassé et agonisant ! Quel enseignement dans ces efforts héroïques

d'une nation plus abattue et plus vaincue que ne l'est aujourd'hui la France! »

Trois questions encore avant de revenir à la causerie purement littéraire: 1° Croyez-vous que ce relèvement magnifique eût été possible, si la Prusse avait fait du 15 octobre 1806, — lendemain d'Iéna, — son 4 septembre 1870; si elle s'était déclarée, non-seulement en République, mais en révolution permanente; si chaque trimestre avait placé le gouvernement dans une nouvelle impasse, si le malaise intérieur avait fait constamment diversion au sentiment patriotique, si le baron de Stein s'était appelé Thiers, Gambetta, Jules Simon, Marcère ou Naquet?

2° Ce réveil de l'esprit religieux, salué par le colonel Charras, héros de la libre-pensée, qui décida Eugène Sue mourant à refuser de recevoir un prêtre, cette régénération chrétienne qui contribua si puissamment aux élans de l'héroïsme et aux apprêts de la revanche, n'est-ce pas exactement le contraire des orgies d'impiété, des saturnales d'athéisme qui donnèrent la réplique à chacun de nos désastres et qui aboutirent logiquement au massacre des otages; comme si l'humiliation de nos armes ne pouvait être indemnisée que par la défaite du bon Dieu?

3° Six ans et trois mois après Iéna, l'Allemagne était presque à la veille de Leipsick. A la veille de quoi sommes-nous, six ans et trois mois après Sedan?...

Pardon! c'est plus fort que moi; je ressemble à ces pécheurs repentants, mais fragiles, qui passent continuellement des plus belles résolutions aux plus fâcheuses récidives. Je me promets toujours de rester littéraire; mais il y a des cordes que l'on ne peut effleurer sans qu'elles vibrent; il y a des plaies que l'on ne peut toucher sans qu'elles saignent. Or, quelle corde et quelle plaie, le souvenir de nos désastres et surtout le contraste du patriotisme prussien avec nos égoïstes et misérables querelles! Pourtant, il suffit d'un peu de bonne volonté pour trouver, dans les volumes de Victor Tissot et de Jules Claretie, de quoi défrayer un article où la littérature se dégagerait à la fois des rancunes nationales et des haines politiques. Je ne prétends assimiler ni les deux livres, ni les deux écrivains. L'ouvrage de Victor Tissot est plus satirique, celui de Jules Claretie plus élégiaque. L'un, fidèle à l'inspiration qui lui a si bien réussi et lui a valu déjà deux immenses succès, fait, la plume à la main, ce que nos troupes auraient peut-être pu faire au début de cette effroyable guerre. Il franchit bravement la frontière, et nous le voyons guerroyer sur le territoire ennemi. Il nous donne comme un avant-goût de revanche, non pas hélas! de la vraie, de celle qui ne dépend aujourd'hui ni de lui, ni de personne, que nous ne pouvons attendre que des années et de l'imprévu et qui nous rendrait nos chères provinces, mais de celle qui peut, dans une certaine mesure, consoler notre

amour-propre en nous montrant les revers de la médaille allemande, en exerçant les représailles de l'esprit, de l'élégance, de la grâce légère et du goût. L'autre s'attache surtout à rompre la prescription qui, de cinq ans en cinq ans, finirait par nationaliser ce qui n'est qu'annexé. Il proteste contre les prétentions de nos vainqueurs, lesquels, non contents d'avoir conquis, veulent encore légitimer leur conquête, se vantent d'avoir restitué à leurs traditions primitives et à leurs origines ces populations que nous rend, chaque jour, chaque battement de leur cœur, et oublient que, sur le portail de la cathédrale de Strasbourg comme sur les murailles de la citadelle de Metz, ils ont inscrit leur devise brutale : « La force prime le droit. »

Là ne se borne pas le mérite de ces deux volumes ; ils ont d'autres titres aux sympathies du lecteur, même de celui que nos ressentiments et nos douleurs laisseraient indifférent. Les deux auteurs sont sincèrement et énergiquement patriotes, bien qu'avec des nuances diverses : Victor Tissot sans esprit de parti politique, et comme si, en face de l'Allemagne insolemment victorieuse, toutes nos opinions se fondaient dans une seule ; Jules Claretie avec une persistance républicaine que je chicanerai peut-être tout à l'heure ; mais tous deux aussi ont des qualités bien remarquables d'écrivains, de paysagistes et de conteurs. Nous rencontrons à chaque pas, dans ces chapitres, des pages dont l'intérêt aurait été aussi vif

cinq ans avant la guerre que cinq ans après la défaite. Quoi de plus frais, par exemple, et de plus charmant que la première étape du *Voyage aux pays annexés*, où l'auteur nous transporte avec lui *en pays Wende?* En pays Wende, où se conservent encore l'esprit, les mœurs, les physionomies, les sentiments, les costumes, la couleur locale des races slaves, sans compter une antipathie profonde contre la race germanique ! Voici Victor Tissot, sans autre bagage que son havre-sac, s'acheminant à pied vers la Spreewald ou forêt de la Sprée. Il a des teintes exquises pour peindre les agréments d'un voyage pédestre à la rencontre de l'inconnu, à travers des sites délicieux. Certes, lorsqu'on voit cet aimable touristes suivre un ravissant petit sentier « qui s'en va coquettement sur des pelouses piquées de fleurs et scintillantes de rosée, sous de grands arbres où les oiseaux chantent et saluent sa venue, » on n'a qu'un regret ; c'est de ne pas être son compagnon de voyage ! Mais c'est au moulin de Kannow que commence l'enchantement ; je cesse d'être un vieux critique pour me rajeunir de trente ans et monter avec Victor Tissot sur cette barque où nous attend le beau pêcheur Franziskas, muni de son fusil et de ses filets, « tenant aussi fièrement qu'un gondolier de Venise sa longue rame en bois blanc. »

N'est-ce pas Venise, en effet, une Venise forestière, avec toute la grâce sauvage et mystérieuse des grands

bois et des vastes solitudes, une Venise où les palais sont remplacés par des futaies séculaires et de merveilleux ombrages ? L'auteur décrit cette rue aquatique, le *Canale grande* de la Spreewald, la grande Munitza :

« — Je me croyais sur un fleuve du Nouveau-Monde, entouré de forêts vierges. A mesure que nous avancions, la voûte que les chênes, les bouleaux et les aulnes formaient au-dessus de nos têtes devenait plus sombre et plus épaisse, et opposait aux flèches du soleil comme un bouclier de verdure ; un jour bleuâtre et velouté nous enveloppait. Sur les deux rives, un désordre opulent de végétation, mousses, fleurs, fougères, buissons, arbrisseaux. On se demande si l'on est le jouet d'un mirage ou d'une poétique illusion ; si ce paradis embaumé et verdoyant n'est pas le dernier refuge des fées sur la terre... Bientôt l'ombre grandit par degrés, et les reflets rouge-doré des feuilles nous annoncèrent que le soleil se couchait. La forêt avait retrouvé son animation et sa gaieté. L'orchestre des bouvreuils, des merles et des fauvettes avait repris ses cymbales, ses flûtes et ses violons, et les papillons, fils de l'air, et les libellules, filles des eaux, voltigeaient autour de nous comme des pétales de fleurs emportés par le vent. On entendait, entre les cadences de la rame, des roucoulements de ramiers qui s'échappaient comme des soupirs d'amour du fond des bois. Un héron ou une cigogne s'enfuyait de temps à autre à notre approche, et du lourd battement de ses ailes troublait

pendant quelques secondes la tendre harmonie de la forêt. »

Et plus loin, cette vision vraiment féerique :

— « Je vis un canot qui glissait avec la légèreté d'un cygne et qui transportait un jeune homme et une jeune fille. Le jeune homme avait un gilet aux gros boutons d'argent ; sa tête était nue, et ses longs cheveux flottaient sur ses épaules. La jeune fille était coiffée du bandeau de mousseline bordé de dentelle, sur lequel se noue en forme de turban un mouchoir de soie. Ils se tenaient enlacés. A peine cette vision eut-elle disparu, que nous entendîmes un chant mélancolique résonner dans la forêt. C'était le couple qui chantait... »

Il faudrait tout citer, et cette chanson plaintive où se résument les griefs d'un peuple captif, et la pêche aux écrevisses, et les poétiques harmonies de cette nuit digne d'inspirer Lamartine ou Weber, et l'épisode du chat sauvage, et la mort du pauvre canard moins sauvage que le chat. J'insiste sur ces pages charmantes qui ne forment, à vrai dire, que le prologue du livre, non-seulement parce qu'elles nous rafraîchissent le sang, nous retiennent un moment sur un terrain neutre, loin des images de deuil et de haine, et créent une oasis délicieuse au milieu des duretés et des âpretés germaniques, mais aussi parce qu'elles nous montrent sous un nouvel aspect le talent de Victor Tissot. Maintenant qu'il a complété, dans son éloquente *trilogie*, à peu près tout ce qui

peut se dire de désagréable pour les Allemands et de consolant pour nous, il est bon que l'on sache tout ce que cette jeune et brillante plume, après ce large tribut payé au patriotisme, peut nous offrir de séduction et de charme dans des cadres différents, dans la littérature descriptive, la légende ou même le roman. En regard de cette excursion pittoresque sous les ombrages de la *Spreewald*, de cette merveille de grâce et de fraîcheur que signeraient à l'envi les maîtres du genre, placez le sombre et voluptueux épisode des Kœnigsmarck, puis le rocher du Dragon et le rocher de Roland, les chevaleresques et tragiques amours du héros légendaire et de la belle Hildegunde ; vous comprendrez que l'heureux auteur du *Voyage aux pays annexés* est de force, lui aussi, à s'annexer sans effort, sans passe-droit et sans violence bien des provinces littéraires qui ne réclameront pas et qui seront fières de parler sa langue, bien des succès de bon aloi, indépendants de sa haine et de la nôtre contre les odieux détenteurs de Metz et de Strasbourg. C'est à la fois une des qualités et une des faiblesses de l'esprit français, qu'il ne puisse se passionner ou se fixer longtemps sur le même sujet, ou du moins suivre toujours avec le même empressement et la même ardeur l'artiste, l'écrivain, l'orateur, le poëte, qui interprètent ses émotions les plus vives, ses douleurs les plus poignantes, ses affections les plus chères, ses plus légitimes rancunes, ses plus ineffaçables souvenirs. O poésie éternelle de la

Nature! s'écrierait ici un disciple de Jean-Jacques; magique puissance de rajeunissement et de renouveau, comparée à la débilité de l'homme, sans cesse prêt à se lasser de ses joies, de ses tristesses, de ses colères et de lui-même! Une barque glissant sur une eau limpide sous une voûte de feuillage, le chœur mystérieux des étoiles répondant aux mélodies nocturnes du rossignol et aux soupirs amoureux du ramier, les chênes et les bouleaux de la Spreewald trempant leurs racines dans la poétique rivière comme des baigneuses rassurées par les premières ombres de la nuit, les masses de verdure frémissant sous la brise ou se colorant de pourpre et d'or aux rayons du soleil couchant, un jeune couple de fiancés ou d'amants sur un canot qui s'enfuit dans la brume, un chant mélancolique qui passe et s'évanouit sur leurs traces fugitives, l'imagination ajoutant à la magie de ces paysages l'Ondine de Goëthe, les Sylphes d'*Obéron*, le Roi des Aulnes, de Schubert; tout cela, pourvu qu'on y reconnaisse une impression sincère et une main de maître, tout cela nous attire, nous captive, nous enchante, nous donne la sensation d'un idéal supérieur, même aux animosités nationales. Il est bien entendu que je parle en critique littéraire, et qu'un politique tiendrait un autre langage.

C'est aussi la littérature, ou, pour plus de précision, la franchise de l'émotion patriotique exprimée dans un excellent style qui nous recommande le livre de Jules

Claretie. Toutes les dissidences de détail s'effacent sur les pas de ce guide si sympathique et si français, qui, après avoir assisté, en 1870, aux sinistres débuts, aux prologues décevants, aux sanglants désastres de la guerre, apres s'être enfermé à Paris où il prit sa part de l'héroïque — hélas ! et chimérique défense, revient, au bout de cinq ans, récolter ses souvenirs, raviver pour lui et pour nous ces images, ces noms, ces dates qu'il serait honteux d'abandonner au grattoir et à l'estompe du Temps. Il visite dans le calme mélancolique ce qu'il a vu dans l'ardente tempête ; il parcourt ces champs de bataille changés en cimetières ; il s'assure que ces cinq années de deuil nous ont gardé dans les cœurs ce qu'elles nous ont fait perdre sur la carte. Metz, Strasbourg, Wissembourg, Haguenau, Reischoffen, Wœrth, Sarreguemines, Spickeren, Gravelotte, Saint-Privat, Sedan, voie douloureuse ! funèbres stations où les pèlerins de la défaite s'agenouillent sur la tombe des morts, où les martyrs prient pour les survivants et les prennent à témoin que la France n'est pas tombée sans gloire ! Ce n'est plus ici, comme dans le tercet si souvent répété du grand poëte Florentin, le souvenir des jours heureux devenant le plus cruel supplice des jours de malheur ; c'est une douleur plus intense, renouvelée et exacerbée par le souvenir de malheurs qui durent encore et ne sont pas réparés. En bien des points de ce triste itinéraire, la vie a repris ses droits sur la mort, qui se laisse faire, cer-

taine qu'elle est de reprendre bientôt ses droits sur la vie. Les scènes rustiques, le travail des usines, le mouvement des villes et des villages, le sourire des mères, les cris joyeux des enfants, contrastent avec les réminiscences de désolation et de carnage. L'herbe cache la trace des boulets et des obus, couvre les croix de bois noir, égaye de ses teintes printanières les préludes de l'oubli; ce sont des gouttes de rosée et non des gouttes de sang, que l'on voit étinceler sur l'écorce des arbustes et à la surface des prairies. N'importe ! il ne faut pas, l'auteur de *Cinq ans après* ne veut pas que ces images de l'oubli extérieur, et, pour ainsi dire, matériel, se reflètent dans les âmes. Il existe une créance et une dette : la dette n'est pas payée, la créance est forcée d'attendre ; elle n'est pas de celles que l'on renouvelle sur papier timbré. Jules Claretie y supplée par un livre. Puisse, tous les cinq ans, un fidèle, un entêté, un patriote tel que lui, avertir de la même façon amis et ennemis que la dette subsiste toujours et que la créance ne s'endort pas ! J'ajoute tout bas, — bien bas : Puissent ces huissiers du patriotisme n'avoir pas à fonctionner trop longtemps !...

Jules Claretie est constamment au niveau de son sujet, et, si l'image était plus neuve, on pourrait dire qu'il en est plein. Il est ému, et il émeut ; contrairement à la tradition révolutionnaire, l'amour de la France domine chez lui la passion républicaine. Je lui ai promis quelques chicanes ; elles ne s'adresseront pas à ses opinions;

nous les connaissons tous, et il n'a pas attendu, pour les affirmer, le triomphe de ses amis. Non ! Je lui indiquerai plutôt quelques contradictions que j'aperçois ou que je devine. Ainsi, chaque fois que le beau nom de Mac-Mahon se rencontre sous sa plume, il parle de l'illustre maréchal, non-seulement avec une convenance parfaite, mais avec une respectueuse sympathie. Citons quelques lignes, qui pourraient se répéter à chaque campagne de ce glorieux supplicié d'une majorité radicale :

« *L'arbre de Mac-Mahon* est un noyer dont il a fallu protéger le tronc contre les visiteurs du champ de bataille. L'écorce de l'arbre était chaque jour arrachée, et le noyer allait périr. On a élevé autour de lui une grille rouge, et l'on a appliqué cet écriteau écrit en allemand : « *Il n'est pas permis d'arracher les branches.* » Là se tenait Mac-Mahon, dominant tout le paysage, bien en vue, au centre même de l'action. Les boulets certes pouvaient facilement l'atteindre. Afin d'arriver là, un peu auparavant, il avait, se trouvant placé plus à gauche, poussé son cheval dans un ravin ; puis, l'éperonnant, l'avait littéralement fait grimper un terrain à pic. Ensuite, il s'était tenu là, regardant, résolu à mourir. »

Si l'on m'accorde que bien des scènes analogues ont signalé cette martiale carrière, comment ne pas rougir de colère et de honte quand on songe à ce que la politique républicaine a fait de cet intrépide soldat, quand on voit ce héros de la guerre de Crimée, ce vainqueur de

Magenta, ce vaincu de Reischoffen, ce blessé de Sedan, battu en brèche, humilié, atrophié par les élus de Belleville et de la Croix-Rousse, par les *héros* de la *République française* et des *Droits de l'Homme?*... Ah! les boulets prussiens étaient moins cruels! Ils ne menaçaient que sa vie! Si Jules Claretie avait le malheur d'être notre contemporain, il aurait admiré comme nous, en 1831, les magnifiques vers de Victor Hugo, son idole, contre les *trois cents avocats* qui osaient *chicaner un tombeau* à la cendre de Napoléon; qu'y a-t-il donc de changé dans l'échelle de proportion des grandeurs et des petitesses humaines? Les citoyens Brisson, Albert Joly, Floquet, Varambon et Férouillat, sont-ils plus grands que MM. Dupin, Odilon Barrot, Barthe, Mauguin et Mérilhou?

Ceci n'est rien; ce qui m'attriste et m'étonne davantage, c'est le passage de la courte préface de *Cinq ans après*, où Jules Claretie semble se contredire. Il a loyalement rendu hommage au patriotisme du clergé alsacien et lorrain. Il sait tout ce que la religion, pendant la guerre de 1870, a inspiré de sublime, soit aux zouaves pontificaux qui ont sauvé l'honneur de la France, soit aux catholiques de nos provinces de l'Est, soit à ces humbles ambulanciers, frères des écoles chrétiennes, que les docteurs les moins cléricaux ont salués avec enthousiasme. Il ne peut admettre que les populations annexées séparent violemment de l'idée de Dieu l'idée de patrie; qu'elles croiraient la France morte si la France préférait

son antique foi au culte de la libre-pensée et des enterrements civils. Il nous rappelle dès sa première page cette mémorable séance du Parlement allemand (5 février 1874), où deux évêques et cinq curés, élus à des majorités immenses, protestèrent si vaillamment, avec leurs collègues laïques, contre l'odieuse annexion. Enfin, il a l'esprit trop juste et l'âme trop droite pour ne pas comprendre que, dans tout espoir ou tout rêve de revanche, nécessairement achetée par bien des périls et des sacrifices, la religion, sœur de l'abnégation, doit prévaloir sur l'incrédulité, sœur de l'égoïsme. Comment se fait-il donc que je me heurte, page 8, à quelques lignes que me rend plus inexplicables et plus amères la note suivante ?

« — Depuis les élections dernières (20 février 1876), l'Alsace et la Lorraine n'écoutent plus ceux qui leur disent que la France va mourir. »

L'Alsace et la Lorraine se réjouissent donc de ce qui réjouit M. de Bismarck ? Les cœurs des opprimés et de l'oppresseur battent donc à l'unisson ? Le triomphe du radicalisme, cet éternel obstacle à toute chance de revanche, nous est donc compté comme un bon point par les provinces que cette revanche nous rendrait ? Au lieu de discuter ces questions irritantes, j'aime mieux finir par une image qui m'est revenue bien souvent depuis ces élections fatales, et qu'a ravivée la lecture des ouvrages si intéressants et si émouvants de Victor Tissot et de Ju-

les Claretie. Je me représente tour à tour la France vaincue, amoindrie, affolée, sous les traits d'un centenaire et d'un jeune homme. Le centenaire dit : « Mon Dieu ! faites que je meure assez tôt pour ne pas voir se renouveler les jours de terreur et d'horreur qui ont épouvanté mon adolescence ! »

Le jeune homme dit : « Mon Dieu ! faites que je vive assez pour voir la France rentrer en possession de la Lorraine et de l'Alsace ! »

Eh bien ! tant que le vœu funèbre du vieillard aura sa raison d'être, l'ardente espérance du jeune homme sera indéfiniment ajournée.

XIII

LE CARDINAL DU PERRON [1]

---

17 janvier 1877.

C'est une des infirmités de la gloire humaine, que le personnage qui l'obtient de son vivant n'est pas toujours sûr de ses lendemains. Bien des circonstances étrangères à son mérite peuvent, après les années d'éclat, contribuer à le rejeter dans l'ombre, ou mieux encore à rompre le lien qui unit un homme célèbre aux générations suivantes. Voilà, par exemple, un groupe remarquable de poëtes, d'orateurs, d'écrivains, de moralistes, de politiques ; les contemporains lisent leurs vers, admirent leurs ouvrages, écoutent leurs discours, acceptent

1. Par M. l'abbé P. Féret, aumônier du lycée Henri IV.

leur influence, et les rangent d'emblée dans ce que l'on pourrait appeler la galerie du Luxembourg des célébrités provisoires. Mais il se trouve que l'époque où ils ont marqué leur place n'était qu'une phase de transition; leur soleil n'a été qu'une aurore, leur chapitre n'a été qu'un prologue. A peine avaient-ils disparu, que l'on a vu surgir, dans tous les genres où ils se sont essayés, des supériorités si éblouissantes qu'elles ont absorbé tous les regards. La poésie crée des chefs-d'œuvre, la chaire fait des miracles, l'éloquence cesse de bégayer pour parler la langue immortelle; le théâtre multiplie ses merveilles; la philosophie et la morale se débarrassent de leurs alliages; le sentiment de la perfection se révèle dans les arts et dans les lettres, dans les imaginations et dans les âmes. Comment garderait-on un souvenir bien distinct pour les préfaces, quand on a les livres? Pour les grains de blé, quand on a la moisson?

Pour bon nombre de lecteurs modernes, le cardinal du Perron est un de ces disgraciés ou de ces déshérités de l'histoire. Les moins oublieux conservent, dans un petit coin de leur mémoire, le nom du diplomate, du négociateur dont les talents, l'autorité, l'habileté, la science théologique concoururent si puissamment à réconcilier Henri IV avec la cour de Rome, et rendirent un immense service à la France en donnant pour patronnes à la légitimité royale, à la renaissance monarchique, l'orthodoxie catholique et la liberté de conscience. Dans

ce cadre, la figure du cardinal du Perron n'était pas encore effacée, et M. l'abbé Féret lui-même lui avait fait une large part dans son livre intitulé : *Henri IV et l'Église*. Du Perron semblait prédestiné à cette mission bienfaisante. Tour à tour *enfant prodige*, protestant, puis converti au catholicisme, la précocité de son savoir et de son génie avait fixé sur lui l'attention publique à un âge où le plus grand honneur de l'adolescent est de donner des espérances. Son tribut de jeunesse payé à ses origines huguenotes lui avait permis de comparer les deux religions, de peser le pour et le contre, de surprendre le défaut de la cuirasse chez des ministres qui se croyaient théologiens quand ils n'étaient que factieux. Il en avait gardé cet esprit de tolérance qui préfère la persuasion à la force et qui croirait démériter de la vérité en faisant appuyer ses arguments par des arquebuses.

Du moment que l'effroyable attentat de la Saint-Barthélemy n'avait pas exaspéré pour toujours et ulcéré le jeune calviniste de seize ans, il devait le mûrir, l'éclairer et le renseigner. Il lui montrait tout ce que les haines politiques, les raisons d'État et les passions populaires pouvaient mêler de barbare et d'atroce aux dissidences religieuses, tant qu'on n'apportait pas un peu de lumière au milieu de ces obscurités, tant que la conscience se désintéressait dans ce conflit de violences et de colères. Il lui prouvait aussi à quel point il était désirable

que ces deux éléments hostiles pussent un jour s'apaiser et se fondre dans un gouvernement tempéré, national et français avant tout, qui aurait ses motifs pour rassurer la vérité sans persécuter l'erreur et remplacerait l'astuce et le fanatisme de provenance italienne par une politique au grand jour, toute de patriotisme, de modération et de sagesse.

Il me semble que je louerais tout d'un trait le cardinal du Perron, si heureusement remis en lumière par M. l'abbé Féret, en l'appelant le Henri IV de l'épiscopat; mais ce ne serait pas exact. Il y avait, chez le Béarnais, un jet de bonne humeur gasconne et méridionale, une veine d'esprit naturel et de verve primesautière, peu compatible avec le rôle d'un orateur quasi-officiel, d'un controversiste forcé de tenir constamment en respect ses contradicteurs, d'un poëte, applaudi par ses contemporains, mais sans autre originalité qu'une sorte d'*intérim* entre le libre épanouissement de la Renaissance et la perfection du grand siècle. Au surplus, ce n'est pas cette fois le négociateur ou le politique que M. l'abbé Féret s'est proposé d'étudier dans son excellent ouvrage. Il a voulu nous restituer toute cette imposante figure, qui fut trop de son temps pour avoir beaucoup de prise sur le nôtre, mais qu'il est facile de rattacher aux plus hautes questions historiques et religieuses. Si je ne me trompe, cette belle étude est destinée, dans la pensée de l'auteur, à remplir une lacune, à rectifier bien des idées

fausses touchant cette courte période qui affermit et fixa la vérité catholique en France et l'aida à triompher de trois espèces d'ennemis et de périls : les arguties protestantes, le fanatisme de la Ligue, et les influences étrangères.

Nous nous sommes trop habitués, dans notre légèreté mondaine, à considérer la conversion de Henri IV comme un fait d'intérêt public, comme la clause d'un traité, comme le prix d'une couronne, absolument indépendants de la conviction intime, des droits sacrés de la conscience et de l'âme. Il fallait en finir avec l'ère des guerres civiles, des massacres, des prédications à main armée, avec ce régime des Valois qui ne fut, à vrai dire, qu'un long et orageux interrègne. La France monarchique voulait un roi ; la France de saint Louis ne pouvait pas accepter un roi protestant. C'était à prendre ou à laisser. Henri IV prit. Il changea de religion comme il aurait changé, après une bataille, de pourpoint ou d'armure. Il eut le père Cotton pour confesseur ; il dit *jarni Cotton!* au lieu de *jarni Dieu!* et le tour fut joué. Il est résulté de cette légende que Henri IV catholique a été tour à tour réclamé par les fils de Voltaire et vilipendé par les fils de la Ligue. Eh bien! lisez le livre de M. l'abbé Féret; vous pourrez recomposer en idée les gradations par lesquelles a dû passer le roi Henri pour arriver peu à peu d'un protestantisme batailleur à une religion accommodante, et d'une religion d'expédient à une foi sincère, ré-

fléchie et raisonnée. Sa vie se divise en deux parties, et la seconde, malgré d'amoureuses faiblesses beaucoup trop persistantes, est la meilleure.

Certes, il ne fut jamais, il ne pouvait être ni un grand docteur, ni un grand saint. Soyons justes, même pour l'erreur. Comment le catholicisme s'était-il d'abord révélé à ce singulier catéchumène ? Une torche dans une main, un poignard dans l'autre, la menace à la bouche, et lui criant sur un autel de cadavres : « Ta conversion ou ta vie ! » — Puis, sous les traits, fort gracieux d'ailleurs, de sa première femme, de cette *Reine Margot*, probablement calomniée par le roman et le théâtre, mais peu faite pour donner une haute idée de l'austérité catholique et pour convertir le mari qu'elle trahissait ! Que serait-ce si nous songions à l'effet qu'avaient dû produire sur lui — sans compter leur redoutable mère — ses deux prédécesseurs immédiats, Charles IX et Henri III ; l'un, faux comme un jeton, cruel à froid, loup-cervier aux allures de renard, élève ou plutôt écolier de Catherine, cachant sous un masque français un visage florentin, capable d'étouffer son ennemi en l'embrassant, sournois, mielleux, patelin, de race féline plus que royale, heureux de caresser aujourd'hui sa victime de demain, équivoque dans sa démarche comme dans l'expression « de ces gros yeux verts qui ne regardent jamais la personne avec laquelle il s'entretient, » Machiavel de pacotille, type dégénéré de ces princes italiens qu'on se re-

présente portant du poison dans leur drageoir et souriant à leur interlocuteur, avant de le livrer à leurs sbires; l'autre, dont les mœurs équivoques se compliquaient de dévotions ridicules, s'amusant à faire de sa vie une indécente mascarade, déshonorant l'amitié, dénaturant l'amour, profanant les cérémonies de l'Église, oubliant de lire l'Évangile pour remonter aux pages les plus scabreuses de la Bible, discréditant dans sa personne et dans son entourage une religion que ses adversaires accusaient déjà d'être plus indulgente pour les désordres des sens que pour les libertés de l'esprit; tel enfin que nous ne pouvons en parler honnêtement qu'en empruntant à M. l'abbé Féret ces quelques lignes : « Henri III s'abandonnait de plus en plus à ses habitudes » extravagantes et licencieuses. S'il espérait un apaisement » pour sa conscience dans les actes de la dévotion la plus » fantasque, sa vie, depuis longtemps, l'avait rendu mé» prisable et ses pratiques de piété ridicule... On l'appe» lait : Père conscrit des *blancs-battus*. Cette qualification » indique que déjà Henri III était affilié à la confrérie » des *Pénitents Blancs*. Du reste, nous lisons dans Moli» nier qu'à son retour de Pologne il prit à Avignon, où » il passait, le sac du pénitent pour assister à la proces» sion avec les autres confréries. »

Vous comprenez, n'est-ce pas? tout ce que le contact ou l'antagonisme de pareils personnages devait entretenir de préventions et même d'antipathies contre leur reli-

gion chez un prince dont il ne faudrait pas exagérer la franchise, mais qui eut du moins le mérite de n'aimer que les femmes, de haïr l'intolérance, le fanatisme, les cruautés inutiles, d'aller droit devant lui, de préférer les batailles aux complots et d'être parfaitement français. On peut croire que, pendant ces années sanglantes et néfastes, il éprouva une impression analogue à celle que décrit un auteur contemporain pour expliquer le scepticisme d'un de ses héros : — « Protestant, je ne croyais pas » au prêche ; catholique, je ne crois pas à la messe. Eh ! » morbleu ! les atrocités de nos guerres civiles ne suffi- » raient-elles pas pour déraciner la foi la plus robuste ? »

Nous n'avons rien dissimulé ; la dissimulation, d'ailleurs, était inutile. Une fois sur le trône, Henri IV prit sa conversion beaucoup plus au sérieux qu'on ne le pense ; les guerres civiles étaient apaisées ; la Ligue, pareille à un chien de garde battu par son maître, se couchait en grommelant. Le silence des passions donnait la parole aux discussions pacifiques, et la vérité, remontée au ciel pendant nos discordes, pouvait en redescendre sans traverser des nuages de sang et des zones de feu. Le roi de France était quitte envers ses coreligionnaires. Aussi spirituel que brave, il comprit que ce qui avait été une condition politique de son avénement devenait une condition religieuse de son règne ; qu'il allait faire souche de monarques catholiques, et que sa religion faisait désormais partie de ses prérogatives et de ses responsabi-

lités royales. C'est à ce moment que le rôle de du Perron grandit, que son savoir et son éloquence, s'associant aux efforts de Henri IV pour effacer les dissidences, se confondent avec l'ensemble des restaurations monarchiques. Rien de plus intéressant que les pages qui nous font assister aux grandes conférences où du Perron, appelant à son aide tout un arsenal de textes authentiques, discute, réplique, argumente, réfute, combat l'hérésie, et finalement sort victorieux de la lutte sous les yeux du roi, des princes de l'Église et des plus grands seigneurs de la cour. Dieu merci ! ce n'est plus une bataille, mais un tournoi, avec le Béarnais pour juge du camp : « A une heure après-midi, la salle du conseil affectée à la conférence se remplissait. Au centre, était une table de grandeur ordinaire et plus longue que large. Le roi prit place à l'un des bouts, ayant à sa droite l'évêque d'Évreux (du Perron), et à sa gauche du Plessis-Mornay (le Guizot de ce temps-là). Les deux champions se faisaient face. A l'autre bout, s'étaient installés les secrétaires de la conférence, nommés par le roi, Pasquier, Vassaut et des Bordes-Mercier. Au milieu, sur la droite du roi, siégeaient le chancelier et les commissaires. Derrière lui étaient rangés l'archevêque de Lyon, les évêques de Nevers, Beauvais et Castres ; à sa gauche, au-dessous de du Plessis, les quatre secrétaires d'État ; de chaque côté de la table, le comte de Vaudémont, les ducs de Nemours, de Mercœur, de Mayenne, de Nevers,

d'Elbeuf et d'Aiguillon, le prince de Joinville, les officiers de la couronne, les conseillers d'État et autres seigneurs catholiques et protestants. Puis apparaissaient debout, autour de la salle, environ deux cents spectateurs, parmi lesquels un grand nombre de la religion réformée et même plusieurs ministres.

» Les volumes nécessaires, tant manuscrits qu'imprimés, étaient placés près de là, dans la chambre des étuves, d'où on les faisait apporter à mesure qu'on en avait besoin.... »

On le voit, la scène ne manquait ni de gravité, ni de grandeur, et ceux qui s'obstineraient à n'y reconnaître qu'une gasconnade auraient à en rabattre. C'était la conscience publique, et, pour ainsi dire, l'âme de la France que ses plus illustres représentants appelaient à se prononcer et à clore cet immense débat où, comme toujours, quand les passions humaines s'en mêlent, on finissait par où on aurait dû commencer. Vous voyez aussi que ces conférences ne ressemblaient pas à celles qui, de nos jours, ont ravivé l'éloquence chrétienne et amassé une foule attentive sous la chaire de Notre-Dame. Le conférencier ne choisissait pas lui-même les objections qu'il était sûr de détruire; il ne se constituait pas tour à tour avocat du diable et du bon Dieu, en ayant soin que le diable, qui est très-fin, ne plaidât pas trop bien sa cause. Non, il était en présence d'un contradicteur en chair et en os, décidé à lui disputer le terrain pied à pied et à ne

pas lui laisser le moindre avantage ; et quel contradicteur ! du Plessis-Mornay, l'ami des mauvais jours, que Henri IV n'aurait pu récuser sans ingratitude ; l'homme intègre de qui notre sainte duchesse d'Angoulême disait, deux cents ans après, à un de ses descendants revêtu du costume complet de son aïeul au fameux bal de la duchesse de Berry : « Monsieur, il ne suffit pas de porter son costume, il faut imiter ses vertus ! »

Du Perron surmonta tous ces obstacles, triompha de toutes ces épreuves, et, pour la première fois depuis l'apparition de Luther, la doctrine catholique fut proclamée et glorifiée en France avec toute la solennité désirable, dans les meilleures conditions pour se faire aimer, avec un roi et des évêques pour témoins, majestueusement appuyée sur les Livres saints et les Pères de l'Église. C'est là un des plus solides titres de gloire du cardinal, et M. l'abbé Féret l'a mis en relief avec toute la lucidité d'un bon historien et toute la chaleur d'un bon prêtre. Me pardonnera-t-il, si j'avoue que du Perron, poëte et littérateur, me trouve plus récalcitrant ? La versification, même élégante et habile, n'est pas la poésie, alors surtout qu'il s'y mêle un semblant de convention et, pour ainsi dire, d'apparat. Il faut au vrai poëte d'autres qualités : l'inspiration personnelle, le sentiment intime, l'émotion sincère, l'originalité, le charme, le naturel, le souffle, ce je ne sais quoi qui oblige une génération tout entière à se reconnaître dans les accents d'un de ces pri-

vilégiés de la Muse. En lisant les vers de du Perron et de ses émules, on se sent en plein dans l'artificiel, et parfois on se demande si, avant *d'accorder leur lyre*, ils n'ont pas hésité entre le vers français et le vers latin. De Ronsard à Corneille il y a eu décidément un vide. Malherbe lui-même ne me subjugue pas. Il doit plus à un hémistiche de Boileau qu'à ses propres ouvrages. Nous ne sommes plus au temps de nos belles folies et de nos ardeurs romantiques, où nous regrettions que *Malherbe fût venu.* Néanmoins, ce regret paradoxal avait un sens ; il signifiait que, dans ce retour à la poésie régulière et à la tradition classique, le génie de la France avait perdu quelque chose de sa saveur primitive et de son caractère national. Seulement, Racine, Molière et La Fontaine, Bossuet, Fénelon et madame de Sévigné, s'étaient chargés du dédommagement et de la réplique.

Si l'on m'accorde que du Perron, avec des facultés éminentes, ne s'est pas toujours préservé de la rhétorique versifiée, écrite ou parlée, ce sera une transition toute naturelle pour rappeler l'anecdote que M. l'abbé Féret n'a pas cru devoir passer sous silence, qui a traîné dans tous les *anas*, et qui, si on y attachait trop d'importance, suffirait à invalider la sincérité de sa conversion et de sa foi. Il s'agit de l'épisode du vendredi 25 novembre 1583, où du Perron, bien jeune encore, dînant à la table du roi, « prouva l'existence de Dieu par des raisons si claires, évidentes et à propos, qu'il semblait bien qu'il

n'y avait lieu aucun d'y contredire; à quoi le roi montra qu'il y avait pris plaisir et l'embrassa. Mais du Perron, s'oubliant, va dire au roi : « Sire, j'ai prouvé aujourd'hui, par des raisons très-bonnes et évidentes, qu'il y avait un Dieu ; demain, sire, s'il plaît à Votre Majesté me donner encore audience, je vous montrerai et vous prouverai, par raisons aussi bonnes et évidentes, qu'il n'y a point du tout de Dieu... « (Lestoile.)

M. l'abbé Féret a bien raison ; ceci était une exubérance d'avocat, une fanfaronnade rhétoricienne, rien de plus. Par un sentiment d'amour-propre qu'excusaient sa jeunesse, le plaisir de dîner avec le roi, l'attrait d'une gageure et l'entraînement d'un succès, du Perron exagérait cette manie de plaider le pour et le contre qui s'était introduite, à cette époque, dans les habitudes des controversistes, des discoureurs et des lettrés. Bien des intelligences sont accessibles à ce genre de séduction, soit pour y satisfaire une passion d'analyse, soit pour y déployer toute la variété, toute la souplesse de leurs ressources oratoires. Nous avons connu un homme excellent, éloquent, avocat incomparable avant d'être, sous Louis-Philippe, président de la Chambre des députés, qui s'amusait quelquefois à désespérer ses clients en leur prouvant que leur procès était détestable, qu'ils en seraient pour leurs frais, et qu'ils n'avaient qu'à transiger avec la partie adverse. Puis, quand son auditeur tout penaud se préparait à suivre son conseil, il reprenait

vaillamment la thèse contraire, et démontrait d'une façon si éclatante la justice de sa cause, que le plaideur enchanté répétait, en allant à l'audience, la fable de *Perrette et le Pot au lait.* Du Perron fut, ce jour-là, le Sauzet de la théologie e de la scolastique. Il n'eut que le tort d'appliquer à un sujet sacré ses prodigieuses facultés d'argumentation à deux tranchants, et notre frivolité n'a pas manqué de l'en punir, en se souvenant de cette anecdote encore mieux que de ses remarquables talents et de ses inoubliables services.

En somme, M. l'abbé Féret a écrit un bon et beau livre, recommandé à notre attention, à notre tristesse, par le contraste des grandeurs qu'il retrace avec les misères et les humiliations de notre époque. On est heureux de voir nos prêtres, les aumôniers de nos lycées, répondre par des œuvres sérieuses et excellemment françaises aux calomnies ou aux menaces de gens intéressés à nous persuader que rien n'a existé en France avant la prise de la Bastille. Pendant que j'écrivais cet article, je lisais sur la couverture du volume, à la suite du nom de M. l'abbé Féret : « Aumônier du lycée Henri IV, » et je me disais : « Il y a d'heureuses affinités entre ce beau nom et l'ouvrage où nous retrouvons le plus populaire de nos rois. Les aumôniers de nos lycées, en un temps comme le nôtre, ne sont pas précisément sur des roses ; ils ont à dissiper bien des préventions, à vaincre bien des méfiances, à lutter contre des sentiments hostiles que ne combat-

tent pas toujours les familles des élèves. Pourtant, si j'en juge par mes vieux souvenirs universitaires, le talent ne nous trouvait jamais insensibles. On lui pardonnait même de porter la soutane, quand il nous montrait la religion associée aux gloires de la patrie, inclinée sur le berceau de nos grands hommes, inspirant des chefs-d'œuvre ou fortifiant de ses leçons la politique nationale. Eh bien ! l'historien du cardinal du Perron mérite que ces jeunes esprits acceptent ses enseignements et respectent son autorité bienfaisante. Son livre est digne de Henri IV ; Henri IV lui a porté bonheur, et, avant de lui refuser leur entière confiance, leurs respectueuses sympathies, les élèves auraient à débaptiser ce noble collége, illustré par tant de succès.

XIV

VENISE[1]

---

14 janvier 1877.

Il y a des noms magiques, et Venise est un de ces noms. Il suffit de le prononcer pour être assailli de visions terribles ou charmantes où s'entremêlent la poésie et l'art, la fantaisie et le drame, la légende et l'histoire. Titien et Paul Véronèse tendent la main à Shakspeare. George Sand et Alfred de Musset cherchent sur le sable du Lido les traces de lord Byron. Le gondolier chante sous la fenêtre des Desdemona, et donne la réplique à la romance du *Saule*. Hoffmann se dérobe un moment aux fumées de sa taverne allemande pour aspirer la brise du grand canal et mettre un rayon de soleil sur le jeune front d'Annunziata. Le mystère ajoute son vague pres-

1, Par Charles Yriarte.

tige à ces poétiques ou tragiques images. Le lion de Saint-Marc participe de l'hippogriffe et du sphinx. En regardant le pont des Soupirs, on ne peut s'empêcher de prêter l'oreille, comme si les gémissements des victimes sortaient encore du fond des lagunes pour s'exhaler vers le ciel. La République de Venise trouve moyen de poétiser même la politique. C'est une politique de nuit qui marche pas à pas dans l'ombre; elle a des ressorts cachés, des agents inconnus, un poignard dans la main, un masque sur le visage. Elle ne parle pas, elle chuchote; elle n'ordonne pas, elle fait signe; elle ne condamne pas, elle exécute. Elle possède des secrets qui tuent, des poisons qui circulent dans les veines avant que les lèvres y aient touché, des clefs qui ouvrent toutes les portes, des yeux qui voient à travers toutes les cloisons. La délation même, cet odieux fantôme, y prend les proportions et l'aspect d'une confidente de tragédie. L'imagination la plus froide ne saurait résister à ce mélange de séduction et de terreur. Venise déchue est presque aussi belle dans son déclin qu'elle le fut dans sa puissance. Sa mélancolie a plus de charme que ses prospérités n'avaient d'éclat. J'ai vu des touristes blasés revenir sans enthousiasme du classique voyage d'Italie. Rome, Naples et Florence, disaient-ils, n'avaient pas répondu à leur attente; mais Venise! oh! Venise les avait dédommagés de leurs mécomptes. « Nous l'avions rêvée, ajoutaient-ils; nous l'avons vue, et nous nous

demandons si la réalité n'est pas plus féerique que le rêve ! »

Si nous voulions signaler les différences entre l'impression que produit Rome et celle qu'on rapporte de Venise, nous n'aurions pas de peine à les découvrir. Rome est incomparable pour l'affligé, le croyant et le savant. Grandeur des horizons, majesté des ruines, poussière faite de la cendre des martyrs, richesse des souvenirs historiques, beauté des monuments, merveilles de l'art, éternel contraste de la fragilité humaine avec les promesses divines, allégement de nos douleurs humiliées de se sentir si petites en face de cette immensité, rien ne lui manque. Mais parfois cette masse de trésors sacrés ou profanes fatigue l'attention et donne à l'esprit cette sensation d'éblouissement qu'éprouve le regard en essayant de se fixer sur le soleil. La *folle du logis* ne trouve pas toujours sa part dans ce *trop plein* d'admirations consenties et, pour ainsi dire, réglées d'avance ; elle ne peut déployer ses ailes sans se heurter à l'angle d'un édifice, au marbre d'une statue, à la pierre d'un tombeau, aux débris d'un temple, au portail d'une église, à l'image d'un saint, à un nom où se résument un siècle, une date, un miracle, un génie, une œuvre, un malheur, une gloire. Venise est la patrie adoptive des rêveurs, des artistes, des fantaisistes, des hommes d'imagination, épris de cet idéal un peu vague qui compose, dans le présent, le roman de la vie, et, dans le passé, le roman de l'histoire. Il

semble que, pour y épuiser toutes les jouissances du dilettantisme le plus raffiné, on ait moins d'efforts à faire, moins de profondeurs à fouiller, moins d'espace à parcourir, moins de siècles à interroger. Rome est plus imposante et plus belle; Venise plus voluptueuse et plus originale. L'une a plus d'ampleur, l'autre plus de grâce; celle-là m'apparaît comme une matrone des temps antiques, une madone de Raphaël ou une sainte des catacombes; je me figure celle-ci sous les traits d'une patricienne de la Renaissance ou d'une maîtresse du Titien. Mais puis-je me flatter d'en donner une plus exacte idée que M. Charles Yriarte lui-même, qui s'est fait Vénitien pour mieux connaître et mieux décrire sa ville de prédilection ? Il faut parler de son beau livre pour en signaler les mérites, et non pas pour le suppléer :

« A la majesté de ses grands souvenirs historiques et de sa prodigieuse puissance, nous dit-il dès sa première page, Venise « la Reine de l'Adriatique, » ajoute l'attrait de l'art, la curiosité de sa situation, la singularité de son origine, le prestige qu'un passé plein de grandeur donne fatalement à un monde resté tout entier debout, mais qui semble avoir perdu son âme et sa vie, et ne présenter plus que le majestueux décor d'un immense théâtre dont la scène est restée vide. Une mélancolie pleine de poésie s'empare du voyageur qui glisse sur sa lagune ou qui erre dans ses basiliques; on dirait que le malheur a revêtu la ville d'une gaze funèbre; mais elle reste impré-

gnée de la grâce indéfinissable des choses italiennes; elle a le charme et la grandeur; et la ville de Saint-Marc, sous le soleil vainqueur, alors que tout scintille et tout flamboie, garde encore je ne sais quelle tristesse élégiaque qui lui vient de son silence et de sa douleur; tristesse douce et constante qui gagne peu à peu le cœur le plus viril et s'impose à l'esprit le moins sentimental. »

Venise a eu des historiens remarquables, notamment l'illustre comte Daru; mais le dirai-je? La sage et régulière méthode historique, telle qu'on la pratiquait en 1825, ne sied guère à cette ville, merveilleuse comme un récit des *Mille et une Nuits*, où les événements semblent avoir marché côte à côte avec les hardiesses de la navigation, les découvertes de la science, les prodiges de la peinture, de la statuaire, de l'architecture, du commerce, de la conquête et de l'industrie. Les personnages et les épisodes éclatants n'y ont toute leur valeur et tout leur relief que considérés dans leurs rapports avec ces *milieux* chers à M. Taine, sous ce ciel aux transparences d'opale, dans cette atmosphère lumineuse et légère, au seuil de ces palais teints en rose par les baisers de l'aurore, à la surface de ces eaux silencieuses, sillonnées par de noires gondoles, dans ces pittoresques costumes enviés de nos mesquines élégances, dans l'inflexible logique de ces institutions, gardiennes terribles de cette puissance. Ce qui lui convient surtout, à cette ville italienne avec façades sur l'Orient, c'est une monographie complète,

qui, sans omettre une seule des grandes pages de son histoire, les *illustre* en les racontant. Voilà ce que M. Charles Yriarte et son intelligent éditeur, M. Rothschild, ont parfaitement compris. De leur collaboration avec d'excellents artistes est résultée une œuvre monumentale qui doit faire époque dans ce genre de littérature.

L'histoire n'y perd rien ; l'art y gagne, et nous avons à la fois sous les yeux le récit et le tableau. Le récit animé, vivant, coloré, dramatique, nous rend Venise tout entière, la Venise du Conseil des Dix et des Doges, républicaine et aristocratique, marchande et guerrière, sénatoriale et conquérante, puis se consolant de sa décadence dans l'enivrement des fêtes galantes et des plaisirs, échangeant l'empire des mers contre une souveraineté plus joyeuse et plus frivole, reine de carnaval, nouant et dénouant, sous le masque de velours, le soyeux écheveau de l'intrigue, se jouant à elle-même une comédie sans fin où l'acteur se confond avec le personnage, où la réalité et la fantaisie s'entremêlent au point de rester inséparables ; la Venise d'Orseolo et de Michieli, de Marino Faliero et de Pisani, qui est aussi celle de Daniël Manin. Le tableau nous invite à regarder ce que nous venons de lire, place les principales figures sur une ligne parallèle à leur date et à leurs actes, nous initie à tous les détails de l'art vénitien, depuis le marbre jusqu'au verre, et nous offre l'illusion complète d'un voyage ou d'un séjour

dans la ville des doges, avec ces deux traits caractéristiques ; la certitude que nous la connaissons désormais comme si nous l'avions longtemps habitée, et l'envie d'y retourner encore pour mieux jouir de son intimité charmante en prenant M. Charles Yriarte pour introducteur et pour guide.

M. Charles Yriarte, Dieu merci ! n'est un inconnu, ni pour le public, ni pour nous. Nul n'a été plus Parisien, et le pont du Rialto ne lui a pas fait oublier le pont des Arts. Qui ne se souvient de ces spirituels *Courriers de Paris*, de ces fines *Causeries* signées « Marquis de Villemer, » comme pour consacrer par une délicate flatterie un des meilleurs succès de George Sand ! Ah ! c'était le bon temps, et, si nous ne songions pas au proverbe : « Au bout du fossé la culbute, » — nous avouerions, n'est-ce pas ? qu'on ne se trouvait pas trop mal dans ce fossé. Nous possédions tout autant de liberté qu'il en faut aux honnêtes gens pour avoir honnêtement de l'esprit. On se gênait un peu ; heureuse gêne, dont nous sentons tout le prix depuis que nous en sommes délivrés ! gêne protectrice, non pas des animaux, mais de leurs contraires, qui nous aidait à distinguer l'Attique du Péloponèse, l'épigramme de l'injure, l'allusion de l'outrage, la réticence du gros mot, le coup d'épingle du coup de trique, l'ingénieux de l'ordurier, Boissieu de Rochefort ! Car enfin, qu'est-ce que la bonne compagnie, en littérature comme dans le monde ? Un consentement mutuel, qui fait de la

gêne de chacun le bien-être de tous ; un joug léger que l'on s'impose pour avoir le droit de s'esquiver si le voisin le récuse ; un gage de sécurité et d'assurance réciproques contre la grossièreté, la violence, l'insulte, la méchanceté tapageuse, la franchise poussée à l'extrême, contre ces vérités cruelles, qui, si elles éclataient au grand jour, rendraient la sociabilité impossible et auraient vite fait de nous ramener à l'état sauvage. Ce que l'on dit le mieux, c'est ce qu'on ne dit qu'à moitié, en laissant au lecteur le soin de compléter et de souligner la phrase. C'est ainsi que le plus malin, le plus madré de nous tous répondait à ceux qui se plaignaient de leur contrainte : « *O fortunatos nimium !* C'est cette contrainte qui vous oblige à vous couvrir de gloire en nous montrant tout ce que vous possédez de souplesse, de grâce, d'ironie et de finesse ! C'est cette contrainte qui fait votre originalité, votre succès et votre habit vert !... »

Oui, c'était le bon temps ; un peu de fronde dans les salons ; un peu de malice dans les journaux, sans que les grandes dames qui donnent le *la* à cette opposition aristocratique y perdissent une fleur de leur corsage, une perle de leur collier, un sourire de leurs lèvres ; sans qu'elles eussent l'air de se douter que leur amusement de la veille pourrait devenir leur péril du lendemain ; sans que leur imagination élégante eût à se heurter contre les fureurs et les menaces de la démagogie en délire ; blasphèmes, sacriléges, guerre au bon Dieu, chansons ob-

scènes, enterrements civils, radicalisme fondant sur sa proie, panégyrique de la Commune, demandes d'amnistie, hécatombe de tous les fonctionnaires coupables de ne pas préférer la République à la France, grondements de fauves essayant leurs griffes, caprice aimable de jeune fille réclamant pour ses étrennes le plaisir de voir guillotiner un évêque! Et nous-mêmes, quand nous avions criblé de plaisanteries plus ou moins réussies tel symptôme de césarisme, tel abus de pouvoir qui nous semblerait aujourd'hui, par comparaison, le beau idéal de l'honnêteté et de la justice, nous allions dormir en paix, contents de notre journée, heureux de rencontrer sur notre chemin quelque brave figure de sergent de ville, sûrs que le journal du soir n'avait pas à nous annoncer une catastrophe ou à nous prédire une crise, beaucoup moins certains de désirer la chute du régime dont nous venions de médire; et, dans tous les cas, bien étonnés, bien désolés et bien penauds si l'on nous avait dit que nous nous appellerions un jour la *République française*, le *Rappel*, la *Tribune*, le *Bien public*, l'*Homme libre*, le *Ralliement*, le *Petit Lyonnais*, les *Droits de l'Homme* et le *Tintamarre!*

C'est dans cette phase de calme trompeur, au milieu d'une société encore intacte, dans ce silence de la rue favorable aux chuchotements du salon et du boudoir, que la causerie parisienne s'épanouissait à cœur joie, comme dans son atmosphère naturelle. Le marquis de Villemer

brillait au premier rang des héritiers de l'illustre Delphine. Ce marquis était le bien nommé, et nul ne fut tenté de chicaner ses parchemins; car, s'il n'avait aucun des ridicules des marquis de Molière, il avait les manières exquises de l'homme bien élevé, qui ne dit pas un mot de trop, qui glisse sur les surfaces polies comme le patineur sur la glace, qui trouve moyen d'être piquant pour tout le monde sans être offensant pour personne, et dont la plume passerait par le trou d'une aiguille, sans émousser sa pointe et sans casser l'aiguille. Tout Paris, pour ce second Villemer, eut les yeux de Caroline, et madame Sand dut être d'avis que le filleul lui faisait autant d'honneur que le parrain. Mais, hélas! les temps changèrent; survinrent les jours sinistres et les saisons terribles, où Paris ne pouvait plus causer avec lui-même que du blocus qui allait l'affamer, du sang qui coulait dans ses rues, du pain qui diminuait sur ses tables, des obus qui entamaient ses maisons, des sorties qui trompaient ses espérances, des orgies d'impiété qui essayaient de le distraire de ses maux, des héros qui tombaient inutilement au service d'une cause perdue, de l'horrible hiver dont les rigueurs aggravaient les souffrances de la défaite et du siége, et de ces chefs dérisoires de la défense nationale, qui ne défendaient que leur dictature, leurs bévues et leurs portefeuilles. Est-ce pour voir de moins près la République gambettiste que Charles Yriarte se tourna vers la République de Venise? Est-ce pour

échapper aux tristesses et aux laideurs du présent qu'il évoqua les magnificences et les poésies du passé? Voulut-il, parcourant d'un trait tous les degrés de l'échelle républicaine, opposer en idée les prospérités et les grandeurs d'une République aristocratique aux humiliations et aux opprobres d'une République démocratique? Le fait est que Charles Yriarte s'était déjà naturalisé Vénitien en publiant la *Vie d'un patricien de Venise au* XVIe *siècle*. Aujourd'hui il continue, élargit, développe et achève de fixer son œuvre à l'aide de la magnifique publication que nous annonçons.

Cette publication n'est encore qu'aux deux tiers environ de son cours. Pour l'étudier dans son ensemble, j'attendrai qu'elle soit complète. Pour le moment, deux épisodes, l'un bien lointain, l'autre bien récent, vont me servir à prouver tout ce que Venise gagne à être ainsi racontée, décrite, prise sur le vif, familiarisée avec l'élite et la foule par le précieux concours de la plume, de la gravure et du crayon.

Dans ces annales de Venise où l'artiste, le poëte, le romancier, l'auteur dramatique peuvent puiser à pleines mains, il n'y a pas d'histoire plus connue, plus populaire, que la tragique histoire de Marino Faliero. Au printemps de 1829, le vieux doge fut, à Paris, le *lion* de la saison. Telle est la prestigieuse puissance de ce que j'appellerai volontiers le *philtre vénitien*, que Casimir Delavigne lui-même, après en avoir bu quelques gout-

tes, se laissa un moment enrôler par le romantisme ; il nous offrit un *Marino Faliero* éclectique, un peu trop encombré de tirades et de vers à effet :

FERNANDO

Insulter une femme est tout votre courage.

STENO

Qui la défend trop bien l'insulte davantage...

mais en rupture ouverte avec les trois unités, suffisamment teinté de couleur locale, plein de détails familiers dans les scènes où paraissait le plébéien Israël Bertuccio, et, en somme, tout à fait digne d'occuper l'*intérim* entre *Henri III* et *Hernani*. Vous savez cette terrible aventure. Marino Faliero, irascible et robuste octogénaire, avait une femme de soixante ans plus jeune que lui. Fut-elle innocente? Fut-elle coupable? Les avis sont partagés, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que lord Byron, traitant le même sujet, avait, malgré ses affectations sataniques, respecté la vertu de sa belle Angiolina, tandis que Casimir Delavigne, talent sage et correct, nous présente le neveu du doge comme l'amant de la dogaresse. Quoi qu'il en soit, un jeune et brillant patricien, Michel Steno, à la suite d'un incident de bal masqué où Faliero avait puni une incartade juvénile par un affront public, lui lança, en se retirant, une flèche de Parthe. Il attacha sur le trône ducal un papier où il avait écrit : « Marino Faliero a la belle femme ; il la

maintient, mais un autre a ses faveurs. » — Fureur du doge, humble aveu de Steno, jugement du Conseil des Dix, qui ne condamna le coupable qu'à une peine légère. Dès lors, ce ne fut plus seulement contre l'auteur de l'inscription injurieuse, mais contre le Conseil, l'aristocratie vénitienne et le gouvernement tout entier, que Faliero éprouva une de ces colères qui font commettre des crimes ou des folies. Une occasion se présenta; il la saisit au vol; il devint révolutionnaire par jalousie et par orgueil; il n'était pas le premier, et il ne fut pas le dernier.

A une plainte d'Israël Bertuccio, homme du peuple violemment frappé par un patricien, le doge répondit en se faisant le chef d'une conspiration démocratique. Le complot fut découvert; c'est généralement la spécialité des complots. En pareil cas, les Républiques sont encore plus expéditives que les Monarchies absolues. En vingt-quatre heures, le vieux doge fut arrêté, jugé, condamné et décapité. — « On amena Marino Faliero sur la première marche de l'escalier des Géants, là même où il avait reçu la couronne et le manteau ducal, et on lui trancha la tête en présence des membres du Conseil des Dix, des délégués du Sénat et d'un certain nombre des fonctionnaires les plus élevés de la République. »

Je ne vous ai donné que le squelette de cette tragédie mémorable. La pièce de Casimir Delavigne eut un grand succès qui ne s'est pas soutenu; il y eut un instant où le

public se crut transporté en pleine Venise du XIV[e] siècle, lorsque, au milieu de la grande scène de la conspiration, on entendit tout à coup la ballade du gondolier :

> Gondolier, la mer t'appelle !...
> Pars, et n'attends pas le jour !

Naturellement, le succès de Casimir Delavigne nous fit relire le drame de lord Byron, dont le nom était alors aussi magique que celui de Venise, et le beau conte d'Hoffmann, qui venait de paraître en France, conte empreint de cette espèce d'ébriété fantaisiste qui estompait les lignes et les figures, mais exerçait sur nos jeunes imaginations un charme indéfinissable. Puis, quand je voulus rouvrir le livre de Daru et y retrouver cet épisode, il me sembla métamorphosé en un bloc de glace, tant la méthode historique de cette époque l'avait figé, ratissé, tiré au cordeau, dépouillé de son caractère, de son originalité, de sa couleur et de sa vie. Eh bien ! dans le récit simple et saisissant de M. Charles Yriarte, l'histoire de Marino Faliero est rentrée en possession de ses qualités primitives, de sa saveur vénitienne, et ce que je dis de celle-là, je pourrais le dire de toutes les autres. D'ailleurs, quoi de plus intéressant que de regarder, en marge ou dans l'intervalle de chacune de ces pages, tantôt le plafond du Conseil des Dix, peint par Zelotti, tantôt le tribunal du Conseil se rendant à la

séance ; ici la vue du pont des Soupirs et des Prisons ; là le supplice du doge, d'après le tableau de notre Robert Fleury ? Vous avez ainsi, tout à la fois, la narration la plus exacte et la plus pittoresque mise en scène. Le drame passe sous vos yeux sans que vous soyez forcés de vous prêter aux fictions et aux mensonges exigés par l'optique théâtrale.

Je ne dirai aujourd'hui qu'un mot de Daniel Manin, que M. Charles Yriarte ne pouvait oublier, et qu'il a eu l'heureuse idée de placer immédiatement après le sinistre chapitre de Marino Faliero, comme pour faire mieux ressortir la différence des temps, des caractères, des événements et des Républiques. L'éloge de Manin et de la révolution vénitienne de 1848 peut se résumer en quelques lignes. Toutes nos légitimes rancunes contre l'ingratitude de l'Italie, contre la destruction des petits États, contre les spoliateurs du roi de Naples, contre les persécuteurs du Saint-Siége, contre cette masse d'iniquités dont la France a subi le contre-coup, viennent expirer aux pieds de cet avocat en habit noir, au seuil de sa modeste maison de San-Paternian, à deux pas du lion de Saint-Marc, du pont des Soupirs et de l'escalier des Géants. Un révolutionnaire vraiment patriote ! une République digne de toutes les sympathies ! N'est-ce pas un prodige de plus dans l'histoire de Venise, un attrait de plus dans un livre que nous pourrons lire

jusqu'au bout sans nous demander si ces souvenirs de grandeur, d'indépendance, de poésie, de splendeur, revendiqués par leurs héritiers, ne nous ont pas coûté bien cher !

XV

M. BULOZ

I

28 janvier 1877.

Il n'y a pas plus de différence entre la chambre de l'hôtel Montesquieu où MM. Thiers et Mignet écrivirent leurs premières pages, et le palais *nationalement* rebâti de la place Saint-Georges, qu'entre l'humble entresol de la rue des Beaux-Arts, où débuta, en 1831, la *Revue des Deux-Mondes*, et le nº 17 de la rue Bonaparte, qui fait aujourd'hui partie des propriétés mobilières et immobilières de la puissante *Revue*. J'indique, en commençant, ce contraste, parce qu'il résume toutes les supériorités de M. Buloz, l'ensemble de qualités et de défauts auquel il a dû le succès de son œuvre, sa très-légitime fortune,

et, comme le disait un homme d'esprit, encore plus d'abonnements que de haines.

C'est le 19 avril 1832 que j'entrai pour la première fois dans ce modeste bureau qui servait de cabinet de rédaction, de caisse plus ou moins sinécuriste et de lieu de réunion pour les principaux rédacteurs. Le moment n'était pas gai, et, avant de songer à prospérer, on devait se contenter de vivre. Le choléra touchait à peine à sa période de décroissance. L'émeute encombrait les rues. Le peuple souverain préludait aux bienfaisantes merveilles du suffrage universel en attribuant aux médecins, aux riches, aux prêtres et aux sœurs de charité ces morts foudroyantes et terribles qui offraient les caractères d'un empoisonnement. Le fléau et son sinistre cortége d'épouvantes, de rumeurs et de folies, n'empêchaient pas Paganini d'attirer à l'Opéra une foule immense et de nous tenir suspendu à la quatrième corde de son violon. Au Conservatoire, M. Fétis groupait dans ses concerts historiques Baillot, Rubini, Lablache, Levasseur, Adolphe Nourrit, Dabadie, mademoiselle Dorus, madame Damoreau, Lafont; mais il avait souvent à monter lui-même sur l'estrade pour annoncer que tel ou tel de ces illustres artistes, *pris d'une indisposition subite*, manquerait au rendez-vous, et envoyait au public ses excuses.

J'allais repartir pour la campagne, et je venais m'abonner pour un an. La somme n'était pas bien considérable, et cependant il me sembla qu'on l'accueillait comme

la manne du désert. Il y avait là, entre le grillage classique du caissier et le poêle en fonte chauffé au charbon de terre, cinq ou six causeurs dont la figure ne m'était pas absolument inconnue. Sans doute, je les avais aperçus aux cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain. Quand je dis mon nom auquel de stériles prix de rhétorique avaient donné, de 1826 à 1830, une notoriété de quartier latin, quelques-unes de ces figures se relevèrent. Plus tard, je pus préciser ce nouveau souvenir. Ces causeurs s'appelaient Sainte-Beuve, Lerminier, Gustave Planche, Charles Didier, Charles Magnin et Fontaney. Le caissier, c'était M. Buloz en personne. Certes, on aurait bien étonné le jeune étudiant prêt à redevenir *gentleman farmer*, si on lui avait prédit que, quatorze ans après, il serait le collaborateur de ces brillants esprits, qu'il leur survivrait à tous, qu'il échangerait avec plusieurs des coups de fleuret ou des coups d'épingle, que M. Buloz et la *Revue des Deux-Mondes* tiendraient une grande place dans sa vie littéraire et finalement, — ceci est le bouquet, — que viendrait une année (1876) où, ruiné par le phylloxera, la sécheresse et les gelées blanches, n'ayant plus ni blé, ni vin, ni soie, ni huile, ni avoine, ni garances, ni fruits, ni foin, réduit par ses fermiers à l'état de propriétaire impayable, le produit d'une SEULE ACTION de cette même *Revue* l'empêcherait de mourir de faim.

En avril 1832, la *Revue des Deux-Mondes* ne comptait pas encore une année d'existence; elle s'était obscurément

greffée sur une publication intitulée, je crois, *Journal général des Voyages*. Mais telle fut l'incomparable séve de cette génération de 1830, fille de la Révolution et tuée par sa mère, que ces huit mois avaient suffi pour rassembler dans ces livraisons alors bien minces, sous cette couverture *truite saumonée*, les noms de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, de Charles Nodier, de Jules Janin, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Lerminier, de Sainte-Beuve, de Montalembert. Quant à Gustave Planche, un des premiers habitués et bientôt le critique en titre, je ne le cite que pour mémoire. Ce gros et malpropre pédant, lourd, ennuyeux, fastidieux, *seccator*, maniaque, sans idées, sans originalité, sans esprit, sans style, sans verve, type de vertus négatives et d'impuissance, insulteur de Victor Hugo, de Lamartine, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, de Scribe, de Paul Delaroche, d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, trouble-fête qui priva, pendant vingt ans, nos Expositions des chefs-d'œuvre de nos maîtres, Gustave Planche a été une des erreurs de M. Buloz et de sa *Revue*. Il ne restera de lui et de son nom symbolique que le joli mot d'Alexis de Saint-Priest. On lui demandait si Planche était le fils de l'auteur du dictionnaire grec, ou du pharmacien de l'angle de la Chaussée-d'Antin. « — De tous les deux, » répondit-il. Il y avait, en effet, chez Planche, de la férule et de la formule, du *magister* et de l'apothicaire. Au surplus, ses victimes eurent tort de s'inquiéter ou de s'irri-

ter. En pareil cas, la postérité du lendemain se charge de distribuer les parts de souvenir et d'oubli. Sainte-Beuve, malgré ses torts, malgré ses *vices*, vivra autant que la littérature française, — ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire. — Gustave Planche, en dépit de son autorité morale, qui consistait uniquement à n'être pas vénal (jamais critique ne fut plus partial [1]), est mort tout entier le jour où il a cessé de faire peur. Mais quelle étrange sensation devaient éprouver les *illustres*, les Cousin, les Guizot, les Tocqueville, les Vitet, les Villemain, quand M. de Mars, si excellent homme d'ailleurs et si respectable, leur disait gravement : « Il est possible que ce mot soit dans le dictionnaire de l'Académie; mais il n'est pas accepté par M. Planche! »

Au premier groupe se joignirent bientôt Augustin Thierry, Mérimée, Loëve-Veimars, Henri Heine, Henri Blaze, Nisard, Saint-Marc Girardin, Baude et surtout George Sand, qui, de *Leone Leoni* à *Flamarande* et à la *Tour de Percemont* (1834-1876), a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la plupart de ses innombrables romans. Au reste, il serait impossible d'énumérer tous les écrivains remarquables que recrutait la *Revue* à mesure qu'elle grandissait en âge et grossissait en format. Il me suffira

1. J'ai vu et entendu Planche refuser de parler des tableaux exposés, en 1847, par Eugène Delacroix, parce que le grand artiste, deux ans auparavant, avait oublié de le remercier!

de répéter ce que M. Buloz me disait un jour avec une certaine complaisance : « — De tous nos auteurs célèbres, il n'y en a que deux qui n'aient pas passé par nos mains ; Casimir Delavigne et M. Thiers. »

Cependant, peu s'en fallut que cet homme doué, sous une écorce si rude, d'une sagacité si prodigieuse, ne fît au début fausse route, ainsi que son brillant état-major. Durant les premières années, la politique de la *Revue des Deux-Mondes* fut révolutionnaire et républicaine! Sainte-Beuve y écrivit cette phrase à propos de la monarchie de 1830 : « Ce gouvernement nouveau, et déjà, de tous, LE PLUS AVILI. » Lerminier y sollicitait en faveur des idées démocratiques, de toutes les ruptures avec le passé, Chateaubriand et Lamennais, qui n'étaient, hélas! que trop disposés à l'écouter. On sait tout ce que les premiers récits de George Sand, aggravés par ses *Lettres d'un Voyageur*, renfermaient d'agressif contre le principe d'autorité, la religion, le mariage et l'ensemble des garanties sociales. La *Revue des Deux-Mondes* républicaine! c'était un énorme contre-sens. Sa vocation, son rôle, sa mission, son succès, sa raison d'être, consistaient, au contraire, à représenter, en littérature, ce que la monarchie de Louis-Philippe représentait en politique, l'idéal de la bourgeoisie victorieuse et intelligente; à tempérer, assainir, discipliner, émonder, purifier le romantisme, comme les plus sages conseillers de la couronne essayaient de régenter et de modérer le mouvement et les ardeurs

de Juillet. Tel devait être et tel fut, lorsqu'elle eut jeté sa gourme, le vrai caractère de la *Revue*. Elle arrivait à son heure, au moment où la pléïade romantique, émancipée et surexcitée par le brusque triomphe de la Révolution, allait se disperser, se diviser, s'envenimer, s'exagérer — ou se raviser; — les uns, comme Victor Hugo, pour s'isoler dans leur génie et manquer à leur programme; d'autres, comme Alexandre Dumas, pour éparpiller à tous les vents des trésors de bonne humeur, d'invention, d'instinct dramatique et de verve; d'autres enfin, comme Sainte-Beuve, Mérimée, de Vigny, de Musset, Vitet, pour se dégager des servitudes de secte et d'école, pour redevenir eux-mêmes, renoncer aux exagérations de parti pris, aux allures de démolisseurs, et n'en garder que tout juste ce qui convenait à leur physionomie originale. C'est avec le talent et la conversion de ceux-là que se firent les premiers fonds — littéraires, bien entendu, — de la *Revue des Deux-Mondes*.

Je parlais tout à l'heure, par extraordinaire, de ministres sages. Le plus sage et le plus aimable des hommes d'État de cette époque fut M. Molé, homme rare, type de réconciliation par en haut, contre lequel se coalisèrent les ambitions déçues ou ajournées, préparant ainsi un antécédent et un exemple à toutes les variétés de l'*oïdium* parlementaire. C'est pendant le trop court ministère du comte Molé que M. Buloz et sa *Revue* opérèrent leur évolution d'extrême gauche à centre droit.

Quelques puritains crièrent au scandale. Il en résulta un débordement de sifflets et de trognons de pomme aux dépens de ce pauvre Lerminier, alors professeur au Collége de France; mais le bon sens et la logique se gardèrent de réclamer. La *Revue* imitait ces jeunes gens, nés raisonnables, qui, après avoir vainement forcé leur naturel pour paraître mauvais sujets, rentrent dans la vie régulière, font un bon mariage et se rangent. Elle gagnait en solidité, en élévation, en justesse, ce qu'elle perdait en audace et en éclat. Peut-on dire que M. Buloz y *gagna* aussi les fonctions de commissaire du roi près le Théâtre-Français? Non; car ce poste le détournait de son œuvre véritable et s'accordait bien moins avec ses aptitudes, ses facultés incroyables de persévérance, de volonté, de vigueur et de travail, ses coups de boutoir et ses âpretés. Je me le figure très-aisément, rue Saint-Benoît, à son pupitre, tenant tête à nos vanités littéraires, résistant aux citoyens les plus huppés de la république des lettres, disant de ceux qu'il jugeait inutiles : « Tant pis pour eux! » et de ceux dont il pouvait difficilement se passer : « Ils me reviendront! » — J'ai plus de peine à me le figurer cajolant les actrices, débrouillant le soyeux écheveau des intrigues de coulisses, jouant au plus fin avec les roueries féminines et donnant la réplique à mademoiselle Augustine Brohan ou à mademoiselle Rachel.

Écartons quelques souvenirs drôlatiques, quelques ré-

miniscences gauloises qui siéraient bien mal à nos tristesses et à notre âge. M. Buloz, administrateur du Théâtre-Français, éprouvait parfois de singuliers embarras. Des querelles de ménage s'élevaient entre sa *Revue* et *son* Théâtre. En dehors des représentations de mademoiselle Rachel, dont Gustave Planche, fidèle à son vieux culte pour madame Dorval, ne parlait jamais, les pièces d'Eugène Scribe étaient à peu près les seules qui fussent applaudies et fissent de l'argent. Or, le même Gustave Planche avait traité Scribe comme nous ne traiterions pas le dernier des gâcheurs du Petit-Lazari. Pour les *Burgraves*, de Victor Hugo, même obstacle. Lorsque l'on avait joué *Ruy-Blas*, Planche avait dit de Victor Hugo, de son orgueil, de sa FOLIE, ce qui serait à peine vrai en 1877. Bientôt il fut question d'essayer au theâtre les *Proverbes* d'Alfred de Musset, qui devaient y faire une si invraisemblable fortune. Même inconvénient. Au beau temps des péchés de jeunesse, à l'époque des fredaines galantes et des amours expansives où la grave *Revue* côtoyait de près la Bohême, le terrible Planche avait juré que M. de Musset ne mourrait que de sa main; et plût au ciel que l'absinthe n'eût pas été plus meurtrière! Enfin M. Buloz — et je suis loin de lui en faire un reproche! — ne pouvait souffrir le *trio* Girardin, c'est-à-dire madame Sophie Gay, l'illustre Delphine et son mari qui, pendant les répétitions de *Judith* et de *Cléopâtre*, donnaient la comédie aux comédiens eux-mêmes. Comment

sortir de cette impasse? C'est alors peut-être que l'idée lui vint de chercher ou d'accueillir un rédacteur tout neuf, moins absolu, moins exclusif, plus malléable, libre de tout engagement avec le passé, capable de réconcilier, sans trop d'encombre, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* avec le commissaire royal près le Théâtre-Français. Si j'indique ce petit détail, c'est qu'il me permet de clore cette trop longue préface, et qu'il m'introduit dans le cabinet directorial ou dictatorial du n° 20 de la rue Saint-Benoît.

II

On a bien souvent décrit et quelquefois plaisanté cette maison singulière qui appartient à un de nos plus honorables académiciens et possède un jardin au premier étage. Que n'a-t-on pas dit de ce jardin? Je crois que les solliciteurs, les martyrs et les refusés de la *Revue* l'ont jugé à travers leurs frayeurs ou leurs rancunes. Pour moi, il ne m'a jamais paru que les fleurs y fissent des piqûres d'orties et que la verdure y fût jaune. J'aimais cette salle d'attente avec son ombre discrète, ses économies de soleil et ses allées étroites enroulées autour de son microscopique tapis de gazon. J'ai passé là d'agréables heures, ruminant un sujet d'article, méditant sur les corrections

demandées, attendant mes épreuves, jasant avec un merle à peu près apprivoisé qui semblait chargé de siffler les manuscrits suspects et qui s'acquittait vaillamment de la besogne. De temps à autre, par les fenêtres entr'ouvertes, m'arrivait un bruit de tempête et j'aurais été tenté de redire le *suave mari magno*... de Lucrèce, si je n'avais songé que j'étais moi-même à bord du navire, sur cette mer agitée par les vents. J'entendais le maître, en proie à la fièvre de la veille du numéro, se déchaîner tour à tour contre M. de Mars, — toujours en carême! — contre le prote, contre le rédacteur absent ou présent, contre une malheureuse *coquille* oubliée sur une moyenne de deux cents pages. Il y avait de mauvais moments; mauvais moments dont on fait plus tard, — trop tard, — de bons souvenirs!

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans un léger battement de cœur que je me présentai, le 2 avril 1846, devant M. Buloz, ma *copie* à la main et ne demandant pas mon salaire. Je ne recommencerai pas un portrait souvent poussé au noir par des crayons irrités. On peut être le modèle des *Rewievers* sans être un modèle d'atelier, et, s'il manquait un œil au directeur de la *Revue*, nous avons connu depuis lors un borgne bien autrement funeste, dont la royauté n'a pu être proclamée que par des aveugles. M. Buloz avait alors quarante-trois ans. Il me semble que je le vois encore, avec sa calotte de velours noir et sa robe de chambre de flanelle bleue. Il fut extrême-

ment poli ; je lui apportais une Nouvelle. Quinze jours après, il m'indiqua des changements, des retouches, puis une refonte générale, et c'est ici que je dois plaider le pour et le contre à propos de ces exigences inflexibles qui ont soulevé tant d'anathèmes, exaspéré tant de vanités et peut-être frappé de glace quelques hommes d'imagination.

Son goût était plus instinctif que réfléchi, mais, en somme, très-sûr. En cherchant à me démontrer comme quoi je n'avais qu'entrevu mon sujet sans en tirer tout le parti désirable, il eut des aperçus très-justes et très-fins sur l'esprit littéraire, sur nos *illustres*, sur les maladies morales de notre littérature. Seulement, cet homme habitué à ne regarder que son but, dédaignait de s'enquérir de la différence des situations et des caractères. Pendant un quart de siècle de relations, souvent reprises, souvent interrompues, fréquemment troublées par des influences extérieures, jamais brisées sans espoir de retour, il ne s'est jamais dit que m'ôter toute confiance en moi-même, c'était me rendre incapable de concourir à son œuvre ; que me demander le mieux c'était m'exposer à tomber dans le pire, et que, sous ce régime d'appréhensions, de remaniements, de corrections, j'étais de ceux qui gâtent ce qu'on veut les forcer d'améliorer. Il n'a jamais compris que l'homme du monde, cédant à une vocation littéraire pour échapper au désœuvrement ou se distraire de ses chagrins, doit tôt ou tard se raviser et

s'esquiver, s'il s'aperçoit qu'on lui fait de sa littérature un chagrin de plus. Cette malheureuse Nouvelle, apportée le 2 avril 1846, ne fut publiée dans la *Revue*, de guerre lasse, que le 1er février de l'année suivante; elle passa par autant d'*avatars* que le dieu Vichnou, et, en définitive, il ne me fut pas prouvé — ni à M. Buloz non plus, qui m'en fit naïvement l'aveu, — qu'elle valût mieux sous sa vingtième forme que sous la première. Ce sont là de ces épreuves que l'on accepte une fois dans sa vie, quand on arrive de sa province, quand on a passé dix ans à rêver *Revue des Deux-Mondes*, comme les sous-lieutenants rêvent le bâton de maréchal, comme les jeunes filles romanesques rêvent le prince Charmant; mais les récidives seraient impossibles. D'accord avec le public et mes confrères, M. Buloz a tué en moi le romancier. Peut-être m'a-t-il rendu service; en ce cas, je me déclare coupable d'ingratitude.

Sortons bien vite de ces détails trop personnels, inévitable inconvénient des *Mémoires*. En 1846, malgré la protection du gouvernement, la *Revue des Deux-Mondes* n'avait que 2,600 abonnés; elle faisait à peine ses frais. Que de fois pourtant, M. Buloz, devenu millionnaire, a dû regretter cette première période de quinze ans, cette phase de pauvreté relative et de jeunesse, comme les sexagénaires arrivés à la puissance et à la fortune regrettent l'heureux temps où ils n'avaient pas de quoi payer leurs folies, mais où ils pouvaient les faire! Dans ces quinze

ans, à vol d'oiseau ou de souvenir, que d'œuvres exquises, sérieuses, originales, délicates, étincelantes, éloquentes, depuis *André* et *Mauprat* jusqu'au *Docteur Herbeau* et à *Mademoiselle de la Seiglière,* depuis la *Vénus d'Ille* jusqu'à *Colomba,* depuis *Stello* jusqu'à *Servitude et Grandeur militaires,* depuis les *Impressions de voyage* jusqu'à *Tra-los-Montes,* depuis *Rolla* jusques au *Caprice,* depuis les spirituelles *Études* de Sainte-Beuve jusqu'aux *Lettres sur l'Histoire de France,* d'Augustin Thierry ! Et que de noms brillants ! que d'écrivains, de poëtes, de fantaisistes, de coloristes, de conteurs, de chercheurs, de publicistes, d'*essayists,* dans toute la fraîcheur ou dans tout le feu de leur talent ! Dumas, Musset, Gautier, Henri Heine, Loëve-Veimars, Ampère, Marmier, Gérard de Nerval, Jules Sandeau, Henri Blaze, Auguste Barbier, Brizeux, Antony Deschamps, George Sand, madame Reybaud, Charles de Bernard, Mignet, Vitet, Saint-Marc Girardin, Louis de Carné, Lamartine, Hippolyte Romand, Lerminier, Philarète Chasles, Mérimée, de Vigny, Sainte-Beuve, etc., etc., tout le livre d'or de la littérature contemporaine ? On ne saurait s'étonner, n'est-ce pas ? que l'homme doué d'assez de *poigne* pour rassembler, contenir, dompter, régler, conseiller, gouverner, impatienter, apaiser, exciter, modérer tant d'esprits de trempes si diverses, fût fier de son ouvrage, peu empressé envers les nouveaux-venus, parfois plus bourru que bienfaisant, et tellement assimilé à sa *Revue* qu'il en vînt à

dire en parodiant un mot consacré : « Hors de la *Revue*, point de salut ! » Faut-il, à ce sujet, contempler de préférence le revers de la médaille ou la médaille du revers ? Cette assimilation passionnée, cette incubation perpétuelle de l'HOMME-REVUE, avaient leurs côtés comiques ou fâcheux. On a brodé sur ce thème des variations innombrables, dont on ferait, au besoin, un *Buloziana*. A un point de vue plus sérieux, comment la critique littéraire aurait-elle eu ses coudées franches dans un milieu où *nul n'avait de l'esprit que nous et nos amis*, où l'éloge, le blâme et le silence étaient préalablement dominés par la question de savoir si l'ouvrage avait paru dans la *Revue*, si l'auteur était en bons termes, en froid ou en rupture ouverte avec le haut et puissant recueil et son terrible directeur ? Sur ce point, les exemples surabondent, et je n'aurais que l'embarras du choix. On peut hardiment affirmer qu'un chef-d'œuvre, écrit par un réfractaire, un déserteur ou un ennemi de la *Revue*, aurait été rigoureusement mis à l'*index*, jusqu'à ce que le coupable eût capitulé et fût rentré en grâce. Bizarre contraste ! La religion de la *Revue* remplaçant celle du bon Dieu ! Tous les procédés de l'excommunication appliqués à quiconque refusait de réciter le *Credo* de la rue Saint-Benoît !

Aussi, n'y a-t-il jamais eu, à proprement parler, de critique littéraire dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié de belles études à propos de livres ou de personnages trop marquants pour qu'il fût possible de les dédaigner ou

de les omettre; mais elle a rarement pris soin de tenir ses lecteurs au courant des publications nouvelles, de discuter le fort et le faible, de signaler les débuts heureux, de saluer les jeunes recrues qui auraient pu combler les vides laissés par ses vétérans, ses retraités ou ses invalides. Pour dissimuler cette lacune, elle s'est maintes fois tournée vers les littératures étrangères, et il nous serait facile de constater que les romans anglais, allemands, russes, italiens ou espagnols l'ont plus souvent et plus longuement occupée que nos romans et nos pièces de théâtre. Son influence au dehors et le chiffre de ses abonnements s'en accroissaient dans des proportions bien réjouissantes pour ses actionnaires; mais la difficulté n'était pas résolue, et, comme il est prouvé que notre littérature romanesque et dramatique défraye, depuis trente ou quarante ans, toutes les autres, ce défaut d'équilibre entre l'extérieur et le *chez soi* ressemblait à un contresens.

Oui, mais aussi quelle force! quelle puissance de concentration dans cette volonté unique, persévérante, infatigable, indomptable, et comme elle a droit à l'admiration de certaines gens de ma connaissance qui n'ont jamais réussi à vouloir quinze jours de suite la même chose! quelle autorité et quel prestige avaient fini par s'attacher à ce pavillon qui couvrait si bien l'équipage, les passagers et les marchandises! Une fois interné dans la *Revue*, on devenait comparable aux sujets de Sa Majesté Britan-

nique, qui, sur tous les points du globe, n'ont qu'à élever la voix et à étendre le bras pour trouver assistance et secours. Là encore, bien des épisodes me reviennent à la mémoire, qui prouvent tout ce que la *Revue*, incarnée en M. Buloz, a dû de prospérité, de durée, de vitalité, de carrure, d'envergure, au caractère de son directeur, à ce mélange légendaire de dureté, de patience, de brusquerie, d'entêtement, d'énergie, de maussaderie, d'emportements, tempéré çà et là par des bouffées de bonhomie et, le dirai-je? par un attrait indéfinissable. Arrêtons-nous un moment.

Une fois ma Nouvelle publiée, je fus, pendant plusieurs années, de la maison, à titre de chroniqueur littéraire. Cette phase d'intimité, la Révolution de février, le coup d'État, l'Empire, me révélèrent, chez M. Buloz, des qualités qui n'auraient probablement pas eu toute leur saillie et tout leur jeu s'il s'était indéfiniment partagé, sous un gouvernement libéral, régulier et pacifique, entre le comité du Théâtre-Francais et la *Revue des Deux-Mondes*...

III

Si j'avais à choisir dans ma vie littéraire, plus fertile en chardons qu'en roses, la date la plus heureuse et le

meilleur souvenir, mon choix se fixerait sur la dernière année du règne de Louis-Philippe. Pendant que je savourais, rue Saint-Benoît, les douceurs d'une fugitive lune de miel, cette année prophétique se hérissait de crimes étranges, d'effrayantes surprises et d'épisodes tragiques ; assassinats de duchesses, suicides de diplomates, aides de camp trichant au jeu, anciens ministres pris les mains dans un sac et les pieds dans une mine, etc., etc. Moi, pareil à l'homme juste d'Horace, *propositi tenax*, fier de réaliser mon rêve de *Revue des Deux-Mondes*, j'avais à peine une pensée pour toutes ces catastrophes. Avec approbation et privilége de M. Buloz, j'analysais, louais, blâmais, plaisantais les pièces nouvelles : *Notre fille est Princesse*, une des plus grosses erreurs de Léon Gozlan, qui s'est si souvent trompé ; le *Poëte*, début de Jules Barbier ; le *Syrien*, de Latour-Saint-Ybars, où s'exhala le dernier souffle dramatique de cette pauvre madame Dorval ; les *Aristocraties*, comédie à prétentions aristophanesques, de M. Étienne Arago ; *Cléopâtre*, médiocre tragédie de madame Émile de Girardin, assez mal soutenue par mademoiselle Rachel ; le *Puff*, de M. Scribe, qui fit souvent beaucoup mieux, et enfin le *Caprice*, d'Alfred de Musset, rapporté de Saint-Pétersbourg par madame Allan. J'avais même carte blanche pour *éreinter* les romans socialistes de madame Sand, alors brouillée avec la *Revue*, et qui, dans *Isidora*, le *Meunier d'Angibaut* et le *Compagnon du Tour de France*,

préludait, elle aussi, à la Révolution prochaine. Quant aux pièces du Théâtre-Historique, à l'*École des Familles*, d'Adolphe Dumas, à la *Reine Margot*, au *Chevalier de Maison Rouge*, aux traductions d'*Hamlet* et de *l'Intrigue et l'Amour*, par le grand Alexandre, nous n'en faisions qu'une bouchée.

Pendant cette phase trop courte, il me fut facile d'étudier M. Buloz, et je dois avouer que cette étude tournait souvent à son avantage. Il m'offrait, dans son expression la plus énergique, le type absolu du travailleur — *labor improbus* — encore plus dur pour lui-même que pour autrui. Quelquefois, après une nuit passée à revoir les manuscrits et à corriger les épreuves, je le voyais fléchir sous le poids, pencher la tête sur la vaste feuille de huit pages et s'assoupir un moment, vaincu par la fatigue ; mais il se redressait aussitôt par un vigoureux effort de volonté, comme un lutteur qui a chancelé sans tomber, et sa lèvre chagrine ébauchait un sourire quand je lui disais : « C'est ma prose qui vous endort. » — Une fois pourtant, sa mauvaise humeur triompha de sa constance et de son amour pour son œuvre. Je prenais un congé de trois mois, et je venais lui dire adieu. Je le trouvai, dans son *coup de feu* de quinzaine, corrigeant, retouchant, raturant, remaniant un article de voyage, écrit par un officier de marine, moins sûr, à ce qu'il paraît, de son style que de sa boussole. Il était furieux ; à chaque phrase, un soubresaut menaçait de faire voler

en éclats table, cahier, pupitre, prote, vitres et secrétaire. Le fidèle de Mars et Bastien, le metteur en pages, se courbaient comme des roseaux sous la tempête : — « Ah ! vous voilà, me dit-il quand il m'aperçut. Vous êtes heureux, vous ! Vous allez respirer l'air des champs! Nous, nous sommes les galériens de la littérature ! » Et il se remit au travail. Eh bien ! admirez la grâce d'état. Ce manuscrit, qui avait provoqué de tels orages, cet article de qui M. Buloz disait : « Lorsqu'on ne sait pas mieux écrire, on ne se présente pas ici ! » — une fois qu'il était imprimé et avait pris rang au *verso* de la couverture, devenait sacré, parfait, plus inviolable que la princesse Bariatine. Ce jour-là, je voulus en avoir le cœur net ; je donnai le mot à un de mes amis, qui avait ses entrées dans la maison ; il m'écrivit quelques jours après : « Tu avais deviné juste ; je suis allé hier rue Saint-Benoît ; j'ai osé dire que l'article du marin ne me semblait pas un chef-d'œuvre. — « Il est excellent de tous points, aussi intéressant que BIEN ÉCRIT, m'a-t-on répliqué. »

Hélas ! je m'attarde à l'oasis ; voici que nous touchons aux sables brûlants et stériles de la République de Février. Elle parut un moment bouleverser l'existence de M. Buloz ; mais elle ne changea rien à nos relations amicales. Expulsé du Théâtre-Français par une émeute de comédiens que guidaient au combat, dit-on, Hermione et Dorine, il me dit, en me revoyant, ce mot bien caractéris-

tique et bien vrai : « A présent j'aurai tout mon temps pour la *Revue !* » Un jour seulement, le 4 avril, il eut l'air de faiblir et de jeter, comme on dit vulgairement, *le manche après la cognée.* Mademoiselle Rachel, pour se mettre au diapason de nos tristes vainqueurs et monnayer sa gloire en gros sous, chantait ou plutôt déclamait la *Marseillaise* trois fois par semaine, et le contraste de ce hideux hymne de sang avec les pures et pathétiques beautés de Corneille et de Racine nous serrait le cœur. Je me fis l'interprète du sentiment de l'élite opprimée par la foule, et, rappelant que notre admirable et malheureux Adolphe Nourrit avait failli perdre sa voix en s'évertuant, après juillet 1830, à chanter la *Marseillaise* et la *Parisienne,* j'ajoutai que cette fantaisie révolutionnaire ne porterait pas bonheur à l'illustre tragédienne, qu'elle y perdrait ses qualités d'exquise justesse et les perfections de son style. Mon article était signé ; mais il est probable que le nom d'un débutant ne suffisait pas à l'appétit du *Charivari,* et, le surlendemain, le facétieux journal publia une charge à fond, intitulée : « la *Marseillaise* éreintée par le citoyen Buloz. » Chose bizarre ! cette nature énergique et robuste qui avait résisté au coup de foudre fut sur le point de succomber à ce coup de marotte. Je le trouvai découragé, broyant du noir ; sa première parole fut pour me dire : « Vous n'avez pas soixante mille francs ? » Soixante mille francs, le 4 avril 1848 ! au moment où la République, fidèle à ses spé.

cialités, démonétisait la France, désargentait l'industrie, l'agriculture, les finances, la fortune publique et privée ! Quand nul d'entre nous n'était sûr de pouvoir payer, le lendemain, son roast-beef-pomme-épinard à la taverne de Richard-Lucas ? Quand les banquiers de province, en nous donnant une lettre de crédit de 1,200 francs à quatre-vingt-dix jours d'échéance, nous avertissaient charitablement qu'il y avait dix-neuf chances contre une pour que nous ne fussions pas payés ! Quand mon vieil ami Zimmermann — le beau-père de Gounod — s'étant décidé à vendre cent écus une paire de chevaux qui en valait mille, l'acheteur lui proposa gravement de le payer en chocolat !

La question de M. Buloz ressemblait à une amère ironie. On devine quelle fut ma réponse. — « C'est, reprit-il, que, si vous aviez eu soixante mille francs, je vous aurais cédé, pour ce prix-là, toutes mes parts de propriété, toutes mes actions de la *Revue*. J'aurais acheté une petite maison de campagne, et je m'y serais retiré, heureux d'échapper à toutes ces tyrannies du club, du journal et de la rue... Car, vous le voyez, nous ne pouvons plus rien dire ; la situation n'est pas tenable, et notre œuvre devient impossible !... »

Heureusement, cette défaillance ne dura qu'un jour ; le lendemain, l'intrépide *Reviewer* s'était ranimé, et, par des prodiges de sagacité, d'habileté et de fermeté, il réussit, non-seulement à triompher d'une crise qui sem-

blait devoir le dévorer, mais à en tirer un excellent parti, à la faire tourner au profit de sa propagande et de son succès. Il força la République des citoyens Ledru-Rollin, Caussidière et Carnot à seconder, par son hostilité même, le nouvel essor de la *Revue des Deux-Mondes*. Pourtant, comme la conjecture est une des consolations de l'adversité, je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé si, contre toute vraisemblance, à la suite d'une vente d'immeuble ou d'une rentrée imprévue, j'avais eu, le 4 avril 1848, cette somme à ma disposition. Je ne crains pas d'exagérer en évaluant aujourd'hui à quatre ou cinq millions ces soixante mille francs. Oui, mais ce qui a si magnifiquement prospéré entre les mains de M. Buloz, qu'en aurais-je fait? Légitimiste, clérical, partisan passionné des droits du Saint-Siége contre la politique italienne, frémissant de colère au seul nom de Cavour, ennemi fougueux du parlementarisme, poli, distrait, préférant vingt *coquilles* à un quart d'heure d'ennui, me fiant à mon état-major, ignorant l'art d'éconduire les fâcheux, incapable de résister aux médiocrités aimables, prompt à l'attendrissement, sans cesse entraîné par mon imagination, ne possédant, en guise de *poigne*, que de longs et maigres doigts de pianiste, et — péril encore plus grave! — maintes fois tenté de mêler ma prose à celle de mes *dirigés*, j'aurais très-probablement perdu plus de terrain que n'en gagna M. Buloz. Sous mon règne fantaisiste, sa *Revue* ultra-millionnaire se serait

changée en *Revue* mendiante, et aujourd'hui nous serions, elle et moi, à l'hôpital.

Est-ce à dire que M. Buloz, sur les ruines de la monarchie qu'il aimait, au milieu des dangers de la société menacée, de toutes ces absurdes utopies, de ces scènes de violence, d'anarchie morale et de désordre, de cette République à la fois impuissante, alarmante et malfaisante, fût resté, en 1848, ce qu'il avait été d'abord, ce qu'il était peut-être redevenu depuis, un libéral de centre gauche et très-gauche, nuance Thiers, Rémusat ou Odilon Barrot, acceptant risques, catastrophes, pertes et disgrâces plutôt que de renier un seul des *immortels principes?* Non, non, mille fois non, et c'est ici que je dois insister ; car je puis parler avec l'autorité d'un témoin — je dirai presque d'un complice. Ce détail est essentiel, caractéristique, historique. Cette courte période — de 1848 à 1851 — qu'il a paru commode d'oublier, nous donne le droit d'affirmer que si, plus tard, la Révolution italienne, le progrès des idées démocratiques, l'opposition à l'Empire, les sympathies de l'Amérique et, par-dessus tout, la répression internationale du régime ruineux des contrefaçons, ont quintuplé ou décuplé le tirage de la *Revue des Deux-Mondes,* c'est la contre-révolution la plus énergique, la réaction la plus ardente qui l'a sauvée, en 1848, d'un naufrage imminent. Sans s'expliquer sur les questions de personnes, sans appeler précisément de ses vœux la royauté légitime. M. Buloz

fit alors tout ce qu'aurait fait le plus fervent royaliste. Il se plaça au premier rang des réactionnaires. Il fut impitoyable pour les auteurs de la Révolution de février, même pour Lamartine. Avec une sincérité et une bonne foi qui l'honoraient, il remonta bravement aux causes, aux origines de cette victoire démocratique, si soudaine, et quoi qu'on en dise, si peu prévue; il chercha à se rendre compte de ces explosions ou de ces ébullitions socialistes qui se faisaient jour à travers cette improvisation républicaine; il comprit excellemment qu'on devait en attribuer une part à la littérature; non-seulement aux fictions gigantesques et corruptrices du feuilleton-roman, que la *Revue* n'avait cessé de maudire et que le gouvernement de Louis-Philippe avait eu le tort de tolérer ou d'encourager comme un dérivatif offert à la politique par la curiosité, mais à des œuvres plus littéraires, à des pages plus éloquentes, qu'il pouvait lire et relire dans tel ou tel numéro de sa chère *Revue*. Il n'essaya pas de se donner ou de nous donner le change, et ceux d'entre nous qui, par hasard, savaient le latin, purent parfois murmurer tout bas : « *Habemus confitentem reum.* »

Son flair infaillible ne se révéla jamais mieux que dans ces circonstances délicates. Il imita ces grands généraux qui, surpris à l'improviste par l'ennemi, savent réaliser une victoire avec tous les éléments d'une défaite. Du Marengo de la matinée il fit le Marengo du soir. Nul ne

profita plus habilement de cet élan de réaction universelle que peuvent attester tous les survivants de cette époque, qui servit de prélude au coup d'État et de revanche à la société aristocratique ou bourgeoise, légitimiste ou libérale. Il fut absolutiste ou autoritaire avec tous ceux que froissait ou irritait cette parodie misérable, assez sérieuse pour faire couler des flots de sang dans les rues, assez grotesque pour avoir contre elle tous les gens d'esprit, assez menteuse pour affriander le peuple qu'elle affamait. J'ai dit que la Révolution de février n'avait rien changé à mes relations avec M. Buloz. Ce n'est pas assez. Elle les resserra ; elle créa entre nous un lien de plus ; ma haine contre la seconde République, haine qui n'a été égalée et surpassée que par mon horreur pour la troisième. Je crois devoir taire les propos échappés, dans l'intimité, aux paroxysmes d'exaspération nerveuse. Il me suffira d'assurer que Philippe II, le duc d'Albe, Richelieu, l'Éminence grise, Louis XIV, Catherine de Médicis, Louvois, Torquemada et autres célébrités du despotisme, auraient été contents de leur disciple, et que nous étions de son avis. Au surplus, ces indiscrétions rétrospectives ne sont pas de mon goût. Ce qui vaut mieux, ce qui est acquis à l'histoire littéraire, ce qu'il est facile de vérifier dans les collections de la *Revue*, c'est un ensemble d'articles dictés par l'esprit de réaction le plus intense, et qui seraient pour moi autant de pièces justificatives. M. Buloz livra à ma férocité réactionnaire, à mon

envie de remonter des effets aux causes, Lélia, *Raphaël*, l'*Histoire des Girondins*, Victor Hugo, Dumas, Eugène Sue, Daniel Stern, *Notre-Dame de Paris*, *le Juif-Errant*, *les Mystères du Peuple*, Michelet, Quinet, lequel avait été, au début, un des oracles de la rue Saint-Benoît. Alfred de Musset lui-même, l'enfant gâté de la maison, n'en était pas quitte à moins d'un sermon passablement ridicule où je lui conseillais de donner à son talent (on ne disait pas encore son génie) une direction plus sérieuse et plus utile. La chronique politique fut confiée à M. Saint-Marc Girardin, qui, trop spirituel et trop loyal pour ne pas se repentir de ses articles du *Journal des Débats* sous les ministères Villèle et Polignac, rachetait ses vieux péchés en glorifiant le principe d'autorité. Il recommandait à ses lecteurs, par de nombreuses citations, les *Lettres de Beauséant*, du baron de Syon, que ses liens de parenté avec les Lafayette et les Lasteyrie n'empêchaient pas de sacrifier les idées du héros des deux mondes aux doctrines du comte Joseph de Maistre.

Tout se ressentait de ces influences. M. Buloz ouvrait sa *Revue* à M. de Falloux, d'abord en demandant à Eugène Forcade, qui débutait, un article élogieux sur le *Louis XVI* et le *Saint-Pie V* du noble écrivain; ensuite en publiant de bien belles pages où le plus clairvoyant et le moins écouté des hommes vraiment politiques vengeait l'honneur, marquait la place et indiquait la tâche des MONARCHISTES. Enfin, M. Louis Veuillot en per-

sonne acheva de sanctifier la *Revue* en nous donnant les *Lendemains de la Victoire* et la *Samaritaine*; détail bon à rapprocher de la piquante boutade où le rédacteur en chef de l'*Univers*, quinze ans plus tard, racontait avec un mélange de tristesse et d'ironie, comme quoi, s'étant amusé un jour à suivre le porteur de la *Revue* dans les rues les plus aristocratiques et les plus catholiques du faubourg Saint-Germain, il avait eu le déplaisir de le voir entrer dans tous les hôtels sans en manquer un seul. C'est à la même époque, un peu après la bataille de Novare, qu'une femme d'un esprit et d'un talent supérieurs, ayant écrit un livre excellent sur l'Autriche, priait un ami commun d'en parler à M. Veuillot, et ajoutait : « Ma conviction sincère est que l'Autriche, dans cette grande crise, a sauvé la société et la civilisation européenne. » Or, cette femme tenait de fort près à M. Buloz, et son mari, depuis plus de quarante ans, n'a pas cessé d'être un des plus brillants collaborateurs de la *Revue*. Nous étions loin, on e voit, du comte de Cavour, du chevalier Nigra et du général Cialdini, duc de Gaëte.

Il y aurait de l'affectation à passer complétement sous silence la candidature de M. Buloz — avril et mai 1849, — dans le département de Vaucluse. Je serai bref. Là encore, l'incomparable *Reviewer* se trompait sur sa vocation, ses aptitudes et ses véritables intérêts. Les fonctions de député l'auraient distrait de sa *Revue* sans grand profit pour sa gloire. Madame Sand a dit de lui qu'il ne

savait pas s'exprimer. C'est un peu raide ; ce qui me paraît plus exact, c'est qu'il manquait de cette facilité d'élocution agréable, engageante, populaire, nécessaire au succès dans notre Midi, où nous n'avons de l'esprit qu'en patois. D'ailleurs, la partie fut mal engagée. A une liste républicaine dont le pays ne voulait plus, il fallait opposer une liste franchement et vigoureusement monarchique. M. Buloz figura sur une troisième liste, qui n'offrait pas de caractère bien déterminé, que soutenait un comité bonapartiste ou soi-disant tel, sans autorité sur nos populations ardentes, éternellement partagées entre le blanc et le rouge Tels furent les malentendus, que M. Buloz, orléaniste de regret, réactionnaire d'instinct, mais étranger à toute prévision de coup d'État et d'Empire, eut pour compagnons de candidature deux jeunes gens dont Avignon était fier, qui venaient de faire une magnifique campagne dans la presse locale, et qui représentaient, dans son acception la plus généreuse, — hélas ! la plus chimérique peut-être ! — le libéralisme conservateur, la liberté se dégageant du bourbier démocratique pour dédommager enfin ses amants de ses trahisons et de leurs mécomptes. Il me suffira de nommer Léopold de Gaillard et Gaston de Raousset — qui, malheureusement, ne le furent pas. L'un a pu se consoler de ses échecs électoraux en prenant place au premier rang de nos plus éminents publicistes, en défendant toutes les nobles causes, c'est-à-dire toutes les causes

vaincues, en associant ses efforts à ceux des hommes les plus illustres de son temps, les Montalembert, les Cochin, les Falloux, les Broglie, les Carné, les Champagny; mais il restera toujours à ses amis le regret de ne pas l'avoir vu à la tribune dont il avait le goût, dont il aurait eu le courage, où se serait complétée sa physionomie politique, et où il a été très-mal suppléé par les candidats officiels de l'Empire et de la République. L'autre!... comment se défendre d'un serrement de cœur quand on songe que, si nous l'avions élu en mai 1849, tout changeait dans cette aventureuse et tragique destinée?

J'ai particulièrement insisté sur les époques qui m'ont le plus rapproché de M. Buloz. Je dois maintenant me borner à quelques traits, à quelques dates. Le coup d'État du 2 décembre contribua de deux manières à l'accroissement merveilleux de la *Revue des Deux-Mondes*. En mettant les scellés sur la politique, en paralysant les journaux quotidiens, il multiplait les lecteurs des recueils périodiques et littéraires où des plumes finement taillées pouvaient encore apprécier les événements et laisser deviner les opinions sans effaroucher le gouvernement. D'autre part, M. Buloz, quoique foncièrement autoritaire, était bien trop habile pour se rallier à une dictature qui répondait peut-être au vœu secret de la majorité du pays, mais qui ne pouvait qu'irriter de grands partis encore fort vivaces, les légitimistes, les orléanietes, les républicains et les *libéraux* tels que

MM. Dufaure, Vivien, de Rémusat, résignés à la République. Il recueillit ainsi les bénéfices de l'événement sans en subir les éclaboussures. Il eut le rare privilége de s'enrichir en s'honorant. Comme si ce n'était pas assez de toutes ces bonnes chances, les exilés de la politique, les naufragés de 1848 et de 1851, redevenus littérateurs, — et plût au ciel qu'ils n'eussent jamais cessé de l'être ! — apportèrent à la *Revue* de quoi se refaire, non pas une virginité, mais une seconde célébrité littéraire. Mentionnons rapidement MM. Guizot, Cousin, Villemain, Vitet, Rémusat, d'Haussonville, la *Chanson de Roland*, *Madame de Hautefort*, *l'Amour dans le mariage*, *l'Église romaine et le premier Empire*, etc., etc., des pages inoubliables ! Si la poésie et le roman n'eurent pas toujours, dans cette phase de richesse, de maturité et de robuste embonpoint, l'éclat, la fraîcheur, le rayonnement printanier, les heureuses audaces qui avaient donné tant de charme à la jeunesse de la *Revue des Deux-Mondes*, le regain fut souvent comparable à une opulente moisson. Octave Feuillet eut là des succès qui passionnèrent la ville et la cour. La *Maison de Penarvan*, de Jules Sandeau, n'eut rien à envier au *Docteur Herbeau*. Paul de Molènes, Henri Mürger, Cherbuliez, Jules et Henri de la Madelène, Amédée Achard, Mario Uchard, parmi les conteurs ; Joseph Autran, Théophile Gautier, Alfred de Vigny, François Coppée, Édouard Grenier, Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, André Theuriet, côté des poëtes, ont victorieu-

sement repoussé toute idée de décadence. Et le *Péché de Madeleine !* Et M. Henri Rivière ! Et M. Ernest Renan, si délicieusement raisonnable lorsqu'il oublie d'enfourcher son *dada* sémitique, évangélique et biblique ! Et Caro ! Et Saint-René Taillandier, de *la Comtesse d'Albany à Philippe de Ségur*, des *Trois drames de la vie littéraire au Conseiller de la reine Victoria !* et le *Marquis de Villemer !* et M. de Mazade ! Et cet Émile Montégut, si ingénieux, si sympathique, souvent si éloquent, imagination charmante au service d'une raison si droite et si élevée ! Encore une fois, la question de talent et de succès reste intacte. Par malheur, il y en a une autre, que je vais effleurer en finissant.

Dans cette étude si incomplète, j'ai soigneusement évité de parler religion et philosophie. A quoi bon ? Pourquoi rappeler des dissidences et rouvrir des blessures ? J'esquissais un portrait ; j'essayais un récit ; je feuilletais mes souvenirs ; je ne prétendais pas soulever des polémiques qui m'auraient mené trop loin. Il est un point, un seul, qui me permettra d'associer nos croyances les plus chères à ce sentiment patriotique, ineffaçable trait d'union entre les opinions les plus diverses. On a dit, — et je n'en doute pas, — que les malheurs de la France avaient frappé au cœur M. Buloz, brisé cette organisation vigoureuse et inauguré sa longue agonie. Il était digne de pleurer avec nous, de porter avec nous ce deuil national dont le radicalisme seul a pu se faire une

fête, une proie et une joie. Mais ne s'est-il pas quelquefois demandé, dans ces derniers temps, si l'unité italienne à laquelle la *Revue des Deux-Mondes* prêta son puissant concours, n'avait pas été une des causes de nos désastres ; si, en préparant l'isolement de notre pays, elle n'avait pas assuré le triomphe de l'Allemagne ; si Cavour, en un mot, n'avait pas été le précurseur et le collaborateur de Bismarck ? En voyant le terrible chancelier mener de front ses haines contre la France et contre le catholicisme, contre la race latine et contre l'Église romaine, ne s'est-il pas dit que la *reconnaissance* de Victor-Emmanuel nous avait bien médiocrement payés de l'abandon du saint vieillard emprisonné au Vatican ? En comparant le rôle odieux et grotesque joué par Garibaldi dans la guerre de 1870 au sublime dévouement, à l'indomptable héroïsme de nos zouaves pontificaux, de nos Frères des écoles chrétiennes, n'a-t-il pas compris de quel côté il aurait dû chercher l'intérêt, la force, l'honneur, les battements de cœur de la vraie France ? Glissons sur ces douloureuses images ; posons ces questions sans prétendre les résoudre. La mort a des solutions qui déjouent la sagesse humaine, et tout ce qu'on peut dire de positif à propos de M. Buloz, c'est que ce travailleur prodigieux, ce père de famille excellent, cet homme entouré des affections les plus pures et les plus tendres, a mérité de mourir en chrétien.

XVI

ABÉLARD

DRAME PHILOSOPHIQUE [1]

---

11 février 1877.

Si M. Paul de Rémusat me trouve cette fois trop enclin à chicaner un ouvrage très-intéressant malgré ses bizarreries et un homme dont la mémoire est honorée de tout les partis, je le supplie de s'en prendre aux circonstances, que sa filiale et touchante préface ne réussit pas à me rendre aimables : « Nulle part, nous dit-il, l'auteur de ce livre n'a plus hardiment revendiqué les droits de la raison, protesté contre l'intolérance, glorifié l'indépendance de l'esprit. Ces nobles principes ne sont-ils pas encore trop souvent méconnus ? »

1. Par M. de Rémusat.

Hélas! oui, ils le sont, mais justement par ceux dont Abélard a été le lointain précurseur. On a cité récemment le mot apocryphe d'un célèbre directeur de *Revue* : « En ce moment, Dieu manque d'actualité. » — C'est dans le même sens que je dirai : « En février 1877, Abélard manque d'à-propos. »

En effet, pour nous autres ignorants qui sommes, en philosophie, de l'avis de M. Jourdain plutôt que du docteur Pancrace, Abélard ne représente pas une simple réforme dans l'enseignement philosophique, la solution d'une querelle entre réalistes et nominalistes, la victoire du *conceptualisme* (pardon, je ne le ferai plus!), un don particulier d'éloquence naturelle propre à éclaircir les obscurités de la scolastique, à populariser la science, à passionner la jeunesse des écoles et à grouper autour de sa chaire les innombrables déserteurs des leçons retardataires de Guillaume de Champeaux et du vénérable Anselme. Il personnifie, d'une façon plus générale, la révolte de l'esprit d'examen, une des premières prises d'armes de la raison contre la foi, de l'individu contre l'autorité. Or, à l'heure où j'écris, la raison est bien peu raisonnable, l'autorité bien désarçonnée, l'individualisme bien dangereux. Quant à l'esprit d'examen, il examine la Religion pour l'insulter, le clergé pour le dénoncer aux haines populaires, l'armée pour la corrompre, la magistrature pour la supprimer, la société pour la détruire. Franchement, c'est le cas de répéter avec les bacheliers

et les étudiants paresseux: « Qui nous délivrera de l'examen? »

Restons sérieux, et essayons, après M. de Rémusat, de caractériser Abélard, tout en rappelant que, s'il a été son héros, il n'est pas le nôtre. Abélard, c'est le Père Hyacinthe antidaté de huit siècles ; c'est le docteur Faust rajeuni de quarante ans, avec l'orgueil, Méphistophélès invisible, pour le guider et le perdre. Il n'a pas, à proprement parler, de doctrine; car peut-on accorder ce nom à un vague compromis entre les deux écoles dominantes de son temps? Sa doctrine, c'est son éloquence. Il est beau, jeune encore; il possède cette faculté de séduction, d'attraction, de domination persuasive, qui explique l'empire exercé par certains hommes sur l'élite et sur la multitude. Ce qui est ennuyeux, diffus, lourd, obscur, sur les lèvres de Guillaume ou d'Anselme, devient limpide et engageant sur les siennes. Il a l'art, cet art où ont excellé M. Cousin et M. de Rémusat lui-même, de faire croire à ses auditeurs qu'ils le comprennent, et d'intéresser leur amour-propre à cette illusion de leur intelligence. Mais la passion n'a pas encore parlé; la voici qui va mettre aux prises ce cerveau qui s'exalte et ce cœur qui s'ignore. Abélard touche à la quarantaine, et il n'a pas vécu, puisqu'il n'a pas aimé. Arrive un moment où ce philosophe, ce savant, ce docteur, redevient homme. Le jour où, appuyant sa main sur sa poitrine, il se dit avec un mélange de frayeur et

d'ivresse : « Mon cœur bat! » la science n'est plus à ses yeux que la plus maussade des compagnes, la plus glaciale des maîtresses, la plus dérisoire des chimères. Il est assez helléniste pour savoir que philosophie signifie amour de la sagesse, et il ne croit plus qu'à la sagesse de l'amour. Pour une caresse d'Héloïse, il donnerait tous les syllogismes, tous les dilemnes, tout l'arsenal de la scolastique et de la dialectique. C'est là, dans l'écroulement soudain de cet édifice scientifique, dans l'inconsistance de ce caractère équivoque et de ce brillant esprit, dans le contraste de cet orgueil et de cette faiblesse, dans la brusque abdication de cette royauté intellectuelle au profit du dieu malin de qui Voltaire a dit :

... Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être ;

que réside, selon nous, l'originalité d'Abélard ; c'est là sa vraie physionomie, son trait caractéristique, et non pas ce rôle de novateur, bien difficile à définir, puisqu'il n'a rien créé, rien découvert, puisqu'il n'a été en somme, ni un inventeur comme Galilée, ni un révolutionnaire comme Jean Huss, ni un hérétique comme Luther.

La métamorphose d'Abélard n'est pas le seul prodige de l'amour dans ce mémorable épisode. Il remporte une plus belle victoire ; il réussit à rendre intéressante, touchante, vraie, pathétique, charmante, populaire, immor-

telle, une jeune fille qui risquerait de nous apparaître comme l'aïeule de Philaminte, qui a le don des langues mortes, qui traduit Ovide à livre ouvert, que les beautés de la dialectique, de la scolastique, du nominalisme, du conceptualisme plongent dans une douce extase, et pour qui son oncle rêve un grand mariage à l'aide du grec et du latin, comme les parents d'aujourd'hui cherchent à faire de leur fille une remarquable virtuose pour qu'elle épouse un lord ou un boyard. Héloïse commence par aimer Abélard en faveur du grec ; c'est de l'enthousiasme plutôt que de l'amour, et cet enthousiasme s'accorde admirablement avec l'esprit de son siècle, de ce moyen âge que l'on nous peint comme une époque d'ignorance, de barbarie, d'indifférence à tout effort de la pensée, et où il suffisait de penser ou d'en avoir l'air, de discourir éloquemment sur les questions les plus arides et les moins claires, pour devenir le *lion*, l'homme à la mode, le point de mire des curiosités et des coquetteries féminines, pour surpasser en célébrité et en prestige les plus illustres capitaines et les plus grands personnages de l'État. Héloïse serait donc exposée par ses études et ses goûts à aimer en femme savante. Il n'en est rien. Un rayon d'amour véritable fond cette couche de glace scientifique et pédantesque. La source mystérieuse jaillit, aussi pure, aussi fraîche, aussi vive que si elle n'avait jamais reflété que le ciel, la verdure et les étoiles. La nature reprend possession de son bien, et nous avons

devant nous une femme, dans toute la délicieuse acception du mot, avec ses tendresses, ses grâces, ses faiblesses, ses entraînements, ses délicatesses, ses humiliations volontaires, sa joie de se donner, sa passion naïve jusque dans ses citations des textes profanes et sacrés. L'amour lui a refait une ignorance, et même une inconscience; car on est tenté, sinon d'approuver, au moins d'excuser cet abandon sans condition, ce sentiment d'infériorité dont Héloïse refuse de se départir au moment même où son amant, enivré de ses caresses, mais redoutant les vengeances de ses ennemis, lui propose ou lui demande de l'épouser, comme Crispin, en légitime nœud : — « Non, non, je ne suis pas digne d'un pareil honneur; le mariage entraverait ton essor et t'enlèverait quelque chose de ton prestige. Tu es un Dieu; il te ferait redescendre an rang des simples mortels. Je suis ta maîtresse, ta servante, ton bien; qu'ai-je besoin de devenir ta femme? » — La morale est un peu relâchée pour la nièce d'un chanoine; la manche est un peu large; mais il y a un bien joli bras dans cette manche.

Un chanoine, ai-je dit? De chanoine à chapitre il n'y a pas loin, et Fulbert s'est réservé le chapitre le plus scabreux de cette tragique histoire. Ce qui n'est pas le moins curieux, c'est que, pour bien des gens, habitués à voir partout l'intolérance cléricale et l'idée persécutée par le dogme, Fulbert représente l'odieuse revanche de l'orthodoxie contre le novateur, des ténèbres contre la

lumière, de la tradition contre le progrès, les représailles de l'Église contre le téméraire qui vient troubler la sécurité routinière et l'autorité de son enseignement. Rien de semblable chez ce vulgaire et haïssable personnage de mélodrame. Il nous fait entendre, en termes assez ambigus, que sa nièce n'est pas sa nièce, qu'il n'est oncle que pour sauver les apparences, qu'elle descend d'une grande famille déchue et ruinée par le malheur des temps, et qu'il espère, grâce à sa beauté et à ses talents, la relever de cette déchéance en la mariant à un grand seigneur. L'amour d'Héloïse pour Abélard contrarie cette ambition et ces espérances. S'il l'épouse, c'est encore pire ; elle est son joyau le plus précieux ; il va le lui ravir ; elle est l'ornement, la joie, le sourire de sa maison. Il va le condamner au plus morne isolement. Elle pourrait, de sa blanche main, le conduire aux plus hautes dignités ecclésiastiques ; et le voilà réduit à vieillir et à mourir empaqueté dans son canonicat ! *Inde iræ ;* de là sa colère et ses suites. On le voit, il n'y a rien là, absolument rien, qui se rattache à la querelle des nominalistes et des réalistes, aux inquiétudes et aux rancunes de l'Église. C'est une misérable tragédie de famille, et, sauf la différence des temps, l'intervention des gendarmes et ce que l'on est convenu d'appeler l'adoucissement de nos mœurs, un concierge de la rue Bergère, dont la fille, *lauréate* du Conservatoire, se serait laissé aimer par un ténor d'opérette et aurait oublié de conserver son *capital*, pourrait copier

le chanoine Fulbert sans se préoccuper le moins du monde des intérêts théologiques.

J'insiste sur ce dernier détail, qu'il serait plus commode de passer sous silence, parce que, pour le public — dont je suis, — tout le sujet s'enferme dans ce cadre. Irruption hautaine et triomphante d'Abélard dans le domaine de la philosophie, contraste de la faiblesse de son caractère avec l'éclat de ses talents, revanche de son cœur sur son cerveau, désistement de cette intelligence sous la pression administrative... non, je me trompe, sous l'influence despotique d'une passion partagée, irrésistible amour d'Héloïse, fonte des neiges scientifiques sous le souffle des brises printanières, bonheur fugitif des deux amants, vengeance de Fulbert, tout est là. Le reste peut occuper les savants, mais ne serait bon qu'à étouffer la fleur légendaire des plantes parasites. Les générations qui se succèdent depuis 1118 ne s'y sont pas trompées. Si Héloïse et Abélard ont échappé à l'oubli, si le souvenir du Paraclet fait encore battre, après huit siècles, les cœurs romanesques, si les noms des deux victimes de Fulbert sont inscrits, avec ceux de Francesca et de Paolo, à la première page du martyrologe des amants, si enfin il a suffi de leur patronage ou plutôt de ce *parrainage* pour assurer un succès immense à l'ennuyeux et déclamatoire roman de Jean-Jacques Rousseau, c'est que la passion s'est chargée d'immortaliser ce que la science n'eût pas réussi à faire vivre. Abélard, sans

Héloïse, n'existe pas. Tout ce qui se trouve en deçà ou au delà de leurs amours, peut fournir le sujet d'un mémoire adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; mais le spectateur bâillera, et le lecteur tournera précipitamment les pages, alors même que l'auteur essayera d'appeler à son aide d'autres passions moins aimables, celles qui défigurent sous nos yeux les vérités de la religion, de la philosophie et de l'histoire.

M. de Rémusat en a jugé autrement ; à Dieu ne plaise que nous traitions avec dédain l'œuvre singulière de ce généreux et brillant esprit qui nous a souvent donné le plaisir de la surprise ! Nous l'appellerions volontiers le Fontenelle du XIX[e] siècle, et l'on sait ce que Fontenelle pensait des obscurités et des *inanités* philosophiques. Il est facile de se rendre compte des gradations qui avaient peu à peu conduit M. de Rémusat à écrire ce drame d'*Abélard*, presque célèbre avant d'être publié, et, je le crains, destiné à perdre au grand jour quelque chose de cette célébrité préventive. De longue date, il aimait Abélard ; il l'avait étudié, pratiqué, commenté, mais seulement à l'état d'abstraction métaphysique, par les côtés accessibles à l'érudit et au penseur, comme un des premiers initiateurs de l'esprit moderne aux libertés de la conscience et aux droits de la raison. Le rôle lui plaisait, le personnage l'attirait ; il s'habituait peu à peu à le dégager des ombres de la scolastique et du moyen âge pour se le figurer réel, vivant, agissant, parlant,

enseignant, triomphant, persécuté, aimant et souffrant. Toutefois, l'idée d'en faire le héros d'un ouvrage dramatique ne lui était pas encore venue. Un soir, préméditation ou hasard, — peut-être le prestige des deux noms sur une affiche, — M. de Rémusat va voir jouer, sur un théâtre du boulevard, un gros mélodrame intitulé *Héloïse et Abélard*. Inutile d'ajouter que les auteurs, MM. Anicet Bourgeois et Francis Cornu, s'adressant au public de l'Ambigu-Comique, avaient quelque peu négligé le *conceptualisme*, et que leur pièce, jetée dans le moule traditionnel, offrait aux âmes sensibles une Héloïse et un Abélard fort différents de l'idéal rêvé par M. de Rémusat. N'importe! ce drame informe et grotesque lui prouvait qu'il n'était pas impossible de donner la vie du théâtre à ce sujet, où il n'avait vu jusque-là qu'une sorte de juste milieu entre l'action et la pensée, une manifestation hâtive, mais émouvante, de l'intelligence humaine aux prises avec l'autorité du dogme de l'autorité.

C'est de la jonction d'un mélodrame vulgaire avec l'étude sérieuse, attentive, presque passionnée d'un esprit supérieur, qu'est résulté le drame philosophique d'*Abélard*. Dirons-nous qu'il se ressent de ses deux origines? Non, ce ne serait pas juste; car les vulgarités qu'on s'étonne d'y rencontrer ne ressemblent en rien à celles qui surabondaient sans doute dans les cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Cornu. Elles touchent à des

questions plus hautes, plus graves, plus sacrées, que M. de Rémusat eût été digne d'aborder avec plus de réserve, d'équité et de respect, en dehors des servitudes de parti. N'avait-il pas assez de tact, de sagacité, de vrai savoir et de goût pour comprendre que, plus il laisserait percer le bout de l'oreille voltairienne à travers le bonnet du docteur, moins il serait fidèle à la couleur locale et à la vérité historique? Certes, on ne m'accusera pas de flatter M. Victor Hugo, et l'on n'accusera pas M. Hugo d'avoir été trop catholique dans *Notre-Dame de Paris*. Pourtant, quelle différence ! S'il a substitué, au seuil de l'illustre cathédrale, la Fatalité à la Providence, s'il a accepté la devise : « *Ceci tuera cela!* » c'est-à-dire : L'Église sera vaincue tôt ou tard par la raison humaine, » comme il a su rester en plein moyen âge, maintenir l'accord entre les tableaux qu'il peint et les couleurs de sa palette, s'entourer de l'atmosphère où ont vécu ses héros ! Comme ses descriptions archéologiques et architecturales font bien cause commune avec ses caractères et ses récits ! L'artiste, chez M. Victor Hugo, est encore et plus que jamais du xve siècle, au moment même où il en méconnaît l'âme, où il en récuse la foi, où il cesse d'en être le croyant. Le très-ingénieux auteur d'*Abélard* est un bel esprit des salons de madame Geoffrin et de madame du Deffand, teinté de libéralisme moderne, et, pour mieux souffler ses personnages, feuilletant tour à tour l'*Encyclopédie*, le *Dictionnaire philoso-*

phique, le *Théâtre* de Voltaire, les pièces de Scribe, la collection du *Globe*, et même, hélas ! quelques numéros dépareillés de l'ancien *Constitutionnel !*

Donc, première critique ; le drame de M. de Rémusat ne nous donne pas l'impression, la sensation du moyen âge ; malgré ses formes romantiques et shakspeariennes, il demeure aussi étranger au vrai romantisme qu'une tragédie *à concessions* de M. Casimir Delavigne. Autre défaut, le manque de proportion entre les parties réellement intéressantes, vivantes, pathétiques, et celles qu'un homme du métier qualifierait impitoyablement de longueurs. Cette critique pourrait aisément se chiffrer comme une dépêche. Le drame a cinq actes et quatre cent soixante-deux pages. Le premier acte s'appelle *la Philosophie*, le second, *la Théologie*, le quatrième *la Politique*, et je ne crains pas d'exagérer en évaluant aux deux tiers le nombre des scènes où l'action et la passion disparaissent pour faire place à des discussions, à des conversations et à des tirades. M. Paul de Rémusat ne peut pas être soupçonné de partialité filiale quand il nous parle de l'éclatant et durable succès de lecture qu'obtint *Abélard* dans les salons les plus lettrés et les plus élégants de Paris. Sainte-Beuve, Ampère, Doudan, et, plus récemment, M. Jules Simon, ont été unanimes sur ce point. On s'en souvient, l'habile homme qui n'était encore, le 22 juin 1876, que sénateur et académicien, c'est-à-dire au prologue de ses prochaines grandeurs,

avait fait de l'analyse et des citations d'*Abélard* la *pièce de résistance* de son discours de réception à l'Académie ; il en récita, en *mima* et en joua quelques passages avec un talent de comédien qui fit l'admiration de mon voisin Coquelin, et auquel il a sans doute renoncé depuis qu'il est premier ministre. Cependant, le public resta froid. A mon tour, je me demande par quels prodiges de diction, par quelle magie de pantomime ou par quelle dextérité de coupures M. de Rémusat avait réussi à captiver, à émouvoir, — que dis-je ? — à tenir éveillé son auditoire mondain et féminin, lorsqu'il lui servait, par exemple, des friandises dramatiques telles que celle-ci : « Il n'est rien qui ne soit une de ces dix choses, les catégories ; à savoir, faut-il vous les rappeler ? la première, la substance, ce qui fait être l'être, que l'or est de l'or par exemple. Les neuf autres comprennent tous les accidents, savoir la quantité ou combien, comme d'être peu ou beaucoup ; la relation, comme seul ou avec un autre ; la qualité, comme d'être bon ou mauvais ; l'action, comme d'agir ; la passion, comme de pâtir ; le lieu, c'est-à-dire l'*où*, comme d'être quelque part ; le temps, comme d'être avant ou après ceci ou cela ; la situation, comme d'être debout ou couché ; enfin, l'avoir, comme d'avoir des armes ou de n'en avoir pas. Ce sont là les termes simples ; mais quoique simples, ces termes sont composés. Ainsi, la quantité se divise en point, ligne, surface. La qualité est possible, na-

turelle, première, seconde; elle comprend la forme et la figure, etc., etc., etc. » Total, cinq pages. Convenons-en, Émile Augier, Victorien Sardou, et même Alexandre Dumas, en dépit de son vibrion, entendent autrement l'intérêt et l'émotion dramatiques.

J'en appelle aux souvenirs des hommes et des femmes du monde qui se piquent de littérature. Certes, quand nous avons subi la *Tache de sang* du vicomte d'Arlincourt, ou la *Ligue* de M. Viennet, nous étions endurcis à l'ennui, comme de vieux soldats au danger et à la fatigue. Mais ici ce n'est pas, à beaucoup près, l'absence de talent et surtout d'ingéniosité; c'est le mépris des lois les plus essentielles d'un genre, au moment même où l'on demande à ce genre d'animer, de vivifier, de colorer, d'éclairer, d'échauffer, de populariser, de dramatiser la philosophie et l'histoire. De deux choses l'une; ou les personnes auxquelles M. de Rémusat lisait son *Abélard*, étaient lettrées, et alors elles devaient, à chaque scène, lui opposer mentalement l'objection que je viens d'indiquer; ou elles se bornaient à un brillant et superficiel dilettantisme, et alors... oh alors, elles ne pouvaient manquer de se dire tout bas (janvier 1839, dix heures du soir): « En cet instant, Rachel joue Hermione; — Duprez chante: *Doux aveu, ce tendre langage*... — Rubini soupire l'*il mio tesoro*... — J'aimerais mieux être dans ma loge, aux Français, aux Italiens ou à l'Opéra. »

Nous savons que M. de Rémusat, à ses moments perdus,

était un excellent acteur de société, qu'il jouait admirablement le *Misanthrope ;* mais, en conscience, si j'avais possédé ce talent supplémentaire, j'aurais été plus sûr de mes effets en disant de mon mieux ces vers:

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode,
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat...

qu'en lisant aux belles dames les lignes suivantes: « *Per sensus quasi per quasdam fenestras vitiorum ad animam introitus est. Non potest metropolis et arx mentis capi, nisi per portas irruerit hostilis exercitus,* etc., etc. » — Je sais bien que c'est du saint Jérôme ; mais saint Jérôme vivait dans le désert.

Est-ce à dire qu'*Abélard* soit l'œuvre médiocre d'un homme ordinaire ? Assurément non. Le style, s'il ne s'accorde pas avec l'époque et le sujet, est du moins d'une rare élégance. Si M. de Rémusat, en essayant d'être à la fois historien, philosophe et auteur dramatique, s'est créé d'avance des difficultés dont quelques-unes étaient insurmontables, il a montré, dans bien des scènes, que le vague instinct qui l'attirait vers le théâtre ne ressemblait pas tout à fait à une vocation malheureuse. A côté

des défauts, des dissonances que j'ai signalés, on rencontre, dans son livre, des beautés originales et, en quelque sorte, inattendues. Je n'avais pas eu l'honneur de le connaître personnellement, et de le voir de près. Mais ses amis et ses ouvrages me le représentaient comme plus spirituel que passionné. Eh bien ! ce qui me semble le mieux réussi dans *Abélard*, ce qui obtiendra grâce pour les longueurs, les tirades, les citations grecques et latines, les discussions théologiques, les nuances *modernisées* et les injustices de la libre-pensée aux dépens de la foi, c'est la passion, c'est l'amour qui donne son nom au troisième acte et qui lui a porté bonheur ; c'est le caractère d'Héloïse, charmant et touchant d'un bout à l'autre. Il fallait une singulière finesse de tons, une exquise délicatesse de pinceau pour maintenir intacte, naturelle, séduisante, féminine, pour nous faire accepter, excuser, aimer cette fille d'Ève qui cueille le fruit défendu au pied de l'arbre de science, et dont on finit par se dire qu'elle serait moins aimante et moins attendrissante si elle était moins savante. Les écueils abondaient. Entre le pédantisme et la sensiblerie, M. de Rémusat a su garder l'exacte mesure.

Le critique qui se permet de taquiner un homme supérieur à lui devrait terminer ses chicanes par une confession. Voici la mienne. Si le drame d'*Abélard* avait été publié à l'époque où nous gémissions sous le joug du tyran, j'aurais peut-être mieux apprécié les beautés,

moins ressenti les défauts qui çà et là ressemblent à des torts. Aujourd'hui, les conditions sont changées. Nous sommes si délicieusement libres que la liberté de l'outrage nous atteint et nous frappe, chaque jour, dans nos croyances les plus chères, dans nos souvenirs les plus sacrés, dans nos sentiments les plus vrais, dans nos fibres les plus intimes. Librement et impunément, avec estampille ministérielle et parlementaire, on insulte notre Dieu, notre Rédempteur, notre Église, nos prêtres, nos rois, notre passé, notre deuil, nos anniversaires, tout jusqu'aux augustes martyrs dont la mémoire est abandonnée aux héritiers de leurs bourreaux. Si c'est là que devait nous mener l'émancipation définitive, la délivrance radicale de l'esprit, de la conscience et de la raison, la conséquence est facile à déduire à propos d'un livre où il est fort question de logique. Du moment qu'un député, un législateur, l'élu et bientôt le maître d'un de nos plus beaux départements, le détenteur inviolable d'une partie des pouvoirs publics, a été LIBRE de dire à la tribune : « Entre les défenseurs des barricades et les massacreurs de Versailles, mon choix est fait, » — je suis LIBRE d'écrire à la dernière page de l'*Abélard* de M. de Rémusat : « Entre Pierre Abélard et Bernard de Clairvaux, mon choix est fait : Je choisis saint Bernard. »

XVII

M. ÉMILE ZOLA [1]

18 février 1877.

Quoique mon ami Dancourt ait excellemment parlé de M. Zola et de l'*Assommoir*, [2] je craindrais de laisser une lacune dans ces causeries littéraires et un vide dans ma longue galerie, si je n'ajoutais une page à ses spirituelles critiques. Depuis trois semaines, le succès s'est accentué; les réclames nous parlent de cinq ou six éditions dévorées (quel appétit !) en quatre jours. L'*Assommoir* est le livre à la mode ; on m'écrit de Saint-Pétersbourg que la prose de M. Zola fond toutes les glaces de la Néva. A Paris, les belles dames se plongent avec délices dans cette lecture comme leurs arrière-grands-pères allaient se

1. L'*Assommoir*.
2. Dans la *Gazette de France*.

distraire, aux Porcherons, du majestueux ennui de Versailles. Enfin, les journaux conservateurs, fidèles à leur spécialité, après avoir fait autour des premiers chapitres de l'*Assommoir* assez de tapage pour forcer les sourds à entendre et les muets à répéter le nom de l'auteur et le titre du livre, se résignent tristement à admirer l'objet de leurs bruyantes colères, saluent le merveilleux talent de l'écrivain, le prodigieux travail de l'artiste, et déclarent que l'œuvre est, en définitive, plus réactionnaire que radicale. La preuve, disent-ils, c'est que, dans la tradition du roman et du théâtre révolutionnaires, — de George Sand à M. Félix Pyat, — le peuple, l'artisan, l'ouvrière, l'acrobate, le chiffonnier, le prolétaire nous étaient présentés comme des types de vertu, opposés aux scélératesses aristocratiques ; tandis que les crudités de M. Zola ont au moins l'avantage de fouiller jusqu'au fond de la hotte et de l'égout, de nous peindre l'ouvrier de barrières, sa compagne, ses mœurs, son monde, sans ménagement, sans euphémisme, dans toute la réalité brutale de leur laideur et de leur opprobre.

Je ne suis pas persuadé ; n'importe ! la discussion en vaut la peine. Le *Philozola* triomphe sur toute la ligne. On me pardonnera de m'exposer à des redites en réclamant le privilége des vaincus. Avant que l'ennemi soit tout à fait dans la place, je demande à rester encore un moment sur la brèche, ne fût-ce que pour l'honneur du drapeau.

L'avénement de la démocratie ne date pas d'hier. On

risquerait de se tromper si l'on mesurait ses progrès ou ses reculades d'après les questions de personnes et les formes de gouvernement. Elle peut fort bien, — l'expérience l'a prouvé, — perdre du terrain au moment même où elle semble officiellement victorieuse, et en gagner aux heures où une force factice a l'air de la dompter. Si je fais remonter son hégyre à la Révolution de 1830 et au règne de Louis-Philippe, je la diviserai, dans ses rapports avec la littérature romanesque, en trois phases; — et ces trois phases, je leur donnerai pour étiquettes trois noms : Balzac, Gustave Flaubert, Émile Zola.

La première nous offre un contraste singulier. C'est la bourgeoisie qui a profité de la victoire populaire ; c'est la bourgeoisie qui est au pouvoir, et il en résulte un accord tacite, une secrète alliance d'opposition frondeuse et de rancune entre l'aristocratie qui abdique et la démocratie qui attend. Balzac personnifie avec génie cet enchevêtrement fatal des intérêts, des sentiments, des espérances, des vœux les plus contraires. Il fait parade d'absolutisme, prend parti pour le principe d'autorité contre le libéralisme, retourne contre les parvenus, les négociants, les industriels et les banquiers l'arme que Béranger et Paul-Louis Courier avaient si perfidement dirigée contre les émigrés et les marquis. Mais, comme il est plus facile de glorifier les puissances du passé que de les ressusciter, comme le seul moyen de maintenir la société en équilibre et de l'empêcher de tomber du côté où elle pen-

chait eût été, à cette époque, de ménager les *milieux*, les *entre-deux*, de réconcilier la grandeur bourgeoise avec la décadence aristocratique, il s'est trouvé, en somme, que l'absolutiste Balzac a été, bien plus que l'idéaliste George Sand, malgré toutes les divagations de son socialisme humanitaire, l'initiateur, le fondateur, l'ancêtre du roman démocratique. Ses admirateurs et ses disciples ne s'y sont pas mépris. Ils lui ont largement pardonné ses duchesses de Langeais et ses vicomtesses de Beauséant, ses apothéoses de Richelieu, de Louis XIV, de Catherine de Médicis, de Torquemada et de Ricci, ses futurs hommes d'État ne croyant qu'à la force, au succès, au fait accompli, à la *poigne* ; ils ont compris que cet étalage de maximes absolues, combiné avec cette vigueur et cette audace de réalisme, ne ranimerait pas des fantômes, mais rendrait possibles des réalités ; que Balzac, en n'acceptant que les extrêmes, en passant du faubourg Saint-Germain à la rue Mouffetard sans s'arrêter à la Chaussée-d'Antin, en récusant toute transaction, tout trait d'union, tout rapprochement entre la classe vaincue et la classe régnante, entre le passé et le présent, avait fait, au bout du compte, les affaires des *nouvelles couches*, prédestinées à la politique et à la littérature de l'avenir. En pareil cas, le résultat est tout, l'intention n'est rien.

Tous ces détails, que je crois exacts, ne se sont dégagés qu'après coup, et il est plus aisé de les raconter qu'il ne l'eût été de les prédire. De son vivant, Balzac, exces-

sif en toutes choses, dans ses fictions comme dans ses idées, ne devinait pas les conséquences de cette théorie qui ne laisse à choisir que l'ancien régime ou la souveraineté du peuple, Louvois ou 93. Inconscient, comme presque tous les précurseurs, il écrivait pour une société polie et lettrée, qui, tout en perdant quelques-unes des exquises élégances et des traditions chevaleresques de la Restauration, se maintenait encore et, de temps à autre, s'étudiait à remonter le courant, à lutter contre ses origines, à copier ce qu'elle remplaçait. Il ne la forçait pas de se dépayser, de changer d'habitudes et de langage, en un mot, de s'encanailler, pour apprécier la ressemblance ou la fausseté de ses attrayantes peintures. On l'aurait bien étonné, ainsi que bon nombre de ses lecteurs et de ses lectrices, si on lui avait dit que ses patriciennes étaient des courtisanes titrées, que ses jeunes premiers étaient des escrocs en bottes vernies, et que les acteurs de la *Comédie humaine*, gantés, parfumés, tarés, véreux, interlopes, résumant l'agonie d'une civilisation, auraient pour petits-fils Lantier, Boche, Coupeau, Macquart Mes-Bottes, Lorilleux, Gaudran, Remanjou, Madinier, Bibi-la-Grillade et autres héros de M. Émile Zola!

On aurait étonné bien davantage Napoléon III, son gouvernement et sa cour, si à l'apogée du règne, en 1857, on leur eût déclaré que, avec toutes leurs magnificences, leur pouvoir sans bornes, leur Constitution armée de toutes pièces, le déploiement de leurs forces mi-

litaires, avec l'obéissance passive du suffrage universel, maîtres de la parole, de l'écriture et du silence, ils travaillaient pour la démocratie bien plus que le roi-citoyen avec son parapluie, sa Charte et son chapeau gris. En relisant, après vingt ans, *Madame Bovary*, on éprouve une impression bizarre ; on sent que l'art démocratique (le réalisme n'est pas autre chose !) avait dès lors ses coudées franches. Pour comprendre cet art et pour le goûter, la société d'élite est obligée de descendre. Les liens qui l'unissaient encore au roman de Balzac se sont brisés ou sont devenus imperceptibles. Les influences exercées jadis par la bonne compagnie sur la littérature d'imagination n'existent plus ; il n'y a plus échange d'inspirations, de renseignements, de portraits et de modèles. L'aristocratie est représentée par de gros propriétaires qui, à l'instar d'Arnolphe, ajoutent à leur nom roturier la particule et le nom de leur terre ; le clergé par un curé sensuel et hébété qui mange du jambon une heure avant de dire la messe ; la bourgeoisie par un médecin idiot, un pharmacien grotesque, un conseiller de préfecture ridicule, un notaire sot et libertin ; le roman par la fille d'un fermier, mariée à un docteur de village. Les détails sont à l'avenant. Soixante pages sur un concours agricole ; cinquante sur la question de savoir si un mendiant boiteux, scrofuleux et crétin sera guéri, amputé ou pied-bot. Voilà le régime auquel se sont soumises avec une parfaite abnégation les duchesses et les

marquises, voire les impératrices et les princesses. L'auteur n'avait plus à regarder en haut pour se renseigner et pour peindre ; il pouvait se passer de tous les appuis, de tous les intermédiaires qu'invoquait autrefois le romancier pour être sûr de rester dans le vrai ou de ne feindre que dans le sens le plus agréable à son public. Rude, brutal, absolu, arbitre de son succès et ne le réglant que d'après son bon plaisir, ne cherchant peut-être pas le scandale, mais le redoutant encore moins, il disait crânement : « Qui m'aime me suive ! » — et on l'a suivi.

Avec M. Émile Zola, il ne s'agit plus d'examiner les dessous de cartes, de savoir si la société polie abdique ou s'abuse en adoptant ses livres, de découvrir le serpent démocratique caché sous les fleurs romanesques, de se demander jusqu'à quel point la démocratie littéraire profite des institutions nouvelles ou de la dernière révolution, avec quelle persistance elle poursuit sa sape souterraine sous des semblants de despotisme et de dictature. Table rase au dehors et au dedans ! Le roman de M. Zola, c'est la République de MM. Floquet, Marcou, Clémenceau, Calvinhac, Raspail, Naquet, Duportal, nourrie de chocolat Ménier et transportée dans la littérature. Belleville et la Chapelle avaient leur suffrage universel avec la manière de s'en servir ; ils avaient leurs candidats, leurs mandataires, leurs journaux, leurs clubs, leurs orateurs, leur politique à eux ; il fallait

qu'ils eussent leur romancier à eux, à eux seuls, et que les curieux, les oisifs, les blasés, les raffinés, les dilettantes, qui auraient envie de le connaître, fussent obligés de le venir chercher à l'*hôtel Boncœur*, tenu par *Marsouillier*, ou au restaurant du *Veau à deux têtes*, ou rue Neuve de la Goutte d'Or, ou au *Petit bonhomme qui tousse*, ou bien à l'*Assommoir* du père Colombe. Cette fois, ce n'est plus en sournois ou en égal que le réalisme démocratique parle à la société, qui s'est laissée aveuglément conquérir par lui comme par sa sœur aînée, la République radicale; c'est EN MAITRE. Pas de concession! Pas de mélange! Nous prétendons ne pas déroger; pas de mésalliance entre haut et puissant seigneur le peuple des faubourgs, l'ouvrier des barrières et la tourbe des *ci-devant*. Tous zingueurs, brunisseurs, maçons, croque-morts, plumassiers, savetiers, revendeurs, blanchisseuses, fripiers, pochards, dégraisseurs, cardeuses, cartonneuses, repasseuses; tout l'armorial de la noblesse française! N'est-ce pas logique? Du moment que Coupeau, Bibi-la-Grillade, Mes-Bottes et Lorilleux ont, en politique, le haut du pavé et peuvent faire la loi au duc de Broglie ou à M. de Falloux, pourquoi ne détrôneraient-ils pas, dans le roman, M. de Camors, le marquis de Villemer, madame de Mortsauf, le marquis de la Seiglière, Rastignac, Lucien de Rubempré, Vandenesse et de Marsay?

Et la langue? Ne me parlez plus de celle de Pascal et

de Bossuet, ou même de Mérimée et de Jules Sandeau. Voici pour le moment où nous en sommes. Je choisis un des passages les plus propres ou les plus chastes de ce livre dont M. Zola vante la chasteté :

— « Les lendemains de culotte, le zingueur avait mal aux cheveux, un mal aux cheveux terrible, qui le tenait tout le jour les crins défrisés, le bec empesté, la margoulette enflée et de travers. Il se levait tard, secouait ses puces sur les huit heures seulement, et il crachait, traînaillait dans la boutique, ne se décidait pas à partir pour le chantier. Le matin, il se plaignait d'avoir des guiboles de coton, il s'appelait trop bête de gueuletonner comme ça, puisque ça vous démantibulait le tempérament. Aussi on rencontrait des tas de gouapes qui ne voulaient pas vous lâcher le coude ; on gobelottait malgré soi ; on se trouvait dans toutes sortes de fourbis ; on finissait par se laisser pincer, et raide ! Ah ! fichtre non ! ça ne lui arriverait plus ; il n'entendait pas laisser ses bottes chez le mastroquet, à la fleur de l'âge...... N'est-ce pas ? Il fallait bien se rincer un peu la dalle, pour la débarrasser de la crasse de la veille. Un verre de vin en pousse un autre. Lui, d'ailleurs, toujours bon zig, ne donnant pas une chiquenaude au sexe, aimant la rigolade, bien sûr, en se piquant le nez à son tour, mais gentiment, plein de mépris pour ces saloperies d'hommes tombés dans l'alcool, qu'on ne voit pas dessoûler... »

Et plus loin :

— « Oh! murmura-t-elle, j'ai vu un crépage de chignons, hier. Elles s'écharpillaient...

— » Qui donc ? demanda madame Putois.

— » L'accoucheuse du bout de la rue et sa bonne, vous savez, une petite blonde... Une gale, cette fille! Elle criait à l'autre : « Oui, oui, t'as décroché un enfant à la fruitière, même que je vais aller chez le commissaire, si tu ne me payes pas! Et elle en débagoulait, fallait voir. L'accoucheuse, là-dessus, lui a lâché une baffre v'lan! en plein museau. Voilà encore que ma sacrée gouine saute aux yeux de sa bourgeoise, et qu'elle la graffigne, et qu'elle la déplume, oh! mais aux petits ognons!... Il a fallu que le charcutier la lui retirât des pattes... »

Tout le volume est écrit de ce style; 569 pages plus pénibles à lire qu'un traité de métaphysique ou d'esthétique transcendante, traduit de l'allemand! M. Zola me dira que, pour arriver à cette perfection photographique, pour obtenir, dans toute sa beauté, le calque de cette langue verte ou rouge, il n'a reculé devant rien, qu'il a vécu cette vie, écouté ces dialogues, étudié ces idiomes, pénétré dans ces profondeurs, et que, puisqu'il a bravé l'asphyxie, nous pouvons bien la braver à notre tour. Je lui répondrai d'abord, que je n'en vois pas la nécessité; ensuite, que, si sa gloire, le salut de l'État, l'avenir de notre littérature et notre éducation trop négligée exigeaient absolument qu'il nous fît part de ces trouvailles

philologiques, il aurait pu, du moins, les réserver pour les conversations de ses héros, et, par égard pour notre faiblesse, renoncer à cet argot de la borne, du ruisseau et du bouge, quand il parle en son nom et reprend son récit. Je n'insiste pas. Deux ou trois autres points me semblent donner lieu à des réflexions plus chagrines.

Une des prétentions de l'auteur de l'*Assommoir* — il en a beaucoup — est d'avoir écrit une œuvre chaste... « L'*Assommoir*, nous dit-il dans sa *modeste* préface, est à coup sûr, le plus chaste de mes livres. » Jugez des autres! pourrais-je répliquer; mais je veux m'interdire jusqu'à l'ombre d'un sarcasme ou d'une ironie. M. Zola paraît ignorer qu'il y a deux sortes de chasteté, et que celle qui procède par le dégoût n'est pas la plus recommandable. Un roman est chaste, quand le romancier réussit à décrire les orages de la passion sans troubler les imaginations délicates, quand le lecteur, au lieu d'être sollicité par des amorces sensuelles, s'élève peu à peu, avec le conteur et ses personnages, vers cet idéal où l'âme règne en souveraine et domine la matière. Mais je refuse formellement les honneurs de cette épithète à un récit où d'immondes créatures, effrontées, cyniques, débraillées, puant la luxure, le chignon au vent, l'ordure aux lèvres, me traitent par l'homœopathie, me ramènent à la vertu par le hideux excès de leurs vices et ajoutent un ignoble chapitre au *Remedium amoris* du moins chaste des poëtes. Si l'on adoptait la complaisante méthode de M. Zola, on

irait loin. La *Baigneuse* de Courbet, incapable de faire prévariquer un lycéen, serait aussi chaste que les madones de Raphaël. Les consultations du docteur Ricord seraient plus chastes que les romans de Walter Scott; ainsi de suite ! Pudique à force d'impudence, salubre à force de venin, honnête à force d'ignominie, innocent à force de turpitudes, ce n'est pas la première fois que ce paradoxe réclame droit de cité littéraire et sociale, et M. Zola ne peut pas même prétendre au brevet d'invention. Le Mont-de-Piété, l'hôpital, la cour d'assises, la prison, prêchent la même homélie par antithèse. Gervaise, Clémence, Adèle, Virginie, et autres héroïnes de l'*Assommoir*, nous enseignent la chasteté comme l'ivrogne vautré sur le trottoir nous engage à être sobres, comme les effroyables mangeailles dont l'*Assommoir* est plein nous font envier le régime des anachorètes. Une énorme indigestion qui me dit : vive le pain sec et l'eau claire ! un abominable dévergondage qui me dit : soyez sage ! une écœurante malpropreté qui me dit : soyez propre ! Voilà ce roman qui est, en outre, ennuyeux comme la pluie, qui n'a de parfaitement justifié que son titre d'*Assommoir*, et qui serait tombé à plat si on ne s'était amusé à lui faire toutes les réclames de la curiosité, du scandale, de la stupeur et de la colère.

Des critiques optimistes — ou fantaisistes — ont su gré à M. Émile Zola d'avoir rompu avec la tradition romanesque et théâtrale de l'ouvrier sublime, de l'ouvrière

angélique, du faubourien héroïque, de nous avoir montré le peuple tel qu'il est, et il faut avouer qu'il n'est pas beau, si les portraits sont ressemblants ! Si cet éloge était mérité, resterait une question : Pourquoi cette photographie plébéienne du *laid,* pourquoi cette impitoyable peinture du peuple corrompu et pourri jusqu'aux moelles, buveur, glouton, abruti, obscène, affreux, a-t-elle paru dans un de nos journaux les plus démagogiques ? Pourquoi a-t-elle occupé le rez-de-chaussée d'une maison dont le radicalisme et le communisme habitaient le premier étage ? Pourquoi a-t-elle signalé l'avénement de l'intransigeance en littérature, les lettres de la République succédant à la République des lettres ? Hélas ! je crois en deviner la cause. Les flatteurs du peuple peuvent désormais se croiser les bras ; leur tâche serait superflue. Il importait de le peindre en beau quand il attendait son heure, quand il n'était rien et qu'on voulait qu'il fût tout, lorsqu'il semblait également essentiel de nous tromper sur son hygiène physique et morale et de l'exalter à ses propres yeux comme digne de gouverner ceux qui l'exploitaient. A présent, ces précautions sont inutiles. Ce peuple règne, et l'on peut lui dire ses vérités comme on la disait aux rois et aux marquis, lorsqu'il y avait des marquis et des rois. Est-ce que ces horribles chenapans ne sont pas des *purs ?* Est-ce qu'ils ne parlent pas de *Badingue* en bons termes, entre deux hoquets de vin bleu ? Est-ce que l'infamie de Lantier, l'obscénité de Boche, l'i-

vrognerie de Bec-Salé, la gloutonnerie de Mes-Bottes, la bassesse de Lorilleux, la dégradation de Coupeau, la stupidité de Bijard, les sales orgies de l'*Assommoir* ou de la *Puce qui renifle*, empêcheront ces souverains de se trouver, au jour dit, devant l'urne électorale ? La République de M. Wallon a été votée à une voix de majorité. Qui sait ? Cette voix unique, elle la doit peut-être aux citoyens Lantier, Colombe, Boche, Lorilleux, Bijard, Mes-Bottes, Coupeau, Bec-Salé et Bibi-la-Grillade.

Faut-il reconnaître avec M. Émile Zola — toujours dans sa *modeste* préface ! — que son livre est de la morale en action, simplement, — ou, en d'autres termes, qu'une idée morale purifie ces abominables détails de promiscuité, de soûlerie et d'ordure ? Nous l'avons vainement cherchée. Son roman — et c'est un des traits caractéristiques de cette littérature, — a toute l'impassible cruauté d'un couperet de guillotine. Pas une lueur dans ces ténèbres nauséabondes, pas un souffle d'air vif à travers ces miasmes, pas une fleur dans cet amas de pourriture et de pestilence. Comment en serait-il autrement ? M. Zola a trop d'esprit pour croire qu'il suffirait à ses héros d'apprendre à lire et de pratiquer l'instruction laïque et obligatoire pour devenir sobres, laborieux, économes et vertueux. Ils profiteraient de leur science pour lire sur le comptoir du marchand de vins les journaux démagogiques, et ce serait un piment de plus à ajouter aux boissons incendiaires du père Colombe et de l'Assom-

moir. Quant à la religion, qui seule pourrait vaincre cette bestialité et relever ces âmes, la façon dont M. Zola traite, dans son récit, les enterrements, les mariages et les premières communions ne peut, hélas! nous laisser aucun doute sur le rôle que lui assigne ce romancier moralisateur. Bornons-nous à quelques lignes en guise d'échantillon: — « Coupeau alla lui-même à l'église marchander; et, pendant une heure, il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane sale, *voleur comme une fruitière*. Il avait envie de lui ficher des calottes. Puis, par blague, il lui demanda s'il ne trouverait pas, dans sa boutique, une messe d'occasion, point trop détériorée, et dont un couple bon enfant ferait encore son beurre. Le vieux petit prêtre, tout en grognant que Dieu n'aurait aucun plaisir à bénir cette union, finit par lui laisser sa messe à cinq francs. » — Pouah!

Résumons-nous. — « C'est ce qui fait ma force, » nous dit *modestement* M. Zola. — « Quel homme fort! » — s'écrient les admirateurs, les curieux et les badauds. Il s'agit de s'entendre. Quand nons disons: « c'est trop fort! » ce n'est généralement pas une marque de sympathie. Le beurre fort n'en est pas meilleur pour cela; les Turcs sont proverbialement forts, et, si j'avais de l'argent, je ne leur en prêterais pas. Les halles possèdent des hommes si forts, que le nom leur en est resté; leur société me serait pourtant moins agréable que celle des hommes faibles, spirituels et bien élevés. Les hercules

de foire sont aussi très-forts, et je n'ai jamais cherché à savoir si leur causerie valait leurs coups de poing. Les liqueurs qu'absorbent Coupeau, Bijard, Bec-Salé et Bibi-la-Grillade sont plus fortes que le vin de chambertin, et je préfère le chambertin. Sérieusement, si la lecture de l'*Assommoir* a été pour un vieux critique une vraie torture, si le volume lui est cent fois tombé des mains, s'il lui a fallu un énergique et douloureux effort pour aller jusqu'au bout sans recourir à sa cuvette, puis-je croire que les jeunes femmes, les hommes du monde, les hommes de goût, qui n'y sont pas forcés, se plaisent à cette série de tableaux où il n'y a ni intérêt, ni drame, ni situations, ni attendrissement, ni action, et où l'image la plus sale est toujours envenimée par le mot le plus malpropre ? Non, non, c'est impossible ! Lorsqu'on me dit que la République du 4 septembre est légalisée, que l'Assemblée nationale est inattaquable, que le suffrage universel fait partie essentielle de nos institutions, que les radicaux sont mes maîtres, que c'est LA LOI, et qu'un bon citoyen doit respecter la loi, je réponds tristement : « Soit ! je tâcherai de m'y accoutumer ! » — Mais l'*Assommoir !* Mais M. Zola ! Mais les romans de M. Zola ! Encore une fois non ! non ! Un 93 politique peut me guillotiner. Jamais le 93 littéraire ne me fera dire que l'ordure est une beauté, que la puanteur est un baume, que la compagnie Richer est une Académie française, que la

langue verte est une littérature, que le mot de Cambronne sent bon, que l'asphyxie est de l'hygiène, que le dégoût est de la morale, que le scandale est de la gloire, et que le cynisme est du génie.

XVIII

GUSTAVE CLAUDIN

SIMON BOUBÉE — ANDRÉ THEURIET

---

25 février 1877.

Si j'avais lu le joli roman de M. Gustave Claudin avant de m'abandonner à mon courroux contre l'*Assommoir*, j'aurais trouvé dans sa préface des arguments meilleurs que les miens. On ne dira pas de celui-là que c'est un retardataire, un éteignoir, un vieux de la vieille, également épris de réaction littéraire et politique, et mêlant à une passion malheureuse pour la belle prose du grand siècle les souvenirs les plus lointains du romantisme de 1830. Parisien de la tête aux pieds, il me semble que je le vois d'ici reprenant chaque matin possession de *son* boulevard, sortant des bureaux du *Moniteur*

pour entrer à la Librairie-Nouvelle, allant consoler notre ami Xavier Aubryet qui conserve, au milieu de ses souffrances, son brillant et charmant esprit, échangeant avec Paul de Saint-Victor un de ces mots qui jugent une pièce ou un livre, tel enfin que toute tentative, toute hardiesse littéraire, pourvu que l'on pût y toucher sans se salir les mains, devrait obtenir de lui audience, attention et sympathie. J'ouvre sa spirituelle préface, et je lis : «... On réussit beaucoup à présent en regardant le ruisseau. La culture du laid semble l'emporter sur celle du beau... Que dirait-on de l'Académie des beaux-arts, qui, ayant à choisir un sujet de composition pour les jeunes gens qui se disputent le prix de Rome, répudierait l'histoire, et les convierait à peindre sur leur toile une borne de la rue, salie par les ordures que les balayeurs n'ont pas encore enlevées ?... Au nom du bon goût, délivrez-nous des ordures qu'on persiste à prendre pour des perles. Délivrez-nous surtout de ces monstres prétentieux qu'on rencontre partout, et que notre mauvais génie semble avoir déchaînés pour gâter nos fêtes, assombrir nos promenades et offenser nos regards... »

On le voit, Gustave Claudin — et j'espère bien qu'il n'est pas le seul — résiste vaillamment à l'épidémie cambronienne. Cette résistance lui a porté bonheur. Elles sont charmantes, ses *Trois Roses*, et vous avez déjà deviné que ces trois roses sont trois jeunes filles ! Louise, Marguerite, Noémie, quels doux noms ! on se rajeunit

en les écrivant. Orphelines, c'est-à-dire filles du hasard plus encore que de l'amour, adoptées par le conseil municipal d'une petite ville de province, protégées par une grande dame, bienfaitrice de madame Talexis, la modiste la mieux achalandée de la rue Vivienne, les vo là, Louise, Marguerite, Noémie, installées, à titre d'apprenties, chez cette honnête marchande de modes, qui, prenant très au sérieux ses attributions quasi-maternelles, ne se croit pas dispensée de surveiller ce bouquet de roses naturelles, sous prétexte que bien des roses artificielles ont déjà passé par ses mains. Vous devinez aussi l'antagonisme qui ne tarde pas à s'établir entre les précautions stratégiques de la bonne madame Talexis et l'inquiétante curiosité des flâneurs. S'il est vrai, comme on l'assure, que même les bustes de cire ou de carton, exposés par les coiffeurs, aient une clientèle, qu'est-ce donc quand il s'agit de trois jeunes filles diversement ravissantes, et qu'adviendrait-il, grand Dieu ! si elles étaient les filles mal gardées ?

Tranquillisez-vous pourtant ! Dans ce magasin en état de siége, dans cette lutte des petits rideaux de madame Talexis contre les lorgnettes indiscrètes et les nez collés aux vitrines, il n'y a de danger que pour une seule des trois roses, pour la trop séduisante et trop fringante Noémie. Celle-là seule, tout en chiffonnant des bonnets, pourra bien finir par jeter le sien par-dessus les moulins de la galanterie parisienne. Louise est défendue par sa

piété fervente ; Marguerite, par son orgueil romanesque. Gustave Claudin a très-heureusement caractérisé ces trois types, qui résument les trois principales prédestinations féminines : la religion, ou le couvent avec les miracles de dévouement, d'abnégation et de foi ; le mariage, ou mieux encore le roman pour le bon motif ; la faute, l'enivrement rapide, le voluptueux sourire s'effaçant dans une larme, la fantaisie battant de l'aile à la porte de l'hôpital, au sortir de l'Opéra ; la nuit de plaisir expiée par la journée d'agonie ; la valse de Strauss tournoyant autour de la fosse commune!

Ces trois vocations sont fidèlement suivies à travers de courts épisodes, tour à tour amusants et pathétiques, où l'auteur a soin de ne pas s'écarter de son programme, et où le vice même, quand il montre le bout de l'oreille, a l'oreille bien rose et garde quelque chose des élégances de la bonne compagnie. La belle et pieuse Louise sera religieuse. Dieu seul peut suffire à cette âme avide de sacrifice. L'alcyon s'envole vers le ciel sans avoir même glissé sur la vague ou effleuré les récifs. Si jamais vous avez vu, au théâtre ou dans le roman, un comte — ces diables de comtes ! — séduire une modiste, à dix lieues de M. le maire et à cent lieues de M. le curé, ce n'est pas le comte de Kérouan qui commettra cette énormité, et ce n'est pas Gustave Claudin qui la lui laissera commettre. Je le louerai moins de cette honorable concession à la vertu que du tact exquis avec lequel il a su rendre

vraisemblable la passion du comte de Kérouan pour Marguerite, l'honnêteté parfaite de cet amour de seconde saison, et le mariage également justifié par la chevaleresque loyauté du gentilhomme et la fierté virginale de l'ouvrière. Personne n'accusera l'auteur des *Trois Roses* d'avoir renouvelé les effets de romance de Masini ou de madame Loïsa Puget. Non, cet épisode est bien à lui. Les détails s'arrangent de façon à éloigner tout semblant de paradoxe ou de lieu commun en l'honneur du château et de la mansarde. Hélas ! au train dont nous allons, la plus méritoire des originalités sera bientôt celle-ci : un homme de haute naissance qui ne se conduit pas comme un drôle ; une plébéienne, qui ne se roule pas dans la boue !

Et Noémie ? Elle aussi, la pauvre enfant, elle obéit à sa vocation, en dépit de la vigilance de madame Talexis. Mais, quelle sobriété, quelle délicatesse de crayon dans cette métamorphose de la rose en tubéreuse ! On ne voit pas la chute de Noémie ; on l'entrevoit ; elle glisse sous les yeux du lecteur comme entre les doigts de sa patronne. Cette fille d'Ève n'a pas le temps de s'asseoir sous l'arbre de science. Le premier fruit qu'elle goûte se change en poison sur ses lèvres. Le carnaval parisien l'attire comme le serpent attire l'oiseau. Cédant à cet attrait magnétique, elle s'échappe, elle court au bal, elle danse avec furie, elle s'évanouit, et elle meurt. Le châtiment suit de si près la faute qu'on la pleure avant de

la flétrir, et que son costume de Colombine reste étalé sur une chaise à côté de son lit de mort. A cette heure suprême, la jeune pécheresse est assistée, consolée, purifiée par sa sœur Louise, sœur de charité et de pardon. Marguerite, devenue comtesse de Kérouan, est emmenée par son mari, dont la tendresse lui fera oublier cette horrible scène.

J'ai dit, en commençant, que Gustave Claudin était Parisien jusqu'au bout des ongles. Cet aimable parisianisme s'accuse en maint passage de son livre. Le baron et la baronne de Vergy, avec leur sagesse mondaine et leur fidélité accommodante, le dîner au café Anglais avec son potage Germany et sa carpe à la Chambord, les trois générations de Hoël, cette patriarcale famille bretonne, que la même femme, s'appelant tour à tour Clairette pour l'aïeul, Salomée pour le père, Métella pour le fils, détourne des sentiers de la vertu à des dates très-différentes, rapprochées par les prodiges du maquillage, des chairs *argentées, givrées, neigeuses, laiteuses et boréales* tous ces légers épisodes se rattachent par un fil de soie au roman des *Trois Roses*, en complètent la physionomie, et font de l'ensemble une charmante lecture.

Mon jeune et brillant confrère Simon Boubée, a-t-il lu le drame du *24 février*, de Zacharias Werner : « ce drame que Werner a jeté sur la scène, sans oser regarder peut-être, non pour s'en faire un titre de gloire, mais pour se débarrasser d'une pensée dévorante qui,

tant qu'elle fut en lui, le rongeait incessamment comme le vautour Prométhée! » — « Je veux, ajoutait le poëte allemand, je veux me détacher de ce poëme d'horreur qui, avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux ma raison obscurcie, et qui, lorsque je le chantais, retentissait à mes propres oreilles comme le cri aigu des hiboux... » Si j'avoue que le *Violon-Fantôme* m'a rappelé ce vautour, ce hibou et ce nuage, ce n'est assurément pas pour en contester le mérite, mais pour en indiquer le genre. Cet émouvant récit a parfois des allures de cauchemar. Paganini voudrait jouer de ce violon; Hoffmann saluerait ce fantôme. Dès la première page, on est *empoigné* par cette légende si originale où le réel et le fantastique s'entrelacent comme dans une ronde nocturne, où l'art, l'*humour*, la passion se cotisent pour faire croire à l'impossible. De temps à autre, en lisant ce curieux volume, je me figurais un jeune homme d'une imagination ardente, ayant partagé sa soirée entre un concert et un bal. Au concert, il a entendu des mélodies étranges, inspirées par la Muse du surnaturel, vagues échos des forêts germaniques ou des tavernes de Kœnigsberg. Le cor d'Oberon, la plainte de dona Anna, le pas retentissant de la statue du Commandeur, la valse de *Freyschutz*, l'accent funèbre de Schubert, le galop sinistre du Chasseur noir et du Roi des Aulnes, ont mêlé leurs philtres dans cette coupe mystérieuse où les amants de l'idéal boivent la plus magique des ivresses. Pour que

l'illusion fût plus saisissante encore, il a recueilli ces révélations d'un monde inconnu sur les lèvres d'une cantatrice dont la beauté n'avait rien de terrestre, dont les yeux regardaient au delà des objets visibles, dont la voix ressemblait au gémissement d'une âme exilée.

Au bal, il a dansé avec la jeune fille qu'il aime, et, poursuivi par les hallucinations du concert, il a éprouvé une sensation bizarre. Cette fiancée, qui lui souriait hier avec l'honnête joie des amours heureuses, il lui a paru qu'elle lui était disputée par une rivalité ou une fatalité inexplicable. Il a cru sentir sa petite main trembler, frissonner, se crisper et se glacer dans la sienne. En la reconduisant à sa place, il a distinctement aperçu une larme dans les yeux de sa mère, et, sur ses joues pâlies, deux légères taches de carmin. Puis, il s'est mêlé à la foule des causeurs, et il n'a pu s'empêcher d'écouter un beau parleur qui racontait d'effrayantes histoires de revenants, de phénomènes magnétiques et de vengeances conjugales. Rentré chez lui, trop agité pour s'endormir, il feuillette la *Grande Bretèche*, de Balzac, la *Chambre tapissée*, de Walter Scott, le *Majorat*, d'Hoffmann. Il répète entre ses dents : « Daniel ! Daniel ! que fais-tu ici, à cette heure ? » — Enfin, quelques minutes avant l'aube, un sommeil fiévreux termine ou plutôt continue cette série de visions. Tous les sons, toutes les images qui ont frappé son oreille ou passé devant ses yeux, reparaissent, s'enfuient, reviennent, se croisent, se brouillent et se dé-

brouillent sous les doigts féeriques du rêve. Les sylphes de Weber voltigent sous ses rideaux ; le *trio* des masques chante sous sa fenêtre, le comte de Merret fait murer la cloison de son cabinet de toilette ; les héros d'Hoffmann se précipitent dans le gouffre béant sous l'escalier fantastique ; un employé des pompes funèbres vient lui annoncer qu'on n'attend plus que lui pour le convoi de sa fiancée... Il pousse un cri, il se réveille ; un gai rayon d'avril pénètre dans sa chambre ; il court à sa table de travail ; il a du talent, de la verve, de l'imprévu, du *trait*, de l'émotion, de la gaieté, de l'imagination, du style, le tout surexcité par un reste d'accès de fièvre ; il prend sa plume... et il écrit le *Violon-Fantôme*.

Vous me direz que c'est là une singulière analyse. Je vous répondrai que vous avez bien raison, mais que je ne trouve pas de meilleur moyen de vous donner une exacte idée d'un récit que les procédés de l'analyse ordinaire risqueraient de défigurer sans profit pour l'auteur et pour vous. Ce récit n'a pas moins de 435 pages. Au lieu de le disséquer, j'ai mieux aimé vous engager et surtout vous *préparer* à le lire. Il est certain que, si en ouvrant le volume, vous lui dites que deux et deux font quatre, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, qu'il est difficile de voir les étoiles en plein midi, qu'il y a, dans le département de l'Yonne, des hommes de sens, que la candidature du citoyen Saint-Martin est la cent millième humiliation de la Ré-

publique conservatrice et que Napoléon a gagné la bataille d'Austerlitz, il répliquera qu'il n'en est pas sûr. Ce n'est pas le raisonnement, c'est l'impression, qui doit faire et qui fait le succès du *Violon-Fantôme* ; une impression vague, inquiète, compliquée, profonde, irrésistible, qui finit par donner gain de cause à la folle du logis contre la ménagère. On résume de pareils livres en deux mots : « C'est à prendre ou à laisser. » — Croyez-moi, ne laissez pas !

Lorsqu'un écrivain nous est particulièrement sympathique, et quand, pour rester dans le vrai, nous avons cru devoir accueillir froidement tel ou tel de ses ouvrages, c'est une joie de rattraper le temps perdu, de rencontrer une occasion de revanche, et de lui rendre enfin l'hommage qu'il mérite. *Raymonde*, par M. André Theuriet, nous donne cette joie. Comme si ce n'était pas assez des aimables qualités de ce récit, l'auteur, — j'allais dire le poëte, — l'a dédié à Jules Sandeau. Il l'admire, et il a bien raison ; nous pouvons ajouter qu'il le continue. Jules Sandeau est trop ennemi de l'exagération et de l'emphase pour me pardonner si je déclarais que son silence est une calamité littéraire. Il se repose et l'on comprend hélas ! que cette imagination exquise manque d'air et replie ses ailes dans l'atmosphère suffocante où se complaît le réalisme démocratique. On attribua jadis à Rossini un mot qu'il n'a jamais dit, et qui, dans tous les cas, serait bien injuste : « J'at-

tends, aurait-il répondu à un ami qui lui reprochait sa paresse, j'attends que ces juifs aient fini leur sabbat ! » Les oreilles les plus chrétiennes et les plus délicates s'accommodent fort bien d'un sabbat dont les sorcières s'appellent la Juive, Alice, Isabelle et Valentine. A nos amicales remontrances, Jules Sandeau aurait bien plus le droit de répondre : « J'attends que le roman, ce luxe des civilisations élégantes, ait cessé de se rouler dans l'ordure et dans la boue ; j'attends la fin de cet ignoble contre-sens qui force les lettrés, les dilettantes, les femmes du monde, les hommes bien élevés, les curieux et les curieuses, de s'intéresser aux aventures du cabaret, du mastroquet, du *garni*, du cloaque et du trottoir, de mettre le nez dans ce tas de haillons infects, de loques nauséabondes, salies par l'ivrognerie, la crapule et l'indigestion populacières. J'attends que l'analyse des passions avouables, l'étude des caractères, la peinture des mœurs de bonne compagnie, l'expiation des égarements romanesques, l'intérêt des situations dramatiques, les paysages servant de cadre à des personnages attrayants dans leurs faiblesses ou explicables dans leurs fautes, remplacent de nouveau l'épopée du torchon sale, l'iliade du brûle-gueule et l'odyssée de l'égout conducteur ; jusque-là je me tais et je vous conseille d'en faire autant. »

Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Raymonde* est uni à l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* par des affinités qui n'ont, Dieu merci ! rien de commun avec la docilité du

disciple ou l'infériorité de l'imitateur. Ce sont deux talents de la même famille, voilà tout ; aimable famille dont on voudrait être le cousin ! Je tiendrais moins à la parenté de M. et surtout de Mme Clotilde de la Tremblaie, ménage interlope, apocryphe, équivoque, dont la position fausse explique les singularités de mademoiselle Raymonde, fille de ce père sans autorité et de cette mère sans vertu. Dans un pareil milieu, Raymonde, si elle avait eu une mauvaise nature, serait devenue vicieuse ; elle n'est qu'originale ; et cette originalité vaillante, fière, virginale, pure comme la source où s'abreuve son cheval, ne tarde pas à séduire ceux mêmes qui auraient envie de la blâmer. Quel est donc ce secret qui a vieilli avant l'âge M. de la Tremblaie et qui donne à la superbe Clotilde ces allures suspectes, inquiètes, de femme déclassée ? Je crois qu'il pourrait être murmuré à notre oreille par cet autre original que nous apercevons là-bas, en plein bois, cueillant des champignons et grommelant contre le beau sexe. Noël Heurtevent est un vieux professeur, un savant, qui en sait probablement beaucoup trop sur les illusions et les mécomptes de la vie, et peut-être sur les perfidies féminines. Hôte ou habitué de la forêt que M. André Theuriet peint en maître, vivant dans sa vieille maison du Chânois sans autre compagnie que sa chienne *Vagabonde*, M. Noël Heurtevent n'a qu'un ami, l'excellent M. Verdier, garde général de la forêt d'Auberive, père d'un beau jeune homme dont il est

justement fier ; car Antoine Verdier, aussi recommandable par l'intelligence que par le cœur, vient de passer brillamment ses examens d'agrégation et d'être nommé professeur de physique végétale au Muséum. Inutile d'ajouter qu'il avait commencé par être l'élève chéri du bonhomme Noël.

Le personnel du roman est complété par une espèce de géant, voisin de campagne des la Tremblaie, qui se nomme Osmin de Préfontaine. Il est lourd, gauche, embarrassé dans sa grande taille, parfois un peu ridicule ; mais il a du bon, et il nous attendrira tout à l'heure, quand il lui faudra renoncer à l'espoir d'épouser Raymonde, qu'il aime à sa façon, c'est-à-dire sincèrement et pesamment. Antoine Verdier est venu passer quelque temps chez ses parents. Il rencontre Raymonde dans cette forêt à laquelle l'auteur a presque donné une âme à force de la bien peindre, et qui semble du bois dont on fait les confidentes des amours romanesques et des poétiques rêveries. Un courant magnétique s'établit entre ces deux natures d'élite, attirées l'une vers l'autre par leurs contrastes non moins que par leurs sympathies. Il y a des obstacles, des contre-temps, des péripéties, des malentendus. Noël Heurtevent se fâche, Verdier s'inquiète, maman Sœurette, — la mère d'Antoine, — tremble et pleure ; madame Clotilde de la Tremblaie est tout acquise au riche et gigantesque Osmin de Préfontaine. Mais voici que la scène change. Il a suffi à Raymonde de

forcer la porte du farouche Noël, de s'expliquer avec lui, de se révéler au bourru bienfaisant dans toute la chaste loyauté de son amour, pour le gagner à sa cause et faire d'un adversaire un allié. Alors Noël redevient ce que vous avez déjà deviné, l'époux outragé de Clotilde, qui le délaissa jadis pour suivre M. de la Tremblaie. La loi l'autorise à réclamer comme sa fille cette Raymonde dont il n'est pas le père, qu'il haissait et à qui il pardonne par amitié pour son cher Antoine Verdier. L'épouse coupable courbe le front ; toute résistance est impossible ; Antoine sera le mari de Raymonde.

Je suis tenté de résumer mes éloges dans un mot que mes récentes tortures de critique rendent fort significatif, et qui mettra *Raymonde* en bonne odeur auprès de vous ; ce livre sent bon. Le parfum léger et pénétrant de la flore forestière s'exhale à travers les épisodes du récit, circule dans l'air, s'infiltre dans les poumons du lecteur ; on dirait qu'il s'attache aux pieds, aux mains, aux vêtements des personnages, et c'est une sensation exquise pour ceux qui n'aiment ni le fumier, ni le patchouly. A tous moments, on rencontre des demi-pages telles que celle-ci : « Ils s'étaient engagés dans une allée humide, ombreuse, encaissée entre de verdoyants talus plantés de tilleuls et baignés par des sources qui coulaient à petit bruit sur l'herbe épaisse des fossés. Cette ombre et cette abondance d'eau avaient développé une végétation plantureuse ; des reines des prés et de hautes impératoires (ne

lisez pas impératrices) croissaient confusément le long des rigoles ; les sveltes hampes des digitales jetaient çà et là une note pourprée au milieu de ce fouillis d'ombrelles grises et d'aigrettes pâles, sur lesquelles de grands papillons fauves se jouaient dans un rayon de soleil.... »

———

XIX

LE TRAIN 17[1]

---

4 mars 1877.

Dans un très-aimable livre dont je me reproche de n'avoir pas parlé en son temps, — *Romanciers contemporains*, — M. Marius Topin passait en revue ceux de nos conteurs que le succès recommande aux attentions ou aux protestations de la critique. Arrivé à M. Jules Claretie, il rajeunissait avec esprit cette vieille légende de la fée aux maléfices, prenant un malin plaisir à gâter tous les dons prodigués au Prince Charmant par ses généreuses compagnes. Ce don perfide qui, d'après M. Marius Topin, altère ou compromet chez Jules Claretie tant de facultés charmantes, c'est l'improvisation.

Assurément, si l'on se demande comment l'auteur du

1. Par Jules Claretie.

Train 17 peut suffire à sa tâche, au prodigieux travail du romancier, de l'auteur dramatique, du critique de théâtre, du courriériste, du correspondant de l'*Indépendance Belge;* par quel miracle d'activité et de volonté il réussit, dans la même journée, à écrire un feuilleton, à juger une pièce, à suivre une répétition, à corriger des épreuves, à causer avec Bruxelles, à rêver une intrigue, à distribuer les chapitres d'un roman, à créer une situation ou un caractère, on en vient forcément à conclure, ou qu'il a, comme Josué, le secret d'arrêter le soleil, ou que, comme messieurs tels et tels, il remplace la qualité par la quantité. Remarquez que je ne dis rien des plus précieuses distractions qui puissent arracher un écrivain ou un artiste à la page commencée, au tableau ébauché, à l'écritoire, à la terre glaise ou à la palette ; les douces joies du foyer et de la famille. Celles-là ne prennent pas de temps ; elles en donnent.

En principe, M. Marius Topin a raison. Néanmoins, dans l'improvisation il y a deux choses ; le fait et le résultat. Le fait, M. Jules Claretie ne s'en défend pas ; il improvise, il s'abandonne à l'inspiration du moment ; sa pensée et sa plume ne laissent pas une seconde d'intervalle entre l'idée et le mot, entre le mot et la phrase ; mais le résultat, c'est-à-dire, j'imagine, l'incorrection, la diffusion, la négligence, je le cherche en vain dans les principaux ouvrages de M. Jules Claretie. On n'en trouve pas trace dans le *Train 17;* on peut hardiment af-

firmer que, quand même l'auteur eût, de longue date, tout quitté pour se donner tout entier à ce roman, quand même il aurait, pendant trois ans, conçu, médité, fait, défait, refait, retouché, corrigé, raturé, fixé ce qu'il a *improvisé* en trois mois, son œuvre différerait fort peu de ce qu'elle est aujourd'hui. Dans cette œuvre, ce qui est discutable est évidemment *voulu.* Ce qui est bon ne saurait être meilleur.

Dès le début, on devine que le conteur est maître de son sujet. J'ai été, huit ans, le voisin du boulevard de Clichy et de la butte Montmartre ; je n'y ai jamais vu le cirque Elton, et, pourtant, après avoir lu les premières pages du *Train 17*, je connais le cirque Elton comme si j'en avais été l'habitué. Rien de plus original et de plus vivant. Cet Américain qui défie les caprices du sort, qui a foi dans son étoile, qui ne cesse de gagner et de reperdre à la loterie du hasard, qui a fait de la fortune un violon et de sa volonté un archet, qui dompte l'obstacle et fertilise le néant ; Cox, le vieux clown essoufflé qui nous représente l'Auriol britannique ; Poujade, qu'il ne faut pas confondre avec le député de Carpentras et dont la clientèle se compose d'un loup cervier, d'une hyène et de plusieurs chacals (on voit que la confusion est impossible), l'énorme madame Miche, son mari l'homme-squelette et son intéressante famille ; tout ce groupe est pris sur le fait, peint dans le vif, et Jules Claretie a su le décrire sans un seul de ces détails écœurants dont je

ne parlerai plus de peur d'être accusé de radotage. A coup sûr, j'aimerais mieux être introduit dans le faubourg Saint-Germain ; mais le noble faubourg est très-exclusif, et je n'y serais peut-être pas reçu.

Attention ! voici les deux héros : Lauriane et Martial. Lauriane, une orpheline, une enfant trouvée ou perdue, recueillie par une troupe de saltimbanques et un hercule de foire, devient, par un millième prodige de Francis Elton, l'*étoile*, le *great attraction* de son cirque ; Martial Hébert, chauffeur au chemin de fer du Nord, mécanicien au bout de quelques années, mais appelé à des destinées plus hautes par sa vertu et son génie. Si j'exagère quelque peu en écrivant ces deux mots, c'est pour indiquer dès l'abord le seul côté vulnérable de ce roman très-remarquable et très-remarqué.

Martial se trouve au cirque Elton, le soir des débuts de la charmante Lauriane. Il la sauve d'une chute qui aurait pu être mortelle, et, grâce à lui, cette chute se change, pour l'irrésistible écuyère, en immense succès. Ce qui en advient, vous l'avez déjà deviné. L'amour vit de contrastes plus encore que de ressemblances. Entre ces deux natures, l'une pure comme l'or, trempée comme l'acier, fière, énergique, loyale, prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices ; l'autre gracieuse, délicate, légère, fragile, accessible aux séductions du luxe, à toutes les variétés du factice et du chimérique, des courants magnétiques s'établissent ; Martial épouse Lauriane. Tel

est l'art du conteur, tel est le miel de cette lune, que le lecteur croit au bonheur possible de ce mariage exposé d'avance à bien des vicissitudes. Il partage les illusions de Martial. On dirait que Jules Claretie, entraîné par le charme de cette partie de son récit, poursuivi par de chères images, a lui-même oublié les spécialités de Lauriane, le péril encouru par Martial, l'envie que doit avoir tôt ou tard l'ex-écuyère de faire voyager son mari en pays de Caux, pour ne voir et ne peindre que les honnêtes ivresses d'un jeune ménage, ne possédant que le nécessaire, suppléant au reste par l'amour et l'espérance, et bientôt ajoutant à ces mystérieux trésors le surcroît de tendresse qui monte du berceau de l'enfant au lit nuptial. Je remercie l'auteur du *Train 17* de m'avoir rendu, en un style ravissant, cette sensation que j'ai tant de fois caressée dans mes rêves, à défaut de mes souvenirs. Pas un grenier, pas une mansarde, mais un petit appartement modeste et gai, au cinquième, donnant sur un jardin. Le jeune homme écrit sous l'abat-jour de sa lampe. Il n'a encore d'autre lectrice, d'autre admiratrice que sa jeune femme. Elle croit en lui, et elle n'a pas tort ; car il sera célèbre dans dix ans. Il écrit, et, de temps à autre, il la regarde pour se donner du courage. De temps à autre, elle se penche pour lire par-dessus son épaule, et il sent son haleine courir dans ses cheveux. Les heures s'écoulent. Minuit sonne. — Déjà ! dit une douce voix. — Il se retourne...

Elle est dans ses bras... quelle étreinte! Les oisifs ne la connaîtront jamais!

Mais en songeant aux situations respectives, aux antécédents et au caractère des deux héros du roman, on comprend que Jules Claretie n'ait pu leur accorder qu'un éclair de ce bonheur, un quartier de cette lune de miel, plus voisine de la butte Montmartre que du mont Hymette. Lauriane est la plus charmante, et, provisoirement, la plus innocente des écuyères. Elle aime ou croit aimer son mari qui l'adore, qui ajoute à tous ses mérites de rares facultés d'inventeur, et qui, s'il mène à bien ses découvertes, pourrait un beau matin, se réveiller millionnaire. Lorsque Lauriane a une fille, il est presque permis d'espérer que cette jolie petite Marthe assurera la paix et l'honneur du ménage. Erreur! La grâce d'état est insuffisante chez cette épouse, cette mère, qu'obsèdent à la fois les souvenirs de ses succès *artistiques* et les tentations de la vie élégante. Sous cette délicieuse enveloppe de sylphide à cheval, se cachait une âme frivole et vulgaire, une imagination éprise de niaiseries sentimentales, incapable de préférer l'or au clinquant, l'homme supérieur qui travaille au désœuvré qui s'adonise et se parfume. Et puis, que d'heures perdues, que de rêveries dangereuses, pendant que Martial chauffe et conduit sa *Ville-de-Calais!* Sans compter que Lauriane a une idée fixe. Elle entrevoit dans les lointains de sa mémoire d'enfant un appartement somptueux, des tapis

turcs et des rideaux de brocatelle, une femme vêtue de soie et de velours, une atmosphère de richesse et de luxe, et endoctrinée par d'absurdes lectures, elle se croit fille d'une grande dame dont l'aurait séparée quelque fatalité romanesque.

On le voit, la chute est inévitable, et Jules Claretie l'a préparée avec une merveilleuse habileté de gradations et de nuances. Voici le loup dans la bergerie ; un pauvre loup, à tout prendre ! Un don Juan de la rue Hauteville, blond, joli, peigné, ratissé, musqué, mis à quatre épingles, jouissant d'une oisiveté acquise par le travail de son père, réglant d'avance le chiffre de ses folies et la durée de ses amourettes, tel enfin que, pour lui sacrifier Martial Hébert, il faut qu'une femme ait sauté à travers bien des cerceaux de papier, bien souvent pratiqué le grand écart et se soit maintes fois grisée des ovations du cirque Elton.

Il se nomme Armand Obertin. L'intrigue est ce qu'elle doit être ; un agréable passe-temps et un succès d'amour-propre pour Armand ; un chapitre de roman et une sensation de vertige pour Lauriane. Martial commence par ignorer ; puis il sait. Rien de plus dramatiquement amené que la façon dont il passe de la sécurité au malaise, de l'inquiétude au soupçon, du soupçon à la certitude. Lauriane étourdie, aveuglée, inconsciente, entraînée à la dérive, n'a pas même les précautions de la femme coupable. Un bijou que son mari croit faux, qu'il lui a

acheté pour un prix minime, qu'elle a remplacé par une pierre fine dont il découvre la vraie valeur, met le malheureux sur la piste de cette trahison à laquelle sa belle âme refusait de croire. Son désespoir est immense, sa colère effrayante, son attitude digne de l'homme dont le romancier a fait un type complet de vertu, d'abnégation, de grandeur morale. Mais il n'a encore vidé qu'à moitié le calice de l'amertume. Le même jour, le même soir, Martial, qui s'obstinait à douter, est foudroyé par l'évidence. Lauriane, qui persistait dans ses illusions pseudo-romanesques, est poliment congédiée par Armand ; ceci n'est rien encore. Dans cette vie de désordre, de mensonge, de rendez-vous, de sorties clandestines, Lauriane a presque oublié qu'elle était mère; elle a confié sa fille Marthe à la femme du concierge. Une promenade, une distraction, un accident, les buttes Chaumont, un enfant qui joue au bord du grand bassin; un pied qui glisse, point de secours, Marthe se noie ; elle est morte, et l'on vient de rapporter au logis son cadavre, au moment où Martial, sûr de son malheur, y rentre le cœur déchiré, au moment où Lauriane, chassée par son amant, va y rentrer la douleur dans l'âme et la rougeur au front.

Ici la terreur et la pitié atteignent leurs dernières limites. Le mari et la femme se retrouvent face à face, dans cette chambre en deuil, près de ce berceau où leur enfant morte n'a plus que quelques heures à passer avant d'être portée au cimetière. Lauriane échappe au

courroux de Martial par un évanouissement terrible, suivi d'une maladie qui semble mortelle, et dont elle ne se relèvera jamais complétement. Comment sévir contre une agonisante ? D'ailleurs une vengeance vulgaire abaisserait Martial. Il y perdrait son auréole de martyr, cet idéal de magnanimité stoïque, qui, sous les plumes républicaines, remplace la grâce divine, la source immortelle des vertus surhumaines et de l'esprit de sacrifice. Oui, Martial épargnera Lauriane, qui d'ailleurs est assez punie ; mais il faut à ce désespéré Armand Obertin, dont il sait le nom, dont il ne connaît pas encore la figure. — De là ce dernier chapitre, ce formidable épilogue qui donne son titre au volume. Martial est toujours mécanicien à bord de la *Ville-de-Calais*, sur le chemin de fer du Nord, de Paris à Chantilly. Son chauffeur, le brave Quentin Arnecke, lui est dévoué comme un caniche à son maître. Nous sommes au 21 mai, jour du Derby. Le train 17 va partir. Tout à coup Martial entend une jeune voix de femme appeler : Armand ! Armand ! et mille indices lui prouvent que cet Armand est le coupable. Il est là, pimpant, frais, correct, marié depuis peu de jours et donnant le bras à une jolie blonde, qui offre quelques traits de ressemblance avec Lauriane. Son frère Frédéric — un rôle secondaire très-réussi — accompagne les nouveaux mariés, et de ce trio s'exhalent des bouffées de gaieté, assaisonnées de chansons et d'éclats de rire. Leur vie est entre les mains de Martial. La situation

est terrible; la scène est superbe; l'émotion égale en intensité cette surabondance de charbon et de vapeur qui va tripler la vitesse du train. L'époux outragé tient sa vengeance ; elle sera effroyable comme l'outrage, implacable comme sa douleur. Pendant quelques minutes, il oublie que des centaines d'innocents vont périr avec le coupable. Le train 17 file avec une rapidité telle que le lecteur a le vertige en le suivant. Ses ailes de feu, à chacun de leurs battements sinistres, rapprochent les voyageurs d'une catastrophe imminente et d'une mort certaine. L'épouvante d'Armand lui a fait deviner que le vengeur est là, que cet homme noir qui l'a un moment regardé avec une expression étrange, est le mari de Lauriane. Il se sent perdu, et cette minute d'angoisse partagée par sa jeune femme et par son frère est déjà un châtiment. Mais Martial, à cette heure suprême, ne doit pas, ne peut pas se démentir. Jusqu'au bout, il faut qu'il soit la victime expiatoire d'un crime qui n'est pas le sien. — « Compagnon, au frein ! » dit-il à Quentin au moment où Chantilly apparaît à l'horizon. Puis il lâche l'appui auquel se cramponnait sa main ; il disparaît ; son corps est broyé par la machine. Les voyageurs sont sauvés. Pourtant, si égoïste et si frivole que soit Armand Obertin à qui le doute n'est plus possible, nous croyons que cet instant d'indicible terreur et le souvenir de ce tragique épisode gâteront pour longtemps ses félicités conjugales.

Et les souvenirs d'enfance de Lauriane ? Mensonge

comme tous les autres rêves dont se berçait son imagination théâtrale ! Ce luxe, ces dorures, ces tapis, ces riches toilettes, ont réellement existé ; c'est que Lauriane était la fille d'une courtisane.

Dans cette analyse incomplète, j'ai négligé un personnage bizarre, qui ne prend pas une part bien directe à l'action, mais qui contribue puissamment à l'effet ; Richard Kenwell, un clown shakspearien qui mêle des tirades d'*Hamlet* à ses cabrioles et qui boirait volontiers son vin de Champagne dans le crâne d'Yorick. Kenwell a été un *gentleman*, un *sportsman*. Il a figuré avec éclat dans le *high life* britannique. Puis il a disparu, et, quand ses anciens amis l'ont retrouvé, il était vêtu de la casaque rayée, et, à demi caché sous ce masque enfariné qui immobilise la bouffonnerie, il faisait les délices du cirque Astley. Entre ces deux points extrêmes de sa grandeur et de sa décadence, ce volontaire du trapèze, du saut de carpe et du cri de paon a placé une grande passion pour miss Kate Howard, héroïne de poses plastiques. Naturellement, miss Kate le trompe de la façon la plus odieuse ; il n'en a pas fallu davantage à cette âme ardente pour se déclasser violemment et se perdre dans une vie d'aventures qui alterne entre le cirque et la taverne. Si Kenwell, après une longue éclipse, a consenti à s'enrôler dans la troupe de Francis Elton, c'est que Lauriane lui rappelle miss Kate. Il éprouve pour la jeune écuyère un sentiment mi-parti de passion rétros-

pective et d'affection quasi-paternelle; mais il s'incline et se désiste devant la supériorité morale de Martial. Dans tout autre milieu, Richard Kenwell sonnerait faux. Dans ce groupe de *curiosités*, il offre une harmonie de plus. C'est une figure d'Hogarth, retouchée par Martinn.

J'entends reprocher à Jules Claretie le ton trop sombre de son récit. C'est sur un autre point que je voudrais faire mes réserves. Je n'ai aucune raison de prendre parti pour les écuyères contre les mécaniciens; seulement, je dirai à l'heureux auteur du *Train 17* : Puisque vous avez créé une Lauriane si admirablement vraie, puisque vous avez fouillé d'une main si ferme les *en dessous* de ce personnage où se résument les grâces, les faiblesses, les séductions, les secrets instincts, les fausses élégances, les aspirations romanesques, les vagues nostalgies, l'artificiel et le naturel de l'*actrice*, — écuyère ou cantatrice, peu importe ! — pourquoi nous présenter un mécanicien invraisemblable ou plutôt impossible ? Si vous aviez fait de Lauriane un modèle de vertu, on vous aurait répliqué : cherchons ensemble dans tous les cirques présents, passés et à venir ; nous n'y rencontrerons pas une seule Lauriane qui offre quelque analogie avec la vôtre. Ne m'est-il pas permis à mon tour de murmurer en face de votre Martial plus beau que nature : Parcourons toutes les gares de France et de l'étranger ; nous n'y trouverons pas un seul mécanicien, un seul chauffeur qui ressemble à votre héros ! Pourquoi

cette Martialité — Pardon, cette partialité? — Hélas! je crois le deviner; Lauriane et ses pareilles ne sont d'aucune classe distincte. Dans ce monde à part où elles passent, brillent, rayonnent et disparaissent, elles ont quelque chose des mobiles fictions du théâtre qui leur sert de nobiliaire, d'horizon et de patrie; elles ne tiennent pas plus au peuple qu'à l'aristocratie ou à la bourgeoisie. Quand elles tombent, elles fournissent un argument de plus contre la société qni les applaudit sans les protéger, contre les oisifs qui les séduisent sans les aimer.

Martial, lui, le mécanicien, l'inventeur, le travailleur obscur qui a peut-être du génie, qui poursuit, à la clarté d'une petite lampe, la solution d'un problème utile à la science et à l'industrie, Martial est du peuple, des *nouvelles couches*. Il personnifie l'avénement de la démocratie dans le domaine de l'intelligence, légitimant d'avance son règne à force de stoïcisme, de travail et de courage. Dès lors, il sied d'en faire un être supérieur à notre faible humanité, un saint d'autant plus étonnant qu'il ne croit évidemment pas aux récompenses célestes et aux promesses d'une vie future. Martial n'est ni bossu, ni bouffon, ni forçat, ni repris de justice, ni atteint d'une infirmité qui le condamne à un rire éternel. Pourtant, je n'hésite pas à le ranger parmi les exceptions, les antithèses chères à la littérature contemporaine, et je crois reconnaître dans quelques-uns de ses traits l'influence, le voisinage, l'amitié d'un grand poëte. Heureusement, Ju-

les Claretie a autant de tact, de goût, de sobriété et de mesure que le grand poëte en a peu. Là où les recherches scientifiques de Martial amèneraient, sous la plume de M. Hugo, une digression de cinquante pages, l'auteur du *Train 17* indique le détail technique en trois lignes, et se hâte de revenir au vif de son sujet. Dans la scène finale qui pourrait bien s'appeler aussi, et à bon droit, *Une Tempête sous un crâne*, cent pages auraient à peine suffi au poëte des *Misérables* et des *Travailleurs de la Mer* pour décrire ce crâne et cette tempête. Resserrée dans ses justes limites, la scène n'en est que plus émouvante, et on ne dira pas cette fois que le disciple a exagéré les défauts du maître.

En somme, quand j'aurai préalablement déclaré que *je ne suis pas de la paroisse*, je ne me ferai aucun scrupule d'ajouter que, selon moi, Jules Claretie n'a jamais rien écrit de plus *fort* que le *Train 17*. J'insiste sur ce monosyllabe, dont je plaisantais l'autre jour, parce qu'il convient de le rendre à sa signification véritable. En littérature comme en politique, *la poigne* ne me déplaît pas, pourvu que l'on en fasse un bon usage. Si je voulais marquer la distance qui sépare le *Train 17* de l'*Assommoir*, je dirais en finissant : « Mieux vaut la poigne qui me dompte que la poigne qui m'assomme. »

XX

BIOGRAPHIE

D'ALFRED DE MUSSET[1]

11 mars 1877.

L'attention publique vient d'être brusquement ramenée vers deux de nos plus grands poëtes. Dans quelques semaines, il y aura vingt ans que le plus jeune est mort, à un âge où le plus vieux aurait pu mourir sans préjudice pour sa gloire. Celui-ci, ultra-septuagénaire, mais toujours prodigieux dans sa robuste vieillesse, se console de n'être pas président de notre troisième République et de n'avoir pu encore obtenir l'amnistie, en nous offrant deux volumes de vers sous ce titre grandiose : LA LÉGENEE DES SIÈCLES, NOUVELLE SÉRIE. Que dirai-je des sous-titres ? Citons au hasard : « *Les temps*

1. Par Paul de Musset.

paniques, » — *L'épopée du ver* (sans *s*), » — « *Aide offerte à Majorien, prétendant à l'Empire,* » — « *La vérité, lumière effrayée, astre ensuite,* » — *La colère du Bronze,* » — « *Quelqu'un met le holà,* » — « *Welf, Castellan d'Osbor,* » — « *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs,* » — « *Les Enterrements civils,* » — « *Fonction de l'Enfant,* » — *Abimes,* « etc., etc., etc. Ces titres inquiétants me font craindre un Victor Hugo quinzième manière, titanique, rugueux, colossal, babylonien, farouche, hirsute, cryptique, cyclopéen, fauve, sybillin, hiérophantique, pontifical, de digestion difficile, que de beaux vers sur les enfants ne peuvent me faire amnistier. Pourtant, ne préjugeons rien. Lorsque Parseval-Grandmaison publia son *Philippe-Auguste*, poëme en vingt-quatre chants, de mille vers chacun, Michaud s'écria : « Vingt-quatre mille vers ! il faudra douze mille hommes pour les lire ! » — Il ne me faudra pas douze mille jours pour lire cette nouvelle *Légende des Siècles*. Mais enfin je n'ai pu la lire assez posément pour savoir à quelles doses il sied de combiner cette fois l'admiration, le respect, le regret, l'apothéose, la stupeur, la curiosité, l'anathème ou l'ironie. Plus la politique de M. Hugo nous fait horreur et pitié, plus nous le voyons puni par où il a péché, déchu de tout rôle actif et sérieux, relégué parmi les comparses du communisme démagogique, réduit à contempler du haut de sa sellette sénatoriale les acteurs de la comédie radi-

cale, condamné à n'être que le bedeau, ou tout au plus le chantre de cette Église dont il avait rêvé d'être le grand-prêtre, plus aussi nous aurions voulu retrouver, en lisant son nouveau livre, quelques-unes de nos belles émotions de jeunesse, remonter avec lui le cours des années et effacer nos griefs au contact de sa poésie. Peut-être cette joie ne nous sera-t-elle pas refusée. Feuilleter n'est pas lire ; entrevoir n'est pas regarder ; pressentir n'est pas juger. Couper un volume n'est pas trancher une question. Interroger une bouche d'ombre n'est pas récuser un rayon de lumière. Visiter un géant n'est pas la mesurer. Se pencher sur un gouffre n'est pas le sonder. Saluer les étoiles n'est pas les compter. S'alarmer n'est pas critiquer. Sous un titre absurde ou grotesque peut se dérouler un poëme délicieux ou magnifique. Donc, pas un mot de plus, et passons à Alfred de Musset.

Avec celui-là, je me sens plus à l'aise. Il ne s'agit pas, hélas ! de vous annoncer un nouvel ouvrage du poëte de *Rolla* et de *Namouna*. On peut dire que ses œuvres posthumes ont paru de son vivant, en ce sens que, longtemps avant sa mort, il se survivait à lui-même. Non; c'est sa *Biographie*, écrite par son frère Paul, que vient de publier la librairie Charpentier. Connaissez-vous rien de plus touchant et de plus charmant que cette tendresse et cette fidélité fraternelles ? Paul de Musset a beaucoup de talent, et ceux qui le débaptiseraient pour l'appeler Thomas ne seraient pas justes. Ses *Scènes de la vie Sici-*

lienne, par exemple, si piquantes, si vraies, d'un naturel si engageant et si amusant, le cèdent à peine aux plus agréables pages de *Margot* et du *Fils du Titien*. Eh bien! au lieu de bouder cette gloire qui attire à elle et absorbe son nom tout entier, il serait plutôt enclin à la surfaire. Nous avons connu une mère qui avouait n'avoir jamais éprouvé un sentiment de coquetterie que le jour où elle avait présenté sa fille dans le monde. Paul de Musset nous rappelle cette aimable femme, coquette par délégation maternelle. Ce n'est pas pour lui que fraternité est synonyme d'égalité. Il s'oublie pour mieux se souvenir; il s'efface pour que la blonde figure, couronnée du laurier immortel, apparaisse en pleine lumière; il aime mieux être le mandataire de la renommée de son cher poëte que propriétaire de la sienne. Notre regretté Gustave Ricard avait exposé, en 1870, le portrait de Paul de Musset, et on s'était demandé pourquoi ce visage élégant et fin, estompé dans une sorte de demi-jour crépusculaire, semblait appartenir à un revenant ou à un fantôme. Le peintre avait deviné cette nuance; il nous montrait un vivant en intimité perpétuelle avec une ombre.

Ceci posé, j'aurai mes coudées plus franches, et j'oserai dire que, si M. Paul de Musset avait consulté les rares et derniers demeurants de cette génération si décimée où je finirai, bien malgré moi, par jouer le rôle du moine de Béziers, il n'aurait peut-être pas publié cette *Biographie*. Ceci demande explication.

Avec des hommes de la taille de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, on peut prononcer sans trop d'emphase le gros mot de postérité. Or, je m'obstine à croire que la postérité définitive, la vraie, ayant à classer ces trois noms, placera celui de Musset un peu au-dessous des deux autres. La part est encore assez belle, si l'on songe que l'auteur des *Nuits*, à l'étudier de près, n'est admirable que par fragments, par éclairs, par jets, par boutades, que ses deux drames les plus considérables, *Lorenzaccio* et la *Coupe et les Lèvres*, ne supportent pas l'analyse, que ses rimes font presque toujours vœu de pauvreté, qu'il a souvent manqué, lui si Français d'ailleurs, de la qualité la plus française, — la clarté, — que, dans ses plus beaux passages, on est obligé de compléter sa pensée, et qu'enfin, si Sainte-Beuve avait eu dix ans de moins ou avait vécu dix ans de plus, cette poétique mémoire, attrayante dans ses faiblesses, séduisante dans ses lacunes, ne s'en serait pas tirée à si bon marché.

Seulement, Alfred de Musset a eu, sur ses deux rivaux, de plus puissante envergure, deux supériorités inappréciables qui justifient bien des préférences. D'abord ses fautes, s'il en a commis, ses désordres, s'il y en a eu dans sa vie privée, — et nous devrions désormais l'ignorer ou l'oublier, — n'ont fait tort qu'à lui-même ; — et savez-vous que c'est énorme, n'être pour rien dans l'avénement du suffrage universel, et n'avoir pas demandé

l'amnistie pour les scélérats de la Commune ? — Secondement, il n'a presque jamais parlé de lui ; car ce n'est pas parler de soi que de mêler à ses œuvres d'imagination des allusions personnelles à telle ou telle situation d'esprit ou de cœur, des retours sur telle ou telle crise dont on retrouve la trace marquée par le sang de ses blessures. L'idéal, en s'emparant d'une confidence, en l'entourant des voiles dont je n'ai pas à discuter les indiscrétions et les transparences, en se chargeant d'affriander à la fois et de dépister le lecteur, enlève à ce genre de littérature tout ce qui pourrait effrayer ou froisser les âmes délicates. C'est ce que n'ont pas compris la plupart de nos *illustres*. Ils n'ont pas su s'arrêter à cette limite où le nimbe d'or s'entr'ouvre pour laisser voir l'homme réel avec ses passions, ses haines, ses petitesses, ses misères. Ils ont oublié que le génie devait avoir sa pudeur comme la beauté, que les souvenirs d'enfance et de famille, les affections et les secrets du foyer domestique, les rideaux de l'alcôve maternelle, les chastes ou mystérieuses tendresses, les trésors amassés pendant les heures d'ivresse ou de deuil, du moment qu'on les livrait au public, cessaient d'être des reliques pour devenir du bric-à-brac, et passaient de la maison héréditaire à l'hôtel des Ventes. Est-il besoin de citer des exemples? Opposons *René* aux *Mémoires d'Outre-tombe*, *le Lac* à *Raphaël* et surtout aux *Confidences*, l'*Histoire de ma Vie* à *Indiana* ou à *Lélia*, et, comme disait un acrdémicien à propos de

Voltaire, respectons le génie qui ne s'est pas respecté lui-même !

Ce silence discret qu'Alfred de Musset avait gardé sur sa vie, fallait-il le rompre vingt ans après sa mort? Franchement, nous ne le croyons pas. Nous savons bien tout ce qu'il y a d'agaçant pour ceux qui l'ont aimé — et qui l'a plus aimé que son frère ?—à entendre toujours répéter et rabâcher cette sempiternelle légende du poëte amoureux, trahi, frappé au cœur, puis acharné à se consoler en se dégradant, assez désespéré pour chercher dans son verre l'étourdissement de sa douleur, perdant ou usant à ce jeu les dons les plus exquis et les plus rares que la Muse ait jamais prodigués au plus charmant de ses enfants gâtés, et finalement arrivé à cet état bizarre où un fond d'ébriété chronique conserve ses effets sans avoir besoin de renouveler ses causes. Le plus sage, selon nous, aurait été de laisser au temps le soin de rétablir les proportions et les mesures, d'effacer ce que cette tradition bachique a peut-être d'exagéré, jusqu'au jour où une génération nouvelle, se souciant fort peu de savoir à quoi s'en tenir sur ce mélange de poésie, d'amour, de désespoir et d'absinthe, consentirait enfin à jouir des beaux vers et de la jolie prose écrits sur la table de travail, sans regarder sous d'autres tables.

Pour le moment, quelle que soit la vive sympathie qui s'attache à M. Paul de Musset et à son livre, il lui sera, je le crains, bien difficile de persuader ou de détromper

les contemporains du poëte, ceux qui, après avoir été ses camarades de collége, s'être assis à ses côtés sur les bancs de la Sorbonne aux cours de MM. Cousin, Guizot et Villemain, avoir fait, chez Charles Nodier ou chez Alfred Tastet, sa partie de bouillotte, s'être résolûment rangés dans le groupe, encore fort restreint, de ses lecteurs passionnés et de ses admirateurs, l'ont constamment suivi à travers les phases de sa vie trop courte, dans l'épanouissement de son génie précoce ou dans l'ombre de son rapide déclin. Sur bien des points, l'opinion est faite, et on ne réussira pas à la défaire. Ici d'ailleurs le vraisemblable plaide pour le vrai. Qui aurait songé à calomnier Alfred de Musset? Il est peut-être, de tous les hommes célèbres de notre époque, celui qui a eu le moins d'ennemis. En s'abandonnant, il nous piquait tous au jeu, et nous donnait envie de le suppléer auprès de lui-même. — « Il faut bien le soutenir, puisqu'il ne sait pas se défendre ! » me disait Jules Janin après l'heureuse soirée du *Caprice*. Théophile Gautier écrivit, à propos de ce petit acte, un feuilleton où l'enthousiasme allait presque jusqu'au ridicule. Il y demandait que l'argent qu'on dépense en fondations charitables pour soigner les goîtreux, les podagres et les paralytiques, fût employé à métamorphoser les poëtes en millionnaires. Je fis consciencieusement ma partie dans la *Revue des Deux-Mondes*. En somme, cette première représentation du *Caprice* (fin novembre 1847,) survenue à l'heure fatale où ce

poëte de trente-six ans n'avait plus rien dans le cerveau, fut le signal d'une véritable explosion où se confondirent jeunes et vieux, classiques et romantiques, sexe faible et sexe fort. On eût dit que la société mondaine et lettrée voulait payer à M. de Musset des intérêts accumulés, ou qu'elle s'apercevait tout à coup que l'homme dont elle venait d'applaudir quelques scènes légères méritait de traiter d'égal à égal avec les plus illustres de son temps. Malheureusement, il était trop tard. Le Benjamin était toujours blond, mais la Muse grisonnait.

N'allez pas croire pourtant qu'Alfred de Musset fût inaccessible au péché mignon des poëtes, — et même des prosateurs, — qu'il fût absolument indifférent aux intérêts de sa vanité ou de son orgueil littéraire. Ici je rouvre mes *Mémoires*, et j'y cueille au hasard deux détails caractéristiques.

Le 6 décembre 1829, mon ami Paul Huet, paysagiste romantique, me conduisit chez Achille Devéria, rue Notre-Dame-des-Champs. La *Pléiade*, me dit-il, s'y trouverait au complet, et un tout jeune homme, à peine sorti du collége Henri IV, devait y lire des vers. Quelle aubaine pour un écolier passionnément épris de littérature ! Il y avait là Victor Hugo, dans tout le limpide éclat de sa jeunesse ; Alfred de Vigny, les deux Deschamps, Sainte-Beuve, Charles Nodier, le doyen du groupe ; Chenavard, Alexandre Dumas entre *Henri III* et *Christine*, Poterlet,

Louis Boulanger, Eugène Delacroix, Tony et Alfred Johannot, Antonin Moyne, Barye et bien d'autres. Le lecteur annoncé était Alfred de Musset.

Je voudrais essayer de le peindre tel qu'il était alors, ou plutôt de rendre l'impression bizarre, double, complexe, mi-partie d'attrait et de malaise, que je gardai de cette rencontre. Il avait dix-neuf ans; sa figure et sa taille étaient vraiment de lignée raphaëlesque, et offraient l'idéal du poëte adolescent. Cette taille fine et souple était pincée et serrée outre mesure dans une redingote brune à collet trop haut, comme on les portait à cette époque. Ce qui déparait ce gracieux ensemble, oserai-je le dire? c'était un manque d'équilibre, un défaut d'instinct aristocratique et d'éducation, qui en troublait l'harmonie. Il visait à l'élégance, et même au dandysme byronien. Mais cette élégance factice résidait dans la physionomie plutôt que dans les manières; ce dandysme n'était sûr ni de son programme, ni de son tailleur, et sentait le quartier Latin. — « Il est charmant, mais pas très-bien élevé! » disait tout bas Émile Deschamps, dont la politesse exquise était digne d'un grand seigneur de l'ancienne cour. A chaque instant, on se heurtait à une dissonance; on éprouvait ce genre de sensation que cause à un mélomane une fausse note. La sympathie, qui ne pouvait pas encore être de l'admiration, était déconcertée et comme effrayée par un singulier mélange de fatuité juvénile, de raideur quasi-britannique, de réserve hautaine, de sans-

façon, de brusquerie, de morgue, de familiarité, en deçà ou au delà du ton. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'Alfred de Musset, vingt ans plus tard, en pleine possession de toute sa célébrité, adopté avec enthousiasme par la société la plus élégante qui raffolait de ses *Proverbes*, ne put jamais se débarrasser de ces alliages : jamais il ne sut mettre d'accord le poëte et l'homme, ni trouver complétement son aplomb. Il fut tour à tour ou tout ensemble poëte à la mode, gentilhomme d'intention, bohème de souvenir ou de récidive, page ou mousquetaire en goguette, viveur en quête d'émotions violentes ou d'oubli, académicien doublé de don Juan, de Mardoche ou de Rolla, romantique converti par mademoiselle Rachel, jamais homme simplement et naturellement de tact et de bonne compagnie. Chose étrange! Sainte-Beuve, plus pauvre, parti de plus bas; Sainte-Beuve, dont la laideur était dans ce temps-là proverbiale et qui ne cessa d'être laid qu'en devenant vieux, se fondit bien mieux au déclin de sa carrière avec la société polie qui lui accordait de tardifs sourires. Et puis, quand il le voulait, en petit comité surtout, quel causeur délicieux! Causeur! Alfred de Musset ne le fut pas trois fois dans sa vie.

Ce soir-là, il lut des fragments de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui allaient paraître le mois suivant. Le succès fut vif, l'étonnement plus vif encore, et, dans le premier moment, stupéfaits de ces audaces cavalières, de ces galantes équipées, nous crûmes tous que ce nouveau venu,

sérieusement ou par bravade, se proposait d'être aux romantiques de la première heure ce que Danton fut à Barnave, ce qu'un intransigeant serait aujourd'hui à un opportuniste. Ce fut le sentiment de Victor Hugo, dont le sourcil olympien trahissait l'inquiétude. Nous sortîmes. La nuit était froide, mais belle. Je marchais côte à côte avec Paul Huet, qui donnait le bras au pauvre Poterlet, affreusement boiteux. Victor Hugo, Sainte-Beuve et Alfred de Musset nous précédaient de quelques pas. Remarquez que M. Hugo, de huit ans plus âgé que Musset, avait déjà écrit les *Odes et Ballades*, *Cromwell*, le *Dernier Jour d'un condamné*, qu'il venait de publier ses merveilleuses *Orientales*, qu'il avait *Marion Delorme* en portefeuille, et qu'il allait faire répéter *Hernani*. Il pouvait bien, sans trop de présomption, s'attribuer, sur ce jeune blondin de dix-neuf ans, un droit de conseil ou de remontrance. Nous l'entendîmes adresser à l'auteur des *Contes d'Espagne* quelques observations bienveillantes. Alors, dans le silence de cette nuit de décembre, le long de ces doctes murailles, voisines des tilleuls du Luxembourg, retentit... mais comment rester historien fidèle au moment où je viens de réclamer les prérogatives de la bonne compagnie ? Jetons un voile, remplaçons le gros mot par l'honnête : « Allez vous promener ! » — Avouons que, pendant une seconde, l'enfant du siècle en fut le charretier, — et passons !

Maintenant, voulez-vous franchir un espace de vingt

années ? Nous voici en mars 1849, au lendemain de la représentation de *Louison*. Les premières scènes, soutenues par quelques jolis vers, avaient réussi. Mais la pièce s'était achevée au milieu d'un silence de glace, trop justifié par l'absence complète d'intérêt dramatique et de veine comique et par la fadeur emphatique du dénoûment. Comment faire ? C'était pire qu'une chute ; c'était un succès de tristesse, de regret et d'estime rétrospective. D'autre part, la *Revue des Deux-Mondes* pouvait-elle abandonner, dans cette disgrâce imprévue, son poëte, l'homme qui avait tant fait, sinon pour sa fortune, au moins pour sa gloire ? Nous étions là, dans le bureau de la *Revue,* fort embarrassés, atténuant une critique, adoucissant une épithète, retouchant une phrase, essayant de fondre un pain de sucre dans une tasse de verjus. Tout à coup, la porte vitrée, donnant sur le jardin, s'ouvre, et nous voyons entrer Alfred de Musset en personne, très-correct, très-calme, très-digne, marchant d'un pas très-ferme. Il commença par me remercicr avec une courtoisie excessive (jamais la note juste !) de « tout ce que j'avais fait pour lui. » — Puis, s'adressant au patron : « Voici, lui dit-il, de petits vers, que j'ai écrits cette nuit, exprès pour vous, et que je vous apporte. » — Et il tira de sa poche un manuscrit. C'était la jolie pièce, « *Sur Trois marches de marbre rose,* » — de l'excellent Musset de la décadence. Ensuite, se tournant de nouveau vers moi : « Vous allez être bien sévère ? » ajouta-t-il avec un

pâle sourire. Je bredouillai. — « Mais non ! mais non ! » répliqua pour moi M. Buloz ; « seulement... » — Musset ne le laissa pas continuer : — « Voyez-vous ? reprit-il ; *Louison* est bien peu de chose ; je n'y attachais aucune importance. Mon rêve — et j'espère le réaliser, — est de couronner ma carrière poétique par une tragédie en cinq actes pour mademoiselle Rachel ; ce jour-là, je viendrai sérieusement vous demander votre appui; quant à mon *Marbre rose*, il est à vous; vous en ferez ce que vous voudrez.» — Puis, après un échange de poignées de mains, il sortit.

Nous comprîmes. Il savait très-bien que nous allions, sans perdre un instant, faire imprimer ses vers ; qu'ils seraient publiés dans le numéro du lendemain, que cette friandise avait de quoi désarmer le critique le plus inflexible, et que, décemment, nous ne pourrions pas maltraiter *Louison* au *verso* de la page qui contiendrait les *Trois marches de marbre rose*. Son calcul était juste. Nous diminuâmes des trois quarts la dose de verjus et nous grossîmes de moitié le pyramidal pain de sucre.

Je ne saurais assez redire à quel point les tendresses et même les partialités fraternelles de M. Paul de Musset méritent d'être entourées de ménagements et de respects. Sa *Biographie*, pleine de traits aimables et d'anecdotes intéressantes, demeure parfaitement intacte. J'écris en marge de ses pages sans en déchirer une seule; ce n'est pas une rature, c'est une surcharge. Puisque vous préférez décidément mes souvenirs à mes critiques,

en voici deux autres qui ne prouvent, Dieu merci ! rien de grave (je les aurais depuis longtemps effacés), mais qui démontrent les inconsistances, les *hiatus*, les solutions de continuité entre le superflu et le nécessaire, entre le génie et l'éducation, entre les œuvres et les manières, la tendance du poëte à redevenir l'étincelant *gamin* du début, la difficulté qu'il éprouvait à faire peau neuve, à s'élever ou à se maintenir au diapason du véritable homme du monde.

Pour fêter le brillant succès du *Caprice*, M. Buloz, qui était alors commissaire du roi près le Théâtre-Français, donna un fort beau dîner où je remplaçai, au dernier moment, mademoiselle Rachel. Melpomène s'était mise dans l'impossibilité de lacer son corset et de prononcer sans rire ces quatre vers de Cléopâtre :

Et si jamais le ciel favorisait ma couche
De quelque rejeton de cette illustre souche,
Cette heureuse union de mon sang et du sien
Unirait à jamais son destin et le mien !

Ne riez pas, c'est du Corneille.

Le dîner fut charmant. Ligier, en représentation à Reims et à Châlons, avait envoyé de l'excellent vin de Champagne. Les convives n'étaient pas tout à fait les premiers venus ; Meyerbeer, Eugène Delacroix, Jules Janin, le baron Baude, Théophile Gautier, le comte Ale-

xis de Saint-Priest et Alfred de Musset, le héros de cette petite fête.

Je l'observai pendant tout le dîner ; il s'observa encore davantage ; c'est à peine s'il but un verre de vin de Bourgogne et s'il trempa ses lèvres dans la mousse de son vin de Champagne. A présent, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir : 1° que le comte Alexis de Saint-Priest, très-spirituel, auteur d'une remarquable *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, visait à l'Académie et prétendait y arriver avant l'éminent poëte ; — voyez le néant des ambitions humaines ! il y réussit et il mourut l'année suivante ! — 2° que Meyerbeer, ainsi que je l'ai dit ailleurs, était plus poli, plus mesuré, plus prudent, plus exquis, plus sobre dans son attitude, sa physionomie, sa tenue et son langage, qu'un diplomate de haut bord. Au moment où on se leva pour aller prendre le café, M. de Saint-Priest me dit : Regardez ! — O surprise ! ô scandale ! Alfred de Musset avait pris Meyerbeer par les épaules et lui tapait sur le ventre ! ! — Le comte ajouta ce propos qui circula le lendemain : « Ce n'était pas du vin bu ; c'était du vin cuvé ! »

Quelques jours après, je trouvai M. Buloz consterné ; — « Oh ! quel homme terrible ! quel homme impossible ! me dit-il ; figurez-vous... Madame Duchâtel (femme du ministre de l'intérieur) m'avait demandé de lui présenter Alfred de Musset, dont le *Caprice* fait tourner toutes les

têtes; nous arrivons: elle accueille le poëte avec une grâce charmante. Après les premiers compliments, elle le questionne sur ses interprètes : — « Vous devez être bien content de madame Allan ? — Oui, madame la comtesse ! Mais croiriez-vous que, si je ne l'en avais pas empêchée, elle voulait mettre un collier de perles sur ses grosses vilaines épaules ? » Tableau ! — Si madame Allan avait de l'embonpoint, madame Duchâtel était énorme. Comparées à ses exubérantes épaules, celles de la comédienne auraient pu servir à un cours d'ostéologie. C'est de madame Duchâtel que l'on disait dans un bal costumé où elle s'était déguisée en bergère : « Voilà une bergère qui a mangé tout son troupeau ! »

On le voit, ce ne sont que des nuances. Mais ces nuances suffisent à distinguer de l'homme de bonne compagnie, celui qui, très-supérieur par d'autres côtés, néglige ou dédaigne de s'assimiler le ton et les allures de la société d'élite et y figure à l'état de plante exotique ou de curiosité inquiétante. Quant aux habitudes bachiques sans lesquelles il serait difficile d'expliquer le rapide déclin de ce brillant génie, le mieux, je le répète, serait de n'en plus parler; mais, une fois qu'on en parle, il faut avouer que tous les témoignages, depuis M. Villemain jusqu'aux garçons du café de la Régence, s'accorderaient pour protester contre un essai de démenti. Un jour, M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, avait fait chercher partout Alfred de Musset,

alors chancelier de l'Académie. Musset arrive au palais Mazarin. — « Mais enfin, cher poëte, que devenez-vous? — Depuis deux jours, je vis dans l'eau. — Allons, tant mieux ! allons tant mieux ! » répliqua Villemain avec cette malice simiesque dont il avait le secret.

Une fois sur la pente savonnée de mes souvenirs, je glisse comme la République aimable glisse à l'intransigeance. Au fait, pourquoi m'arrêterais-je? Quand je risque, par extraordinaire, l'*éreintement* d'un livre, le livre me répond par une dix-septième édition. Lorsque j'essaie de la polémique électorale, le suffrage universel s'empresse de nommer l'adversaire de mon candidat. Avec mes souvenirs, je n'ai rien de pareil à craindre. Nous causons comme d'anciens amis, et nous vivons en bonne intelligence, comme il convient à de vieilles gens qui n'auraient plus la force de se disputer.

XXI

VOLTAIRE [1]

---

13 mai 1877.

Nos seigneurs et maîtres les radicaux, libres-penseurs et athées, avaient pourtant une bien belle — hélas! une bien douloureuse occasion de renoncer à leur culte pour cette vieille idole. Voltaire, on le sait, a flagorné toutes les puissances, adulé tous les vices, minaudé avec tous les scandales, courtisé toutes les hontes, versifié toutes les bassesses, offert ce mélange de familiarité et de servilisme, d'insolence et de souplesse, d'audace et d'hypocrisie, que les hommes de cœur et d'honneur devraient particulièrement mépriser et haïr; car l'obséquiosité n'est permise qu'à l'esprit de respect, et l'impertinence

1. *Le centenaire de Voltaire* (30 mai 1878), par M. le baron Gaston de Flotte.

ne peut se faire tolérer qu'à force de franchise. Mais enfin l'Histoire, en pareil cas, fait un triage, et le Dieu de Jeanne d'Arc avait permis que le nom de Voltaire courtisan, de Voltaire flatteur, de Voltaire applaudissant aux désastres de la France et aux succès de l'ennemi, fût étroitement lié au nom de Frédéric II, roi de Prusse. Il semblait qu'on le retrouvait à Sedan après l'avoir quitté à Rosbach. S'il est vrai — et qui en doute? — que Frédéric, en gagnant des batailles, en organisant des armées, en élevant la Prusse au premier rang des puissances militaires, nous a, non-seulement humiliés dans le passé, mais condamnés aux humiliations présentes, son ami, son adulateur, son commensal, son complimenteur en titre, ne pouvait être amnistié que, si, à notre première défaite, il avait loyalement rompu avec notre vainqueur. Eh bien! il fait exactement le contraire; on dirait qu'il devient plus passionnément Prussien, à mesure que les Prussiens font plus de mal à la France.

En face de cet odieux contraste, les dates se rapprochent et s'embrouillent. On ne sait plus si les palinodies, les flatteries et les félicitations voltairiennes ont cent vingt ans ou sept ans, si elles s'adressent à Frédéric ou à Bismarck. Forbach rime si richement à Rosbach qu'on finit par les confondre. Ce crime de lèse-patrie se renouvelle, se ravive, s'aggrave et s'envenime de tout ce que la patrie vient encore de souffrir. Chacun de ces sinistres

cris de joie prolonge ses échos dans nos départements envahis et dans Paris assiégé ; chacune de ces fleurs de rhétorique refleurit sur les ruines de Châteaudun, de Mézières ou de Bazeilles. Chacun de ces sarcasmes devient une arme à deux tranchants, dont l'un frappe les sujets de Louis XV, l'autre les soldats de Mac-Mahon. Encore une fois, pouvait-il y avoir un meilleur prétexte, un plus impérieux motif pour avouer que, en déclarant la guerre à la France, Voltaire avait perdu tout le mérite de sa guerre au bon Dieu ?

Et cependant, voilà l'homme auquel on élève des statues ! Voilà l'homme dont on se prépare à fêter le centenaire !

Un poëte, un écrivain de talent, d'esprit, de savoir et de cœur, M. le baron Gaston de Flotte, vient de venger la conscience publique, le sentiment national, la vérité, la pudeur et le bon sens, à l'aide d'un écrit qui nous donne le vif plaisir de retrouver toute notre pensée, exprimée avec éloquence et appuyée sur d'irrésistibles documents.

Pour mesurer toute la portée de cette œuvre excellente, essayons, si vous le voulez bien, de grouper tous les éléments dont se compose le programme d'un révolutionnaire complet, d'un républicain réussi. Nous prouverons ensuite, avec M. G. de Flotte pour guide, qu'il n'est pas un seul article de ce programme qui ne rencontre chez Voltaire une contradiction, un per-

siflage, une invective, une raillerie ou un démenti.

Le républicain de race met généralement dans ses opinions, ses jugements et ses haines l'austérité dont il dispense ses mœurs. La corruption des cours, le bon plaisir des Rois, l'oppression des petits par les grands, servent de texte à sa faconde. La favorite surtout est sa bête noire, alors même qu'elle n'est ni noire ni bête. Il compte sur ses doigts ce que coûte au pauvre peuple ce personnage interlope, sans avoir l'air de remarquer que, lui aussi, a la sienne, et que sa favorite en bonnet rouge coûte, à elle seule, mille fois plus cher que toutes les jolies femmes, illégitimement aimées par François Ier et Henri IV, par Louis XIV et Louis XV. Mais son horreur pour la courtisane honorée d'un caprice royal n'est rien, absolument rien, comparée à celle que lui inspire le type du courtisan, de l'homme en habit brodé, à l'échine flexible, à genoux devant les grandeurs officielles, de l'intrigant de haut parage qui exploite à son profit les passions, les faiblesses, les vanités, les folies de son souverain. En outre, le républicain français croirait manquer à tous ses devoirs, si, de temps en temps, il ne se répétait à lui-même : « Vive la Pologne ! » — et s'il ne faisait de ce vœu, d'ailleurs si respectable, un ingénieux moyen d'élever des barricades, de massacrer des sergents de ville et d'insulter le czar, dût-il, par ses insultes, rendre plus problématique une neutralité nécessaire. Enfin, le patriotisme est ou doit être tellement énergi-

que dans les âmes républicaines, que, pendant longues années, pendant la lune de miel dont Robespierre, Saint-Just, Marat, Fouquier-Tinville, Hébert, Carrier, Lebas, Lebon, Chaumette étaient les étoiles ou les abeilles, le *patriote*, le franc *patriote*, servait strictement de synonyme au pur républicain.

Maintenant, ouvrons, avec M. Gaston de Flotte, le casier de Voltaire, et cherchons ensemble par quelles secrètes ou publiques harmonies avec ces sentiments et ces idées il a mérité ces apothéoses. Cherchons par quels états de service il est devenu le patron en marbre ou en bronze d'une République qui a pour sauvegarde la vertu, pour formule la démocratie, pour souverain le peuple, pour principe l'égalité, pour origine la victoire des Prussiens, pour objectif le droit de les haïr en attendant la revanche, pour appui le respect de la loi, associé à toutes les libertés de la conscience et de l'esprit, de l'écriture et de la presse. Les citations seront plus éloquentes que les raisonnements.

Loin de nous l'envie de réhabiliter les abus de l'ancien régime, malgré l'attrait dont nous ne pouvons nous défendre en comparant ses élégances aux grossièretés modernes ! Nous éprouvons d'autant moins d'embarras à les flétrir que, d'une part, s'ils étaient moins scandaleux, la justice divine serait moins évidente, et que, de l'autre, ils représentent exactement le contraire de ce que serait aujourd'hui la monarchie. Oui, le règne des

maîtresses est aussi funeste, aussi révoltant, aussi onéreux pour un peuple, aussi dangereux pour un pays, aussi humiliant pour la dignité humaine que le règne des dictateurs et des tribuns. Mais là encore l'Histoire fait un triage : elle accorde parfois le bénéfice des circonstances atténuantes à celles de ces belles pécheresses qui ont conservé dans leur faute une auréole romanesque, qui se sont rachetées par une passion vraie ou un long repentir, ou qui ont passé trop vite pour que leurs ongles roses aient fait à la majesté royale et aux finances de l'État de bien sanglantes blessures. Or, dans cet immense martyrologe des vertus d'intérieur et des amours légitimes qui va de 1715 à 1774, des débuts de Voltaire à son extrême vieillesse, trois femmes, ce nous semble, ont spécialement accaparé les priviléges de la réprobation et du mépris. Madame de Prie contribua plus que toute autre à déshonorer la transition de la Régence à la Royauté ; madame de Pompadour personnifia le favoritisme *en cotillon* dans ses plus dissolvantes influences sur la cour, sur le roi, sur l'esprit public, sur la politique, sur l'armée, sur la diplomatie, sur l'hygiène matérielle et morale de la France. Madame du Barry fit de la couronne royale le joujou d'une fille de joie et marqua le dernier degré de l'abjection et de l'opprobre.

Voltaire encensa madame de Prie :

De Prie, objet aimable et rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide

Du grave à l'enjoué, du frivole au solide !
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant !
Etc., etc.

Quant à madame de Pompadour, dix pages ne suffiraient pas à reproduire les intarissables hommages que lui prodigua Voltaire. Citons seulement ces quatre vers :

Sincère et tendre Pompadour,
Car je veux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec Amour,
Et qui sera bientôt le PLUS BEAU NOM DE FRANCE !!!

Enfin, madame du Barry a sa part dans cette distribution d'encens courtisanesque et philosophique. On connaît le quatrain inspiré à Voltaire par cette fille que Louis XV n'éleva pas jusqu'à lui, mais qui abaissa Louis XV jusqu'à elle ; il s'agit de son portrait :

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux !
C'est aux mortels d'adorer votre image :
L'original était fait pour les Dieux !...

C'est que Voltaire, dont le centenaire va être célébré par la démocratie radicale, a été, de la façon la plus absolue, un corrupteur d'aristocratie. Ce n'est pas en endoctrinant les masses — qu'il dédaignait, qu'il ignorait, et qui ne le lisaient pas, — c'est en dépravant l'élite, qu'il a servi de précurseur aux hautes et basses œuvres

de 89 et de 93. Nul n'a eu moins que lui souci des souffrances du pauvre, de l'éducation du peuple, le sentiment de cette égalité évangélique, dont nous avons fait l'égalité révolutionnaire. Placé dans une zone intermédiaire entre la bourgeoisie d'où il sort et la noblesse où il entre, il ne songe pas un instant à démolir ces priviléges dont il profite, cette propriété qui le fait riche, ces hiérarchies sociales où son prodigieux esprit l'a hissé du second échelon au premier. Seulement, il plaît à sa nature malicieuse et méchante de payer sa bienvenue parmi ses nouveaux pairs en leur enseignant à pratiquer tout ce qui doit les détruire, à ne rien croire de ce qui pourrait les sauver. Il a beau jeu d'ailleurs; les années qui l'ont précédé l'ont préparé. Dans ses relations ironiquement respectueuses avec les princes et les grands, il ressemble à ces précepteurs, qui, pour mieux dominer leurs élèves, leur prêchent le culte du plaisir et l'oubli du devoir, à ces valets de comédie, qui, plus spirituels que leurs maîtres, assurent leur crédit en se faisant les confidents, les conseillers, les messagers, les complaisants, les pervertisseurs de Damis ou de Valère. Cela est si vrai que, lorsque éclata la Révolution, Voltaire avait plus de disciples parmi ceux qui allaient périr que parmi ceux qui allaient triompher. Les uns étaient des voltairiens sans le savoir, les autres des voltairiens sans le prévoir. Ceux-ci ne se doutaient pas que, avant d'arriver à la prison de Saint-Lazare ou à l'échafaud de Samson, ils

avaient passé sous les charmilles de Ferney. Ceux-là ignoraient, pour la plupart, qu'ils devaient leur victoire à un homme qui s'en serait moqué ou qui en aurait gémi s'il y avait assisté.

Mais, dira-t-on, qu'importent les moyens, si les résultats sont les mêmes? Est-il avéré, oui ou non, que la Révolution doive reconnaître Voltaire au premier rang de ses ancêtres? Qu'il ait concouru, mieux que tout autre, à rendre la résistance plus molle et l'attaque plus meurtrière? Que, en démoralisant les assiégés, il ait livré la ville aux assiégeants? Oui, n'est-ce pas? Dès lors, talons rouges ou sabots, manchettes ou bras nus, grâce mondaine ou rudesse populaire, propagande dans les salons on prédication dans la rue, c'est tout un. Vive Voltaire! — Oui, mais, à ce compte, le Régent, Dubois, le duc de Richelieu, le duc d'Aiguillon, le maréchal de Soubise, Maurepas, Maupeou, les généraux, les ministres, les grands seigneurs et les maîtresses, auraient droit aussi à des statues. Tous ont sapé une assise, tous ont détaché une pierre de cet édifice qu'il vous a été facile de détruire, qu'il vous est impossible de remplacer. Quel scandale pourtant, quelle stupeur, quelles railleries et quelles colères si on voyait tout à coup M. Jules Simon et M. Gambetta, M. Bonnet-Duverdier et M. Floquet, aveuglés par la reconnaissance ou entraînés par la logique, commander à M. Chapu ou à M. Falguière la statue ou le buste d'un de ces ouvriers inconscients de démoli-

tion et de ruine, avec cette inscription monumentale :

« A ceux et à celles dont les vices ont préparé le règne de nos vertus, la République reconnaissante ! »

Du moins madame de Prie, madame de Pompadour, madame du Barry et leurs dignes ou indignes rivales, étaient Françaises. Étant données les mœurs du temps, la légèreté des esprits, les licences poétiques, l'habitude de fermer les yeux sur les désordres de la Royauté et d'associer les petits vers aux grandes folies de cette époque, on pourrait, dans une certaine mesure, pardonner à Voltaire d'avoir ajouté sa chanson au concert, son compliment aux hommages, et cherché pour ses hardiesses des patronnes dans l'Almanach royal plutôt que dans la *Vie des Saints*. Mais les puissances étrangères ! mais Catherine ! mais Frédéric ! mais cette abdication perpétuelle de la qualité de Français, cette singulière persistance à se naturaliser Russe ou Prussien, à renier ses compatriotes et son pays pour donner à ses flatteries plus de saveur et se montrer plus plein de son sujet ? Ici encore nos citations n'ont que l'embarras du choix, et il nous suffira d'indiquer ou de rappeler quelques-uns des documents si ingénieusement recueillis par M. Gaston de Flotte :

« Il y a une femme qui se fait une bien grande réputation ; c'est la Sémiramis du Nord, qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne pour établir la tolé-

rance et la liberté de conscience... Je me vante à vous d'être un peu dans ses bonnes grâces ; je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari (bagatelle !) ; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas... »

Et plus loin :

— « Battez les Turcs, madame, battez les Turcs ! On dit bien qu'il y a des Français dans l'armée turque ; mais, est-ce que je suis Français, moi ?

» Tigres, loups, singes, sauvages, barbares, Welches, ajoute excellemment M. de Flotte, telles sont les épithètes dont il nous honore, et dans ses livres les plus sérieux. Dans ses *Facéties*, il se gêne moins encore ; le *Discours aux Welches* (1764), et les deux *suppléments*, par Antoine Vadé, frère de Guillaume, sont le *nec plus ultrà* de l'insulte à sa patrie. »

Et la Pologne ! Notre chère et noble Pologne, que nous serons toujours fiers d'appeler notre sœur, pourvu que nous ne finissions pas par trop lui ressembler ! Oh ! ici l'apostasie se complique de cynisme, de bassesse et de cruauté. Il semble que Voltaire ait voulu multiplier toutes les manières de se dénationaliser, qu'il ait applaudi au partage de la Pologne pour être plus sûr de se réjouir des humiliations de la France. Il exagère à plaisir l'odieux de ce rôle de flagorneur à l'étranger, d'entrepreneur d'exportation courtisanesque, n'ayant pas même

l'excuse d'être sujet pour se faire pardonner d'être courtisan :

«... Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces puissants voisins partagent le gâteau.»

— « C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts. »

— « C'est donc dans le Nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ; c'est là qu'on fait les plus belles porcelaines et qu'on partage les provinces d'un trait de plume. »

— « On prétend, sire, que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne ; et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Postdam. »

« — J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de nos compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Welches n'ont jamais été trop sages ; mais du moins ils passaient pour galants, et je ne sais rien de plus grossier que de porter les armes contre vous. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence d'aller vous faire la guerre. Daignez observer, madame, que je ne suis point Welche; je suis Suisse, et, si j'étais plus jeune, je me ferais Russe, etc., etc. »

N'est-ce pas le cas de nous écrier, avec M. Gaston de Flotte : « Au roi de Prusse, il dit : « Je veux mourir Prussien ! » — Prussien, Russe, Suisse, Anglais, tout excepté Français ! — C'est bien cela ! »

Encore une citation qui, mise en regard de nos récents désastres, produit l'effet d'un *ordre du jour* de Moltke ou de Manteufel :

« Quel Français pourrait applaudir aux désastres de Strasbourg, de Metz, de Sedan ? Eh bien ! au XVIIIe siècle, il s'est trouvé un grand écrivain, un *Philosophe*, né à Paris, — nous n'osons dire un Français ! — pour chanter en prose et en vers notre défaite de Rosbach ! Pour railler, insulter cyniquement nos soldats vaincus...

» Donc, le 3 novembre 1757, un batterie prussienne, placée par le roi (de Prusse) sur les hauteurs d'une colline, écrasait l'armée française, commandée par Soubise. — Malgré les prodiges de valeur du marquis de Crillon et d'autres officiers, la déroute fut complète et frappa la France de stupeur, mais fit jeter à Voltaire des cris de joie et d'admiration.

» Le 16 janvier 1758, Frédéric écrit en réponse à plusieurs lettres de son adorateur :

» — Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. »

Quant aux extases prussiennes de Voltaire, elles peuvent se résumer dans ces deux lignes :

« — Sire, toutes les fois que j'écris à Votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régiments à Rosbach. »

Restons-en là! Le cœur se soulève de colère et de dégoût. Restons-en là, et récapitulons.

Un des mots d'ordre de la République, c'est la franchise brutale, opposée à l'élégant mensonge de la politesse des cours. Or, il n'y a pas d'homme qui ait plus menti que Voltaire; je ne parle pas ici de ses mensonges antichrétiens, qui sont sans doute un titre de plus aux yeux de ses *statuaires*, mais des perpétuelles supercheries de sa vie littéraire, de son habileté à faire circuler la coupe de poison en cachant la main qui le verse, de ses dénégations furieuses au moment où ses doigts sont encore noirs de l'encre de ses impiétés, de ses obscénités et de ses blasphèmes.

Une des prétentions de la République, c'est la morale indépendante. Nul, plus que Voltaire, n'a pratiqué l'immoralité dépendante.

Une des consignes de la République, c'est de déclarer ouvertement la guerre au bon Dieu. Voltaire a donné l'exemple de toutes les hypocrisies. Non content de salir de ses railleries le sanctuaire et l'église, il les a profanés encore plus en s'y agenouillant. Il s'est offert à lui-même, à Ferney, la parodie de cette religion qu'il se vantait de haïr. Ces sacrements dont il se moquait, il les a reçus; il a renouvelé le baiser de Judas, et ses lèvres impures n'ont pas frémi quand il y a senti le contact de ce Dieu qu'il traitait d'infâme.

Une des devises de la République, c'est l'amour du

peuple, avec toutes les *rengaines* d'instruction gratuite, de nivellement des conditions et des fortunes, d'accession des déshérités à l'héritage, des ignorants à la science, des gouvernés au gouvernement.

Nul, plus que Voltaire, n'a méprisé, honni, bafoué le peuple ; nul n'a moins pris en pitié son ignorance et ses misères ; nul n'a mis plus de dédaigneux acharnement à le rejeter dans son néant et dans sa nuit ; nul n'a resserré d'une main plus implacable le collier de fer que portaient à leur cou les prédestinés de l'obéissance, de la souffrance et du dénûment.

Une des raisons d'être de la République, c'est de donner à l'individu le plus de liberté possible, d'étendre indéfiniment le droit de discussion, d'attaque, d'insulte même, de dire à celui que l'on outrage : « Défendez-vous avec les mêmes armes ; mais ne comptez pas sur le pouvoir pour vous défendre. »

Or, si vous voulez vous édifier sur ce point, lisez, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars, l'article de M. Soury (qui n'est pas suspect), sur Fréron. Vous y apprendrez d'abord que ce Fréron, représenté par la calomnie voltairienne comme un type de violence grossière et ordurière, traînant la critique dans le ruisseau des halles et mêlant toutes les variétés de l'injure à la moindre gorgée de son fiel, savait être, dans l'occasion, plus modéré, plus poli, plus fin, plus attique, et, — tranchons le mot, — plus spirituel que son illustre ennemi ; vous

y verrez ensuite comment Voltaire acceptait, même les critiques courtoises et les ironies délicates; avec quels cris de paon il en appelait à toutes les puissances, à toutes les tyrannies de la terre pour le protéger, pour le venger, pour châtier, foudroyer, incarcérer et, au besoin, supprimer ses adversaires et ses détracteurs. Ce bienfaiteur de l'humanité, cet initiateur des libertés modernes, ce précurseur attitré des démolisseurs de Bastilles, répéta souvent *in petto* le vœu impérial de Caligula. Il aurait voulu que Fréron, Guénée, Nonotte, Desfontaines, de Brosses, Pompignan, Patouillet, n'eussent qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper. Tibère, Néron, Domitien, Commode, s'ils s'étaient chargés de cette besogne expéditive, lui eussent paru mille fois préférables au héros de sa glaciale *Henriade*.

Nous devons tous remercier M. Gaston de Flotte d'avoir si éloquemment remis sous nos yeux les pièces de ce procès qui devrait être jugé depuis de longues années. Et pourtant, on ne saurait se le dissimuler, chacune de ces preuves si décisives, de ces dates si accablantes, de ces citations si écrasantes, milite, en définitive, contre nous. Voltaire a été le contraire d'un patriote; tant mieux! il n'en doit être que plus cher à la Révolution, qui a tué le patriotisme. Voltaire s'est réjoui des désastres de la France, du triomphe des Prussiens: tant mieux! il n'en a que plus de droits aux sympathies enthousiastes de ceux qui attendaient avec une fiévreuse

espérance la *quatrième* défaite, et qui ont fait de la journée de Sedan la date la plus glorieuse et la plus heureuse de leur vie politique. Enfin, pour dresser, en 1877, des autels et des statues à Voltaire, il faut avoir perdu l'esprit : tant mieux ! cette fois, ce n'est pas moi qui le dis ; ce n'est pas notre excellent ami Gaston de Flotte ; c'est un rédacteur du *Siècle :*

« *Aujourd'hui, le châtiment de Voltaire est d'être le Dieu* » *des imbéciles.* »

XXII

MES SOUVENIRS (1806-1833)

17 juin 1877.

Laissons là pour aujourd'hui Daniel Stern avec ses paradoxes de libre-penseuse. C'est la patricienne *quand même*, c'est madame la comtesse d'Agoult que nous allons chercher et retrouver dans ces *Souvenirs*, où les contradictions singulières de ses idées, de ses origines, de son éducation, de ses ruptures et de sa vie s'expliquent sans nous persuader, mais sans trop nous surprendre.

Il y a près d'un demi-siècle, lorsque éclata sur le noble faubourg cette foudroyante nouvelle : « Elle est partie ! elle n'est plus des nôtres ! » l'étonnement fut si vif

1. Par Daniel Stern (Madame d'Agoult).

qu'il fit négliger les nuances. On ne vit, on ne voulut voir, dans cet épisode ultra-romanesque, que ce qui frappait tous les regards et tous les esprits; une des plus pures étoiles de notre ciel aristocratique disparaissant tout à coup pour *filer* dans un ciel plus ardent et plus orageux. La fabrique de Saint-Thomas-d'Aquin fut aussi consternée que les salons de la rue de Lille. Eh bien! lisez les premiers chapitres de ces *Souvenirs*; que rencontrerez-vous? Bien des détails caractéristiques qui devaient, dès le berceau, prédestiner aux aventures, à la recherche de l'inconnu et peut-être de l'impossible, cette intelligence supérieure, originale, hardie, aussi germanique que française. Jamais jeune fille bien douée ne naquit et ne grandit dans un milieu moins catholique. Or, si vous m'accordez que l'âme d'un enfant — d'un enfant précoce surtout, — ressemble à l'écorce d'un jeune arbre, si tendre que le moindre couteau peut y inscrire un chiffre entrelacé, si vivace que le chiffre s'incruste et se creuse dans l'écorce à mesure que l'arbre vieillit, vous me permettrez d'ajouter que les premières impressions de l'auteur de ces *Souvenirs* devaient fatalement créer ou préparer en elle une sorte d'antagonisme que l'on pourrait résumer ainsi: quand on la croyait dans son naturel de grande dame fidèle aux traditions monarchiques et religieuses de son entourage, elle s'imposait à elle-même une physionomie artificielle et provisoire; lorsqu'elle eut l'air de faire un coup de tête et de

céder au vertige d'une imagination exaltée, elle rentrait dans son naturel.

Voyez plutôt! — « A l'époque où ma mère, nous dit Daniel Stern, née dans la confession d'Augsbourg, épousa mon père né catholique, ni l'un ni l'autre ne songèrent, amoureux qu'ils étaient, à cette différence de cultes. Mon père, élevé par sa mère dans les habitudes d'esprit du XVIII[e] siècle, MA MÈRE QUI NE SE PRÉOCCUPAIT GUÈRE DE DOGMES, laissèrent, en se mariant, aux usages à régler quelle serait la religion des enfants à naître. Cela allait alors de soi; dans toutes les unions mixtes, les garçons suivaient le culte du père, les filles celui de la mère. Mes parents ne trouvaient là rien à reprendre; je fus baptisé à Francfort, SELON LE RITE PROTESTANT... Mais, lorsqu'on fut rentré en France (sous la Restauration), ma grand'mère paternelle, soucieuse des avantages de la famille, fit observer à son fils qu'il ne serait pas utile pour moi d'être instruite selon Luther dans un pays où tout le monde l'était selon Bossuet, et que d'aller au prêche quand nos princes allaient à la messe, n'était pas chose bien avisée... etc., etc... »

Il faudrait citer en entier ces deux pages; elles donnent la clef de cette existence en parties doubles — *femina duplex* — où les croyances, les habitudes, les dehors, les bienséances, les pudeurs de la femme d'élite se trouvèrent sans cesse en face de leurs contraires, où les secrètes révoltes de l'imagination, de l'esprit et du cœur

ne devaient rencontrer, au moment de la crise, ni correctif,ni contre-poids. Quelle était donc cette mère protestante, mariée par amour à ce père quasi-voltairien? Une Française de haute naissance? Non; une bourgeoise allemande des bords du Mein, veuve de Jacob Bussmam, fille de Johann-Philipp Bethmann et de Catherine Schaaf. (Ne dirait-on pas le premier chapitre d'un roman de MM. Erckmann-Chatrian?) — « Or, ajoute Daniel Stern, le protestantisme des Bethmann remontait à la réforme des Pays-Bas... Aux temps des persécutions religieuses, ils avaient quitté la Hollande et s'étaient réfugiés sur le territoire de Nassau.

Ainsi, rien n'y manque; héréditaires rancunes de réfugiés, atmosphère essentiellement luthérienne, envenimée, chez l'aïeule Catherine Schaaf, par une haine expansive contre le catholicisme, indifférence ou scepticisme d'émigré personnifié dans l'irrésistible comte de Flavigny, père de notre héroïne; disposition contractée dès l'adolescence à juger, au point de vue protestant, nos cérémonies et nos pratiques religieuses, à traiter de puérilités les détails de notre culte, acharnement à recueillir tout ce qui, dans les épisodes de couvent et dans les souvenirs de petite fille, pouvait s'accorder avec ces préventions hostiles, germanisme aspiré à pleins poumons par cette jeune et blanche poitrine, tout dut concourir au même but et aboutir au même dénouement. Le pli fut pris, et il est plus facile de dissimuler ces plis-là que de

les défaire. Il n'y a pas jusqu'aux rapides apparitions de Goëthe et de madame de Staël dans ces chapitres préliminaires, qui, rapprochées du pseudonyme de Daniel Stern, de sa vie et de ses œuvres, ne donnent l'idée d'une initiation préventive à ses *hérésies* en écriture et en conduite. Faust la mettait sur la voie du panthéisme ; Delphine lui prêchait *le préjugé vaincu*. Ni l'un ni l'autre, assurément, ne lui enseignait le catéchisme.

Il nous est donc permis de passer outre et de laisser à l'écart toutes ces mauvaises petites histoires de Sacré-Cœur et de pensionnaires où s'accuse une fois de plus la passion anticatholique de Daniel Stern. Dieu merci ! il y a mieux que cela dans ces *Souvenirs*, et c'est ce mieux que nous allons chercher sur les traces de la vraie comtesse d'Agoult. Il nous suffira de sauter à mains jointes sur quelques chapitres d'un intérêt assez médiocre où l'auteur a puérilement décrit des choses puériles, et d'arriver droit à l'heureuse époque dont elle a pu dire sans la moindre exagération de coquetterie ou de vanité : « Nous fûmes, Delphine Gay et moi, avec la belle duchesse de Gramont, les *trois blondes* à la mode dans le faubourg Saint-Germain. »

Puisque le nom de la grande Delphine se rencontre sous ma plume, permettez-moi de vous raconter une petite anecdote qui rentre dans notre sujet ; car elle nous montre sous son double aspect la déclassée volontaire,

toujours prête à reprendre son rang dans la bonne compagnie.

Vers 1840, au moment où les deux illustres *blondes* étaient encore, sinon dans toute la fleur, au moins dans tout l'éclat de leur beauté, madame Émile de Girardin invita un de ses amis, le comte de R..., à venir prendre une tasse de thé chez elle, en tout petit comité. Elle ajoutait : « Seulement, pour que vous ne m'accusiez pas de vous avoir tendu un piége, je dois vous avertir que vous trouverez chez moi madame d'Agoult. Donc, si le souvenir de vos anciennes relations, — quand elle était *de votre monde*, — devait être un embarras pour elle ou pour vous, regardez mon invitation comme non avenue. »

Le comte n'avait aucune raison pour redouter cette rencontre avec la noble transfuge ; même, afin de se mettre tout à fait au diapason, il eut soin de lire le feuilleton que Daniel Stern publiait, depuis quelques jours, dans la *Presse*. Il y avait dans ce récit deux héroïnes, amies intimes de couvent ou de pension. A leur entrée dans le monde, l'une, mariée selon son cœur, était restée un modèle de sagesse et de vertu ; l'autre s'était jetée dans les sentiers de traverse, et, après bon nombre d'éclatantes aventures, avait fini par se fixer en Italie, où elle tenait le milieu entre la patricienne déchue et la courtisane titrée.

Voyageant en Italie et passant par Florence, la femme

vertueuse ne peut résister à l'envie de revoir son ancienne amie. Elle va lui faire une visite matinale. Phryné, encore au lit et baignée dans des flots de dentelle, tend à Pénélope son beau bras à demi nu. A ce bras est suspendu un bracelet chargé d'une foule de ces jolis brimborions dont le cœur, suivant qu'il a plus ou moins de mémoire fait des hochets, ou des reliques. — « Ce sont les souvenirs de mes voyages en pays de Tendre, » dit Phryné en essayant de rougir et en réussissant à sourire.

Encore plein de sa lecture, le comte arrive chez madame de Girardin. Soirée charmante. Cinq ou six causeurs triés, comme on dit, sur le volet. Jamais madame d'Agoult n'avait été plus comtesse, plus grande dame, plus exquise. L'illusion était si complète, que les plus sévères portraits de famille auraient cessé de faire la grimace en la regardant. Ce fut elle que la maîtresse du logis pria de servir le thé. Le comte de R... attendait ce moment pour la complimenter sur son roman. Il s'approche, elle lui présente la tasse, et qu'aperçoit-t-il à son bras? Justement le bracelet symbolique, si bien décrit dans le feuilleton du matin; le bracelet orné des produits les plus variés de la zone torride. Il rengaina son compliment et il sortit méditant sur les contrastes qui peuvent se rencontrer dans une même vie et sur une même figure.

Et cependant, *malgré tout*, bien que la place fût ou-

verte de toutes parts à l'*ennemi*, quoique cette âme inquiète n'eût aucune arme défensive contre les dangereuses tentations d'un faux idéal, il s'en fallut de bien peu que mademoiselle de Flavigny, avant de devenir comtesse d'Agoult, ne se dérobât à tous ces périls par un mariage de pure et noble inclination, et ne s'assurât ce que George Sand a appelé — par ouï-dire — la sécurité des affections immortelles. Il n'y a pas, dans ses *Souvenirs*, de pages plus sincères, plus persuasives et plus touchantes que celles qu'elle a consacrées au comte Auguste de Lagarde. Rien aussi de plus honorable et de moins vulgaire que cette virginale tendresse d'une belle jeune fille de dix-huit ans pour un homme que recommandaient les distinctions les plus méritées, les plus hautes qualités de l'intelligence et du cœur, mais qui aurait pu être son père, et à qui son âge, sa santé, ses blessures semblaient interdire les priviléges du héros de roman. Mademoiselle de Flavigny offrait là une première preuve de ces goûts sérieux qui pouvaient la sauver, qui l'égarèrent, et que M. Chapu, le lauréat du Salon de cette année, a devinés ou traduits en plaçant sa statue de la *Pensée*, destinée au monument de Daniel Stern, sous le patronage de Goëthe, de Spinoza et de Marc-Aurèle.

Malheureusement, le comte de Lagarde ne voulut pas ou n'osa pas se croire aimé. Les hommes d'un esprit supérieur, lorsqu'ils ne sont plus jeunes ou qu'ils sont atteints de quelque disgrâce physique, ont toutes les timi-

dités de l'adolescence, avec l'expérience de plus pour y ajouter ses avertissements, ses tristesses et ses ombres. Ils sont forcés de se méfier à la fois du sentiment qu'ils éprouvent et de celui qu'ils inspirent. Craignant sans cesse de se trahir, ils perdent à se taire le temps qu'un homme présomptueux et médiocre gagnerait à se déclarer. S'ils ne peuvent tout à fait se méprendre sur l'affection qui s'offre à eux, mais qui ne doit pas, en conscience, faire tout le chemin, ils s'obstinent à conserver un doute ; ce doute ressemble presque à une illusion ou à une espérance ; ils en vivent comme les avares vivent d'un trésor dont ils se disent chaque jour qu'ils se ruineraient en le dépensant. Mal acclimatés au bonheur et à l'amour, ils se demandent constamment si c'est bien vrai, si c'est bien possible, si la préférence dont ils sont l'objet n'est pas une erreur d'imagination ou un malentendu de pitié, si la jeune enchanteresse, dont les sourires et les regards leur parlent un irrésistible langage, n'est pas dupe d'elle-même, si elle ne se repentira pas plus tard d'avoir cru être éprise quand elle n'était que généreuse, s'il leur est permis d'accepter son sacrifice, s'il ne viendra pas un moment où elle sera encore jeune tandis qu'ils seront des vieillards. Au milieu de ces perplexités, les mois s'écoulent, l'occasion perd son dernier cheveu ; les deux âmes sœurs se séparent pour ne plus se rejoindre ; elles ont entrevu, sans le posséder, ce qui eût été pour l'une le rayon, pour l'autre le salut.

« — Ce n'était pas écrit! » comme disent les musulmans. « — M. de Lagarde n'osait s'expliquer, tant il redoutait un refus qui lui eût commandé de s'éloigner. Il me voyait si jeune, je lui paraissais si belle, et il me savait si recherchée, qu'il faisait sur lui-même, sur son âge, sur le déclin des ans, des retours cruels. Il hésitait; il s'enhardissait en venant vers nous; y était-il? Il perdait aussitôt courage. » — N'est-ce pas cela? Tout ce court récit est un chef-d'œuvre de grâce pénétrante et attristée; c'est l'élégie du regret, murmurée doucement par une voix qu'ont brisée les épreuves et les orages de la vie; c'est une fleur d'avril, dont une bouffée tardive apporte le vague parfum à un front pâli et fatigué de la route; c'est la mystérieuse clarté de l'aube, revue en idée à travers les frissons nocturnes et les obscurités du soir. « — Restez! » ce mot charmant que Rossini, quatre ans plus tard, devait faire voltiger comme un sylphe amoureux sur les lèvres d'Arnold et de Mathilde, mademoiselle de Flavigny ne le prononçait pas, mais le sous-entendait à chacune de ses rencontres avec le comte de Lagarde. Il n'osa pas comprendre; il n'eut pas le courage de serrer dans sa main vaillante la petite main qui se donnait à lui. Il partit, et voilà comment la plus simple et la plus chaste des bagues nuptiales se changea, quinze ans après, en un bracelet fort compliqué.

Mais nous n'avons à suivre Daniel Stern que jusqu'en 1833. Là s'arrêtent ses *Souvenirs*, et nous devons nous en

féliciter. Ils nous la montrent tenant son rang à la cour de Louis XVIII et surtout de Charles X. Il nous est impossible, tout en faisant nos réserves, de ne pas admirer cette impartialité patricienne, plus éloquente que les panégyriques, toujours un peu routiniers, des courtisans de la puissance ou même des pèlerins de l'exil. Pour apprécier ces curieux chapitres à leur juste valeur, n'oublions pas que madame d'Agoult, dès cette époque, n'avait de la femme de cour que la physionomie. On pouvait déjà la comparer à un prêtre célébrant des mystères auxquels il ne croit plus. Elle se préparait à la révolte par l'observation froide et légèrement ironique. Elle n'avait plus, peut-être croyait-elle n'avoir jamais eu ces grâces d'État, ces éblouissements monarchiques qui cachaient alors aux yeux des fidèles ce que les regains d'ancien régime, les *reliefs* de cérémonial et d'étiquette offraient d'agaçant à un libre esprit et de profondément antipathique à la société moderne. Ce que d'autres adorent, elle le juge; tant mieux! Ses jugements n'en sont que plus véridiques et ses portraits plus ressemblants. On a cité la belle page sur madame la duchesse d'Angoulême: « ... Dans les adversités d'un destin toujours contraire, sous la perpétuelle menace d'un avenir toujours sombre, dans la prison, dans la proscription, Madame Royale s'était cuirassée d'airain. Sa volonté, toujours debout, refoulait incessamment, comme une faiblesse indigne de la fille des rois, la sensibilité de son

âme profonde. Simple et droite, courageuse et généreuse, comme il a été donné de l'être à peu de femmes; intrépide dans les résolutions les plus hardies; ne cherchant, ne voulant, ne connaissant ici-bas que le devoir; fidèle en amitié, capable des plus grands sacrifices, charitable sans mesure et sans fin; malgré tant de vertus, Marie-Thérèse ne fut point aimée des Français comme elle eût mérité de l'être. La France, qu'elle chérissait avec une tendresse douloureuse, ne lui pardonna jamais d'être triste. »

Ce dernier trait est d'une justesse et d'une finesse exquises. Entre la France et la fille de Louis XVI, il y avait de l'irréparable, qu'aggravèrent malheureusement les Cent-Jours et certains symptômes d'impénitence révolutionnaire, tels que l'élection de l'abbé Grégoire. Le sentiment de nos torts peut rendre les réconciliations aussi impossibles que le souvenir de nos griefs, et il est souvent plus difficile de pardonner à ceux que l'on offense qu'à ceux qui nous ont offensés. L'orgueil, ce souverain arbitre des volontés humaines, est intéressé à l'un de ses deux pardons et humilié par l'autre. En outre, on eût dit parfois que l'image lointaine des années d'héroïsme et de martyre importunait cette âme sans cesse en garde contre ses propres vertus. En haine de l'emphase ou par excès d'humilité chrétienne, elle remplaçait la majestueuse tristesse des ruines, des prisons et des tombeaux, par des brusqueries, des boutades, des *coups de boutoir*. Elle se

croyait si sûre de ne pas être aimée qu'elle oubliait d'être aimable, et je me souviens d'avoir entendu, dans mon enfance, des femmes assurément fort royalistes s'étonner ou se plaindre des petites aspérités de détail qu'elles sentaient se hérisser sur ce fond de sublime. L'homme est d'ailleurs une créature si misérable, que tout ce qui dépasse la moyenne de ses admirations lui semble une insulte à sa légèreté et à sa faiblesse. Au delà de son idéal, il s'arrête, se récuse, se replie sur lui-même, et mesure à sa taille cette grandeur morale qui l'effraye. Peu s'en faut alors qu'il ne préfère les vices où il se reconnaît aux vertus qui le dépaysent.

Quelle vérité, quelle convenance, quel parfum de bonne compagnie dans toute cette partie du livre de madame d'Agoult ! Quand elle arrive au duc et à la duchesse de Berry, à ce jeune ménage si français, si simple, si digne d'être heureux et populaire, son crayon a des délicatesses et des familiarités charmantes. Personne, que je sache, n'a mieux parlé du prince Jules de Polignac et n'a mieux peint l'alliance de ses qualités brillantes avec cet *illuminisme*, ce fatalisme chrétien qui le rendit dangereux et funeste sans le rendre moins séduisant. — « Son grand cœur et son intelligence étroite s'étaient ensemble *illuminés* d'une foi visionnaire. Il ne doutait pas de l'intervention directe de Dieu dans les affaires humaines. Le surnaturel ne l'étonnait pas ; rien ne lui paraissait plus simple qu'un miracle en faveur de *la bonne cause.*

Il en vint insensiblement, bien qu'il fût exempt de toute infatuation, à sentir en lui une vocation divine. Lui aussi, il entendit *ses voix*, il eut ses conversations intérieures avec la Vierge et ses saints. Il se crut appelé à sauver son roi et son peuple, et se tint prêt au martyre. Je n'ai vu le prince de Polignac que pendant deux heures à peine ; mais il m'a laissé un souvenir plein de respect. Dès l'abord, on sentait en lui quelque chose de simple, de vrai, de bon ; quelque chose aussi de fixe, d'inébranlable et d'impénétrable. »

Pour les autres survivants de cette époque, à peine plus jeunes que madame d'Agoult et entrés dans le monde quelques années après elle, ce livre a un charme indéfinissable, mélancolique, presque maladif, auquel des circonstances particulières m'ont rendu plus accessible. Peu de lectures, en effet, s'accordent mieux avec ces vagues impressions de la convalescence, entremêlées de lumière et d'ombre, de bien-être et de malaise, où se confondent le passé et le présent, la réalité et le rêve, la pensée et la chimère, où l'on perd le sentiment de ce qui n'est plus et de ce qui existe encore, où des figures autrefois aimées se glissent sous les rideaux, se dessinent sur les cloisons de l'alcôve et disparaissent en murmurant « au revoir ! » en guise d'adieu. Pendant qu'une voix amie me lisait ces pages pleines de noms qui me rappellent mille souvenirs de grandeur, d'élégance, de beauté, de

fête, de poésie, d'art, de célébrité, de succès, d'ivresse mondaine et de mélodies, j'étais en proie à des hallucinations bizarres. Je croyais voir et entendre madame Malibran penchée sur sa harpe, mademoiselle Sontag pleurant sur le cadavre du Commandeur, madame Pasta sous la noble armure de Tancrède. Puis c'étaient les reines de la mode, les radieuses idoles de ces salons aristocratiques que la duchesse de Berry animait de sa grâce et de son sourire ; puis leurs brillants adorateurs parcourant au galop les Champs-Élysées avec des allures de fantômes. Puis les ministres, les hommes d'État, pliant sous le poids d'une responsabilité terrible qu'aggravaient les préventions du pays et les appréhensions royales. Un instant après, en fermant les yeux, il me semblait ouïr le bruit sourd de la sape souterraine qui préparait la chute du trône, et le fracas des barricades étouffant les derniers chants de fête de cette société et de cette cour qui allaient s'évanouir pour jamais. Chacun de ces beaux noms s'inscrivait tour à tour dans une épitaphe, et chacune de ces épitaphes se cachait peu à peu sous la ronce et le lierre. La dame blanche, *un peu maigre*, dont parle Chateaubriand, se mêlait à ces groupes, conduisait ces quadrilles, tournoyait avec ces valseurs, montait en croupe ces chevaux, effleurait ces splendides épaules, jouait avec ces portefeuilles ministériels, et poussait devant elle, comme un chien de berger son troupeau, la génération dont j'avais entrevu un moment les magnifi-

cences et les gloires. N'est-ce pas que cette note funèbre, dans cette symphonie écrite par une élève du docteur Faust, convenait admirablement à un malade ? N'est-ce pas que l'éternel contraste de ces palais avec ces décombres, de ces joies avec ce deuil, de ces visages avec ces ombres, de ces sourires avec ces larmes, de ces mélodies avec ce silence, de ces puissances avec ce néant, de cette vie avec cette mort, paraissait fait exprès pour que l'on fût étonné de vivre ou consolé de mourir ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.



